

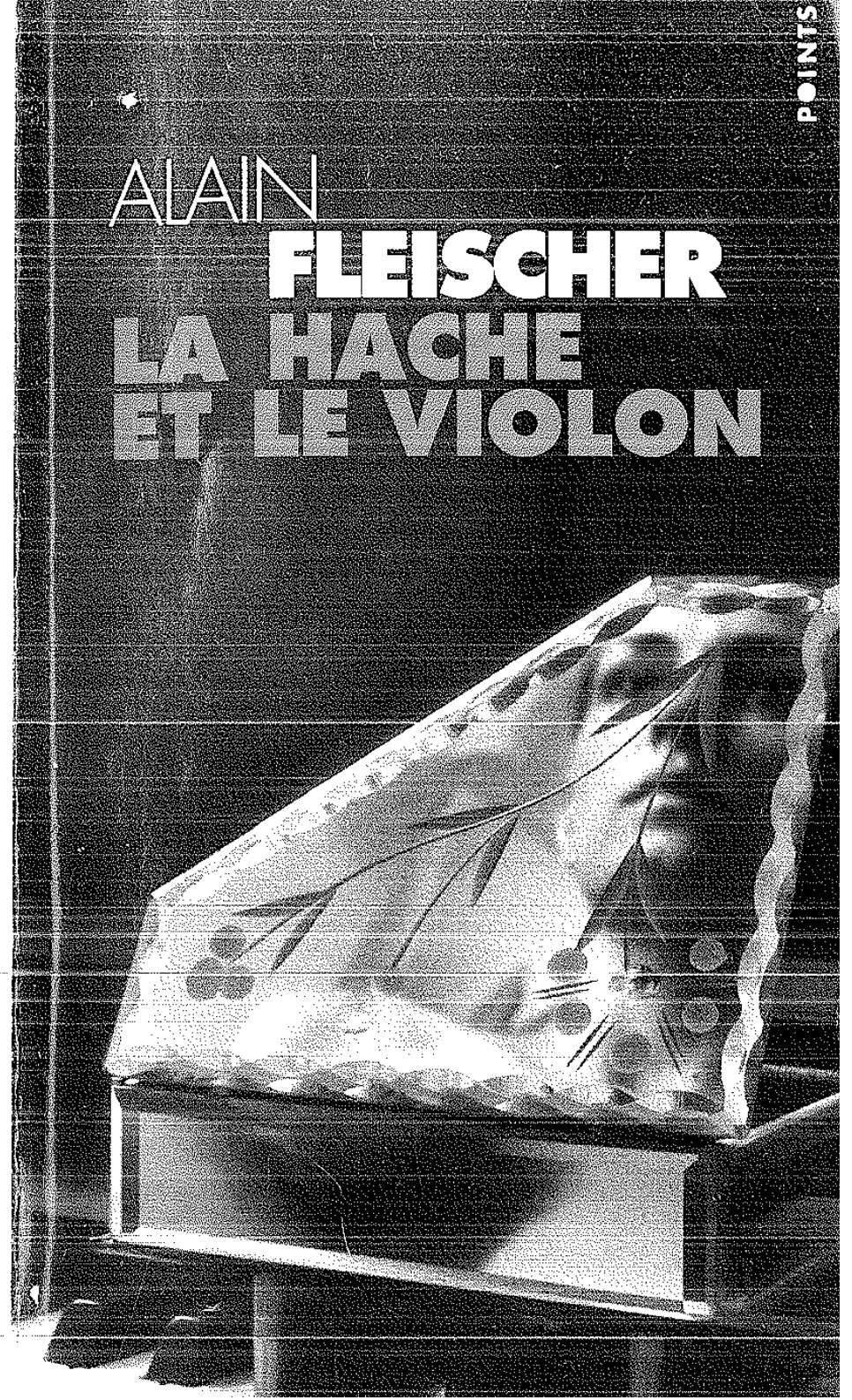
ALAIN FLEISCHER
LA HACHE ET LE VIOLON

Vers 1933, dans une petite ville d'Europe centrale, un professeur de piano assiste de sa fenêtre aux premiers événements de ce qui pourrait bien être la fin du monde... La situation de crise et de drame collectif révèle au narrateur certaines aberrations de sa vie privée, que hante une jeune femme, Esther, présence à la fois obsédante et insaisissable. Toujours vus de sa fenêtre, d'autres événements, comparables, se produisent sous les yeux du même narrateur, dans d'autres lieux, d'abord en 1944, puis dans les premières années du XXI^e siècle, alors que la fiction est rattrapée par l'Histoire, avant de prendre à nouveau les devants, vers 2042, en direction de l'utopie, lorsque le pire n'a d'autre issue que dans le rire.

Après, notamment, *Les Trapézistes et le Rat*, *Les Ambitions désavouées* et *Les Angles morts*, Alain Fleischer nous livre un roman riche et foisonnant, une fable captivante menée de main de maître.

ALAIN FLEISCHER LA HACHE ET LE VIOLON

ALAIN
FLEISCHER
LA HACHE
ET LE VIOLON



www.seuil.com

Photo Alain Fleischer, *Klavierstück*, 1986

Seuil, 27 rue Jacob, Paris 6

ISBN 2.02.083793.5 / Imp. en Espagne 10.05

8€

P 1382

9 782020 837934

Alain Fleischer

LA HACHE
ET LE VIOLON

ROMAN

Éditions du Seuil

I

La fin

Première époque, vers 1933, roman

«Les moyens des temps présents seront pour longtemps encore les moyens parlementaires : élections et presse. On peut en penser ce que l'on veut, les respecter ou les mépriser, mais il faut les dominer. Bach et Mozart dominaient les moyens musicaux de leur temps.»

Oswald Spengler,
Der Untergang des Abendlandes

«... Les pianos pourraient avoir deux, cent, mille octaves (...), jamais l'espace ne serait trop grand pour une musique capable de se dilater jusqu'aux confins de l'univers – car l'émotion lisztienne, comme un gaz, tend à occuper toute la place qui lui est laissée.»

Vladimir Jankélévitch,
Liszt, Rhapsodie et Improvisation

Par hasard, la fin du monde a commencé sous ma fenêtre. Il fallait bien que cela commençât quelque part: il se trouve simplement que je suis bien placé pour parler de ce début. En ces prémisses, on peut penser que tout a été très vite, et quand la fin commence, nul ne sait, à vrai dire, ce qui a commencé, ni combien de temps cela peut prendre – il y a d'abord le temps qu'il faut pour comprendre et pour percevoir que c'est la fin qui a commencé, et puis il y a l'espoir que le temps s'installe, en résistance, en lutte contre la fin –, mais on peut affirmer que tout a été très vite car les premiers événements et leurs conséquences – et ces dernières devenant à leur tour des événements entraînant de nouvelles conséquences – se sont succédé à un rythme rapide, pour autant qu'on puisse juger la vitesse d'un phénomène inconnu, sans exemple, en tout cas un rythme tout autre que celui de notre vie sociale ordinaire, une vitesse de succession des événements et de leurs conséquences dont nous n'avons pas l'habitude dans notre bulle d'immobilité, et tout a semblé se passer dans l'espace réduit d'un imaginaire individuel où les associations d'idées, les enchaînements et les ellipses se produisent à la vitesse et dans l'intimité des connexions de neurones, associations d'idées, enchaînements et ellipses qui sont donc instantanés et d'une brutalité toute naturelle, mais pourtant tout cela s'est produit à

l'échelle d'une communauté et dans des proportions réellement collectives, c'est-à-dire avec autant de perceptions individuelles simultanées, concordantes, partagées et finalement identiques, des événements en question et de leurs conséquences, avec autant de perceptions de ce début de la fin qu'il y avait d'individus et d'imaginations singulières dans une petite ville comme était la nôtre. Ce qui arrivait nous concernait tous, sans exception, hommes et femmes, jeunes et vieux, de toutes les conditions sociales, quelle que fût la situation personnelle et de quelque métier que chacun ait tiré sa subsistance, mais chacun pouvait avoir l'impression de faire un rêve à soi, sorti des mystères de son inconscient avec une forme monstrueuse, inavouable, un rêve si mauvais, dans une atmosphère si pestilentielle, si délétère, qu'il ne pouvait être commun à d'autres et ne devait résulter que des dispositions mentales particulières, portées au pessimisme et à la morbidité, d'un rêveur singulier, de ce rêveur solitaire qui dort, si l'on peut dire, en chaque individu éveillé, un rêveur responsable de ses rêves et qui, un jour, sera appelé à rendre compte du désastre qu'il a rêvé, le projetant sur le monde, de l'incendie dont il a provoqué la première étincelle, à l'origine de l'embrasement. Mais sans doute les grands désastres de l'humanité ont-ils besoin, pour se produire, de plus d'une escarbille, et de plus d'un départ de feu pour que le brasier se déclare et se propage, et sans doute chacun de ces grands désastres est-il le résultat du même rêve, qu'une multitude de rêveurs, sans le savoir, ont fait en même temps. Tout a été très vite, on peut dire cela ainsi, et l'on peut estimer que les événements et leurs conséquences, et les nouveaux événements et les nouvelles conséquences, ont été propulsés à une vitesse qui nous les imposait par surprise en même temps qu'elle les dérobaît à notre perception et au jugement, mais cependant quelque îlot de temps a résisté à

la vitesse et c'est, accroché à ce rocher qui émergeait, immobile parmi la fusion de la pierre et du temps général, droit et solide contre la lave où la pierre et le temps ont été mis en mouvement et poussés par la vitesse, que j'ai pu récapituler ce qui a été si vite : en cette première époque, qui ne concernait qu'une petite ville oubliée de tous et d'elle-même, la fin du monde a été l'affaire d'une saison.

Tout a commencé par une nuit étouffante, c'était vers la fin d'un de ces printemps caniculaires que le climat continental mijote à intervalles réguliers, à l'abri de toute contre-influence océanique dans des régions qui ne peuvent espérer le secours d'aucun air du large – déjà s'ouvraient devant nous les portes brûlantes d'un enfer de l'été dont les archives de la science météorologique, certes encore débutante à cette époque, ne contenaient aucun exemple –, un printemps puis un été qui feraient date dans les annales, nous promettaient les spécialistes, sans avoir peut-être mesuré toute la portée de cette prévision appelée à devenir une prophétie, et la chaleur qui déferlait jusqu'à nous comme une onde suffocante depuis les steppes de l'Asie centrale – d'où nous sont toujours venues, du fond de l'Histoire, toutes les calamités des invasions barbares et des épidémies –, ou remontait depuis les déserts chauffés à blanc d'Arabie, n'était tempérée ni par l'ombre portée de nos montagnes ni par l'air réputé frais en altitude. Au fond des vallées, les villages et les bourgades de quelque importance semblaient les victimes d'un sacrifice de sorcellerie, prisonniers d'un feu continu sous les couvercles de marmites infernales. Cette nuit-là, comme je ne parvenais pas à trouver l'entrée dans le sommeil – mon corps ne cédant ni à la fièvre de l'air, abrutissante, ni à celle d'un rêve qui se serait offerte comme une tiédeur tempérée où se glisser –, me tournant et me retournant sous le

drap puis par-dessus lui, cherchant tour à tour sur chacune de ses faces une fraîcheur qui, au fond de l'armoire, lui serait restée de l'hiver, j'ai fini par bondir hors du lit et, écœuré par l'insomnie jusqu'à la nausée, j'ai cherché refuge et apaisement sur la banquette devant mon vieux compagnon d'études, mon piano droit Bechstein – héritage de mon oncle Karoly qui l'avait caressé à sa façon, c'est-à-dire malmené et brutalisé dans les intentions les plus douces et les plus sentimentales, autant de sa voix déjà cassée, victime d'elle-même dans un combat déjà ancien, que de ses battoirs de colosse prêts à mettre de l'ordre partout, et du désordre dans la musique, pendant sa carrière d'artiste de cabaret, avant son émigration en Amérique –, compagnon qui était devenu aussi mon gagne-pain, grâce aux leçons particulières que je donnais sur son clavier aux touches d'ivoire jauni par la fumée des tabacs forts. Dans cet instant de désœuvrement imprévu, espace de conscience prélevé au sommeil à moins qu'il ne fût l'extension provisoirement conquise par les territoires du rêve ou du somnambulisme, je me suis dit, précisément avec ces mots : « Tout va aller très vite », et je ne savais pas encore de quoi je parlais. Ce pressentiment d'une brusque accélération du destin et, face à elle, d'une urgence, restait sans objet, et j'ignorais quel était ce « tout » qui allait être emporté par la vitesse, à moins que la vitesse ne fût elle-même un objet en soi, une menace, une force meurtrière, la nouvelle caractéristique physique du monde, sa faiblesse face au risque de sa fin, sa complicité objective et suicidaire avec elle. Après m'être dit, précisément avec ces mots : « Tout va aller très vite », j'ai été aussitôt soulagé : n'avais-je pas maintenant devant moi tout le temps – un « tout » du temps qui serait la plénitude de sa jouissance dans la conscience de son exigüité –, n'étais-je pas libre de prendre mon temps, comme on dit, et ne me trouvais-je pas dans la même situation,

dans les mêmes dispositions que le condamné à mort dont l'exécution a été fixée pour l'aube suivante, et qui se sent ainsi soulagé, l'esprit libre enfin et le corps lui-même finalement promis à une libération, face à cet excès de temps vide devant lui, sorte de luxe exorbitant dont il ne sait plus que faire – trop de temps particulier et immédiat parmi le resserrement et la raréfaction du temps général –, dans l'attente impatiente de l'heure dite et du seul événement important de son avenir proche ? J'esquissai – avec un laisser-aller nonchalant du tempo que d'habitude je ne m'autorisais guère, et opposant ce ralentissement, cette lenteur induite de la musique à la vitesse menaçante –, quelques notes des *Variations Goldberg*, comme on griffonne pour passer le temps – c'est-à-dire pour passer d'un temps à un autre – le souvenir d'un visage, d'un paysage ou d'un objet familier, et cela m'a peut-être sauvé la vie. Quelques notes de musique, à plus forte raison dans une suite au rythme distendu, désinvolte au regard des consignes de la partition et de la mesure, suffisent à créer un autre temps contre le temps, et d'ailleurs Jean-Sébastien Bach n'a-t-il pas composé ces pièces pour clavier à destination d'un commanditaire insomniaque ? Les *Variations Goldberg* sont destinées à un état de veille anormal, moment de survie alors qu'on devrait être mort, enveloppé dans le linceul des draps, ou enfermé dans ce double fond de la vie qu'est le rêve. Ma fenêtre était ouverte, et dans l'air de notre vieux ghetto, habituellement silencieux à cette heure et tout entier livré au sommeil, je percevais les murmures ou les soupirs d'autres insomniaques et, seuls souffles dans une atmosphère épaisse et compacte, s'élevaient, ici et là, les mots d'apaisement d'une femme à son époux agité, la chute d'un objet provoquée par un mouvement intempestif de rébellion contre la moiteur poisseuse du linge, la quinte de toux d'un vieillard allergique aux poussières anciennes, celles du temps de

sa jeunesse, réveillées et libérées dans l'air par l'assèchement général, les gémissements d'un chien qui interroge avec inquiétude l'inquiétude incompréhensible de son maître, les appels irrités d'un oiseau nocturne, dérangé dans son langage, parce que habitué à un silence où sa voix est souveraine, émettant son message solitaire à destination du congénère à l'écoute, invisible, mais aussi pour respecter et pour parfaire la représentation de la nuit que se font les hommes, les pleurs éperdus d'un bambin fiévreux qui ne se console pas d'être venu au monde et voudrait être ramené dans une nuit moins aride, plus liquide, moins inhospitalière. Celui qui se réveille parce qu'il ne parvient pas à s'engourdir durablement dans le sommeil, ayant longuement frappé à cette porte, et parfois ayant cru la voir s'ouvrir devant lui pour être accueilli là même où, à l'échelle d'une vie, on redoute de devoir un jour pénétrer sans retour, mais devant qui la porte plusieurs fois entrouverte a fini par rester fermée, lui refusant ce refuge pour la nuit, celui-là garde souvent l'impression d'avoir dormi, et qu'il est tard, et qu'on le prive injustement de la partie la plus profitable, la plus délectable du repos, celle qui précède l'effort d'un nouveau matin à affronter. En fait, la nuit était encore peu avancée, et je m'étais bien vite impatienté devant les portes closes du sommeil. La vague de chaleur avait pris la tournure d'une catastrophe naturelle et, comme dans une prémonition de ce qui allait suivre, je me suis demandé alors, cherchant à écouler ma nervosité par les doigts – une nervosité dont le courant électrique restait cependant trop faible pour provoquer l'éclat rassurant d'un éclair –, et me déchargeant de cette faiblesse dans les *Variations Goldberg*: «Les grandes épidémies sont-elles toujours liées à la chaleur, et à cette décomposition des corps que la chaleur précipite en même temps que l'épidémie y trouve son foyer, son combustible et ses victimes?» La forte chaleur est

certes mortelle, mais peut-être est-elle encore insuffisante pour purifier le corps de sa propre mort, et seulement assez élevée pour lui imposer une décomposition contagieuse et à nouveau mortelle.

Ma fenêtre, comme toutes les autres, était grande ouverte, et toute la ville n'était qu'un vaste dortoir à ciel ouvert, chacun ayant renoncé à l'intimité et au secret de la chambre pour faire pénétrer un semblant de fraîcheur, avec l'espoir d'un souffle universel qui serait venu à notre secours du fond du cosmos, traversant la cuirasse de l'atmosphère terrestre – mais il n'y avait en réalité qu'une surenchère de l'échauffement entre le dehors et le dedans, entre la rue et l'intérieur des maisons, qui n'étaient plus que les compartiments d'une même étuve – et pour favoriser d'improbables mouvements de l'air, mais par toutes ces ouvertures d'une ville qui tout entière ainsi se rend à un ennemi invisible, les seuls souffles qui circulaient étaient ceux des dormeurs, s'élevant dans la nuit commune telle une respiration de l'humanité solidaire, et c'étaient aussi les rêves qui s'échappaient de l'enfermement des murs et se mêlaient comme des effluves chargés d'odeurs corporelles, flottant dans la nuit. Dans le silence et l'obscurité, la ville s'ouvre et se livre, les murs et les cloisons tombent, les citoyens civilisés s'abandonnent à l'instinct primaire et, dans leur besoin de sommeil, tous les hommes se reconnaissent semblables et égaux, comme face à la mort, leur besoin ultime. Par toutes leurs ouvertures, les logements de la ville soumise à la canicule faisaient communiquer les désirs et les destins, tous à la recherche de ce précieux courant d'air qui, fluet comme un ruisseau et silencieux comme un fleuve, les emporterait vers les eaux sombres du songe, de l'oubli. Parmi cette rumeur d'une humanité majoritairement abandonnée à la torpeur et à l'endormissement, et chacun ne touchant sa

part de sommeil qu'au prix de s'être livré, corps et âme, à la nuit collective, j'ai entendu plus distinctement les éclats de voix de ceux qui étaient encore bien vivants, bien éveillés, maîtres de leurs consciences individuelles : noctambules solitaires que la nuit excite et qui cherchent le meilleur de leur existence dans ce contretemps du sommeil, couples d'amoureux qui cachent leurs caresses et leurs baisers dans l'ombre et qui, faute d'un lit sur lequel tirer les rideaux, font des porches leurs alcôves, groupes d'amis que l'on entend s'esclaffer parmi les ruelles et qui surgissent dans le halo des réverbères, de retour d'un bal, d'un spectacle de théâtre ou d'un dîner à l'auberge des Mahler.

Il y avait eu ce soir-là un concert de plein air dans le parc municipal, avec l'orchestre du Conservatoire rassemblé sous le kiosque à musique – citadelle reprise aux bandes de gamins (les mêmes que ceux de la rue Paul) qui l'occupaient le jour pour leurs jeux de guerre –, avec tout autour la bourgeoisie installée sur les chaises rameutées en grand renfort, mais aussi avec la jeunesse moins éprise de commodité et de confort, et pour qui la musique livre les corps à une sensualité communicative, à une ivresse générale, ceux-là préférant les pelouses habituellement interdites, pour s'y allonger, pour froisser élégamment les étoffes des vêtements et pour s'enghardir à frotter les existences toutes neuves dans le trouble d'une promiscuité stimulante, filles et garçons mêlés. Quelqu'un franchissait les portes du quartier et, bien qu'encore invisible, attirait l'attention sur sa présence en sifflotant un air des *Histoires de la forêt viennoise*, une valse de Johann Strauss, et cela m'a rappelé le programme du concert et a ravivé la mauvaise conscience et le regret d'y avoir renoncé sans autre raison qu'un peu de lassitude et de paresse, face aux obligations sociales liées aux rencontres inévitables dans ce

genre de circonstances : j'ai compris l'origine de cet écho, notes d'une mélodie sans doute restée dans la tête d'un auditeur du concert qui la faisait revenir sur ses lèvres et la répétait sans cesse pour profiter d'elle encore et encore, au risque d'en épuiser la magie, comme cela m'arrivait si souvent à moi-même, car la musique dépose cette empreinte, que révèle un siffleur lorsqu'il reprend un air désormais présent dans sa mémoire comme une image, comme le souvenir d'un visage ou d'une situation vécue. Par-dessus tous les autres sons de la ville ensommeillée, il y avait donc, sous mes doigts, mais en sourdine et distendu, un passage des *Variations Goldberg* effleuré avec désinvolture – mais peut-être déjà dans un réflexe inconscient de résistance –, en dialogue, au sein de la même nuit, dans la même ville, avec quelques mesures des *Histoires de la forêt viennoise*, sifflotées par un passant de retour du concert dans le parc municipal, et qui approchait dans la rue, sous ma fenêtre.

Tout est allé très vite, en effet : je me souviens avoir entendu un bruit sec, comme la chute d'une pierre qui se détache d'un vieux mur, dans une rue voisine – ce qui se produisait de temps à autre, tant étaient vétustes certaines maisons de notre ghetto –, ou l'impact d'une flèche dans un arbre, précédé d'un bref sifflement, événements improbables, tout comme l'a été le bruit lui-même, assez fort et précis au moment de sa perception et, l'instant d'après, déjà effacé, ne laissant dans la mémoire aucune trace de sa consistance et se soustrayant ainsi à toute possibilité d'identification : c'était comme un son enregistré qu'on aurait fait revenir en arrière, qui ramasserait toutes ses fréquences, se retirerait et s'enroulerait à nouveau sur lui-même en sens inverse de son déploiement, tirant derrière lui la passerelle et effaçant tout souvenir de sa forme, de sa couleur,

trop vague pour correspondre à aucun événement physique reconnaissable. C'était un bruit qui laissait l'impression à l'auditeur de n'avoir eu lieu que dans sa propre tête, échappant à l'oreille tournée vers le monde extérieur et à son filtre d'analyse, sorte de rumeur passagère et intime produite par l'organisme lui-même, dans un moment où son fonctionnement, usuellement discret, se fait entendre, rappelant le travail secret des rouages vitaux du corps. Je me souviens avoir entendu ce bruit sec, précédé d'un bref sifflement mais, ni dans l'instant même ni dans les événements qui allaient suivre et qui auraient pu préciser son origine, révéler sa cause, vérifier ses effets, je n'ai été capable de dire d'où il venait ni quelle pouvait être la réalité du phénomène dont il était l'image sonore. Dans le silence instantanément rétabli par le raccord d'une couture invisible, c'est-à-dire dans la sonorité retrouvée de la ville endormie, avant le bruit, je n'ai plus entendu l'air des *Histoires de la forêt viennoise*, la valse de Johann Strauss sifflotée par le passant, tandis qu'à sa place, mêlant leurs notes à celles, nonchalantes, des *Variations Goldberg* sous mes doigts, résonnaient les pas précipités d'une course sur le pavé, sous ma fenêtre – fuite devant un danger ou poursuite d'un malfaiteur ? – bientôt suivie d'appels. Je me suis penché vers la rue : sur le trottoir d'en face, c'est-à-dire beaucoup plus près de moi que des comédiens sur la scène d'un théâtre vue d'une loge, un jeune homme et une jeune fille que j'avais dû croiser séparément, quelquefois, dans le quartier, étaient étendus, taches claires dans leurs vêtements légers sur le sol gris, presque noir, corps inertes, apparemment sans connaissance, comme s'ils avaient été ensemble fauchés par une automobile – origine du bruit précédent ? véhicule de mort aussitôt disparu au premier coin de rue ? objet physique en lequel se matérialisait mon pressentiment d'une vitesse meurtrière ? –, et dont les visages

étaient si livides, si lumineux face au ciel d'une obscurité épaisse, et comme tombés de là-haut, pâleurs détachées de la pâleur des étoiles, que je distinguais précisément leurs traits. Un jeune homme du même âge – à n'en pas douter celui dont j'avais entendu la course précipitée sur le pavé – est venu se pencher au-dessus d'eux, et faisait alterner des injonctions pressantes et familières à ceux qui, dans ces paroles, se révélaient être ses amis, pour qu'ils reviennent à eux et se ressaisissent, et des appels à l'aide, tournés vers les façades au-dessus de sa tête. Je savais que cette voix aux accents désespérés qui, à la fois, implorait quelque puissance magique pour une marche arrière du destin et sollicitait les secours rationnels du voisinage, était celle du passant qui, quelques instants plus tôt, s'était manifesté au loin, franchissant d'abord les portes du quartier, puis approchant dans la rue et attirant l'attention sur sa présence en sifflotant quelques mesures des *Histoires de la forêt viennoise*, la valse de Johann Strauss, même s'il est bien difficile d'établir le rapprochement entre la modulation d'une voix et celle d'un sifflement. Mon intuition a été confirmée lorsque je me suis retrouvé parmi quelques voisins, tirés de leur sommeil ou découvrant un emploi à leur insomnie, qui étaient descendus comme moi dans la rue, constater leur incapacité à apporter une quelconque aide, réduits au rôle de spectateurs d'un terrible « instant d'après », obstinément silencieux et refermé sur son secret : dans l'attente de l'ambulance qui avait été appelée, le jeune homme hors d'haleine, penché avec désespoir au-dessus du couple d'amoureux saisis par une immobilité qui, au fil des secondes, s'avérait définitive, aussi blancs que les draps d'un lit qu'ils n'auraient jamais, a fini par tenter une description de ce qui avait précédé l'inexplicable : les trois amis revenaient tranquillement du concert dans le parc municipal, et lui-même, le siffleur, par délicatesse, avait pris soin de

se laisser distancer, traînant le pas pour rester en arrière et que les amoureux se sentent libres de tout témoin importun dans ces moments si doux et si intenses, avant de devoir se séparer. En quelque sorte, il avait joué le rôle du violoniste tzigane qui accompagne à distance, d'une sérénade discrète, un couple de tourtereaux, quand brusquement un bruit lointain – comme une rumeur au fond du ciel suivie d'un éclat de tonnerre, telle était la perception du jeune homme – s'était fait entendre : alors, à une cinquantaine de pas devant lui, il avait vu le garçon et la fille, ses amis, esquisser le mouvement de porter leurs mains à leurs oreilles – et d'abord il avait cru qu'ils se moquaient de son médiocre ressassement des mêmes mesures des *Histoires de la forêt viennoise*, sifflotées à tue-tête –, mais sans toutefois achever ce geste, car ensemble ils étaient tombés au sol, sans raison, comme foudroyés. Un étourdissement, un malaise, une crise cardiaque, une rupture d'anévrisme peuvent frapper brutalement un individu même jeune et, dans certains cas, le faire passer de vie à trépas au moment et dans les circonstances les plus imprévisibles, mais la probabilité est des plus infimes pour qu'un tel accident du sort frappe en même temps deux êtres qui sont ensemble dans le même lieu, car il n'y a rien de contagieux ni de transmissible, par quelque mode que ce soit, dans ces brusques et fatals dysfonctionnements d'un organisme, à moins d'une toute-puissante solidarité amoureuse des corps.

L'arrivée de l'ambulance et des infirmiers a confirmé qu'il n'y avait plus rien à faire, et que la suite n'était pas de leur ressort mais de celui de la police, car on ne ramène pas à l'hôpital des corps sans vie, alors que tout espoir de réanimation est perdu et que leur destination ne peut plus être que la morgue. C'était une chose étrange et irréelle que de voir ce couple dans tout l'éclat

du bel âge, sans aucune trace de blessure, de coup ni de saignement, affalés sur le sol, l'un à côté de l'autre, frappés à mort par l'excès de leur jeunesse et de leur bonheur, et frappés en même temps par la grâce tragique d'un tel destin, la fille et le garçon comme enveloppés dans la même peau, formant ensemble une image d'une pâleur si évanescence qu'ils semblaient n'avoir jamais été des êtres de chair, spectres déjà relégués dans un arrière-plan de l'espace, et pourtant appelés par la mort dans la ville des vivants. Leur ami semblait devenu fou – celui qui, franchissant les portes du quartier, avait attiré l'attention sur sa présence en sifflotant quelques mesures des *Histoires de la forêt viennoise*, une valse de Johann Strauss qu'il avait entendue quelques instants plus tôt, au cours du concert de plein air dans le parc municipal –, tantôt révolté et s'en prenant au ciel, et tantôt prostré contre la terre, le regard tantôt cherchant le coupable dans toutes les directions, tantôt interrogeant, avec une fixité soudaine, la fixité des corps étendus, incapable de comprendre ce qui venait de se produire, ni de quel événement dramatique, étranger à toute dramaturgie connue, il était à la fois le témoin et le rescapé. Par moments il parlait à ses amis, s'adressait à eux comme si ses paroles ne pouvaient manquer de les atteindre, il les appelait par leurs prénoms, puis par leurs diminutifs affectueux, convaincu qu'il allait parvenir à les tirer de leur syncope, de leur évanouissement, à les convoquer à la vie par l'intimité pressante de ses appels comme par un mot de passe permettant d'accéder directement au plus profond de l'être : selon lui, le constat péremptoire des infirmiers ne pouvait être qu'une grossière erreur de diagnostic de la part de gens trop habitués au pire, et trop vite prêts à le déceler et à le décréter sans même en vérifier la réalité ni les prétendues causes. Selon lui, un phénomène aussi singulier ne pouvait s'expliquer ni se conclure comme un banal accident de la

circulation, ou comme une de ces attaques fatales dont un individu est la victime parmi la foule où il devient aussitôt cet Autre, cet inconnu sur qui le malheur est tombé, le désignant par cette différence extrême et ultime qui fait de lui l'étranger absolu, dont on voudrait contourner le destin à distance suffisante pour éviter toute contamination. Quand le fourgon de police est arrivé, il y avait déjà un autre corps sur un brancard à l'intérieur du véhicule et, pour éviter de s'attarder sur place, les gendarmes ont proposé au survivant, à l'ami des victimes, témoin de leurs derniers moments, de monter et de les accompagner, afin que sa déposition soit recueillie au commissariat ou à l'officine médico-légale. Avant de m'en retourner chez moi, j'ai remarqué un homme qui était resté assis sur un banc, à quelques pas de là, indifférent aux événements, et dont le témoignage aurait peut-être été instructif. J'ai regagné mon logement, perplexe et bouleversé, à la fois incrédule et convaincu de la réalité d'un drame dont l'origine, encore inconnue, se présentait comme une énigme.

Je me suis couché et je n'ai plus pensé qu'à Esther qui, au matin, dès huit heures, viendrait faire mon ménage, car le lendemain était un jeudi. J'ai mis encore longtemps à m'endormir et peut-être est-ce le sommeil à peine atteint que j'en ai été tiré par de nouveaux hurlements de sirène. Comme une goutte de couleur dans une aquarelle, la lumière de l'aube s'était déjà diffusée dans le ciel de ce printemps aux à-plats si violents, ce qui suffisait à lever le rideau sur la scène d'un jour nouveau, mais le bruit d'une voiture de police m'a rappelé les événements dramatiques de la nuit. Peut-être des inspecteurs revenaient-ils sur les lieux pour prendre des mesures, comme cela se fait après un accident mortel, et pour consigner les détails et les précisions de leur procès-verbal. Je me suis levé pour retourner à la fenêtre.

Le fourgon de police avait dépassé le lieu où le jeune couple s'était écroulé, foudroyé, sur le trottoir, et j'ai vu des agents s'avancer au-devant de l'homme qui était resté assis sur son banc, sans doute un ivrogne somnolent qui avait passé la nuit à cuver son vin, penché en avant, la tête entre les mains pour rester sourd à la réprobation du monde. Lorsqu'un des policiers lui a touché l'épaule pour le réveiller, pour le tirer de son hébétude ou de son engourdissement – et peut-être dans l'espoir de recueillir son témoignage, ai-je pensé –, l'homme assis a basculé sur le côté, et le corps sans réaction est resté couché sur le banc, un bras ballant dans le vide, le visage tourné vers moi, telle fut mon impression du moins : je distinguais clairement son bec-de-lièvre, et je me suis rappelé soudain avoir vu cet homme cacher cette disgrâce de son visage en jouant de la clarinette sur une place, ou dans le jardin d'une auberge, mais il y avait longtemps qu'il avait disparu de la ville.

Ce n'est qu'avec plusieurs jours de retard que la presse a évoqué la coïncidence de plusieurs décès survenus la même nuit, dans les mêmes circonstances mystérieuses, après le concert de plein air dans le parc municipal : une discrète enquête de police s'était d'abord orientée vers les boissons mises en vente ce soir-là par la buvette, et qu'aurait pu contaminer une toxine mortelle ou un alcool frelaté, et le tenancier, un certain Grösser, avec son commis, un certain Freddy, avaient été longuement interrogés. J'ai pu lire dans les journaux qu'au cours de la même nuit, dans la même rue du ghetto, à quelques pas de distance, un jeune couple et un ancien musicien de trottoir avaient trouvé la mort : de ce que je pouvais lire en toutes lettres, au sujet du jeune couple et du clarinettiste au bec-de-lièvre, morts dans ma rue, j'avais été le témoin, et si tel a été le premier indice, le premier événement d'une fin du monde, alors cette fin du monde

avait bien commencé sous ma fenêtre. En lisant le journal, j'ai eu la confirmation que celui que j'avais d'abord pris pour un ivrogne abruti par la boisson et en qui j'avais ensuite reconnu un clarinettiste au bec-de-lièvre, était donc un cadavre quand la police l'a emporté au petit matin, presque à la sauvette car, à l'évidence, les policiers avaient déjà reçu la consigne de faire vite, de se montrer discrets et de se comporter comme face à un incident de routine, si quelque témoin venait à pointer son nez. Je me souviens que ce jour-là, lorsque dans l'aube le fourgon de police s'est éloigné en silence, furtivement, j'ai décidé de ne plus me recoucher, et j'ai commencé à attendre l'arrivée d'Esther, cherchant un semblant de sérénité dans la certitude de sa ponctualité. A 8 heures tapantes, je m'attendais à entendre son coup de sonnette, avertissant qu'elle s'apprêtait à faire usage de sa clé pour pénétrer chez moi. Mais justement, ce matin-là, il n'y a eu aucun coup de sonnette se mêlant aux huit coups de la pendule, et aussitôt je me suis vivement inquiété, désormais convaincu que tout pouvait arriver et que les événements de la nuit étaient peut-être les premiers symptômes d'une situation nouvelle et terrible, où seraient bousculées toutes les règles de la raison, de la justice et de la morale. Je me suis demandé si Esther pouvait avoir quelque fiancé secret avec qui, à l'issue du concert de plein air dans le parc municipal, elle serait rentrée chez elle en pleine nuit et, prompt à imaginer le pire par projection d'une analogie facile, j'ai redouté qu'elle n'ait été victime d'un sort cruel et énigmatique, réservé ce soir-là aux couples d'amoureux amateurs de musique et aux musiciens ambulants oublieux de leur art, tandis qu'un passant sifflotant une valse de Johann Strauss, ou un professeur de piano trompant son insomnie avec Jean-Sébastien Bach, étaient épargnés. Mais à 8 h 25 la sonnette a retenti enfin et Esther est apparue, toute confuse de son retard : avant de

se rendre chez moi pour les heures de ménage qu'elle effectuait trois fois par semaine, les mardis, les jeudis et les dimanches, elle avait dû passer par le commissariat de police et y enregistrer une déposition car, dans la nuit, une voisine était morte dans sa maison, à l'étage au-dessus, et, bien qu'Esther à ce moment-là eût l'oreille collée à son poste de radio – puisqu'elle n'avait pas eu les moyens de s'offrir une place de concert –, elle avait été alertée par un bruit sourd sur le plancher au-dessus de sa tête, qu'elle avait aussitôt imaginé être celui de la chute d'un corps. Comment un corps humain qui s'écroule sur un plancher peut-il produire un bruit singulier, et communiquer la certitude que ce bruit est celui d'un corps humain qui s'écroule à quelqu'un qui n'a jamais entendu un tel bruit ? En quoi le bruit produit sur le plancher par un corps humain qui s'écroule est-il distinct de celui produit par la chute d'un objet, par le renversement d'un meuble ? Comment un corps humain, en ses différentes parties, plus ou moins lourdes ou légères, plus ou moins dures ou molles, plus ou moins éloignées du sol – c'est-à-dire tombant à partir de toute une gamme de hauteurs, depuis les pieds, déjà et depuis toujours en contact avec la terre, en passant par les genoux et les mains, qui ont eu à la connaître, jusqu'à la tête, la dernière à être confrontée à une telle rencontre, à un tel choc –, produit-il en s'écroulant sur un plancher une phrase sonore, un dépôt d'impacts successifs rapidement enchaînés comme un trait de doubles croches, qui le décrivent, qui le racontent, une empreinte sonore de sa rencontre avec le sol, avec la mort ? Comment ce dernier bruit d'un corps humain, rencontrant la terre dans l'instant même où il vient de la quitter, peut-il se distinguer d'autres événements sonores indépendants de lui, ou liés au même événement et provoqués par lui mais dans une relation si radicalement différente avec l'irréparable : une chaise renversée, des notes incongrues

arrachées au passage à un clavier, un vase entraîné dans la chute et précipité sur le sol où il se brise ? Esther ne s'était pas posé de telles questions, elle avait été poussée par une de ces intuitions qui s'imposent dans la perception d'une rupture du cours normal des choses, et de la précipitation brutale de la pente douce, presque horizontale, du temps en un abyme vertical, un gouffre instantanément ouvert, et malgré l'heure tardive elle s'était jetée dans l'escalier pour aller frapper à la porte de sa voisine, avec insistance : le silence dans le logement où elle avait entendu le bruit, et l'absence de réponse avaient fini de l'effrayer, et c'est elle qui avait alerté les autorités, afin que la serrure fût forcée et la porte enfoncée. Ce matin-là, après qu'Esther m'eut sobrement relaté les événements qui étaient la cause de son retard, et alors qu'elle s'affairait déjà à ses tâches dans la cuisine pour rattraper le temps perdu, je l'ai observée de loin, déjà silencieuse à nouveau, s'interdisant tout excès dans le commentaire ou dans l'expression de son émotion, et déjà concentrée sur les gestes et les actions de son travail. Ce matin-là, sous la pression d'un pressentiment tragique ou du trouble provoqué par les circonstances, j'ai été tenté d'avancer lentement, doucement vers Esther, arrivant dans son dos, de la saisir à la taille par surprise, de la tutoyer soudainement, puis de la retourner pour la prendre dans mes bras, dans l'idée toute simple de l'entraîner loin de là, à l'autre bout du monde. Ne fallait-il pas soustraire un être aussi délicat, aussi précieux, à une menace qui nous avait déjà effleurés d'aussi près ? Mais, d'un certain point de vue, nous étions un jeudi matin comme un autre, et Esther était la jeune fille qui venait faire mon ménage trois fois la semaine – c'était le prétexte et la formule que j'avais trouvés pour l'aider matériellement, de façon discrète, par une rémunération justifiée –, à qui je n'adressais que des paroles sommaires et convenues, la vouvoyant, et

elle-même ne s'autorisant d'autres réactions à mes indications que les acquiescements répétés de ses « Bien, Monsieur », car elle connaissait parfaitement les tâches à accomplir pour la tenue de mon modeste intérieur et pour l'entretien de mon linge. Elle faisait son travail sans que nous ayons jamais à parler de rien et, moins que tout, du règlement hebdomadaire de ses gages, que je lui laissais dans une enveloppe glissée sous le moulin à café, dans la cuisine. Ce matin-là, j'ai été au bord de la tutoyer, comme si les événements de la nuit précédente avaient permis une telle liberté, avaient excusé une précipitation aussi soudaine dans la tournure de nos relations, et comme dans l'urgence répondant à la prémonition précisément exprimée par ces mots : « Tout va aller très vite. »

En fait, il y avait longtemps déjà que la fin était dans l'air, si l'on peut dire, menace d'une épidémie dont les effets se sont fait sentir avant même qu'elle se déclare, à moins que ce que je viens d'appeler « les effets » ait été la condition même de propagation du Mal, son terrain favorable : c'était un certain état des êtres et de la société, comme déjà contaminés, des condamnés déjà préparés à accepter l'exécution de la sentence et leur damnation, déjà entraînés à marcher vers leur propre fin, déjà prêts à se soumettre à cette loi de la destruction et du désastre qui apparaîtrait ainsi comme naturelle, une loi silencieuse, jamais édictée mais s'imposant à l'inconscient comme une évidence inéluctable, comme la finalité funeste de la vie et de l'histoire humaines, la toute-puissance du Mal réduisant le Bien à un rêve absurde. C'était cela : il n'y avait plus d'innocence possible, plus de salut que dans l'absurdité. Pour que le fléau dont les premiers symptômes – en même temps que les premières victimes – s'étaient manifestés au cours de la nuit du concert de plein air, dans le parc

municipal, devint bientôt perceptible à la conscience collective, et pour qu'il se révélât explicitement comme menace de la fin – telle a été du moins mon interprétation –, il fallait qu'il prenne l'aspect d'une force hostile, clairement déclarée, et qu'il soit reconnu et démasqué comme l'ennemi attendu – sans doute pour que la communauté se libère d'abord d'elle-même, et de ses démons autodestructeurs –, et l'agresseur n'a trouvé d'autre espace par où déclarer ce début de la fin du monde que dans la sphère aérienne. Il n'y avait d'ailleurs rien de surprenant à ce qu'un tel événement tombât du ciel, et l'on verra qu'il ne s'agissait nullement d'une attaque d'aviation, comme lorsque les marins américains de la flotte du Pacifique, quelques années plus tard, au matin du 7 décembre 1941, dans leur base de Pearl Harbor, sur les rivages paradisiaques de l'île Hawaii, ont entendu grandir à l'horizon le bourdonnement monstrueux, puis bientôt mortel, d'une armada volante, surarmée et suicidaire, aveuglément déterminée à les anéantir et à signer ainsi la première page d'une soumission totale de l'Amérique.

Il y avait quelques années déjà que notre région, issue des divisions et du partage d'un empire, avait cessé d'appartenir à une puissance importante sur la scène de l'Histoire, dans cette partie du monde, au cœur de l'Europe, où l'on peut voir un cimetière des empires morts autour de celui, grandiose, des légions de Trajan, mais avec aussi, avant et après celui-là, ceux des Celtes, des Scythes, des Daces, des Grecs, des Avars, des Coumans, des Tartares, des Macédoniens, des Turcs. Et ce n'était que par une gesticulation dérisoire que nos gouvernants, depuis la tête de l'État jusqu'au dernier politicien de faubourg ou maire adjoint de village, pouvaient encore laisser accroire à nos concitoyens que nous pesions d'un quelconque poids ou que nous exercions

une quelconque influence dans le traitement des grands problèmes internationaux, et tout simplement dans la marche et dans le destin du monde. En réalité, et même si les Balkans ont toujours été un ressort important dans la dramaturgie de cette pièce en mille actes qui pourrait s'intituler « Europe », notre pays n'était déjà plus qu'un acteur de second plan, voire même un figurant, alors que certains de nos concitoyens vivaient encore dans l'illusion d'une grandeur pourtant passée et flétrie depuis longtemps, se comportant à l'étranger autant que chez nous comme s'ils étaient toujours les ressortissants d'une nation puissante, voire même dominante. Et si, à l'intérieur de nos frontières, de telles attitudes ressemblaient à un jeu dont tous les partenaires étaient complices, avec une conscience du décalage qui variait selon les joueurs, cela suscitait chez les interlocuteurs étrangers soit l'agacement, suivi d'irritation et finalement de colère, soit, chez ceux prêts à se souvenir encore de notre passé glorieux, et enclins à l'indulgence, à la tolérance, ce sourire condescendant ou l'hommage feint que recueille sur son passage une vieille femme ravagée par les ans, mais sur le visage de qui surnagent par instants les vestiges d'une ancienne et célèbre beauté. Évidemment, le fait que la fin du monde ait pu commencer chez nous – et très exactement dans notre petite ville aux confins de plusieurs anciennes nations, de plusieurs langues et cultures, et qui ne tirait un peu d'assurance que de son amarrage millénaire à un doux méandre du Danube – était de nature à attirer sur nous l'attention universelle, et cela ne manquerait pas de donner à réfléchir sur les raisons de cette localisation, de cette fixation, de ce choix divin, en somme : selon nos édiles, cela prouvait que notre région et notre ville étaient restées le centre du monde, en dépit des hésitations, des balbutiements, des revirements et des contradictions de l'Histoire, puisque l'ennemi de l'homme avait trouvé en nous

la part la plus précieuse et la plus vitale de l'humanité pour s'attaquer à elle et la détruire. Ce fut la tournure que prirent, quelque temps plus tard, les arguments de la propagande officielle, pour retourner en motif d'autosatisfaction chauvine et en raison d'être fiers une vulnérabilité particulière à notre communauté, due à sa composition disparate, à ses dissensions intestines et à une déliquescence sociale et morale désastreuse. Ce qui nous arrivait et qui, comme je l'ai déjà dit, a commencé sous ma fenêtre, a été bientôt présenté par tous les organes publics d'information comme le début d'une catastrophe mondiale dont nous étions, pour notre malheur mais aussi pour notre gloire, une sorte de peuple élu. Cette interprétation très orientée, voire même cette distorsion de la vérité qui consistait à interpréter les premiers effets dramatiques d'une catastrophe locale comme symptômes et comme indices prophétiques d'une fin du monde, n'était sans doute pas partagée par le reste des peuples et des nations, ni même par nos voisins les plus proches, et certains ne se sont pas privés de faire remarquer que les habitants des premiers villages, de l'autre côté de nos frontières, ne se sentaient pas le moins du monde menacés par ce prétendu fléau universel qui, s'attaquant d'abord à nos concitoyens, pour mettre fin tout simplement à l'histoire des Hommes, n'aurait pas manqué de se tourner bientôt vers eux pour faire d'eux ses prochaines victimes. J'étais de ceux qui, d'un avis contraire à la doctrine et à la propagande officielles, tout en acceptant le thème général d'une fin des temps, pensaient que pour sa première attaque le fléau hostile à l'humanité avait au contraire choisi la proie la plus facile.

En fait, tout a commencé sur un mode anodin, on pourrait dire sans tambour ni trompette si cette expression ne risquait pas, en l'occurrence, de prendre un sens

particulier, trop littéral, et nos élus, notre administration, n'ont pas songé tout de suite à exploiter à leur avantage ce malheur singulier et mystérieux qui nous frappait et qui, peu à peu, allait développer parmi notre population une certaine forme d'angoisse et même de panique, avant d'engendrer les aberrations sociales, politiques et surtout esthétiques que je vais tenter de décrire. Sans doute la situation était-elle propice, et si notre pays était la première cible, l'objectif prioritaire d'un ennemi supposé du genre humain, sans doute était-ce parce que nous étions plus fragiles que d'autres, plus à la merci d'un fléau parce que déjà démoralisés et d'avance soumis à la fatalité, sans ressources idéologiques ni philosophiques, sans énergie pour un sursaut de résistance collective, et même sans instinct de conservation individuel pour nous défendre un par un, d'avance vaincus. Quand, quelque temps après le début des événements, on a voulu nous mettre dans la tête que ce qui était visé en nous c'était l'Homme, c'est-à-dire l'espèce humaine, dont nous devenions les porte-parole autorisés, et aussi le bouc émissaire, c'est-à-dire l'avant-garde exposée en première ligne, cette identité a été pour nous trop lourde à porter, et ce rôle trop difficile à tenir.

La journée qui a suivi la mort du jeune couple sous mes fenêtres, qui a commencé par mon attente inquiète d'Esther et par son arrivée avec un retard jamais vu de vingt-cinq minutes – avec la tentation que j'ai eue d'avancer lentement, doucement vers elle, arrivant dans son dos, de la saisir à la taille par surprise, de la tutoyer soudainement, puis de la retourner pour la prendre dans mes bras, dans l'idée toute simple de l'entraîner loin de là, à l'autre bout du monde –, s'est continuée, après déjeuner, par les visites habituelles de mes élèves, pour leurs leçons particulières. Ils se sont succédé à raison d'un par heure, comme à l'accoutumée et, à cinq heures,

le tour d'Esther étant venu, elle est apparue, non plus comme la jeune fille qui s'occupe de mon ménage trois fois par semaine, mais comme l'apprentie musicienne – pour moi une tout autre personne, sans aucun lien avec celle du matin –, mon étudiante favorite, assurément la plus douée, avec qui la leçon traitait toujours des questions les plus fines comme, par exemple, celles des nuances de l'interprétation, affaires de sensibilité et d'esthétique musicale, tout problème technique ayant été d'avance résolu et maîtrisé, une disciple de qui le maître apprenait au moins autant qu'il lui enseignait, et de qui je recevais pourtant, trois fois par semaine, un règlement de ma leçon qui correspondait à peu près à ce que l'autre Esther avait gagné chez moi le matin même, ou celui d'un autre jour de la semaine, car mon étudiante me rendait visite les lundis, les mercredis et les jeudis. A vrai dire, je ne me suis jamais attardé sur le sens de cette sorte d'échange, et j'ai toujours tenu à ce que la jeune Esther-du-matin et la jeune Esther-de-l'après-midi restent deux personnes distinctes, que je recevais et que je regardais sans faire aucun rapprochement entre elles, ni être attentif ou intéressé à une quelconque ressemblance, comme aurait pu l'être celle de la voix, ou encore celle des mains, les mains qui trempaient dans la lessive ou repassaient mes chemises le matin, et dont les longs doigts aux ongles courts et soignés touchaient le piano l'après-midi. Et d'ailleurs ce jour-là, lorsque mon étudiante Esther est arrivée et a tiré la sonnette à 5 heures précises – attendant que je vienne ouvrir car, dans ces circonstances, l'Esther-de-l'après-midi ne faisait jamais usage de la clé de mon logement, que je n'aurais eu aucune raison de lui confier sans que cela apparaisse comme un étrange privilège qu'elle aurait refusé avec confusion, celle qui détenait cette clé étant l'Esther-du-matin, la jeune fille de ménage, une autre personne, une autre Esther –, ce jour-là, voyant

paraître Esther à 5 heures pile, je n'ai nullement songé, bien entendu, à la saisir à la taille par surprise, à la tutoyer soudainement, puis à la retourner pour la prendre dans mes bras, dans l'idée toute simple de l'entraîner loin de là, à l'autre bout du monde. Car la jeune pianiste, cette Esther-là, était une autre Esther que celle qui, le matin même, avait suscité en moi, sous la pression d'un pressentiment tragique ou de l'émotion provoquée par les circonstances, la pulsion réprimée de ce mouvement du cœur et du corps. Pendant ces tout premiers temps de ce qui avait commencé sous ma fenêtre, c'était encore Esther-du-matin que j'associais aux événements tragiques de la première nuit, car c'était elle qui m'en avait libéré l'esprit. J'étais encore loin d'imaginer que ce serait en la personne de l'autre Esther, l'apprentie musicienne, l'Esther-de-l'après-midi, qu'il me faudrait trouver une suite à la première nuit de la fin du monde, c'est-à-dire une dernière nuit, une nuit de la fin, et cela comme dans une autre vie.

A l'époque de l'enfance et de l'adolescence, face à une menace ou une raison d'avoir peur, je serais allé me réfugier sous la protection de mon héros invincible, mon oncle Karoly, le champion du clavier toutes catégories, comme on l'avait surnommé dans les cabarets et les tavernes, comparant sa frappe redoutable à celle d'un boxeur, aussi meurtrière du gauche que du droit, et comme s'il avait joué à poings fermés, avant qu'il ne devienne en effet, ayant émigré en Amérique, à Chicago, le créateur et le patron d'un club de boxe et l'entraîneur d'artistes qui ne se produisent qu'en duos d'antagonistes, et pour qui tout le clavier et toute la partition sont tout ce qui, chez l'autre, dépasse au-dessus de la ceinture. Mais oncle Karoly n'était plus là et d'ailleurs son exemple était contestable, d'aucuns jugeaient même sa lointaine influence sur moi déplo-

nable. Aux diverses questions que je me suis posées dès la première nuit, quand tout a commencé sous ma fenêtre, et bien avant de concevoir que ce début était celui d'une fin du monde, c'est vers quelqu'un d'autre que j'ai dû aller chercher une réponse, ou du moins des éclaircissements, à la confusion dans laquelle se trouvaient tous les esprits, à commencer par le mien, c'est-à-dire un point de vue sur les événements avec ce merveilleux surplomb dont était capable celui qui, depuis le départ de mon oncle Karoly, était devenu non seulement mon maître en musique, mais mon maître à sentir et mon maître à penser: le vieil Aaron Chamansky, maintenant luthier alors que, déjà à la retraite, il atteignait le grand âge après avoir passé sa vie comme ingénieur en optique chez Zeiss, en Allemagne, calculant sur la planche à dessin, inventant et mettant au point les lentilles les plus performantes. Un jour, Aaron Chamansky était revenu dans sa ville natale, ayant décidé qu'à l'approche de la mort il était temps pour lui de changer de vie, de passer de la vue à l'ouïe, de la lumière au son, et de l'image à la musique. En quelques années, ce savant septuagénaire sorti d'un cabinet d'alchimiste ou de philosophe dans un tableau de Rembrandt avait fait l'apprentissage d'un métier nouveau, apparemment sans rapport aucun avec celui qui avait occupé toute sa vie passée – mais pour lui les analogies d'une chambre noire avec un violoncelle étaient évidentes – ou, plus précisément, il avait fait jaillir de lui, sur le tard, mais encore juste à temps, des prédispositions et des dons qui étaient là depuis toujours, en attente, patiemment cachés derrière le trompe-l'œil de l'existence et de la profession qu'avaient choisies pour lui ses parents, auxquelles il s'était conformé et soumis tant que ces derniers avaient vécu, faisant de cette existence et de cette profession une concession mineure et bien naturelle à ceux qui lui avaient donné le jour, et un prélude auquel il avait consa-

cré tout le temps, toute l'énergie et toutes les capacités nécessaires, jusqu'au moment de faire droit, à l'approche de ses soixante-dix ans, à ses projets et à ses goûts de jeune homme. Maintenant, Aaron Chamansky fabriquait des instruments merveilleux, et sa recherche dans cette nouvelle activité professionnelle – avec une exigence et une indépendance que lui autorisait sa rente d'ingénieur retraité – était exactement l'inverse de ce qu'avait été l'orientation de son travail antérieur, pendant des décennies: en effet, la production de systèmes optiques pour les microscopes, les jumelles et les longues-vues, d'objectifs pour la photographie et le cinématographe, est toujours tournée vers l'évolution des techniques, vers l'amélioration constante des matériaux et des procédés de fabrication, vers une précision toujours croissante, c'est-à-dire en bref vers tous les progrès de la science et du savoir-faire modernes, en permanente évolution, pour obtenir de chaque groupe de lentilles le meilleur piqué, la plus grande luminosité, la restitution la plus fidèle, la mieux équilibrée, du contraste et des couleurs, la plus juste correction des aberrations. Au contraire, la création d'instruments de musique est entièrement tournée vers la tradition: il s'agit de remonter dans le temps, de retrouver les matériaux, les formes, les produits d'assemblage et de fixation, les teintures et les vernis, les méthodes de fabrication dont avaient le secret les artisans italiens du XVII^e et du XVIII^e siècle, les Amati, Stradivari, Guarneri, Del Gesu et autre Ruggerio, et l'idéal en cette matière est donc le retour à une excellence perdue, aussi mystérieuse et aussi subtile qu'un parfum oublié, caché dans le passé. Lorsque je me suis rendu chez mon maître Aaron Chamansky pour ma visite hebdomadaire, une fin d'après-midi, et que je l'ai trouvé prolongeant encore une journée de travail commencée avec l'aube, au fond de son atelier où s'élevaient les effluves de colle et de diluants qui tournent la

tête, mêlés aux senteurs aromatisées des essences de bois anciens et précieux, patiemment séchés et transmis par des lignées de luthiers, c'était quelques jours à peine après le début des événements qui remontaient de toutes parts à la surface de l'opinion publique et explosaient comme des bulles à la une des journaux. Chamansky a déposé dans une boîte en carton tapissée de velours cra-moisi un violon auquel il travaillait depuis des mois et, quittant ses lunettes comme pour n'être plus attentif qu'au monde de ses visions intérieures et de ses pensées, il a dit: « Il y a déjà quelque temps que nos concitoyens ont peur de tout: peur du chômage mais peur aussi de l'esclavage imposé par les patrons et les capitaines d'industrie, peur de l'inflation galopante et de la menace d'une dévaluation massive de la monnaie, et donc peur de la perte du pouvoir d'achat et peur de la fonte de l'épargne durement amassée, peur d'une banqueroute universelle et peur des opérations frauduleuses de la finance internationale, des manipulations à grande échelle du capitalisme cosmopolite, peur ancestrale de la misère et de la famine, peur de l'accroissement des accidents dus à la vie moderne et peur de l'apparition de nouvelles maladies incurables – ceux et celles qui tuent, ceux et celles qui laissent estropié, invalide, dépendant, impotent –, peur des bandits de grands chemins et des escrocs à la petite semaine, peur des malfaiteurs petits et grands et des vagabonds venus d'ailleurs, se fixant sur les honnêtes gens comme des parasites, peur de la pègre et des voyous remontant depuis les bas-fonds des grandes villes, peur des éventreurs, des tueurs sadiques et des vampires, peur des anarchistes, des révolutionnaires, des terroristes et des fanatiques, peur des fous et des suicidaires, peur des progrès de la science mais peur aussi que ces mêmes progrès n'arrivent pas assez vite, peur des calamités de la nature qui laissent l'Homme sans défense et peur des grandes crises sociales où

l'Homme est affronté à lui-même et ne trouve en lui que son propre ennemi, peur des mutineries et des grèves générales, quand ceux qui parviennent à s'unir par corporations pour se défendre contre la société et contre le pouvoir font masse et s'enivrent quelque temps de leur contre-pouvoir, pris dans le paradoxe de nuire aux autres sans renverser l'ennemi commun, peur de la police mais peur aussi de l'impuissance de la police, peur du pouvoir occulte de l'administration mais peur aussi de l'inefficacité de l'administration, peur de la justice mais peur aussi de la jungle et de la loi du plus fort qui n'a pas peur de la justice, peur des grandes puissances militaires affamées de conquêtes et d'hégémonie et peur de la guerre qui leur barrerait la route, peur de la guerre civile et peur de la minorité face à la majorité, mais peur aussi de la majorité face aux minorités, peur des antagonismes ancestraux liés aux origines, à la langue, à la religion, peur des vieux démons et peur des vieux sages, peur des mensonges et peur de la vérité, peur de tout dans la paix, peur de tout et de tous, et peur de tous face à tout, à tout moment... Comme l'avarice, qui est un de ses visages domestiques, la peur est une faute de la pensée, une erreur de calcul, un réflexe irrépressible et mortel déguisé en instinct de survie, en précaution, en prudence, car elle ne produit rien, ni dans le champ des actes ni dans celui des idées. Comme l'avarice, la peur ne fait que soustraire, condamnant d'avance à l'inutilité les gestes qu'elle inspire, le bien qu'elle croit créer et préserver, les valeurs qu'elle prétend défendre. Comme l'avarice, la peur "met de côté" et, dans ce mouvement même, elle dépouille cette prétendue réserve de tout usage, de tout bénéfique. L'illusion de sa plus-value est, au bout du compte, un manque à gagner et une perte sèche. Car cette réserve morte de l'avarice et de la peur est l'être lui-même, sa part déjà échangée à la mort dans un marché de dupes. La

peur met l'être de côté, elle sépare l'être de son bien en l'ayant privé moralement, psychologiquement, philosophiquement, de son *bien-être*.»

A ce moment-là, Chamansky a été tiré de sa méditation par un détail qui n'était visible que de lui seul, et qui a capté brusquement toute son attention: il a tiré le violon de la boîte en carton tapissée de velours cramoisi et, le portant à hauteur d'œil, il le tenait comme un fusil, au moment d'ajuster une cible. J'ai compris qu'il examinait l'instrument dans sa perspective, vérifiant ses courbes et ses droites, l'alignement et la symétrie de ses formes, selon un point de fuite, à partir du bouton en direction de la volute, et avec pour viseur le chevalet, encore dépouillé de ses cordes et dressé comme cet obstacle destiné à tendre le saut du son par-dessus la matière. Avec le corps de son violon devenu instrument d'optique, Chamansky a longuement ajusté et visé une cible invisible. J'ai cru comprendre qu'il réévaluait l'emplacement prévu pour la mentonnière, cette plaque concave en ébène qui permet de caler l'instrument entre l'épaule et le menton du violoniste, un accessoire tardivement introduit dans l'ergonomie du violon, vers 1820, et que ne connurent pas les instruments fabriqués à Crémone, ou plus tard à Mittenvald par les luthiers tyroliens Jakob Stainer et Matthias Klotz, les grands rivaux des Italiens. Chamansky examinait le violon en tant qu'architecture, un volume dans l'espace et il le manipulait comme une arme ou comme un instrument d'optique et, dans les deux cas, c'était la perfection de la visée, c'est-à-dire de la perspective, qui l'occupait. Lorsque Chamansky a reposé le violon, qui ressemblait encore à une maquette d'architecte, en balsa blanc, dans sa boîte en carton tapissée de velours cramoisi, il a aussitôt repris sa réflexion, l'attention libérée par l'objet, et une bascule de la pensée s'étant opérée. Il a enchaîné

par ces mots: «La perspective du déferlement d'un fléau majeur comme purent être dans l'Antiquité la peste des Philistins, celles d'Athènes et de Syracuse, ou la peste antonine et, plus tard, dans les premiers siècles de la chrétienté, la peste de Justinien et la peste jaune, puis au Moyen Age la peste noire, et enfin toutes les épidémies dévastatrices des temps modernes – pestes de Londres et de Marseille, coqueluche, "tac" ou "horion", pestes buboniques, typhus, lèpre, dysenterie, choléra, fièvre jaune de Lisbonne, syphilis de Naples et de Venise, gripes asiatique et espagnole, maladie du sommeil, typhoïde, paludisme et autre malaria... –, la perspective de déferlement d'un fléau majeur de cette nature se présente comme une occasion inespérée de balayer toutes les fixations antérieures de l'angoisse, d'amalgamer toutes les phobies, de rassembler en un corps unique et hideux tous les spectres hostiles de cette danse macabre, de concentrer toute la peur et de la tourner tout entière vers une menace unique émanant d'un ennemi sans visage, d'une puissance inconnue, d'origine tellurique ou cosmique, et pour tout dire divine, c'est-à-dire diabolique – Satan enfin démasqué et à visage découvert... –, justifiant à elle seule et collectivement toutes les raisons inavouables d'avoir peur. Désormais, il n'y aura plus de gêne ni de honte à avoir peur de tout et de rien, il n'y aura aucune retenue de la dignité ou du sang-froid devant la peur, cette peur ne sera plus celle des veufs et des veuves ou celle des jeunes ménages, celle des nantis ou celle des miséreux, celle des malades ou celle des bien-portants, tout le monde aura droit à sa part de peur légitime – comme on parle de légitime défense –, une peur égale pour tous, et tout le monde sera ainsi logé à la même enseigne, comme on dit, tremblant d'une même peur, équitablement distribuée et partagée, honnêtement acquise, et assumée comme une responsabilité civique. D'un certain point de vue, l'épidémie ou le

fléau – on verra bien quel nom donner à ce qui nous arrive, et si nous sommes capables de le désigner ce sera déjà une victoire – vient à point nommé car, outre que cette menace valide toutes les peurs en les dissimulant sous le masque d'une peur unique et commune à tous – Satan n'est démasqué que pour offrir son masque à ses proies tremblantes –, un mal aussi puissant et transcendant est de nature à balayer, à effacer tous les maux ordinaires, toutes les menaces quotidiennes, en dispenser les victimes, les soulager et les guérir, comme un rhume persistant, qui fait moucher et afflige le contaminé d'un nez rouge, peut disparaître d'un coup sous l'effet d'une méningite fulgurante et fatale. Certes, le fléau ou l'ennemi se montre mortel, mais il y a une chronologie de la peur et, avant la peur de mourir, il y a la peur de vivre, c'est-à-dire la peur de tout ce qui peut rendre la vie inconfortable, pénible, douloureuse et finalement insupportable, et dont la mort constitue aussi bien la forme extrême que le remède radical, le soulagement absolu, la guérison définitive. Et, paradoxalement, la mort qui est le seul fléau inéluctable et imparable, sans thérapie préventive ni antidote connu, la seule maladie fatale dont chaque individu porte les germes dès sa naissance, apparaît à chacun comme ce à quoi l'Autre est en premier destiné – il y en a d'autres qui mourront avant que mon tour arrive, se dit-on, et l'on se sent protégé par ce rempart du temps des autres morts, de la mort des autres –, tandis que chacun éprouve quotidiennement les difficultés et les menaces de catastrophes de la vie, puisque la vie c'est tous les jours, en somme : ne dit-on pas "la vie de tous les jours" ? Il y a ceux qui justifient la dépense généreuse et joyeuse de leur existence en proclamant : "On ne vit qu'une fois !", et ceux-là sont dans l'optimisme, car ce qu'ils entendent par là c'est : "On ne meurt qu'une fois." Il y a les autres : ceux qui ne vivent, tout au long de leur existence, qu'une mort de

tous les jours.» Telles ont été les paroles de mon maître Chamansky lors de ma visite hebdomadaire, en ces premiers temps de ce qui avait commencé sous ma fenêtre.

Au début, les événements dramatiques ont été directement reliés au concert de plein air qui avait été donné par une chaude soirée de printemps dans le parc municipal, avec l'orchestre du Conservatoire installé sous le kiosque à musique, et notre petite ville de province, avec sa campagne alentour – où la vie, jusque-là, était réputée paisible et même somnolente –, avait été désignée comme l'épicentre du phénomène, peut-être même sa localisation circonscrite et exclusive, en tout cas le lieu où tout avait commencé cette nuit-là – je l'ai dit : sous ma fenêtre –, parce qu'il s'est trouvé plusieurs victimes parmi ceux qui s'en retournaient chez eux, la tête pleine de musique et des airs d'un programme conçu pour plaire au plus grand nombre, faciles à fredonner ensuite ou à siffloter avec entêtement le long des rues : valse viennoise des Strauss, danses hongroises de Brahms, danses slaves de Dvorák... Mais les enquêteurs chargés de collecter les premiers témoignages et les indices disponibles, d'établir des statistiques, d'échafauder des hypothèses, d'élaborer leurs recommandations pour un plan de prévention et de défense, ont bientôt constaté que des décès suspects et comparables s'étaient produits sans relation avec le concert, dans divers quartiers de la ville et même dans certains faubourgs et hameaux voisins, et qu'on trouvait des victimes parmi des gens qui étaient restés chez eux ce soir-là, accablés, vidés de leurs forces par la chaleur : on avait seulement relevé la proximité des attaques foudroyantes avec une activité musicale, mais ce lien pouvait aussi conduire à une fausse piste, dans la mesure où la musique était depuis toujours très présente chez nos concitoyens – et tout particulièrement dans notre vieux

ghetto –, et parce qu'il y a toujours eu quelqu'un pour jouer au piano, à l'heure du café, une *Romance sans paroles* de Mendelssohn, une *Variation* de Schumann, un *Prélude* de Liszt, un *Nocturne* de Chopin, une sonate de Schubert ou, du même, pour quatre mains, la *Fantaisie en fa*, la *Danse allemande* ou le *Divertissement à la hongroise*, et parce qu'il y a toujours eu un violoniste ambulancier jouant dans la rue, toujours aux prises avec le même *Caprice* de Paganini qui a fini par se rendre et par céder à une telle exécution – cas unique où c'est le caprice qui cède... –, accompagné par un gamin qui récupère les pièces lancées par les fenêtres, et dont on ne savait si elles étaient un encouragement à persévérer ou à passer son chemin. De leur côté, les journalistes eux aussi ont fait leurs recherches et leurs enquêtes et, jour après jour, la presse a commencé à accumuler les cas de décès douteux, comme celui du contrebassiste d'un orchestre tzigane, dans une taverne des rives du Danube – une *czarda* comme les appelaient les Hongrois de la ville – qui, abandonnant ses collègues pour aller vider une bouteille de schnaps en solo dans une remise abritant des barques de pêcheurs, a été retrouvé mort, au fond de l'une d'elles, se tenant la tête comme sous l'effet d'une soudaine migraine ou d'une violente douleur aux oreilles: le détail le plus étrange, selon ses compagnons qui le connaissaient bien, était qu'il n'ait pas vidé la bouteille et qu'il l'ait laissée à moitié pleine, sorte de message comme ceux qu'on abandonne à la mer au moment d'un naufrage. On a rapporté aussi, plus spectaculaire et plus inexplicable encore, le cas de ces quatre musiciens amateurs, décidés à ignorer le concert de plein air dans le parc municipal, et ayant préféré se réunir ce soir-là chez l'un d'entre eux pour faire de la musique entre amis, jusqu'au moment où l'électricité est venue à manquer: les musiciens se sont interrompus, privés de lumière pour lire les partitions, et les notes du

deuxième mouvement, *andante cantabile*, du quatuor à cordes en ut majeur *Les Dissonances* de notre cher Wolfgang Amadeus Mozart, sont restées en suspens sur les instruments, sauf le premier violon, qui a continué à jouer de mémoire, tandis que le maître des lieux s'affairait au rétablissement du courant. Cela prenait du temps de réparer les plombs qui avaient sauté – il avait fallu trouver une chandelle – et il y a eu une sorte de grésillement suivi d'un coup mat, comme si l'installation, sur le point d'être réparée, avait flanché à nouveau, révélant un court-circuit. Mais le violoniste a fini par s'inquiéter d'une telle attente et, dans l'obscurité persistante, par trouver étranges l'immobilité et le silence autour de lui: plus exactement, le sentiment d'une situation anormale l'a envahi d'un coup, et lorsqu'il s'est tourné vers ses amis, les interpellant sans obtenir de réponse, il a découvert leurs corps inertes: l'altiste, le front contre le dossier d'un fauteuil et la tête dans les mains, comme s'étant endormi subitement sous l'effet d'un puissant narcotique, le violoncelliste enlacé à son instrument, et le deuxième violon, leur hôte à tous, qu'il est allé retrouver à tâtons, affaissé au fond du placard, au pied des compteurs électriques, la chandelle éteinte et renversée sur le sol. Le premier violon a raconté son effroi, après ses découvertes macabres, à l'idée qu'un assassin fou avait provoqué la coupure de courant pour perpétrer ses meurtres, et qu'il se cachait dans l'obscurité, prêt à surgir par surprise, d'un instant à l'autre, pour exécuter sa dernière victime: alors il s'était mis à hurler et à courir en tous sens, butant contre les meubles et trébuchant sur les cadavres, cherchant une issue au cauchemar, jusqu'à parvenir enfin à se jeter dans la rue et là, à l'air libre, être terrassé par une crise de nerfs. A l'arrivée de la police, un examen superficiel des corps sans vie avait vérifié l'absence de tout coup ou blessure, et une autopsie s'imposait avec pour première hypo-

thèse celle d'une intoxication ou d'un empoisonnement collectif. Parmi les procès-verbaux des différents commissariats et postes de gendarmerie, toujours datés de la même nuit, on avait trouvé celui qui consignait les circonstances de la découverte des cadavres de trois jeunes paysans, écroulés dans un fossé, à quelques pas de la ferme qu'ils regagnaient, et il avait été établi que, quelques minutes avant leurs décès incompréhensibles, une carriole qui ramenait les participants à une fête, dans un village voisin, les avait déposés à proximité de chez eux, avant de continuer son chemin joyeusement, éloignant dans la nuit les chansons entonnées par ceux qui étaient restés à bord, et qu'accompagnait un accordéoniste. Par ailleurs, on avait fini par rapprocher du phénomène meurtrier le cas de deux passagers d'un bateau de croisière qui descendait le Danube en provenance de Vienne, et dont il avait été vérifié qu'il était passé au large de notre ville pendant la soirée alors que les voyageurs, après dîner, prenaient le café et les digestifs, et fumaient le cigare dans le salon, au son d'un orchestre de femmes: c'était un couple en voyage de noces et qui, dans un désir d'aparté romantique, était sorti prendre l'air sur le pont. Leurs corps inertes avaient été retrouvés au petit matin, effondrés en travers d'une coursive, par un matelot qui avait buté sur eux, alors que le navire était déjà passé dans les eaux roumaines du fleuve. De tels cas avaient été repérés dans les circonstances et dans les lieux les plus variés, en ville ou dans le proche voisinage, s'ajoutant aux quelques décès de personnes dont la participation au concert de plein air dans le parc municipal avait été avérée, en tête desquels était toujours cité le jeune couple d'amoureux foudroyé sur le trottoir, dans une rue du ghetto, sous ma fenêtre. De l'analyse de tous ces cas ne ressortaient que des constatations ambiguës, peu concluantes, qui ne permettaient pas de déterminer avec assurance si la

musique était le facteur qui avait attiré le malheur sur les victimes ou si, au contraire, elle avait constitué une protection contre le mal, une parade contre l'attaque mortelle, mais dans une majorité des situations on a noté que les décès étaient survenus en relation plus ou moins directe avec une ambiance ou un moment musical, alors que, paradoxalement, les rescapés proches des victimes étaient précisément ceux qui produisaient de la musique au moment de la crise foudroyante. Il s'est trouvé aussi d'autres cas, assez différents par certains aspects pour tempérer cette analyse et ces rapprochements, et même pour les mettre en doute, voire pour les contredire.

Dans une perplexité face à ces premières manifestations tragiques du fléau qui n'a pu être reprochée aux autorités, celles-ci ont cru bon de réagir de manière radicale, en interdisant toute activité et toute pratique musicales et en proscrivant jusqu'au moindre son issu de ce qui pourrait ressembler de près ou de loin à un instrument de musique, comme une trompette ou une crécelle d'enfant, une corne de berger, une cloche de tramway, un klaxon d'automobile ou un sifflet de chef de gare. Pendant une période de trente jours, officiellement décrétee et appelée *période d'observation*, la musique a été bannie de notre ville, y compris celle venue d'ailleurs et diffusée par les émissions de radio, tous les postes étant réduits au silence musical et même lors de l'hymne national qui ouvrait et concluait les programmes quotidiens. Étaient aussi dispensés de cet hymne et de toutes marches militaires ou chœurs patriotiques, les événements où on les fait résonner dans toutes sortes de circonstances, sous toutes sortes de prétextes, joués ou chantés par toutes sortes d'orchestres, de fanfares municipales, d'harmonies militaires ou d'orphéons, comme les rencontres sportives internationales, les inaugurations de monuments publics, les réunions commémora-

tives d'anciens combattants, les fêtes patronales et les célébrations historiques. Les offices religieux étaient privés de leurs orgues et de leurs harmoniums, et les chœurs de petits garçons aux voix de filles étaient plus que jamais des voix blanches : on leur avait coupé le sifflet, si l'on peut dire, au risque de voir arriver l'époque imminente de la mue qui fait déchoir les anges. Les carillons des églises et des temples avaient été placés sous la garde d'un gendarme car certains curés et pasteurs, en rébellion contre la règle établie par les pouvoirs publics sans concertation avec les autorités religieuses, restaient convaincus de pouvoir éloigner le diable à grands coups de sonneries. En cas d'alerte de quelque nature que ce fût – noyade, naufrage, déraillement de chemin de fer, foudroiement, incendie ou nouvelle manifestation cruelle du fléau sans nom –, d'autres moyens, comme les appels par haut-parleurs, devaient être préférés aux sirènes d'alarme et au tocsin. Quant au glas, qui d'habitude succède à la catastrophe et en accompagne lugubrement la lamentation, il fut proscrit lui aussi afin d'éviter le risque qu'il n'anticipât sur un malheur nouveau ou supplémentaire en l'attirant. Les musiciens de rue, peu informés des événements de l'actualité et qui, pour la plupart, ne savaient pas lire, furent ramassés et rassemblés par la police, et leurs instruments qui constituaient leur outil de travail et leur gagne-pain – comme pour moi mon vieux Bechstein – furent confisqués jusqu'à nouvel ordre, y compris le jeu de verres en cristal de Bohême, diversement remplis d'eau, sur lesquels une charmante jeune fille aveugle, du bout de ces doigts qui laissaient rêver à ce que pouvaient être leurs caresses, faisait vibrer des valse, des polkas et des mazurkas à un carrefour de notre vieux ghetto. Les manèges de la fête foraine faisaient taire leurs orgues de Barbarie, et tournaient en silence comme dans ces films muets dont, depuis deux ou trois ans, le cinéma parlant

nous avait déshabitués. Les bals populaires devenaient les lieux d'exercices étranges : le chef d'orchestre tournait le dos à ses musiciens, désœuvrés mais fidèles au poste et jouant par des mimiques au corps de ballet, et de sa gesticulation muette il dirigeait directement les danseurs. On n'entendait que le glissement des semelles sur le parquet, l'impact des talons, le bruissement des étoffes, quelques soupirs en mesure. Les parades et les spectacles de cirque étaient soudainement désorganisés, privés de leur structure porteuse et de leur rythme par l'absence de musique : on voyait les artistes banquistes de toutes disciplines, les clowns comme les acrobates, les magiciens comme les jongleurs, les écuyères et leurs lippizans comme les dompteurs et leurs tigres du Bengale, brusquement décontenancés, désemparés, coupés de leurs repères, de leur soutien musical et de la partition qui était aussi leur programme, déclenchant leurs actions extraordinaires, ponctuant leurs prouesses, donnant au public le signal des souffles à retenir, puis des acclamations à faire exploser et crépiter. Les animaux savants ne voulaient plus rien savoir. Les petits enfants étaient privés de leurs berceuses, et gardaient les yeux ouverts, sans comprendre pourquoi l'obscurité restait vide et froide, sans la douceur, sans la chaleur d'une mélodie. Dans les salons des maisons bourgeoises, la fille aînée était dispensée, à l'heure du thé, de *La Truite* de Schubert dont se régalaient d'habitude, entre deux petits fours, et avec un ravissement inépuisable, les dames poudrées, sucrées et parfumées, qui étaient les amies de sa mère. Et ma voisine du premier étage, la commère Illona, qui ne savait préparer la pâte de ses strudels, fine comme du papier à cigarettes, qu'en fredonnant des chansons de son village natal, en Transylvanie, ratait désormais toutes ses pâtisseries, au grand dam de son gourmand et de son lubrique époux, le bossu Ecer, qui en prenait prétexte pour redoubler de lubricité, faute que

sa gourmandise pût être satisfaite. On capturait les rossignols et les merles chanteurs, si musiciens en cette saison des amours, on enfermait dans les caves les perroquets, les canaris et les mainates. Les quelques coqs gardés en ville ou dans les faubourgs en guise de réveille-matin par les propriétaires de quelques jardinets étaient expédiés dans des fermes de montagne, à moins que l'occasion fût jugée bonne de les faire passer à la cocotte, si l'on peut dire sans jeu de mots.

La moindre ébauche de mélodie esquissée avec le moindre filet de voix par un contrevenant, ignorant les règles, oublieux ou distrait, devenait un événement surnaturel auquel les oreilles prêtaient d'abord une attention charmée, telles des bouches assoiffées qui se tournent dans la direction où se fait entendre l'écoulement miraculeux d'une source dans le désert, ou comme les tournesols qui s'orientent en chœur vers le soleil. Mais bientôt les auditeurs retrouvaient la conscience d'un danger et l'étourdi, ou le provocateur, était bien vite muselé: les plus légalistes, ou les plus trouillards, auraient été jusqu'à l'empêcher de respirer. La musique, drogue empoisonnée et désormais interdite, devint un produit rare, clandestin, une marchandise de contrebande: les plus disciplinés, les plus obéissants, ou les plus effrayés par les risques, s'interdisaient la musique jusque dans leur tête, sous cette forme silencieuse, intérieure et mentale, que pratiquent les compositeurs au travail devant les feuillets de leur papier à musique, dont il faut remplir les portées, une forme d'écoute à laquelle certains grands musiciens furent condamnés pour toujours par la surdité, comme Beethoven. On n'a d'ailleurs jamais su si les sourds, pendant ces temps de prohibition musicale de la période dite d'observation, ressentirent une différence, un manque, qui se seraient manifestés dans les comportements et dans l'état du

monde visible, ni non plus si leur infirmité les immunisait contre un mal lié à une forme d'expression à laquelle ils n'avaient pas accès, ce qui, réciproquement, interdisait cet accès en eux. Cette année-là, les fêtes campagnardes, d'origine païenne, qui saluent le début de l'été par des banquets, des chants et des danses, des orgies villageoises, ressemblèrent à des pantomimes de fantômes, privés de voix et n'émettant que des souffles. Après la chaleur, c'était la peur qui étouffait les êtres sous son couvercle. Dans les hameaux et dans les fermes des environs, on levait les verres de vin et les chopes de bière tristement, et les chansons à boire, qui incitent d'habitude à la recherche de l'ivresse dans l'alcool, étaient réduites à quelques notes échappées d'un gosier par distraction et trop tard, quand l'ébriété déjà acquise sans bonne humeur, sans joie, a commencé de brouiller la conscience. Parfois, pour éviter le silence accablant, on récitait à plat les paroles du répertoire traditionnel mais, privés de musique, les mots résistaient, enfouis dans la mémoire, refusant de remonter à la surface. Flottant dans une sorte de vide, les vers d'un refrain s'interrompaient, ayant perdu leurs enchaînements, et les paroles restaient en suspens, car il fallait se remémorer l'air de musique qui les portait comme l'eau porte les embarcations des pêcheurs au-dessus des poissons qu'elle contient – mais ne faire cela qu'en silence, sorte d'exercice de calcul mental, et comme en cachette –, pour retrouver le sens des phrases qui est musique lui aussi, et inséparable d'elle. Les apostrophes joyeuses et provocantes, les tournures piquantes et polissonnes, les rimes obsédantes et les jeux de mots qui font mouche depuis toujours semblaient couverts d'un voile de deuil et défilier en un cortège funèbre, silencieux et sombre, qui aurait pris la place d'une noce: on avait perdu la musique au moment des amours avec elle. Le facteur en tournée n'annonçait plus son approche par le siffl-

tement de ses marches et de ses galops favoris, qui donnaient à son pas un rythme soldatesque et l'énergie d'une charge de cavalerie sur le champ de bataille paisible du pavé des rues et des ruelles, et le courrier qu'il distribuait semblait voué aux mauvaises nouvelles. Les petites filles ne chantaient plus de comptines à leurs poupées, qui restaient silencieuses, mais d'un silence inédit, moins attentif, dans une relation moins complice, moins riche de sous-entendus, puisqu'il faut avoir entendu pour adresser en retour un acquiescement sans parole. La détention d'une boîte à musique, d'une pendule à carillon ou à coucou, d'un automate ou d'un jouet musical – des objets désormais considérés comme aussi dangereux que des bombes à mécanisme de retardement –, devait être déclarée et les clés des remontoirs remises à la police.

Il y eut des fraudeurs qui, après quelques jours d'abstinence forcée, ont éprouvé l'impossibilité de se passer plus longtemps de musique et qui transgressèrent clandestinement l'interdiction – certains d'entre eux furent dénoncés par leurs voisins, et quelquefois par leurs amis ou par un parent, sans compter les dénonciations mensongères, pour assouvir une vengeance –, et il y eut aussi les provocateurs qui se jetèrent dans la rue en soufflant – plus bruyamment que musicalement – dans une trompette, ou en donnant des accents de grandes orgues à un accordéon musette ou encore, faute d'un meilleur instrument, en transformant une batterie de casseroles et de chaudrons en batterie de tambours et de cymbales : tous finirent par être maîtrisés par le voisinage, vite enclin à collaborer avec la police, puis livrés à celle-ci, arrêtés et jetés en prison sans ménagement. La peur imposait sa loi, car les peureux sont de loin les plus nombreux et, paradoxalement, cette loi du plus fort était aussi celle des moins courageux. Chez certains, ce

silence particulier qu'est l'absence de musique provoquait tout simplement une perte de la raison, et cette privation, ce sevrage faisait monter en eux un délire : untel se mettait à la fenêtre en pleine nuit et braillait des chansons paillardes, avec le sentiment de ne braver que les convenances par la crudité et l'indécence des paroles, alors qu'il se donnait surtout à écouter un peu de pauvre musique, croyant cacher sa faute principale sous une faute secondaire, et donner le change pour faire oublier qu'il était un contrevenant passible de sanctions sévères. Il n'appelait que trop ostensiblement sa mise à l'amende pour offense à la pudeur et pour tapage nocturne, et faisait mine de considérer que les airs à quatre sous des chansons de corps de garde ne sont pas de la musique, et n'étaient pas concernés par l'interdiction : mais c'était bien d'une médiocre mélodie qu'il s'était grisé les oreilles. Il est arrivé que tel autre s'empare d'un instrument qu'il n'avait jamais appris à jouer, et qu'il en tire précipitamment et à grand fracas quelques notes enivrantes, sons musicaux malgré les dissonances du hasard et de la maladresse, comme on ouvre n'importe quel flacon, pourvu qu'il contienne un alcool dispensateur d'oubli, ou comme, la gorge sèche, on se désaltère sans vouloir rien entendre à une flaque d'eau mortellement empoisonnée, plutôt que de mourir de soif. Il y a eu le cas de notre plus célèbre cantatrice, Magda Grunwald, notre gloire locale et nationale, pourtant respectueuse de la loi et des consignes officielles, et d'ailleurs elle-même respectée et adulée par les autorités, mais qui – c'était plus fort qu'elle –, dans les entretiens qu'elle donnait aux journalistes au sujet des événements, de même que dans les négociations qu'elle continuait d'avoir pour l'avenir avec les impresarii et les directeurs de théâtres lyriques, et tout simplement dans ses conversations quotidiennes, publiques ou privées, ne pouvait se retenir de lâcher quelques notes parmi les mots, c'est-

à-dire de faire chanter sa diction et finalement de *mélodiser* ses phrases en empruntant à Schubert, à Brahms ou à Mahler, voire même à Rossini ou à Verdi. On lui a infligé des contraventions symboliques, car elle bénéficiait de circonstances atténuantes, et le sursis lui était accordé. Dans une rue de notre vieux ghetto, il y eut une vieille femme forcenée qui s'évertuait à ne s'adresser à ses voisins et aux commerçants qu'en parodiant des grands airs d'opéra – et surtout Wagner, dont l'enflure et les tonitruances se prêtaient idéalement à la caricature –, défiant le fléau meurtrier de la faire taire, et peut-être portant l'épouvante chez l'ennemi par ses interprétations, épouvantables en effet et sacrilèges, car elle s'époumonait impunément du matin au soir, et il fallut la bâillonner sans que l'on ait pu constater si les vociférations intempestives de sa bouche édentée avaient eu sur le fléau un quelconque effet répulsif et dissuasif ou, au contraire, attirant et incitatif. Il y eut des actes de malveillance – par exemple un chat surnoisement déposé et lâché sur le clavier d'un piano par une domestique rancunière, en vue de nuire à ses patrons innocents de toute infraction à la règle, au passage d'une ronde de la maréchaussée –, et jusqu'à des tentatives d'homicide: un poste de radio, réglé sur l'émetteur d'une station étrangère, était mis en marche en plein programme musical par des mains gantées, anonymes, qui disparaissaient aussitôt après avoir fait résonner l'engin présumé meurtrier près d'une victime choisie et, de toute façon, l'auteur d'un tel acte était sûr de nuire, car si la musique ne suffisait pas à attirer l'attaque foudroyante du fléau, du moins attirait-elle immanquablement l'oreille d'un mouchard, et une inévitable dénonciation. Le critique musical du principal journal d'opposition s'avisait de recenser tous les cas de désobéissance civique et toutes les infractions à la règle de prohibition: il découvrait, preuves et témoignages à l'appui, que tous les

contrevenants survivaient à la période dite d'observation, à l'exception de trois cas recensés, où les coupables, pris sur le fait, avaient été contraints d'interrompre leur écoute ou leur pratique musicale et, arrêtés par les forces de l'ordre, avaient succombé pendant leur transfert vers un commissariat, sans que leurs décès aient pu être mis sur le compte de brutalités policières, d'autant que des policiers eux-mêmes avaient laissé leur vie dans ces opérations. Dans ces cas, les autorités n'ont pas manqué d'exhiber les cadavres des contrevenants, à la fois coupables et victimes, parfaitement exempts du moindre coup ou blessure et présentés comme ayant succombé au fléau du fait de leur imprudence, mais on passait sous silence les pertes parmi les rangs de la police. En fait, la grande majorité des nouvelles victimes s'est trouvée parmi la grande majorité de tous ceux qui ont respecté scrupuleusement l'interdiction, par peur du fléau cumulée à la peur des sanctions, par soumission aveugle aux ordres venus d'en haut, et censés porter remède au désordre venu de plus haut encore.

Pendant les trente jours de la période dite d'observation, et sauf les écarts que je viens d'évoquer, qui sont restés de rares exceptions, notre ville si mélomane, et tout particulièrement notre vieux ghetto si musicien, sont devenus étrangement silencieux: pour un instrumentiste ou pour un amateur de musique qui n'a jamais connu une telle situation, une telle forme de silence, il est difficile d'imaginer à quel point l'absence de musique s'entend. C'est au cours de cette période, dite d'observation, que, pour la première fois, je me suis posé la question: «Quand la musique cesse, est-ce le silence, est-ce le bruit?» En fait, on découvre qu'il y a une multitude de bruits courants, communs, ordinaires, qui sont comme la texture du silence: l'oreille les assimile au silence, car ils ne signifient rien de particulier, seule-

ment des présences sans intention de se faire remarquer, seulement l'activité quotidienne des hommes sans désir d'attirer l'attention sur elle. L'oreille assimile ces sons à un niveau de bruit général qui n'a pas valeur de signe ou de signal, et elle finit par ne plus les distinguer, par ne plus y prêter attention, comme l'occupant d'une maison située au bord d'une voie de chemin de fer finit par ne plus entendre le surgissement brutal, en pleine nuit, d'une locomotive mugissante, suivi de l'ébranlement d'un interminable convoi de wagons martelant les rails, car ses oreilles de dormeur ont définitivement identifié et classé ces irruptions sonores au rang des événements normaux et naturels de la nuit, qui ne méritent pas l'attention et ne doivent pas le tirer de son sommeil. Même pendant le jour férié le plus calme, au cœur de l'été, quand la ville, livrée au désœuvrement, à la paresse, et figée dans la torpeur, a été désertée par ses habitants qui se sont évadés vers les campagnes, les montagnes, les plages sur les berges du fleuve, les rivages des lacs et la fraîcheur des torrents, il lui reste une rumeur qui est sa respiration inconsciente, son empreinte sonore, sa signature particulière dans le silence. On pourrait étudier ce qu'est le son d'une ville quand il n'y a plus aucun bruit remarquable et qu'on peut la dire morte, on pourrait comparer les silences des différentes villes, analyser en quoi ils sont distincts, et finalement reconnaissables les yeux fermés. Le silence de Londres et celui de Paris sont-ils semblables lorsque, dans chaque ville, se sont tues les langues anglaise et française ? Y a-t-il un même silence à Berlin et à Vienne – des villes où se parle la même langue, avec des accents différents –, ou ces silences ont-ils du moins une plus grande ressemblance lorsque la langue commune qui fait se ressembler leurs sonorités en période d'activité, les jours ouvrables, est comme retenue par des millions de doigts posés sur des millions de bouches ? Dans une ville silencieuse,

le passage lointain d'un tramway, le bourdonnement d'un avion dans le ciel, le déclenchement d'une sirène d'alarme, la cloche ou la corne d'un bateau qui passe sur le fleuve deviennent des bruits qui se détachent, et qui s'étalent comme une tache de couleur sur un fond gris, uniforme. Peut-être est-ce parce que je suis moi-même musicien, et que j'ai toujours été entouré par d'autres musiciens, mes proches, mes amis ou mes collègues, que l'absence de musique pendant la période dite d'observation m'a d'abord paru si terrible, et je ne sais si l'ensemble de nos concitoyens, ou du moins une majorité d'entre eux, ont ressenti de la même façon cette absence, ce manque, cette privation. Peut-être ont-ils été principalement préoccupés de vérifier l'effet bénéfique du décret administratif d'interdiction, mais les événements ont vite pris une tournure contraire aux prévisions officielles et aux calculs de nos dirigeants, et pendant la période dite d'observation la mortalité a cruellement augmenté de quarante pour cent. Il était difficile d'attribuer ces décès en surnombre à l'activité musicale, qui avait été perçue comme l'origine et comme la condition de propagation – son milieu de prédilection – d'une épidémie meurtrière, puisqu'il n'y avait plus la moindre musique, ni pratiquement la trace de la moindre note isolée qui, réduite à cette solitude, ne suffit pas à faire naître un événement musical, perçu comme tel. A ce registre, je dois signaler pourtant la tentative, finalement déjouée par les détectives de la police, guidée par quelques zélés délateurs, d'une poignée de mes amis, tous membres de l'orchestre du Conservatoire et habitant le même quartier, qui s'étaient organisés – puisqu'à eux, en tant que professionnels, avait été consenti le privilège de conserver leur instrument à la maison – pour que chacun chez lui, fenêtres grandes ouvertes, ne joue qu'une seule note, une note unique, en principe non décelable comme musique, et pour que tous ensemble,

déployant ce jeu à raison d'une note unique par instrument et par musicien, parviennent à dérouler la ligne continue et harmonieuse d'une mélodie en dépit des zigzags, des hauts et des bas, et de la dispersion de cet orchestre de chambre – un octuor – éclaté et étendu à plusieurs logements, dans l'espace de tout un quartier. Cet acte de désobéissance civique, de tricherie et de résistance aux directives des pouvoirs publics a failli être jugé comme une manœuvre séditeuse et comme un complot insurrectionnel. Par ailleurs, c'est à cette époque, vers le milieu de la période dite d'observation, que des témoignages ont commencé à affluer, faisant état, dans le silence relatif que je viens d'évoquer – c'est-à-dire dans une ambiance sonore exempte de musique –, de bruits d'une nature singulière, dont les observateurs s'accordaient à dire qu'ils précédaient de peu les morts subites, les trépas inexplicables. Des sifflements, des grondements ou des grésillements, précédant un bruit sourd ou sec, avaient déjà été rapportés, ici et là – et je me souviens avoir moi-même perçu un son sans contour ni matière, le soir des premières victimes, tombées sous ma fenêtre –, mais maintenant plusieurs témoignages décrivaient les morts comme foudroyés par un coup de tonnerre dont l'explosion restait lointaine et la décharge électrique invisible, éclat de foudre sans éclair, sorte de froissement de couches d'air glissant l'une contre l'autre jusqu'à s'entrechoquer, comme de lourdes plaques de fonte qui auraient flotté dans le ciel, derrière l'horizon.

Lorsque je me suis rendu une nouvelle fois chez mon maître Aaron Chamansky, c'était dans les premiers temps de la période dite d'observation, qu'il avait aussitôt rebaptisée la *Symphonie du silence* et, commentant cette formule, il a précisé: « Contrairement à ce que croient les pouvoirs publics, le silence de la musique qu'ils nous imposent n'est pas un silence sans musique:

ce silence est encore de la musique, c'est un silence dans la musique, pris dans elle, un silence de même nature que celui dont ont fait usage tous les compositeurs pour séparer et distinguer les sons, un moyen expressif comparable au timbre ou à la mélodie. Nos pouvoirs publics ne font que reprendre et amplifier l'usage du silence auquel les modernes comme Claude Debussy ou Anton von Webern ont donné un rôle de premier plan, dans la composition musicale. Ce silence imposé par les autorités est simplement plus long qu'aucun des silences prévus par les compositeurs eux-mêmes, et c'est pourquoi j'appelle cela la *Symphonie du silence*, un silence absolument musical et qui nous prépare, nous sensibilise, nous porte à un degré d'attention extrême à l'arrivée de la première note. D'ailleurs, cette première note ne saurait tarder... » Par ces simples paroles, mon maître Chamansky avait déjà bouleversé ma perception et mon sentiment de la situation présente. Il me donnait la clé véritable du grand silence de la période dite d'observation et, dès ces quelques mots, prononcés à mon arrivée, il avait déjà largement répondu à mes interrogations du jour. Mais ses réponses appelaient évidemment des questions de plus grande ampleur, que mon maître Chamansky me voyait formuler sans les articuler, par la simple expression émerveillée et attentive de mon visage. Alors, il a complété sa pensée, et il a prédit la suite des événements à peu près dans ces termes: « La musique n'est liée au fléau qui nous menace que comme la seule force capable de s'opposer à lui, de lui résister et de le vaincre. C'est pourquoi je veux voir le silence de la période d'observation non pas comme une interruption mais comme une ponctuation de la musique. Et d'ailleurs, si l'on épluche de près les comptes rendus des événements dramatiques, on constate que le mal frappe ceux qui sont près de la musique mais dans un écart qui les prive de sa protection, car ils sont alors dans un

silence non musical, soit qu'ils ne participent pas à la musique tandis qu'elle est présente, soit qu'ils l'interrompent sans raison musicale et par un silence brusquement étranger à la musique, ou même contraire à elle, en conflit avec elle. La musique attire le fléau comme ce qu'il y a de meilleur en l'Homme, ce à quoi il s'attaque et qu'il veut détruire, et la musique lui signale donc ces hommes-là, mais en même temps la musique est plus forte que le fléau, et c'est pourquoi il ne s'attaque jamais frontalement à elle : il la repère et frappe juste à côté, ceux qui se sont un instant écartés d'elle, échappant à sa protection. Mais si, comme je le prétends, le silence imposé à la musique, aux mélomanes et aux musiciens est encore de la musique, une sorte de musique passive, alors c'est ce silence particulier qui attire le fléau sans que la musique soit en mesure de protéger et de riposter. Ceux qui obéissent et qui renoncent à la musique sont doublement vulnérables : parce que leur silence musical les désigne et parce que dans ce temps de silence, la musique ne les protège plus. Si l'interdiction de la période d'observation se prolonge, on finira par ne plus distinguer le silence musical et le silence hors de la musique, contraire à elle, et nous serons entrés dans un silence de mort, c'est-à-dire un silence où la mort frappera sans discernement et régnera sans partage, et alors on préférera peut-être la musique, quel qu'en soit le risque présumé. On découvrira qu'il n'y a pas de musique funèbre et que même celles qui s'intitulent ainsi sont des musiques de défense contre le silence, contre la mort. Si je ne dors plus que deux ou trois heures par nuit, c'est parce que les nuits sont courtes en cette période de l'année, et parce que je dois travailler d'arrache-pied, car je sais que, par les temps qui viennent, on aura besoin de bons instruments, comme les fantassins ont besoin de bons fusils... Plus la musique est belle, plus son exécution est parfaite, et

plus grande est sa force contre le mal : a-t-on jamais vu un acte de vandalisme frapper un médiocre tableau de peinture ? Ce sont toujours les œuvres importantes, voire les chefs-d'œuvre, qui sont visés. Bien sûr, c'est la beauté qui attire le Mal. Mais alors c'est elle qui reste encore le dernier et le seul rempart contre lui. Je prévois une forte augmentation des enrôlements dans les rangs de la musique... Et je prédis que l'on verra avant longtemps les autorités faire battre la campagne par des musiciens sergents recruteurs ! » Tels ont été les propos prophétiques – je leur reconnais cette dimension après coup, mais je la soupçonnais déjà – de mon maître Aaron Chamansky, le génial créateur d'optiques pour les sciences biologiques et astronomiques, pour la photographie et le cinématographe, devenu luthier, créateur de violons, d'altos, de violoncelles et de contrebasses, de qui j'ai tout appris en matière d'histoire et de théorie musicales, mais aussi en philosophie, des sujets qu'il n'enseigna jamais, bien sûr, mais qui n'ont cessé d'occuper son esprit toute sa vie car, bien avant que soit analysé et reconnu l'apport fondamental de la musique romantique, il avait examiné et compris tous les liens de la musique à la matière, à l'image, à la couleur.

Dès le début de la période dite d'observation, que mon maître Chamansky avait appelée la *Symphonie du silence*, j'ai été contraint de suspendre mes cours particuliers et je me suis retrouvé au chômage, menacé à court terme de ne pouvoir payer le loyer à ma logeuse, ni la note mensuelle de l'épicier. Esther continuait de venir trois matins par semaine pour l'entretien de mon intérieur et le soin de mon linge et, si la période dite d'observation devait se prolonger, j'ai craint de ne pouvoir plus faire face à cette dépense, mon seul petit luxe de célibataire, car je n'aurais pas accepté qu'elle continuât son service pour moi tandis que j'aurais commencé

à accumuler une dette envers elle. Mais l'autre Esther, celle de l'après-midi, mon apprentie musicienne, mon élève favorite, si affamée d'étude, a souhaité maintenir ses visites, même s'il nous était interdit d'effleurer le clavier de mon vieux Bechstein. S'adaptant aux circonstances et toujours prête à tirer quelque avantage du pire, avec une santé d'esprit et un optimisme rayonnants, elle en profitait pour attendre de moi une leçon plus théorique, plus spéculative et, pendant l'heure que nous aurions dû passer ensemble à faire de la musique, nous parlions de musique, et c'était une autre façon d'en faire dans le silence du piano. Mon écolière manifestait un appétit illimité d'informations de toutes sortes, sur les sujets musicaux les plus divers, et jusqu'aux techniques de fabrication des instruments. Sans jamais enfoncer une seule touche ni faire résonner la moindre note – et parfois en pianotant sur le couvercle fermé de mon vieux Bechstein –, il nous est arrivé de passer toute l'heure sur trois mesures d'une pièce de Bach, de Chopin ou de Liszt. A la fin de la leçon, Esther en acquittait le montant avec sa discrétion habituelle, détournant mon regard de sa main et du petit billet de banque par un sourire dont il eût été trop douloureux de se priver et, dans ce geste aussi inconscient de lui-même que celui d'une main de femme qui laisse tomber un mouchoir, elle me rendait parfois – quand les jours coïncidaient –, le même petit billet de banque que l'autre Esther, l'Esther-du-matin, du dépoussiérage de mes meubles, de la lessive et du repassage de mon linge, avait trouvé dans une enveloppe, sous le moulin à café, dans la cuisine. Pendant les trente jours de la période dite d'observation, ces leçons de musique sans musique, et d'une certaine façon silencieuses – mais mon maître Chamansky m'avait livré le secret et le sens pleinement musical de ce silence –, ont été les seules que j'ai données, mon unique activité professionnelle, et Esther est restée comme ma dernière

élève, l'étudiante jusqu'au-boutiste des derniers temps, lorsque l'étude semble aux autres inutile et inefficace pour lutter contre la fin. Ce sentiment s'est précisé et s'est imposé avec force lorsqu'un malheur est arrivé, et que j'ai dû verser ma quote-part de chagrin personnel face à l'augmentation vertigineuse des décès mystérieux et de la liste des victimes de l'ennemi invisible, innombrable: mon élève Antonín, un garçon charmant, doué pour le piano et merveilleusement distrait pour tout ce qui ne relevait pas de son attention merveilleuse à la musique, s'est présenté un après-midi de la période dite d'observation et, sur le seuil de la maison, il a croisé ma voisine du premier étage, la commère Illona, de plus en plus vexée et irritée de rater ses strudels et d'être quotidiennement vilipendée par son gourmand et lubrique époux, le bossu Ecer. Sur un ton enjoué et espiègle, le jeune garçon a lancé à la mégère: «Aujourd'hui, madame la duchesse, ce sera un morceau écrit pour un prince qui charmera et réglera vos oreilles, car je dois étudier une pièce de M. Haydn pour un concours!...» Très exalté, comme à son habitude, Antonín a brandi une partition. Mais la commère Illona, indifférente au compliment, et soupçonnant quelque marché de dupe, s'est énervée, et s'est mise en travers de l'escalier pour barrer la route à mon élève. Elle a gesticulé et elle a braillé jusqu'à le contraindre à rebrousser chemin sans qu'il ait pu progresser d'une marche vers mon second étage. Elle-même m'a appris plus tard, dans les larmes, les lamentations et les soupirs, tout ce qui vient d'être dit de son altercation avec Antonín et, se frappant la poitrine, elle m'a même avoué qu'elle lui avait jeté à la figure: «Étourdi et imprudent que vous êtes! Ne savez-vous donc pas qu'il est désormais interdit de faire de la musique et qu'il y a danger de mort? Mourez si vous voulez, cela vous regarde, mais n'allez pas nous porter malheur! D'ailleurs, un mois de silence ça fait du bien,

et vous nous cassez assez les oreilles le reste de l'année ! J'espère que votre professeur, mon voisin Belà, n'est pas complice, car je n'hésiterai pas à les traîner chez les gendarmes, lui et son maudit Bechstein ! Il n'a qu'à trouver un autre métier ! Qu'il enseigne donc la dactylographie, il n'aura qu'à changer de clavier et ça fera moins de bruit ! Retournez-vous-en chez vous, jeune imprudent, et ne vous avisez pas de fredonner la moindre note, si vous tenez à votre santé ! » Le jeune Antonín, interloqué par une charge aussi véhémente, ne s'est pourtant laissé convaincre et n'a finalement renoncé à sa leçon, aux dires mêmes de la commère Illona, ma voisine du premier étage – qui, après coup, eût préféré qu'il l'eût bousculée pour passer en force –, que lorsqu'elle a exhibé les gros titres d'un journal, puis d'un deuxième, puis d'un troisième, et qu'elle l'a menacé, en guise de punition et d'édification, d'une revue de presse complète. Elle l'avait provoqué, pleurnichait-elle maintenant : « Les caractères sont-ils assez gros ou vous faut-il une paire de lunettes, comme celles que l'on voit sur les portraits de M. Schubert ? Le petit prodige du clavier sait-il lire autre chose que du papier à musique dont se torchent ses princes ? » Alors Antonín a fait demi-tour, tout penaud, laissant la commère Illona à la fois victorieuse et privée d'une plus complète victoire, comme je pouvais l'imaginer, car elle était bien partie, triomphant de la musique, pour vociférer et faire encore du bruit pendant une heure ou deux. Antonín, ce jeune musicien prometteur, s'était laissé intimider et vaincre par un peu de tapage, il s'en retournait, perplexe et déçu, refaisant en sens inverse le chemin qui, depuis trois ans déjà, le conduisait plusieurs fois par semaine depuis l'entrée du ghetto jusqu'à chez moi, lorsque brusquement, au milieu du trottoir en plein soleil – ce qui a d'abord fait croire à une insolation –, il est tombé de tout son long, laissant échapper de sous son bras les feuillets de la

partition de Haydn qu'il avait exhibée avec enthousiasme, et qu'il ne jouerait jamais. Aussitôt informé d'un malheur qui me touchait d'aussi près, je n'ai pu m'empêcher de songer à la prophétie de mon maître Aaron Chamansky, à qui j'avais rendu visite et dont j'avais entendu les paroles peu de temps auparavant et, désespéré, je me suis convaincu de ceci : si Antonín n'avait pas été intercepté et repoussé par la commère Illona en furie, et s'il était monté chez moi en toute innocence, en toute inconscience, peut-être m'aurait-il entraîné à déchiffrer en sourdine – comme on fredonne sur du souffle, sans timbrer la voix – la partition de Haydn, et alors il ne serait pas mort.

La fin du mois de juin est tombée au milieu de la deuxième semaine de la période dite d'observation : c'était un jeudi et Esther est arrivée comme tous les jeudis matin à 8 heures. Elle s'est consacrée ce jour-là à une grande lessive, car la canicule maintenait sa fournaise, on continuait à suer du matin jusqu'au soir, et pendant toute la nuit jusqu'au matin : le change des draps, du linge de corps et des chemises s'accélérait, et je risquais même de manquer de vêtements légers dont on ne faisait usage chez nous, d'habitude, que pendant deux ou trois semaines, au plus fort de l'été. Dans la situation nouvelle qui s'était installée, aucune obligation impérative ne me tirait dès le matin hors de chez moi – les répétitions des chanteurs d'opéra dont j'étais l'accompagnateur au piano, les cours de solfège que je donnais dans un collège et les quelques leçons à domicile étaient suspendus –, et je me trouvais inhabituellement à la maison pendant ces horaires où Esther s'était toujours, jusque-là, occupée de moi en mon absence. Je ressentais une sorte d'indiscrétion à rester là, dans ce logement qui devenait son lieu de travail trois matins par semaine. J'imaginai qu'elle préférerait ne pas être vue par moi

dans ces moments où, en blouse grise, elle passait la serpillière sur le carrelage de la cuisine ou, à quatre pattes, encaustiquait le parquet de la salle de séjour, astiquait et faisait briller les robinets de la salle de bains, changeait les draps de mon lit, ou étendait mon linge dans la petite pièce à usage d'office, ouvrant sur la cour intérieure. Ce que j'entrevois pourtant de toutes ces actions me semblait un spectacle inédit et charmant, et je me disais que j'aurais pu passer ma vie à la regarder faire, à la contempler dans ces activités et dans ce soin si méticuleux qu'elle consacrait à mon petit monde intime. De nouveaux points de vue sur Esther, de nouvelles visions de ses attitudes, de ses gestes, des mouvements de son corps, des expressions de son visage, venaient enrichir, plus encore que ma connaissance d'elle, mon imaginaire projeté sur elle, qui s'était jusque-là focalisé sur l'aperçu qu'elle m'offrait au moment où je quittais mon logement et où, par la porte de la cuisine, je l'entrevois penchée au-dessus de l'évier et me tournant le dos, avec le mouvement que cette vision, un matin particulier, m'a inspiré, sans que pourtant je le réalise, comme je l'ai déjà dit. Pour ne pas gêner Esther par ma présence, je trouvais des raisons de sortir et de m'absenter pendant la matinée: acheter le journal et découvrir les nouvelles au comptoir d'un café, faire malgré tout la tournée des lieux où j'aurais dû me rendre mais où la musique était provisoirement interdite, et y présenter mes salutations pour marquer que j'étais bien là, attaché à mes fonctions et prêt à reprendre du service dès que possible. Malgré le maintien de ces sortes de rituels de substitution, ma vie s'était ralentie comme celle de tous mes collègues et amis, musiciens professionnels et professeurs de musique: la situation nous avait pris par surprise, et nous n'avions pas tout de suite compris dans quel calme plat de navigateur au milieu de l'océan et dans quel désœuvrement nous entrions. Nous n'arrivions pas à

croire que cela puisse durer, et lorsque je retrouvais mes amis Janos, Laszlo et Imre, à l'auberge des Mahler ou à la terrasse de notre café favori, le *Szisi Polka*, nos humeurs étaient plutôt incrédules et goguenardes, et nous nous comportions avec l'insouciance frondeuse de collégiens dispensés de cours par une épidémie de grippe parmi le corps professoral. Nous qui faisons de la musique à un régime intensif depuis la petite enfance, c'est-à-dire depuis vingt ou vingt-cinq ans, nous n'avons pas trouvé le répit ni le silence si insupportables, du moins pendant les premiers jours, car l'inquiétude puis l'accablement sont venus après. Je ne transmettais à mes amis les analyses et les prévisions de mon maître Chamansky que dûment banalisées et dépouillées de leur dimension prophétique car Janos, Laszlo et Imre avaient toujours considéré le luthier comme un artisan admirable et perfectionniste mais comme un esprit fantasque et, pour tout dire, comme un illuminé avec qui la conversation pouvait vite prendre un tour déroutant, puis lassant, déprimant, voire épuisant. Ce jeudi, dernier jour du mois de juin, à 5 heures de l'après-midi, mon étudiante Esther – la seule à qui je continuais de donner des leçons particulières pendant la période dite d'observation, car elle seule conservait de l'intérêt pour ces cours tout théoriques, sans aucun passage à la pratique, que les autres élèves et leurs familles jugeaient absurdes et peu rentables, considérant qu'ils représenteraient une dépense inutile – s'est présentée pour une nouvelle séance de musique sans musique, si l'on peut dire, même s'il nous arrivait de lever le capot du piano pour étudier sur le clavier, sans jamais le faire sonner, une position des mains ou un problème de doigté, avec la crainte qu'un espion ait pu nous observer alors que nous esquissions un acte répréhensible. Car nous ne changions rien à nos attitudes ni à nos dispositions, nous asseyant côte à côte sur la banquette, devant mon vieux Bechstein

réduit principalement à la fonction de pupitre ou de lutrin sur lequel étaient déployées les partitions, et la leçon prenait la tournure d'une analyse de texte, mais avec toujours, de la part de l'étudiante, une demande et une exigence qui comblaient le professeur, le flattaient dans son amour-propre et lui donnaient des raisons de continuer lui-même à apprendre, souvent ramené au rôle de condisciple de celle qui était assise à côté de lui, avec pour seuls maîtres communs les grands génies de la musique. Nous aurions pu nous installer autrement pour cet examen des partitions, sans avoir à prendre place devant un clavier qu'il nous était interdit d'effleurer : par exemple, en occupant mes deux fauteuils autour du guéridon. Mais l'ambiance de la leçon eût été modifiée, et la relation peut-être compromise. Sans l'avoir jamais exprimé explicitement, nous ressentions le besoin de rester assis l'un à côté de l'autre sur la banquette et de ne jamais tourner le dos à mon vieux Bechstein, qui ne se serait peut-être jamais remis d'un tel abandon. Nous étions bien là, assis côte à côte, non seulement ensemble face à la musique, mais tournés vers cet instrument sans lequel la musique n'est rien, seul de tous les arts à nécessiter des objets qui la restituent pour être consommé par ses amateurs, à chaque fois la même et pourtant chaque fois différente, des objets vivants contrairement à la toile inerte du tableau de peinture où les couleurs ont été déposées une fois pour toutes, instruments musicaux dont on peut dire non seulement qu'ils servent à faire et à refaire de la musique, mais qu'ils la contiennent, qu'ils en sont le corps vivant, les organes prêts à se mettre en mouvement et à exister dès que la mémoire leur est rendue par ceux qui détiennent cette mémoire du corps de la musique et de ses organes : les interprètes. La présence du piano devant nous, ce corps en attente de nos corps, de nos mains, nous confirmait dans notre état de corps, de musiciens. Mon étu-

diane Esther et moi, nous étions ces corps capables de communiquer avec le corps du piano, de lui donner vie, nos corps, nos mains partageaient ce savoir-faire, cet art, et en cela, dans cette situation particulière, ils étaient des corps complices, des corps accordés. Face au risque que cette relation soit rompue par l'interdiction de toucher au clavier, j'ai compris qu'Esther, mon étudiante favorite, assurément la plus sensible et la plus douée, de qui je pouvais me sentir intellectuellement proche, était aussi un corps, proche du mien, assis à côté de moi, face à la musique. Dans le silence du piano, dans le silence des corps, leurs odeurs se dégageaient, autre forme de leur mémoire, de leur origine, de leur essence : je sentais cette odeur du piano qui ne m'était perceptible que lorsque je le retrouvais après l'avoir quitté quelques jours, à l'occasion d'un voyage, et je sentais aussi l'odeur d'Esther : dans le silence de la musique, s'élevaient les parfums de ces corps silencieux. Une fois l'heure de la leçon écoulée, Esther s'est levée pour repartir, alors qu'aucun autre élève n'attendait son tour, comme cela se produisait parfois, le nouveau venu assistant aux derniers instants de la leçon donnée à celui ou à celle qui allait repartir, légère indiscretion qui établissait un relais, une continuité de mon enseignement, une communauté de mes élèves, et peut-être tout simplement ce sentiment d'avoir son sort pris entre les mêmes mains, comme lorsque, dans la salle d'attente du dentiste, on perçoit les bruits des derniers soins apportés au patient précédent et qu'on entend la voix de ce dernier, alors qu'il prend congé. Depuis la mort d'Antonín, survenue moins d'une semaine plus tôt, j'ai commencé à craindre pour Esther qui était non seulement ma dernière étudiante, mais une étudiante bien particulière et, avant de la laisser s'en aller, j'ai été sur le point d'enfreindre l'interdiction et de lui demander d'enfoncer au moins les touches d'un accord amorti sur le clavier, que j'aurais

pu camoufler sous la simulation d'une forte quinte de toux. Mais, outre qu'Esther aurait pu voir de la bizarre dans une telle proposition, sorte de manie fétichiste, elle s'était déjà dirigée vers le vestibule, presque sur la pointe des pieds car, même si nous n'avions pas fait retentir la moindre note susceptible d'attirer l'attention des voisins et d'entraîner la délation, elle craignait que ses visites ne finissent par sembler suspectes, la question pouvant se poser de la légalité ou de l'illégalité de nos leçons de musique, supposées sans musique : l'étude musicale est-elle déjà de la musique, comme l'intention criminelle est déjà un crime ? Parfois, nous avions l'impression qu'une oreille était collée derrière la porte, cherchant à déceler quelques notes camouflées et étouffées d'une pratique clandestine, et plusieurs fois nous avons entendu des pas dévaler précipitamment l'escalier après que j'eus crié, de ma plus grosse voix : « Y a-t-il là dehors une oreille pour m'entendre ? » Dans les accents et le timbre de la voix d'Esther, j'ai cru déchiffrer quelques notes subtilement glissées parmi ses paroles d'adieu jusqu'à la semaine suivante, et je n'ai pu m'empêcher, la regardant s'éloigner dans l'escalier avec inquiétude et avec le sentiment d'une séparation douloureuse, de siffloter en sourdine, à travers un dernier entrebâillement de la porte, la ligne mélodique du passage que nous venions d'étudier en silence, avec l'espoir que personne d'autre qu'elle ne m'entendît, car les professeurs de musique étaient en effet les citoyens les plus soupçonnés de vouloir braver l'interdiction, les plus surveillés par les espions de police, par les indicateurs et par leur voisinage, et les plus impitoyablement dénoncés. On nous reprochait obscurément, non seulement d'être associés au fléau meurtrier par une sorte d'alliance objective, mais d'avoir notre intérêt vital dans un prosélytisme musical synonyme d'une collaboration avec l'ennemi, c'est-à-dire d'une trahison. Refermant la

porte le cœur serré, je me suis dit : « Étrange époque que celle qui dicte de tels comportements et engendre de telles superstitions. »

Comme tous les derniers jours du mois, hiver comme été depuis bientôt deux ans, à un moment imprévisible de la soirée – toujours trop tard ou trop tôt à mon goût, et me surprenant soit la gorge nouée par l'attente, soit la tête et le corps occupés par un rituel préparatoire inachevé, et dans les deux cas d'avance déstabilisé et vaincu –, ce jeudi soir de la fin juin, en pleine période dite d'observation, la sonnette a retenti et sur le palier se tenait Esther, plus belle que jamais, plus charmante, plus désirable dans une de ces robes d'adolescente aux formes et aux échancrures si simples, si sages, qui laissaient voir ses bras et ses genoux, la serraient à la taille, et constituaient un violent appel à la sensualité et au sexe, tout en n'affichant que de l'innocence, de la fraîcheur. Car, dès son apparition sur le palier et dès son passage dans le vestibule, cette Esther était un corps déjà nu, chaud et parfumé. Ses cheveux, abandonnés au flottement de leur mouvement naturel, dégageaient par moments son front et ses tempes où se lisaient, dans un troublant contraste, la volonté et la fragilité, l'optimisme et la mélancolie, le désir amoureux et la crainte douloureuse de la séparation. Cette Esther-de-la-nuit, et d'une nuit unique, était la plus rare et la plus secrète des Esther de ma vie, celle que je ne voyais que le soir, et une seule fois par mois, une Esther qui n'était ni la jeune fille de ménage du matin, ni l'étudiante en musique de l'après-midi, mais encore une autre qui aurait emprunté à ces deux-là je ne sais quels traits communs, susceptibles de prêter une même apparence physique à des personnes différentes, car finalement la syntaxe des expressions et le vocabulaire des physionomies humaines ne sont pas illimités, et parmi toutes les caractéristiques disponibles,

le partage d'un certain nombre d'entre elles peut suffire à imposer la ressemblance sans effacer les dissemblances, la singularité de l'identité se réfugiant parfois dans de menus détails. Cette Esther-là, la plus sensuelle et même la plus lascive, la plus érotique, n'était pourtant pas celle dont je me sentais capable de tomber amoureux d'un moment à l'autre, et que j'aurais pu, sous la pression d'un pressentiment tragique ou de l'émotion provoquée par les circonstances, prendre dans mes bras dans l'idée toute simple de l'entraîner loin de là, à l'autre bout du monde. Elle n'était pas non plus l'étudiante musicienne, l'élève la plus douée, la plus intuitive, la plus sensible, auprès de qui le maître prend autant qu'il donne, et avec qui les conversations sur la musique devenaient un régal de l'esprit, un feu d'artifice de l'intelligence. Cette Esther qui était là devant moi, ce dernier soir de juin, un jeudi, était celle qui, une fois par mois, le dernier jour, et comme en conclusion de tous les autres, se présentait à la dernière minute, c'est-à-dire avant même que j'aie commencé à l'attendre ou, au contraire, quand j'avais fini par ne plus croire à cette visite tant espérée bien que jamais convenue entre nous, et qui apparaissait toujours dans la tenue la plus simple et la plus excitante, que ce fût l'ample manteau d'hiver où disparaissaient ses formes, les déroband au regard et ne les révélant qu'au hasard d'un mouvement, ou la robe d'été légère qui ne les voilait et ne les innocentait que pour impatienter le désir d'en vérifier la perfection, la provocation. C'était seulement à ce moment-là, une fois par mois, le soir du dernier jour, à la dernière minute – et cette dernière minute n'étant jamais la même, jamais à la même heure, pour que cette Esther-là pût se départir de la ponctualité si chère aux deux autres, se défaussant d'elles, mais surtout pour déjouer tout risque de routine, pour ménager cette surprise du trop tard ou du trop tôt qui rappelle toujours

l'inéluctable défaite face au temps, au moment même d'une victoire provisoire contre la séparation –, c'était seulement à ce moment-là, ouvrant la porte après le coup de sonnette tant attendu – et qu'elle fût en avance ou en retard, car l'attente remontait à plusieurs jours, et même au lendemain de la dernière fois –, que je voyais paraître cette Esther, une Esther-de-la-nuit et, l'ayant prise d'abord affectueusement par les épaules, venait le moment de l'embrasser sur ses joues identiquement rosies par la froidure de décembre ou par les chaleurs de juillet, comme un oncle de province embrasse la jeune nièce venue lui rendre visite, et en qui il reconnaît aussitôt avec plaisir un air de parenté en même temps qu'il décèle ce qui provient d'ailleurs, avec de délicieuses différences dans ses bagages, à commencer par la différence de générations, mais aussi celles de la ville de résidence et du contenu de la vie quotidienne. Et c'était alors seulement, dans les circonstances que je viens de dire, et face à Esther dans son identité la plus rare, la plus secrète, la plus illicite, que je me souvenais en effet que cette Esther-de-la-nuit n'était autre que ma nièce Esther, la fille unique de ma sœur Lenke, qui avait été ma mère aussi, un peu, quand nous étions devenus orphelins, alors que j'avais cinq ans et elle neuf de plus. Lorsque ma sœur Lenke, déjà veuve, avait accepté un contrat qui l'obligeait à s'établir à Vienne, sa fille, une adolescente indépendante et dégourdie, avait refusé de la suivre, préférant trouver toute seule les moyens matériels pour continuer à vivre et à poursuivre ses études musicales dans sa ville natale. C'est alors que, repoussant toute aide de ma part, et avec une distance un peu farouche, elle m'avait fait ses offres de service : en fait, la proposition d'un échange. Il fallait donc que je voie arriver Esther dans son identité nocturne pour que je reconnaisse en elle ma nièce, il fallait que je sois devant ma maîtresse pour que je sois obligé d'ouvrir les yeux

sur la perversité de nos relations, il fallait que je voie en Esther la fille avec qui j'allais passer la nuit pour me rappeler qu'Esther était la fille de ma sœur, pour qualifier nos rapports et pour retrouver le nom galvaudé du sentiment que j'éprouvais pour elle.

Le rite mensuel de ces visites s'était établi de façon tacite sans que rien n'ait été jamais exprimé ni convenu entre Esther et moi d'aucune façon, et tout avait commencé par une première apparition, à l'improviste, la première nuit : c'était un 31 décembre, deux ans et demi plus tôt, jour pour jour, et un coup de sonnette avait retenti en début de soirée, alors que je m'apprêtais à sortir pour rejoindre quelques amis au Conservatoire de musique dans l'intention de fêter avec eux la fin de l'année, par un dernier souper ensemble, dans les caves de l'hôtel de ville. A cette époque, j'avais à faire depuis trois mois seulement à la jeune Esther-du-matin, ponctuelle, discrète, ordonnée, attentive et docile jusqu'à une forme de soumission, tandis que simultanément Esther-de-l'après-midi devenait une de mes élèves régulières, en qui j'ai tout de suite reconnu la plus douée, la plus intuitive, la plus sensible de tous. En ce soir de fin d'année, la voyant paraître à une heure et dans des circonstances inattendues, je n'avais pas tout de suite reconnu cette nouvelle Esther, une jeune femme si différente des deux autres, ne se référant ni à l'une ni à l'autre, ne se recommandant d'aucune des deux, et pourtant la même mais dans un aspect inédit de sa personnalité qui faisait d'elle une autre personne, indépendante des deux autres et non responsable d'elles, tout comme les autres Esther n'étaient pas responsables de celle-ci. J'ai d'abord cru à une blague de mes vieux camarades, tous fiancés ou déjà mariés, gentiment critiques à l'égard de ma vie d'ours mal léché, et j'ai vu en Esther une jeune femme de la grande ville, une séductrice qu'ils m'au-

raient envoyée pour me dévergondier, car cette Esther-de-la-nuit avait une élégance inédite, que je n'avais jamais remarquée chez l'Esther-de-l'après-midi et, moins encore, chez la modeste Esther-du-matin, ne décelant ni chez l'une ni chez l'autre aucun souci de la toilette, aucune coquetterie. Lorsque j'ai fini par reconnaître Esther, j'ai eu l'impression qu'elle s'était apprêtée dans une tenue de fête, ou dans une tenue de deuil, ou alors dans la tenue d'une voyageuse qui arrive de Vienne, de Budapest ou de Prague. En réalité, ce que je viens d'appeler de l'élégance n'était spectaculaire que comme une forme de discrétion encore supérieure à celle des vêtements ordinaires de tous les jours, quelque chose de plus strict, de plus sombre, avec une coupe difficile à décrire car d'une justesse si absolue qu'elle en devenait invisible. Esther portait autour du cou une chaînette en or et une petite médaille en forme d'étoile que, toute mon enfance, j'avais vue sur ma sœur Lenke. Ce soir-là, alors qu'une jeune femme très belle avait sonné à ma porte et venait d'apparaître, en qui j'ai d'abord vu une visiteuse inconnue, la chaînette en or et la petite médaille en forme d'étoile m'ont aidé à reconnaître Esther, mais comme la représentante d'une lignée de femmes venant jusqu'à moi et qui remontait peut-être à cette lointaine Esther de la Bible, petite-nièce et fille adoptive de Mardochée, en me rappelant que ma sœur Lenke, pendant mon enfance, avait été ma mère aussi, un peu — reléguant nos parents, disparus prématurément dans un accident de chemin de fer, aux rôles de grands-parents, à peine connus —, et qu'à partir de mon adolescence, la fille que Lenke avait eue de bonne heure était devenue ma sœur, ma petite sœur Esther, la fille de ma grande sœur, la fille de ma mère, ma petite demi-sœur, ma nièce, à qui bientôt la chaînette en or et la petite médaille en forme d'étoile avaient été données, cette chaînette en or et cette petite médaille en forme d'étoile

que toute mon enfance j'avais vues au-dessus de moi, levant les yeux vers ma sœur, vers ma mère, et qu'à l'adolescence j'ai regardées de haut, portées par la fille de ma sœur, de ma mère, par ma petite sœur. Esther s'était présentée ce soir-là comme si sa visite, en cette circonstance particulière de la Saint-Sylvestre, avait été convenue entre nous de longue date – il y avait bien longtemps pourtant que nous n'avions pas passé ensemble ces moments de fête, et ni elle ni moi nous n'étions les mêmes personnes que dans cette époque lointaine –, et elle m'apportait en cadeau l'édition originale d'un livre du musicologue Alfred Einstein dont j'avais parlé à Esther-de-l'après-midi, et dont j'avais tenté en vain de trouver et d'acquérir un exemplaire dans les librairies musicales de la ville. Je ne sais quelles recherches l'Esther de l'après-midi avait effectuées, ou commandées à un tiers pour le compte de cette Esther-de-la-nuit qui apparaissait ce soir-là mais, dès l'emballage défait, j'avais entre les mains le *Neue Musik Lexikon nach dem Dictionary of modern Music and Musicians, heraus gegeben von A. Eaglefield-Hull*, un fort volume *in-octavo* de 729 pages publié à Berlin par Max Hesse Verlag, en 1926, quelques années plus tôt, et devenu aussitôt introuvable, belle édition en demi-chagrin vert, reliure à coins, dos orné d'attributs musicaux et de couronnes de laurier. J'avais avoué mon émotion et ma surprise, et je me lamentais d'être là les mains vides, sans rien à lui offrir en échange et sans même pouvoir recourir à l'excuse, pourtant légitime, de n'avoir pas prévu une telle visite car – je le sentais bien – un tel aveu aurait été pour Esther une déception plus grande encore que celle de n'avoir aucun cadeau de ma part: déjà, elle se révélait en avance sur moi dans sa vision de nos relations, et je ne m'étais pas montré à sa hauteur dans son intelligence de ce que nous étions l'un pour l'autre. Peut-être avait-elle considéré que son cadeau était une

réponse, dans un commerce déjà commencé entre nous, avec ce que j'avais pu lui offrir jusque-là et ce qu'elle pouvait encore attendre de moi, se jetant la tête la première dans les eaux sombres de la première nuit, et inaugurant le rite secret dont j'ai attendu ensuite l'exécution avec fébrilité, chaque dernier soir du mois. Dès l'époque de cette visite, cette Esther-de-la-nuit qui n'était encore que l'Esther du premier soir avait soutiré quelques indiscretions à Esther-du-matin – sans doute à la faveur d'une ruse, puisque cette Esther-là, que j'avais appris à connaître et à apprécier, était la discrétion et le scrupule mêmes –, car elle se montrait plus familière que moi-même de tous les détails de mon intérieur de célibataire: la circulation dans mon logement d'une pièce à l'autre et jusque dans la chambre et la salle de bains, l'emplacement des meubles, des placards, des objets, des sièges, des interrupteurs d'électricité. Le soir de ce 31 décembre, calmant ma surprise et ma consternation d'être là les mains vides, alors qu'elle venait de m'offrir un présent choisi avec la complicité nouvelle d'Esther-de-l'après-midi – la seule personne à avoir pu judicieusement suggérer le livre du musicologue Alfred Einstein, que je ne finissais pas d'examiner avec autant de ravissement feint, pour cacher ma gêne, que de réel intérêt –, Esther s'était comportée comme une amie, familière de mon repaire et habituée de ces visites nocturnes – il y avait en effet de l'habitude entre nous, mais une habitude des matins et une habitude des après-midi, à supposer que cette nouvelle Esther-de-la-nuit ait bénéficié d'une métempsycose particulière, héritant la mémoire d'autres vies simultanées et contemporaines de la sienne, celles des autres Esther –, elle avait laissé l'appartement dans la pénombre, allant et venant avec aisance dans une activité dont je ne comprenais pas encore le sens et qui devait être le début d'une cérémonie, jusqu'au moment où, sans que je puisse me souve-

nir comment moi-même j'en étais arrivé là, nous nous étions retrouvés ensemble, le plus naturellement du monde, sous l'édredon de mon lit, comme deux enfants, frère et sœur, qui se cachent du regard de leur mère pour quelque action interdite, et sous prétexte de se mettre au chaud en simulant le grelottement, cet appel du corps auquel diverses réponses peuvent être données. Je crois qu'Esther avait grelotté en effet, nue sous la plume d'oie et comme regrettant aussitôt son audace de s'être déshabillée et de s'être aventurée dans une situation aussi scabreuse. Et cela avait été autant une façon de reconnaître, pour la première fois depuis quelques minutes, une sorte d'infériorité ou de faiblesse, que d'exprimer une impatience, voire même une exigence : on ne laisse pas grelotter une petite fille, et ma chambre était froide en effet, je n'y avais pas encore allumé de feu. Claquer des dents est une façon de parler sans rien dire, d'articuler des mots sans leur donner de voix, de réclamer du réconfort sans avoir à argumenter avec des paroles, de n'appeler en fait que les caresses, les baisers, les étreintes.

Ce soir-là, mes amis – ceux-là mêmes que j'avais soupçonnés d'une blague au moment de l'apparition d'une étrangère si belle sur mon palier – m'avaient attendu longuement au Conservatoire de musique, et avaient fini par s'inquiéter. En chemin vers la brasserie de l'hôtel de ville, ils avaient fait un détour par chez moi : désignés par le reste de la bande, Janos, Laszlo et Imre, mes compagnons les plus intimes depuis les années de lycée, étaient montés en délégation pour frapper à ma porte, et je m'étais demandé avec embarras comment j'allais me tirer d'affaire. Avec un certain cran et sans hésiter, Esther nue avait enfilé son ample manteau et, entrebâillant la porte devant Janos, Laszlo et Imre médusés, elle les avait éconduits tout simplement en se montrant, avec un sourire vague sur les lèvres et sans les

desserrer pour dire un mot. Janos, Laszlo et Imre étaient eux-mêmes restés muets et, après avoir porté la main à leur chapeau, laissant leur geste inachevé, ils s'étaient esquivés furtivement dans l'escalier – petits farceurs qui tirent les sonnettes et prennent la fuite –, comme sur la pointe des pieds, mi-goguenards mi-penauds, un peu vexés, un peu envieux, et assurément sous le choc d'une révélation. Esther était revenue dans la chambre et s'était vite débarrassée du manteau pour me rejoindre dans le lit sans explication, mais son sourire – sans doute le même qu'elle avait opposé à la sollicitude de mes amis, transformant leur inquiétude amicale en curiosité piquée à vif – avait suffi à me rassurer : la petite fille, la petite sœur, s'était transformée pendant quelques instants, face à l'urgence, en grande sœur, en petite mère. Je n'ai appris que plusieurs jours plus tard, par Janos, Laszlo et Imre eux-mêmes, comment Esther m'avait excusé et avait obtenu ma dispense sans articuler une syllabe. De retour dans le lit, Esther m'avait caressé le visage et les cheveux comme un enfant qu'on rassérène à propos d'une difficulté résolue, d'une anxiété désormais sans objet. Ce simple épisode valait pour des semaines ou pour des mois d'intimité, de complicité amoureuses : c'était comme si Esther avait été ma maîtresse en titre depuis quelque temps déjà, avec l'avantage d'une vie commune bien établie et réglée, ayant évincé d'autres liaisons de mon existence de célibataire et d'homme indépendant, aux mœurs libres, à la vie privée non conformiste. Elle avait même définitivement écarté tout risque que je n'en vienne, un jour ou l'autre, à me laisser émouvoir par Esther-du-matin ou par Esther-de-l'après-midi, ses rivales en quelque sorte, avec qui je resterais à jamais dans les relations pleines de réserve d'un maître à son élève ou à sa domestique. Esther-de-la-nuit avait des allures de courtisane novice, jeune fille émancipée et entreprenante, au passé d'esclave. Les

vêtements élégants qu'elle avait quittés et qui, après l'impression d'élégance m'avaient au contraire paru invisibles, semblaient maintenant laisser une trace, une lueur luxueuse, sur son corps nu, dont la nudité était en rapport avec ces vêtements, avec cette élégance. Le corps nu d'Esther-de-la-nuit était un autre corps, dans une autre nudité, que les corps nus que je pouvais imaginer à Esther-du-matin, sous sa blouse grise de travail, elle-même couvrant une jupe et un corsage en cotonnade imprimée, ou à Esther-de-l'après-midi, sous sa robe à col d'écolière, boutonnée sur le devant. Le corps nu d'Esther-de-la-nuit était comme un fruit rare, à la pulpe fine et parfumée, apparu sous la chatoyante pelure abandonnée près d'elle. Sous le satin et la soie, le corps nu d'Esther-de-la-nuit était de soie et de satin, car tel est le seul résultat acceptable de l'élégance : avoir trouvé la justesse absolue de l'enveloppe dont le corps est obligé de se recouvrir, alors qu'il n'est précisément lui-même que dans sa nudité. Mais cette justesse de l'élégance est par-dessus tout celle qui ajuste l'enveloppe du corps à autre chose que le corps lui-même, quelque chose qui tient au regard, au sourire, à la démarche, au port de la tête, à l'expression des mains, à la musique intérieure de l'être. Lorsque Esther a ouvert les jambes, elle se déshabillait encore, quittant une élégance pour en révéler, en revêtir une autre, et là où l'homme pénètre en la femme en renonçant à la vue et à la contemplation de son corps, pour la connaître en aveugle, dans ce contact intime qui impose à ce qu'il découvre sans le voir la forme prise par son désir même, et par la hâte de cette découverte et de ce lieu, le corps d'Esther-de-la-nuit était d'une soie encore plus fine, encore plus rare : j'étais parvenu au cœur de l'élégance ultime d'une femme, et pourtant j'ai toujours rejeté cette distinction-là, la jugeant indigne. Toute cette perception était donc la forme qu'avait prise, dans le vocabulaire de l'esthétique quotidienne, mon

émervaillement face à la beauté et à la vérité d'un être. Et, quelque temps plus tard, je me suis reproché ces impressions du moment, au sujet de l'élégance d'Esther-de-la-nuit, trouvant injuste et médiocre de n'avoir pas décelé les mêmes qualités chez Esther-du-matin ou chez Esther-de-l'après-midi : c'était sous-estimer la contribution et le rôle de ces deux-là dans l'élégance de la troisième. Esther m'avait caressé longuement le visage et les cheveux et je m'étais demandé alors à qui appartenaient ces mains, à la fois celles qui frottaient et repassaient mes chemises le matin, celles qui, l'après-midi, touchaient le clavier de mon vieux Bechstein avec une incomparable compréhension de la musique et celles qui, d'abord tremblantes et froides, avaient su s'enhardir et s'échauffer aux caresses voluptueuses avec ce savoir-faire inné d'une vierge qui est femme avant tout, et depuis toujours. Dans ces instants, j'avais reconnu les mains de ma sœur Lenke, et donc celles de ma mère aussi, lorsque dans mon lit de petit garçon, avant la nuit, elle me préparait au sommeil et enveloppait mon visage, mes yeux, d'un fluide magnétique qui facilite l'entrée dans l'atmosphère dense des songes, et protège de ses radiations, de leurs éraflures. Ces rêves de petit garçon, je me souviens m'être entraîné à en programmer d'avance la dramaturgie et la mise en scène, pour parvenir, à peine la lampe éteinte, à soumettre ma sœur Lenke, ma mère, à ce rite qu'Esther venait de m'offrir, les yeux grands ouverts, avant le sommeil. C'est avec Esther-de-la-nuit, fille de ma sœur Lenke, un peu ma mère aussi – à la fois ma nièce et ma demi-sœur –, que j'ai commencé à apprendre ce qu'elle-même découvrait en me le révélant : que l'amour physique est un rêve éveillé, qui conduit au sommeil sans rêve.

En ce dernier jour du mois de juin, dans le courant de la deuxième semaine de la période dite d'observation –

la *Symphonie du silence*, comme l'appelait mon maître Chamansky –, un jeudi comme je l'ai dit, à la nuit tombée, j'ai donc vu paraître Esther pour la troisième fois de la journée, une circonstance assez rare somme toute, puisqu'en dehors du fait que cette Esther-de-la-nuit ne me rendait cette visite qu'une fois par mois, la nuit du dernier jour, il est arrivé bien souvent que ce dernier jour ne soit pas un jeudi, le seul jour de la semaine où venaient aussi chez moi, à 8 heures du matin, la jeune Esther qui s'occupait de mon ménage puis, à 5 heures de l'après-midi, mon étudiante Esther, pour sa leçon particulière. Esther-du-matin faisait ses heures de travail les mardis, les jeudis et les dimanches, tandis que mon étudiante Esther se présentait les lundis, les mercredis et les jeudis. Ce dernier jour de juin, un jeudi donc, j'avais vu Esther au cours de la matinée, et je m'étais absenté sous un prétexte quelconque pour la soulager de ma présence et pour me libérer moi-même d'une fascination, car je ne me serais pas lassé de l'observer dans les différents aspects et attitudes de son travail – son habileté, sa familiarité presque ancestrale avec les choses de la maison m'émerveillaient –, et cette observation me projetait plus que jamais dans la rêverie d'un avenir possible. Puis, de 5 heures à 6 heures de l'après-midi, j'avais reçu mon étudiante Esther, devenue chez moi une élève clandestine. Et voilà que dans la même journée me revenait Esther pour notre rituel de la nuit. Pour la première fois depuis qu'avait été établie, sans préméditation ni concertation, cette organisation réglée de nos relations, j'ai pris conscience de son étrangeté, et je me suis dit que, d'une certaine façon, à laquelle j'avais voulu rester aveugle jusque-là, Esther et moi nous étions devenus un couple, et que nous avions fini par vivre ensemble, à notre façon. Pourtant, cette perception était fautive, car aussi bien elle que moi nous avons maintenu entre nous des rapports très différents selon les jours et

selon l'heure de la journée, selon les motifs et les circonstances – une discontinuité qui interdisait tout sentiment de vie commune, de partage, de cohabitation –, et cela comme entre des individus distincts, puisqu'elle comme moi nous n'avions jamais voulu rassembler en une seule et même personne les trois Esther qui se présentaient dans mon existence et qu'il m'était donné de fréquenter à des titres divers, de façon officielle ou dans le secret de la vie privée, ni rassembler non plus en un seul et même individu les trois maîtres qui se présentaient à Esther, dans des acceptions différentes du rôle et du titre de maître. Il m'aurait été douloureux plus encore que malcommode de renoncer à la jeune fille de ménage du matin, car il y avait entre elle et moi la promesse non formulée d'un grand amour possible, toujours latent et qu'entretenait cette relation où elle m'apparaissait comme un être fragile, vulnérable, une servante soumise tandis que j'étais son maître, prêt à chaque instant à reconnaître en elle l'être supérieur, la Cendrillon cachée sous l'aspect le plus modeste, il y avait entre nous cette apparente différence sociale dont l'abolition pure et simple aurait constitué un de ces faciles miracles de l'amour. C'était bien de cette relation virtuelle, de ce roman, qu'il m'aurait été pénible de me séparer, plus que de l'agrément d'un service irréprochable. Il m'aurait été tout aussi dommageable et affligeant d'exclure de mon activité de pédagogue mon étudiante favorite, de me priver d'une relation artistique et intellectuelle aussi riche, aussi profitable, aussi stimulante, et dont la condition d'existence tenait au strict respect des habitudes et du protocole entre maître et élève, où se dessine toujours en filigrane, depuis l'Antiquité grecque, le rêve d'une complicité totale, d'une entente idéale entre deux êtres de générations différentes. Enfin, la rupture avec Esther-de-la-nuit, la maîtresse si jeune, si belle, si élégante, si enflammée, si mystérieuse, si déterminée, celle

en qui convergeaient, pour un moment unique et rare d'abandon absolu à la sensualité et aux plaisirs du sexe, les jeunes femmes qui la conduisaient là, dans mon lit, à travers les matins et les après-midi de tous ces jours du mois qui n'avaient qu'une nuit unique, le renoncement à sa visite mensuelle et à ce rite de l'amour physique, si insuffisant et si frustrant malgré sa plénitude et son excès, cette rupture m'aurait assurément plongé dans un déséquilibre physique, et plus encore moral. Ainsi, de réunir en un seul ces trois êtres qui m'étaient chers si différemment aurait signifié la séparation définitive et fatale avec chacun d'entre eux, la ruine systématique de ce qui s'était construit avec chacune des trois Esther, une perte multipliée par trois. Cette nuit-là, la dernière du mois de juin, au cours de la deuxième semaine de la période dite d'observation, j'ai donc pris conscience de la bizarrerie de mes relations avec Esther et de notre situation mais, en même temps, je me suis conforté dans la décision de maintenir toute cette construction improbable en l'état, telle quelle, au risque que l'artifice désormais assumé en pleine connaissance de cause n'en accuse encore la perversité, ne l'aggrave. Je souffrais de la fausseté de mes relations avec Esther mais j'aurais souffert plus encore en renonçant à la vérité, à l'authenticité qui se dégageaient de ce trompe-l'œil : tout était cruellement factice et tout était truqué, mais il y avait dans cette tromperie, dans cette tricherie un équilibre magique qui défiait les déséquilibres de la vérité. Car, maintenues séparées dans les relations que j'entretenais avec chacune d'entre elles, chacune des trois Esther dans chacun de ses rôles était une Esther parfaite, et la perfection de chacune d'elles tenait à la division, à la répartition d'Esther en trois, à la distribution de trois rôles, de trois personnages pour Esther. Tout cet idéal aurait-il tenu, aurait-il été contenu à l'intérieur d'une même et seule Esther ? Il y avait à la

fois quelque chose d'inacceptable et quelque chose de sublime dans le partage d'Esther en trois : plus précisément, la perfection résultait de la division et l'idéal ne tenait qu'à l'inacceptable. Il aurait peut-être fallu un événement d'une violence ravageuse, dépassant et emportant les destins individuels, pour que l'architecture de mes relations avec Esther fût renversée contre mon gré, et cet événement – je ne pouvais manquer d'y songer – était peut-être déjà là, déjà à l'œuvre, déjà décelable à des indices suffisamment nombreux et dramatiques.

Car, en ce milieu de la deuxième semaine de la période dite d'observation, la rumeur publique courait déjà, révélant des chiffres alarmants, contraires aux prévisions des autorités, infirmant leurs analyses et dénonçant l'inefficacité des dispositions prises. Après une dizaine de jours, le nombre de morts quotidiens – c'est-à-dire la quantité de décès suspects – s'était multiplié par quinze ou par vingt, alors que la consigne d'interdiction de toute activité musicale était rigoureusement respectée, à quelques exceptions près qui, d'ailleurs et *a contrario*, contribuaient à invalider le point de vue et les mesures officiels. On colportait la nouvelle d'une tentative d'assassinat sur une femme par son époux qui, en pleine nuit, après avoir drogué et ligoté sa victime, avait déclenché dans la chambre conjugale un gramophone poussant à tue-tête le *Requiem* de Verdi. L'homme s'était aussitôt enfui à l'autre bout de la ville, abandonnant son épouse à la musique comme s'il l'avait attachée à une bombe à retardement, ou à une ligne électrique que parcourrait bientôt la décharge fatale d'un courant à haute tension. Mais, dans le même immeuble – déjà décimé par plusieurs drames inexplicables –, c'était une autre personne qui était morte, tandis que la victime désignée, réveillée par la musique mais entravée dans

ses mouvements pour l'interrompre, avait d'abord entendu Verdi avec crainte, avec frayeur, convaincue d'être directement reliée à un paratonnerre qui allait inmanquablement attirer et conduire en elle la foudre meurtrière, puis elle s'était abandonnée avec fatalisme à une écoute extatique, considérant malgré tout comme un privilège d'être l'auditrice de sa propre musique funèbre. Le coupable de la tentative de meurtre ratée, qui n'avait pas douté de l'efficacité de son stratagème criminel, fut retrouvé dans un jardin public, effondré parmi les buissons et la tête entre les mains, comme s'il avait bouché ses oreilles à cette musique qu'il avait déclenchée à l'autre bout de la ville, machination diabolique, en comptant sur son effet fatal. Immersée dans la musique, l'épouse avait été épargnée ; fuyant la musique, l'époux avait succombé. On racontait aussi l'histoire d'une noce qui s'était prolongée tard dans la nuit et dont les ultimes convives, abrutis par l'alcool et oubliant l'interdiction, avaient fait finalement retentir des chansons de circonstance dans la cour de l'auberge où les plus sages s'étaient retirés pour dormir. Il y avait eu là au cours de la nuit de nombreux trépas, parmi lesquels celui des jeunes mariés eux-mêmes, mais les chanteurs éméchés avaient survécu sans même prendre conscience de la mort qui frappait autour d'eux. Dans une caserne dont les dortoirs s'étaient réveillés, plusieurs matins de suite, avec des effectifs décimés pendant la nuit, et des dormeurs que ne tireraient plus du lit les ordres des adjudants, un acte de rébellion passible de la cour martiale tourna au sauvetage héroïque : un peu avant l'aube, un jeune soldat, conscrit de fraîche date, et inconscient du risque qu'il encourait de sanctions disciplinaires, a entonné un clairon, conformément à la coutume militaire en temps normal, et l'on s'attendait à une hécatombe dans les chambrées : au contraire, ce matin-là a été le premier depuis le début du fléau sans

qu'aucun cadavre soit vainement secoué par un sous-officier pour être tiré du sommeil et du lit. Le soldat a été mis aux arrêts, mais dès le lendemain matin c'est un lieutenant qui s'est emparé du clairon et, à nouveau, s'est levée une aube sans aucun soldat tué à la déloyale, sur le faux champ de bataille du dortoir. Dans l'église d'un faubourg, au cours d'une messe de funérailles pour une famille qui pleurait une victime de l'épidémie, le curé réfractaire à la prohibition a lancé à l'orgue, sans prévenir, un choral de Bach. Plusieurs membres de la famille, épouvantés par la musique, ont pris la fuite, abandonnant le cercueil du défunt à une menace qui ne le concernait plus, mais deux cousins venus de l'étranger, et peu familiers de la situation, peu informés de la rigueur de la règle, sont restés sur leur banc, écoutant la musique avec ravissement : ces deux-là, ainsi que le curé réfractaire, ont eu la vie sauve ; les fuyards ont péri avant même d'avoir franchi les grilles du cimetière paroissial, qui ouvraient sur les champs. On a même dit qu'en se mettant inopinément à l'orgue le curé réfractaire avait espéré un miracle, escomptant que la musique, d'inspiration divine, aurait un effet rétroactif annulant les causes qui avaient été fatales au défunt, et pouvant aboutir à sa résurrection. Mais le cercueil n'avait donné aucun signe de réveil de son occupant, ce qui rendait une petite part de rationalité à un phénomène qui continuait d'échapper à la raison.

En ce dernier soir du mois de juin, Esther-de-la-nuit s'est montrée particulièrement entreprenante, et animée par une étrange excitation. Je lui ai trouvé des accents de luxure, des expressions indécentes, des évocations et des aspirations pleines de lubricité. Je découvrais en elle des désirs troubles, et dans son regard brillait la flamme d'une exaltation fiévreuse. Sans doute m'en suis-je ouvertement étonné et, en guise de réponse surprenante,

Esther-de-la-nuit m'a fait part de son sentiment au sujet du décès, dans des conditions tragi-comiques, de trois personnes de son entourage, victimes du fléau: il s'agissait de trois Autrichiennes, responsables d'un camp de jeunesse, qui avaient été foudroyées alors qu'elles venaient de faire allumer par des enfants un feu avec des partitions de Félix Mendelssohn, dans un excès de zèle et de soumission aux consignes officielles. Alors que les flammes commençaient à crépiter, une détonation sourde s'était fait entendre et, se bouchant les oreilles avec leurs mains, les trois accompagnatrices s'étaient écroulées ensemble, tombant à la renverse dans une fosse à purin, d'où on les avait retirées non seulement mortes mais vilainement souillées et malodorantes, et c'était alors le nez qu'il avait fallu se boucher. Tirant une assurance impitoyable d'arguments qu'elle laissait dans le flou, Esther-de-la-nuit a déclaré que les trois gardiennes du camp de jeunesse avaient bien mérité un tel sort. Dans les circonstances que nous connaissions, un tel jugement, exprimé avec jubilation, avait quelque chose d'excessif, de démoniaque: c'était comme si Esther-de-la-nuit avait eu la vision d'un *diabolisme* pire encore, dont les trois Autrichiennes auraient été justement châtiées. Esther-de-la-nuit en disait trop ou pas assez et c'était au point que j'ai cru à un jeu, à une provocation, à une mise en scène de petite fille qui simule les pensées les plus laides, les plus perverses, pour se rendre intéressante et mériter une fessée, ou susciter l'épouvante des grandes personnes. Je me suis demandé si l'histoire des trois Autrichiennes, prétendues surveillantes d'un camp de jeunesse, n'était pas une pure invention inspirée d'un souvenir cuisant de son enfance: je n'en retrouvais pas le détail exact, mais je me souvenais vaguement d'une plainte de sa mère, ma sœur Lenke, un peu ma mère aussi, contre les surveillantes d'un pensionnat où j'avais moi-même été

chargé d'aller retirer ma petite-nièce pour la soustraire aux turpitudes de cette institution en Basse-Autriche. Je n'avais jamais vu Esther-de-la-nuit dans un état semblable, je ne lui avais jamais connu de telles expressions, il y avait en elle une violence trouble, un excès, dont la sinistre anecdote des trois Autrichiennes n'était qu'un prétexte. Il y avait dans l'air quelque chose de vicié, résultat d'une canicule meurtrière et d'une menace de mort irrationnelle. L'instant d'après, Esther-de-la-nuit s'est sentie coupable d'une cruauté de pensée qui peut-être n'était tournée que contre elle-même. Et il y a eu d'ailleurs, pour la première fois dans nos ébats amoureux, un désir de cet ordre, lorsque, nue sur le lit, elle m'a réclamé de la traiter comme elle le méritait. Une telle demande de châtement était comme le début d'un aveu, d'une confession, un sous-entendu vertigineux qui me précipitait dans un vide ouvert sous mes pieds: que méritait-elle donc, mon Esther-de-la-nuit, quelle punition qui aurait corrigé les douceurs auxquelles, en cette situation, nous nous livrions? De quoi donc Esther-de-la-nuit était-elle coupable et comment, à ces supposées fautes, une peine pouvait-elle être donnée au moment de nous abandonner aux délices des enlacements les plus tendres? La réponse naïve aurait été que, si Esther méritait ce soir-là d'être châtiée, le châtement logique aurait consisté à ce qu'elle fût privée d'une nuit d'amour, et invitée à se rhabiller prestement avant d'être renvoyée chez elle, mais c'était dans l'amour même, dans ses gestes et dans sa cérémonie qu'elle espérait avoir à subir une correction. J'ai compris que ce soir-là nous entrions dans une complexité nouvelle de nos relations, et j'ai commencé à chercher un châtement pour une faute à la fois ignorée et dont je ne pouvais croire Esther capable. J'ai songé qu'Esther-de-la-nuit pouvait tendre la joue pour la sanction d'une faute dont se serait rendue coupable Esther-du-matin, ou Esther-de-l'après-midi,

préservant ainsi les relations des deux autres Esther avec leur maître, dans une perception où ce serait elle, Esther-de-la-nuit, qui aurait eu le moins à perdre, ou qui aurait bénéficié avec moi du rapport de force le plus favorable. Mais Esther-du-matin était restée une servante précise, précieuse, loyale, irréprochable, et je voyais en elle beaucoup plus et beaucoup mieux encore que cela. Quant à Esther-de-l'après-midi, elle ne cessait de me surprendre en outrepassant tous mes espoirs sur ses dons d'artiste. Je ne pouvais chercher la faute du côté de l'une ni de l'autre de ces deux Esther-là, vers qui d'ailleurs Esther-de-la-nuit m'aurait peut-être interdit de remonter, ou de redescendre, si une telle pente s'était présentée. Le mystère de la faute à punir ne pouvait donc être cherché ailleurs que chez cette Esther-de-la-nuit que j'avais sous les yeux, exhibée sur le lit dans une posture où, pour la première fois, j'ai vu de l'indécence et de la provocation: ses cuisses étaient exagérément ouvertes, et ses mains se portaient de part et d'autre de ce qu'elles ouvraient encore, en son intimité. Cette Esther-là, avec sa prétendue faute à châtier, appelait décidément au fond de moi l'auteur – plus encore que le justicier – de quelque crime, et si cet être-là advenait, parvenait à sortir de moi – non pas comme un diable est délogé du corps d'un possédé sous l'action de l'exorciste, mais au contraire en s'y montrant avec arrogance, comme son occupant souverain –, alors Esther, toujours innocente sous le masque d'une culpabilité fictive, aurait réussi sa provocation, me conduisant par son stratagème à me démasquer moi-même. En cette période si trouble de violence sans nom et sans visage, Esther-de-la-nuit avait-elle voulu vérifier de quelle violence j'étais capable, provoquant en moi le réveil d'un monstre, car en effet l'air du temps était à la monstruosité? L'absence de toute gêne et même l'assurance tranquillement affichée dans des attitudes qu'elle n'avait jamais eues

dans notre intimité la montraient affranchie de toute mauvaise conscience, comme quelqu'un qui revendique d'autant plus sa faute qu'il s'agit en fait d'en interpellier le complice, de lui resservir sa part du crime. Ce qu'elle me montrait et l'histoire des trois Autrichiennes devaient me rappeler quelque chose: voilà ce qu'il me fallait comprendre. Je venais de quitter ma chemise et j'étais torse nu, debout au-dessus d'Esther qui avait pris de l'avance, et ses propos conduisaient nos corps à une pause, à un temps d'arrêt, d'observation, de réflexion: deux adversaires qui prennent le temps de se mesurer avant d'engager le combat. Ou deux complices, qui se défient l'un l'autre de passer à l'acte et d'aller jusqu'au bout de leur projet criminel. Mais, couchée nue sur le lit, les jambes et les bras ouverts, Esther-de-la-nuit était déjà prête à la joute, ou au crime, et dans la position de s'y livrer, alors que je me tenais encore en retrait, debout, au-dessus de l'espace réglementaire, perplexe, et ne sachant quoi penser de ce que je venais d'entendre ni de ce que j'avais sous les yeux. Une substance délétère, diffusée dans l'air, provoquait une sorte de paralysie passagère, d'image arrêtée, piégée. Esther était immobile mais elle s'exhibait en souriant, avec effronterie, elle redoublait son impudeur par l'évocation du vice, et j'étais debout, droit au-dessus d'elle, précisément dans l'axe de son corps ouvert que ses mains maltrahaient, aggravant et exposant la plaie. Je garde le souvenir que nous sommes restés longtemps dans ces attitudes respectives, comme si j'avais tenté de déchiffrer ce qu'elle me donnait à entendre et à voir, sans consentir à ajouter un mot ni un geste. Son expression était celle d'une fille qui exhibe sa victoire sur la honte et sur le remords, et qui projette tout cela sur l'autre, comme une question à sa conscience. Une image a traversé mon esprit, trop éphémère pour être visible, et n'y laissant d'autre trace que celle d'un son transparent: un cri, puis un soupir de

petite fille. Peut-être ai-je eu alors la tentation de remonter, ou de redescendre, en tout cas de me réfugier au côté d'Esther-de-l'après-midi en me serrant contre elle sur la banquette, devant le clavier silencieux de mon vieux Bechstein, ou de me rapprocher d'Esther-du-matin, arrivant dans son dos pour la saisir à la taille par surprise, et la tutoyer soudainement, avant de la retourner pour la prendre dans mes bras, façons de fausser compagnie à Esther-de-la-nuit qui était là, s'offrant avec lascivité sur mon lit, comme une fille avec qui on monte dans une chambre d'hôtel et que l'on a payée d'avance pour qu'elle fasse ce qu'il faut. Façons aussi de revenir en arrière, de la nuit à l'après-midi, de l'après-midi au matin, vers l'innocence d'un jour tout neuf qui commence. Je ne sais combien de temps nous sommes restés ainsi, elle plus que nue, conduisant le regard vers l'intérieur de son corps, et moi à demi nu seulement, ayant quitté ma chemise. Il y a eu un moment où j'ai perçu un léger bruit et l'éclat fluctuant d'une brillance nouvelle entre ses cuisses, dans l'immobilité et la nuit. Il est bientôt devenu évident que, pour toute preuve de sa culpabilité et de sa perversité, Esther, redevenue une gamine incontinente, et retrouvant le goût de ce plaisir illicite, inondait le lit et m'offrait ce spectacle, à la fois comme un pas supplémentaire, ou comme un rappel à un passé lointain, dans la vision de son intimité et comme ce genre de faute à laquelle on ne résiste pas parce qu'elle est plus forte que soi, trop délicieuse, alors même que le châtiment inéluctable est intégré au délice de la faute comme un moindre mal, tout compte fait. L'écoulement produisait le bruit, recommandé par certains, comme on le verra, pendant cette période dite d'observation, d'un filet d'eau s'échappant d'un robinet mal fermé. Mais j'ai entendu aussi, moins pour couvrir ce bruit que pour en accentuer l'inconvenance et la provocation selon moi, vaguement fredonnées par Esther,

quelques notes d'une innocente ritournelle enfantine. Ma première réaction a été d'être sincèrement horrifié et dégoûté, mais lorsque j'ai défait mon ceinturon, je ne sais plus si j'étais encore dans la sincérité de ce dégoût ou déjà contaminé, déjà appâté, appelé, rappelé par autre chose, dans un autre temps. Il m'a fallu sans doute assez de conviction intime pour lever ma ceinture à bout de bras, et la faire claquer deux fois de suite en ajustant les coups sans tricher. Les cinglades ont frappé le lieu de son corps qu'Esther-de-la-nuit elle-même désignait comme une cible et, comme elle continuait de s'écouler par cette fissure-là, les claquements sur la chair ont rendu le son d'une flaque deux fois crevée par les roues d'une automobile. Des éclats dorés ont jailli en gerbes, et il y a eu quelques éclaboussures. Esther-de-la-nuit avait à peine interrompu sous les coups l'innocente ritournelle enfantine. Lorsque j'ai levé le bras pour la troisième fois, il y a eu une seconde de plus, ou une seconde de trop dans l'intervalle avant le coup. Déjà je n'étais plus dans la sincérité d'un mouvement spontané, mais dans un premier calcul et dans l'attente, dans la spéculation d'un résultat, peut-être d'une gratification. Entre les notes de l'innocente ritournelle enfantine, Esther-de-la-nuit a gémi deux fois – en fait, à peine une inflexion, aussitôt réprimée, de la note de la ritournelle sur laquelle le coup était tombé –, comme quelqu'un qui s'est préparé à une douleur aiguë et la reçoit crânement, mâchoires serrées, mais pour le troisième coup j'attendais une plainte moins retenue, moins maîtrisée, la reconnaissance de la douleur comme punition, et tout cela se concluant dans le bonheur de l'épreuve subie avant même que surmontée. Esther-de-la-nuit continuait de fredonner l'innocente ritournelle enfantine sans desserrer les lèvres, et l'idée m'a traversé l'esprit qu'elle faisait cela pour nous protéger par un peu de musique interdite, ou pour nous tirer de l'Histoire en nous ramenant à une histoire très

ancienne, enfouie. J'ai mis quelque temps à comprendre qu'il s'agissait bien d'un autre interdit que celui de la période dite d'observation, et plus exactement de la transgression d'une autre interdiction: l'innocente ritournelle enfantine nous renvoyait, elle et moi, à une autre époque, à une époque où nous étions autres, l'un pour l'autre. J'ai mis longtemps à comprendre que l'épreuve n'était pas celle que je croyais, j'ai mis longtemps à déchiffrer qu'Esther m'avait soumis, en s'y soumettant elle-même à des fins de vérification, à l'expérience d'une douceur qui finit dans la brutalité, et d'une brutalité qui finit dans la douceur. Esther-de-la-nuit continuait de fredonner les notes d'une innocente ritournelle enfantine, qui nous protégeait sans doute, nous soustrayant au châtement final, en nous ramenant, en deçà de la brutalité de la faute, à sa douceur initiale, lointaine, enfantine. Mais Esther-de-la-nuit vérifiait encore le besoin pour les uns de punir, et pour les autres d'accepter la punition, non pas la punition d'une faute, mais la punition de consentir à la punition, d'avance et les yeux fermés. Esther-de-la-nuit me conduisait dans l'initiation à la nuit, elle préparait mes rêves, mes cauchemars. Cette nuit-là, j'ai pénétré Esther là où elle trempait elle-même, comme une petite fille, dans sa propre souillure, flaque honteuse, et j'ai pensé au drap dont Esther-du-matin aurait à connaître la tache douteuse. Dans les paroxysmes de cette nuit-là, des sanglots se sont mêlés aux notes fredonnées de l'innocente ritournelle enfantine, puis une jouissance inconnue est venue dans les sanglots. Avec Esther-de-la-nuit, cette nuit-là, j'ai pénétré dans cet espace hors la loi où le Mal tire profit du Bien pour augmenter jusqu'à l'extase les délices coupables du Bien châtant le Mal.

Ouvrant un œil avec les premières lueurs de l'aube qui pénétraient dans la chambre, et avec la tiédeur du corps

d'Esther-de-la-nuit qui me tenait encore collé à elle, comme une chaleur différente de celle de l'air, plus intime, plus animale, n'appartenant qu'à nous, contre la canicule collective, je me suis souvenu qu'Esther-du-matin m'avait demandé de remplacer sa matinée de travail du dimanche à venir, où elle était requise comme demoiselle d'honneur dans une noce, par un compte égal d'heures effectué vendredi, et ce vendredi était précisément le jour qui se levait. Dans un demi-sommeil, je me suis demandé par quel tour de passe-passe Esther allait quitter mon lit pour qu'Esther vienne sonner à ma porte, et le soupçon m'a effleuré d'une manigance et d'une préméditation qui auraient permis à Esther d'enchaîner, comme jamais auparavant dans notre vie, un cycle complet des moments du jour et de la nuit que nous passions ensemble, puis je me suis rendormi. Esther-du-matin s'est présentée comme convenu, et je dirais comme d'habitude s'il ne s'était agi d'un vendredi, mais son coup de sonnette pour avertir qu'elle s'apprêtait à faire usage de sa clé a retenti avec cinq minutes de retard, me réveillant en sursaut pour la deuxième fois car, cinq minutes plus tôt, les huit coups à la pendule m'avaient déjà tiré du sommeil pendant quelques instants, avant que je n'y replonge, retrouvant le rêve qu'Esther était encore là avec moi, dans le lit, et que dans certains mouvements je rencontrais son corps, frottant le mien à sa peau si douce de petite fille, alors que déjà la femme de la nuit avait fait place nette devant la jeune fille du matin. A ce détail près qu'elle n'a pas jugé utile de justifier son retard, le comportement d'Esther ce matin-là a été en tous points semblable et égal à son excellence coutumière un jour ordinaire, un mardi, un jeudi ou un dimanche. Bientôt debout, j'ai quitté la chambre et, pour la première fois, j'ai senti que c'était pour que celle qui l'avait quittée avant moi puisse y revenir, et j'ai guetté discrètement, avec une curiosité

inavouable, la réaction d'Esther-du-matin au drap taché et encore humide, m'attendant à quelque signe de compréhension ou de remords, en tout cas de connivence, lorsqu'elle l'a jeté dans le panier de linge sale. Mais il n'y a rien eu de tel et, entreprenant aussitôt la lessive, Esther ne s'est pas départie de sa réserve et de sa discrétion exemplaires. Ce matin-là pourtant, j'ai été moins sensible à sa présence, moins troublé, moins ému, moins au bord du précipice, moins sur le point d'avancer lentement, doucement vers elle, arrivant dans son dos, de la saisir à la taille par surprise, de la tutoyer soudainement, puis de la retourner pour la prendre dans mes bras, dans l'idée toute simple de l'entraîner loin de là, à l'autre bout du monde, soit que son retard de cinq minutes ait suscité une légère déception – malgré son insignifiance, mais du fait de l'absence de toute excuse, et parce que je sentais l'accroc trop visible d'un truc de magicien pour faire disparaître un lapin et apparaître une colombe –, soit que ce vendredi, vers le milieu de la période dite d'observation, si décevante et même si inquiétante, alors qu'il ne fallait attendre aucune annonce officielle de nouvelles dispositions, me fût apparu comme une journée morte. Ce 1^{er} juillet était le premier jour de fermeture des écoles, sur les préaux et les classes aux sols lavés à grandes eaux, mais cette année le premier jour des vacances d'été inaugurait une période bien différente de celle des autres mois de juillet, les autres années. Ce premier jour de juillet avait toujours ouvert pour moi sur un temps vide et creux où l'être s'abandonne plus facilement au doute, au désabusement, à la mélancolie, au sentiment de son propre néant, à son attirance singulière pour le vide ou tout simplement à la paresse. Mais cette année il y avait un vide et un creux entre deux moments de l'Histoire. En ce 1^{er} juillet, c'était comme si j'avais abandonné quelque chose, renoncé à une ambition, perdu quelqu'un ou simple-

ment une illusion. La dernière présence auprès de moi d'Esther-de-la-nuit me laissait un goût incertain, le souvenir d'avoir peut-être entendu une fausse note, et d'une ambiance de malaise. Je savais aussi que je n'allais plus revoir Esther pendant quelque temps, qu'elle allait provisoirement disparaître de ma vie en des circonstances si particulières, puisqu'à partir de ce vendredi où Esther-du-matin effectuait ses heures en remplacement de celles du dimanche suivant, pour lui permettre de participer à un mariage, elle m'avait demandé un congé d'une dizaine de jours afin de rejoindre sa mère en Autriche, et j'en étais venu à me demander si ce n'était pas elle qui se mariait, sans oser m'en faire l'aveu, et si elle ne s'appêtait pas à faire un voyage de noces. Je me suis ensuite reproché de tels soupçons envers quelqu'un d'aussi franc et d'aussi loyal, et je regrettais l'état d'esprit qui les avait fait naître. Le dernier jour de son service – pour la première fois un vendredi –, Esther-du-matin avait eu à cœur d'effectuer tous ses travaux de ménage comme une grande toilette d'été, de reconstituer toutes mes réserves de linge et d'en vérifier l'état, de tout laisser en ordre chez moi pour que je puisse faire face à son absence sans inconvénient. Pour ce qui concernait Esther-de-l'après-midi, mon étudiante favorite et la dernière de mes élèves encore fidèle à mon enseignement en cette période dite d'observation, son absence allait coïncider avec l'interruption normale des cours en juillet et avec la fermeture annuelle de l'École de musique, mais il était convenu qu'elle reprendrait ses leçons particulières quoi qu'il en fût, et quelle que fût devenue la situation, une dizaine de jours avant la réouverture et la reprise des études espérées. Elle avait prévu d'employer la période des congés pour se rendre à Vienne et à Salzbourg, où sa mère se produisait: me souvenant de cela, je me suis représenté les deux jeunes filles, Esther-du-matin et Esther-de-l'après-midi,

se retrouvant en Autriche comme deux sœurs, et peut-être même partir là-bas ensemble, Esther et Esther réunies, et rendre visite à leur mère, la mère d'Esther, ma sœur Lenke, un peu ma mère aussi. Quant à Esther-de-la-nuit, la plus indépendante des trois, la plus femme déjà, il se pouvait bien qu'elle se joigne elle aussi au voyage sans même avoir eu à m'en avertir puisque, selon nos conventions tacites, je ne pouvais compter la revoir qu'un mois plus tard, c'est-à-dire le dernier soir de ce mois de juillet qui venait de commencer et au cours duquel prendrait fin la période dite d'observation pour céder la place à un temps nouveau, à une situation nouvelle où tout semblait possible, y compris le pire. J'allais donc me retrouver bien seul, et comme je ne l'avais encore jamais été depuis le début de cette fin du monde qui avait commencé sous ma fenêtre.

Depuis la promulgation du décret municipal instituant la période dite d'observation, de nombreux décès suspects s'étaient vu attribuer pour causes officielles des crises cardiaques, des chutes accidentelles, des malaises dus à la canicule et à la déshydratation, bien que selon les rumeurs qui circulaient, fuites en provenance de sources médicales autorisées, toutes les autopsies systématiquement pratiquées sur les victimes eussent révélé de graves dommages subis par leur système auditif, tandis que les organes vitaux n'étaient atteints d'aucune lésion et n'étaient responsables d'aucune défaillance mortelle. Comme certains corps qui nous ont laissé leur empreinte ou leur momie nous apparaissent encore aujourd'hui dans les attitudes de souffrance particulière où ils furent saisis par un fléau, bien des victimes du mal qui nous agressait arrivaient à la morgue sans que les policiers ou les infirmiers aient réussi à modifier la position des bras et des mains, crispés dans une sorte de crise tétanique, et dans le mouvement de tenir la tête,

de boucher les oreilles. On sait que l'oreille interne, ou *labyrinthe*, est à la fois le siège de l'audition et celui de l'équilibre: les dommages causés au conduit auditif en ses différentes sections et parties – canal, tympan, marteau, trompe d'Eustache, cochlée, limaçon, organe de Corti, nerf vestibulaire, et surtout utricule et saccule... –, pouvaient expliquer que les victimes surprises debout, marchant dans la rue ou occupées à quelque action sur leur lieu de travail ou à la maison, aient d'abord donné l'impression, à ceux qui furent témoins de leur drame, de chanceler, de tituber et finalement de s'abandonner à un déséquilibre irrésistible avant de s'effondrer. Cela conduisit à l'hypothèse d'une sorte d'ivresse provoquée par une substance inconnue, mystérieusement diffusée dans l'air et provoquant des chutes mortelles, la tête allant cogner durement contre un objet ou sur le sol. Mais les autopsies ne révélèrent aucun traumatisme crânien grave, et si toutes localisaient la voie d'accès du mal dans l'organisme – l'oreille et son conduit –, aucune ne permit de déterminer la cause précise et effective de la mort, chacune se contentant d'expliquer la perte de la station debout. Le rôle de la musique se confirmait, mais il restait obscur, objet de toutes les controverses, même si les analyses officielles continuaient de voir en elle le facteur qui attirait le mal, facilitant son action meurtrière et désignant ses victimes. Certains acousticiens, travaillant en collaboration avec des oto-rhinolaryngologistes, avancèrent l'hypothèse selon laquelle le phénomène mortel aurait été lui-même de nature sonore – vibrations, croisements de fréquences particulières, ultrasons ou infrasons... – et aurait utilisé la musique comme masque, comme couverture, comme camouflage, pour sévir sur des organismes en état d'écoute. Selon ces experts de différentes disciplines de l'acoustique et de l'audition, le phénomène hostile aurait eu besoin, cependant, d'une ambiance générale silencieuse,

rendant la musique plus distincte, plus ponctuelle, en tant que signal d'un foyer d'auditeurs, ainsi repérable comme cible, un silence relatif comme celui de la nuit, ou celui des heures creuses en début d'après-midi consacrées à la sieste en cette période de grandes chaleurs, et d'ailleurs la plupart des victimes avaient été enregistrées pendant ces moments-là. C'est à la suite de telles hypothèses qu'on entendit circuler des recommandations comme celles d'éviter le silence absolu, par exemple en laissant couler l'eau d'un robinet, ou en provoquant le grincement régulier d'une porte, tout en prenant soin cependant d'éviter les bruits susceptibles de ressembler à une musique, car ceux-là eussent été de nature à attirer le fléau. A partir de là, de longs débats prirent naissance sur ce qui distingue le bruit de la musique. Il s'en trouva certains – snobs à l'affût des dernières nouveautés à la mode ou réels connaisseurs de l'évolution des formes artistiques – pour rappeler que l'Italien Luigi Russolo, artiste du mouvement futuriste, avait réussi à intégrer le bruit dans la musique, donnant des concerts d'interprètes bruiteurs et inventant des instruments tels que les *intonorumori*, ou son célèbre *rumarmonio*, sans compter son *russolo-phone*, un piano *enharmonique* que Stravinski, Ravel et Varèse avaient écouté avec intérêt. Mais ces arguments pour spécialistes ne jetèrent le trouble que dans les esprits sophistiqués et, pour le grand public – même dans une ville aussi mélomane que la nôtre –, un concert de casseroles ne risquait pas d'être confondu avec une opérette de Franz Lehar. Un consensus sembla se dégager autour de l'idée que, pour constituer des protections efficaces, les bruits devaient être désagréables et irritants, des caractéristiques qui, selon le sentiment majoritaire, les excluaient de tout rapprochement possible avec les sons réputés agréables et harmonieux de la musique. L'hypothèse d'un effet bénéfique du bruit entraîna une

période bénie pour le marchand de bois Janicek car, d'habitude, son voisinage le maudissait lorsqu'en plein été il préparait ses réserves pour l'hiver, débitait ses troncs à la scie et fendait ses bûches à grands coups de hache, faisant alterner pendant des heures le sifflement de la lame dans l'air et son impact sur les rondins, parfois suivi d'un pénible grincement, proche du lamento. Pour l'heure, ses voisins trouvaient son activité charmante et tout le monde applaudissait à son énergie, sa cour était remplie d'un auditoire de tous âges qui venait se mettre à l'abri de ce colosse bruyant, content de s'exhiber comme un fier-à-bras de foire, et qui aurait bientôt réclamé quelques pièces en rétribution du spectacle et de la protection procurée. Mais le bruit, aussi désagréable et irritant fût-il, ne constituait pas, loin s'en faut, une garantie suffisante d'immunité, une armure sans talon d'Achille, et l'on vit tomber sous les armes sournoises du fléau le conducteur d'une locomotive en pleine action dans son enfer sonore – ici, certains prétendirent que le rythme des pistons et les sifflements de la vapeur avaient pu constituer une partition musicale pour une sorte d'orgue des temps modernes, et l'on retombait alors dans le débat sur les frontières indécises entre musique et bruit –, ainsi qu'un cocher qui rentrait chez lui, bercé par les sabots de son cheval, faisant des claquettes sur le pavé au petit trot, et par le grincement des essieux : indécision ici aussi, certains prétendant qu'ils entendaient dans ces sons un rythme à danser ou quelque analogie avec des castagnettes espagnoles et avec les accents douloureux du chant flamenco. Des ouvriers périrent en plein fracas des presses à emboutir, ou dans les sifflements furieux de l'acier en fusion trempé dans les bassins des fonderies : mais les partitions sonores de certains films documentaires du cinéma parlant avaient déjà habitué nos oreilles à entendre de la musique dans la symphonie des machines, et dans ces

salles de concert que peuvent devenir les usines... Une seule certitude se dessinait: tout comme la tuberculose a pour siège les poumons, le fléau mystérieux s'attaquait à l'oreille, de façon fulgurante et fatale, puisqu'en effet ses agressions ne permettaient à aucune victime de survivre, le mal se montrant aussi impitoyable et foudroyant que la morsure d'un serpent à sonnette ou que la flèche empoisonnée de curare d'un Indien réducteur de têtes en Amazonie. D'ailleurs, certaines recherches s'orientèrent vers les rites et les secrets guerriers de tribus primitives d'Afrique, d'Amérique du Sud et d'Océanie.

Le vendredi 1^{er} juillet, je suis allé rendre visite à mon maître Aaron Chamansky, l'ancien ingénieur en optique devenu artisan luthier. Je l'ai trouvé en conversation grave avec le célèbre clown musicien Vladimir, un grand artiste qui faisait beaucoup rire les enfants, mais qui bouleversait surtout les authentiques connaisseurs de musique par ses dons extraordinaires pour faire dire aux instruments les plus divers, et en quelques morceaux brefs, ce que l'art musical nous communique de plus précieux dans le domaine du sentiment et de la pensée, contredisant la médiocre estime d'Emmanuel Kant qui n'y voyait qu'un moyen d'expression mineur, une forme artistique incapable d'élever l'homme au niveau des idées et cantonnant la sensibilité au domaine des affects primaires et de l'anecdote, un art pour les femmes, aurait-il dit, méprisant à la fois la muse Euterpe et la nature féminine. Au violon comme à la trompette, à l'accordéon comme à la flûte de Pan, au saxophone contrebasse comme au piano miniature, au xylophone comme à l'harmonica, au cymbalum comme à la balalaïka, le clown Vladimir exprimait la quintessence de la musique, lui donnant toute sa dimension poétique et métaphysique. La conversation entre Aaron Chamansky

et Vladimir était confidentielle – ils avaient l'air de deux conspirateurs – mais, me voyant arriver, ils consentirent sans méfiance à m'y associer, comme on accueille un nouveau venu, suffisamment recommandé et parrainé pour être admis dans un cercle d'initiés. Chamansky et Vladimir se savaient l'un et l'autre observés de près par les sbires de la police, dont les listes de suspects comportaient en lettres rouges tous les créateurs, tous les artistes, tous les interprètes, et tous les artisans du monde de la musique. Car dans notre ville, la musique était principalement entre les mains des habitants du ghetto et des Tziganes, même si c'est l'ensemble de notre population et de notre nation qui était particulièrement sensible à cette forme d'expression artistique. D'après Chamansky, la situation allait connaître un revirement spectaculaire, et tout allait se jouer dans les heures ou tout au plus dans les jours à venir. Il y avait le risque que Vladimir, Chamansky et quelques autres de leurs amis fussent arrêtés sans motif – aucun d'entre eux n'ayant contrevenu à l'interdiction –, dans le cadre de mesures préventives et avant qu'expire la période dite d'observation, où les policiers avaient les coudées franches pour établir des mandats d'arrêt en ignorant les principes, les règles et les procédures. Mais si Vladimir, Chamansky et leurs amis – à quelques sous-entendus, je devinais l'existence d'une organisation secrète ou, pour le moins, d'un groupe de résistants, d'un réseau – parvenaient à échapper à l'arbitraire policier, il était possible qu'un rôle très différent leur fût dévolu dans la situation suivante, c'est-à-dire, selon eux, celle qui révélerait une inversion radicale des analyses officielles, et l'évidence que l'ennemi invisible, que le fléau mystérieux qui frappait notre ville n'était lui-même vulnérable et susceptible d'être arrêté dans son agression et dans ses ravages que face à la musique. Chamansky et Vladimir ont évoqué certaines expériences, comme par exemple

celle-ci : des objets en cristal fragile avaient été trouvés fissurés ou en morceaux, à proximité des victimes, et dans certains laboratoires à l'abri des oreilles et des regards indiscrets on avait opposé avec succès aux vibrations sonores capables de faire exploser le cristal, par le phénomène bien connu de la résonance, des ondes d'origine musicales. Chamansky voyait dans ces recherches la convergence des lois de l'optique et de l'acoustique vers ce matériau commun aux deux sciences qu'est le verre, mais il considérait que tout cela était encore bien schématique car, selon lui, la résistance et la riposte de la musique au fléau ne seraient pas d'ordre physique et physiologique mais esthétique – Chamansky insistait sur ce mot : *esthétique* –, et le luthier, ex-ingénieur en optique chez Zeiss en Allemagne, prophétisait l'avènement d'un âge d'or de l'art musical et de son interprétation. De tels propos ne m'étaient encore qu'à moitié compréhensibles, je les ai d'abord pris pour des métaphores codées, des énigmes ésotériques à déchiffrer. Pourtant, me disais-je, Chamansky n'est pas un esprit fumeux ni un charlatan, c'est un homme de science, un ingénieur, un chercheur, une intelligence spéculative tournée vers les progrès de la modernité et vers l'avenir, en même temps qu'un artisan informé de certains secrets anciens, et familier de savoir-faire techniques du passé. Je ne partageais nullement la condescendance amusée ni le ricanement railleur de mes amis Janos, Laszlo et Imre à l'égard de celui qu'ils percevaient tout au mieux comme un esprit archaïque, versé dans l'alchimie, l'ésotérisme et les sciences occultes. Chamansky n'était rien de tout cela, et ses connaissances s'étendaient depuis la mythologie antique et l'histoire, en passant par la philosophie classique et moderne, jusqu'aux théories les plus avancées de la science contemporaine. Il a d'ailleurs fait référence à une situation comparable à celle que nous connaissions, qui se serait

présentée au XVII^e siècle à Venise, et dans laquelle on pouvait voir l'origine politique, et même militaire, de l'essor musical dans la Sérénissime. Il nous a également révélé que, dans la Russie du XII^e siècle, l'évêque Cyrille Tourovski avait fait un rêve où il s'était vu attaqué par des démons armés de tambourins, de flûtes et de gouslis, et qui, conduits par le diable en personne, voulaient s'emparer de lui et le capturer pour quelque supplice. Dans ce songe, le prélat avait associé la musique au monde des enfers et, interprétant cette vision comme un avertissement du ciel, il avait décrété que la musique, héritée du monde païen depuis à peine deux cents ans, était un vice et une arme du Malin, dont les vrais croyants devaient s'interdire l'écoute et la pratique. Les hauts dignitaires du clergé et les princes suivirent les visions de Tourovski, et tous les compositeurs, tous les rhapsodes et tous les instrumentistes furent contraints soit à abandonner la musique pour se transformer en bouffons, soit à quitter le pays de gré ou de force. Bon nombre refusèrent de trahir leur idéal et s'éloignèrent dans des régions reculées pour continuer leur œuvre de création musicale, et cette dispersion explique la grande richesse de la musique populaire russe, et l'étrange présence dans l'extrême Nord du pays de chants venus du Sud, d'Ukraine et d'Odessa. Chamansky était encore remonté de quelques siècles dans le passé, pour citer l'épisode survenu vers l'an 590, lorsqu'une armée grecque s'était trouvée face à des troupes tatares, parmi lesquelles des Slaves de la Baltique qui ne possédaient pour toute arme que des gouslis, des instruments de musique à cordes pincées, avec lesquels ils partaient au combat. En conclusion de ces exemples, Chamansky avait ajouté : « On voit bien que la musique peut faire l'objet de superstitions négatives ou positives, de malédictions qui la repoussent comme émanation du Mal et comme menace, ou de vénération qui lui confèrent le pouvoir

de combattre et de vaincre l'ennemi. De ces points de vue contradictoires, il faut retenir surtout que les instruments de musique sont considérés par les uns et les autres comme doués d'un pouvoir physique tout à fait semblable à celui des armes. Ce point étant acquis, il suffit alors de choisir son camp et ce choix est philosophique, esthétique, c'est-à-dire aussi moral : la musique est-elle complice du mal ou son ennemie, est-elle complice du laid ou à la tête du beau ? Les instruments de musique doivent-ils être utilisés comme armes tournées vers ces fléaux du ciel que l'homme ne perçoit pas comme issus de lui-même ? Ou sont-ils les armes du fléau attaquant l'homme qui ne sait plus que la musique est ce qu'il a créé de plus beau ? » De tels mystères de la pensée, de tels paradoxes, de telles citations, de telles évocations d'épisodes oubliés de l'Histoire restaient inaccessibles à la multitude des esprits simples et profanes, sans risque d'un affolement menaçant de tourner à l'anarchie. Sur le visage de Vladimir – peau nue, fripée, sans fards, à vif – qui avait écouté comme moi Chamsky, et réduit comme moi à la situation du petit enfant, bouche bée, devant l'ancêtre détenteur de vérités inquiétantes et fascinantes, j'ai lu, avec la subtilité des demi-teintes, toute la gamme des expressions que son maquillage et ses mimiques de clown, lorsqu'il était au centre de la piste, amplifiaient pour les rendre visibles de loin, par la foule des spectateurs de cirque, et je comprenais que les grimaces de cet artiste n'étaient pas des masques grotesques ni des artifices pour impressionner grossièrement, mais les efforts du visage d'un être sensible pour transmettre à tous, en exagérant leurs signes, une conviction intime, une vérité dont il était porteur. Cet homme dont le métier était de susciter le contraste des émotions, le passage du rire aux larmes, puis des larmes aux rires, pour laisser finalement le public dans l'optimisme et dans la joie, devenait lui-même, ainsi

vu de près, sans grimace et dans l'intimité, un de ses propres spectateurs, c'est-à-dire ce modèle du clown qu'est l'homme solitaire, ordinaire, qui dans des éclairs de conscience et de lucidité entrevoit la réalité de son propre destin. A des siècles de distance, le clown Vladimir ripostait à l'évêque Tourovski : certes, il était devenu un bouffon, mais sans avoir jamais renoncé à la musique, et le pouvoir de la musique n'en était que plus simple, plus direct et plus fort, comme l'autre versant d'un même désir à deux faces : rire et aimer, ce qu'on appelle parfois le bonheur.

Le lendemain de cette visite, jour de shabbat, la nouvelle s'est répandue dans le ghetto que, dans la nuit, une forte descente de police avait investi plusieurs rues, cernant un pâté de maisons et s'introduisant partout à travers portes et fenêtres. L'atelier du luthier Chamsky était au centre de la zone visée, et les policiers se sont rués dans son local en priorité. Ils semblaient chercher quelque chose qui eût été caché quelque part. La commère Illona, ma voisine du premier étage, encouragée par le bossu Ecer, son gourmand et lubrique époux, qui la poussait toujours au-devant d'un galant peu exigeant et en profitait pour lutiner une lingère de la campagne à qui ils offraient un lit depuis des années, n'a pas manqué de se porter au premier rang des curieux, en robe de chambre et les cheveux en désordre, réussissant à attendrir un jeune aspirant de la police placé en faction dans la rue, tandis que les officiers exploraient et fouillaient les maisons. Le petit nigaud n'a pas résisté longtemps à l'interrogatoire rusé de la commère Illona, il lui a révélé qu'un musicien clandestin avait été dénoncé et que, plusieurs nuits de suite, de discrets espions des forces de l'ordre avaient tenté de localiser le logement d'où s'échappait, la nuit venue, une musique interdite, jouée au violon solo. L'instrumentiste était un profes-

sionnel, à n'en pas douter, car l'exécution de la *Chacone* de Bach, ou de celle de Vitali, d'un caprice de Nardini, d'une étude de Kreutzer, d'une sonate de Franz Benda ou de Johann Stamitz, d'une fantaisie de Pablo de Sarasate, sans compter quelques parties de violon tirées de concertos de Haydn, de Mozart, de Beethoven, de Brahms, de Sibelius, de Tchaïkovski, ou encore d'une adaptation pour violon seul d'une rhapsodie hongroise de Liszt, était irréfutable. La police s'est d'abord intéressée à Chamansky, qui lui semblait le mieux placé pour savoir qui, dans son proche entourage, possédait un tel art et aussi un tel instrument, dont le son était si riche, si puissant. Mais Chamansky s'était obstiné à se déclarer ignorant et incapable de fournir la moindre indication. Plusieurs nuits de suite, la musique avait été localisée dans le pâté de maisons, mais elle ne se faisait pas entendre directement par l'ouverture d'une fenêtre : elle semblait s'échapper d'une cour intérieure, sortant peut-être d'une cave par un soupirail, ou au contraire en provenance d'un grenier et filtrant par les vieilles tuiles disjointes de la toiture, ou par une lucarne, ouverte à propos. La police émettait l'hypothèse d'une pièce secrète, réduit clandestin caché parmi le dédale et l'imbrication inextricables des maisons, dont certaines dataient du Moyen Age, un local ou simplement un espace indéfini, intermédiaire, n'appartenant à aucun logement, depuis longtemps oublié, sans aucun accès ni ouverture directe, et qui aurait pu servir dans un lointain passé aux réunions de tribunaux clandestins. Une bonne centaine de policiers était impliquée dans l'opération, et le pâté de maisons était étroitement encerclé. Même les égouts étaient contrôlés. Le violon s'est fait entendre comme chaque nuit, et la musique n'a pas cessé alors que la perquisition de police envahissait déjà chaque habitation et s'infiltrait jusqu'aux recoins les plus reculés. Et puis, comme si les recherches devenaient mena-

cantes, l'un ou l'autre policier *brûlant*, comme on le dit à un enfant qui est près de mettre la main sur un cadeau caché, le violon s'est tu. Et c'est justement à ce moment-là que les forces de l'ordre, si proches de leur but, ont subi des pertes mystérieuses : cinq officiers sont tombés, qui s'étaient engagés dans la même zone par divers accès, trappes dissimulées et escaliers dérobés. Un sixième homme, accouru pour porter secours à un camarade dont il avait vu la lanterne vaciller puis disparaître, a raconté avoir perçu un sifflement, suivi d'un coup mat, comme en produirait la hache d'un bûcheron, mais le tout assez faible pour n'avoir été perceptible qu'à la faveur du silence de la nuit, et parce que quelques secondes plus tôt le violon s'était tu, laissant la place aux événements sonores ténus. Le gradé qui commandait l'opération a fait évacuer les victimes à la hâte, ordonnant une rapide retraite et jurant ses grands dieux que plus jamais il n'obéirait à un ordre municipal d'engager ses hommes dans ce quartier maudit, décidé à se rendre dès le lendemain dans la capitale pour en référer au ministre de l'Intérieur, lui demander une audience, lui faire son rapport sans rien omettre ni rien cacher de la cruelle réalité des faits et sans se priver d'exprimer son sentiment, son interprétation des événements, son intuition quant aux coupables. Plus que jamais, Chamansky était dans le collimateur de la police, soupçonné d'avoir fourni le violon et de détenir le secret de l'accès au lieu d'où l'instrument criminel se faisait entendre, traître offrant le signal de cette balise sonore à l'ennemi. De lourds soupçons se sont encore accumulés au-dessus de sa tête lorsqu'il a été constaté que, unique zone ainsi épargnée de toute la ville, le pâté de maisons investi et fouillé en vain par la police était le seul où, depuis le début de la période dite d'observation, n'avait été relevée aucune victime, sauf les cinq policiers.

Sur la tournure générale des événements, les autorités continuaient de rester muettes, et d'ailleurs elles avaient prévenu qu'elles ne feraient aucun commentaire pendant la période dite d'observation, se réservant de tirer les conséquences et d'informer les citoyens en temps utile. Il y avait bien entendu le risque d'une panique irrationnelle, face à une menace mortelle dont les mécanismes auraient continué d'échapper à toute élucidation, et tous les regards étaient tournés vers les instances politiques et administratives de qui la lumière devait venir, faute de quoi ces mêmes instances eussent été bientôt discréditées, disqualifiées, rendues responsables du désastre et peut-être renversées. Le petit peuple des musiciens, habituellement si joyeux, bon vivant et sensuel, apprécié par nos concitoyens et appelé à exercer son art en toutes circonstances, gaies ou dramatiques, solennelles ou informelles, publiques ou privées, était comme dépossédé de son identité et doublement bâillonné, car non seulement nos instruments restaient silencieux, mais nous évitions même de parler de notre art, de notre métier, nous étions en résidence surveillée hors de nous-mêmes, dans une sorte d'exil où on nous demandait de renoncer à ce qui jusque-là avait nourri toute notre vie. En suspendant toute activité musicale, on nous avait mis nous-mêmes en suspens, nous étions à la fois désœuvrés et interdits, réduits au silence et observés de près au point que nous n'osions plus nous rencontrer comme d'habitude, et lorsque deux musiciens se croisaient par hasard, dans la rue, ils évitaient soigneusement toute allusion à la musique : on aurait cru à un cordonnier qui croise un chapelier. En ces premiers jours de juillet, la période dite d'observation en était à mi-chemin, et les autorités pouvaient toujours se cantonner dans le mutisme qu'elles avaient annoncé, même si cette attitude dilatoire ne trompait plus personne. Les résultats et les statistiques étaient parvenus aux oreilles

de tout un chacun, il n'y avait plus de doute possible sur l'échec des mesures prises, et tout le monde savait que nos dirigeants cherchaient à gagner du temps : les plus naïfs espéraient ardemment que, grâce à ce dernier délai, les responsables politiques et militaires finiraient par trouver la solution, c'est-à-dire par mettre fin à l'épidémie, par éradiquer le fléau, par repousser victorieusement l'ennemi.

Certains préconisaient la prolongation de cette période dite d'observation, qui devait expirer une quinzaine de jours plus tard, d'autres soulignaient l'urgence de dispositions nouvelles, plus réalistes, mieux adaptées à la situation, plus efficaces. Mon mouvement spontané, alors que je me sentais si flottant, a été de retourner chez mon maître Aaron Chamansky, et quand je me suis rendu à son atelier, j'ai trouvé porte close, pour la première fois de mémoire. Comme je m'inquiétais, prêt à rester là et à attendre dans la rue aussi longtemps que nécessaire, un homme que j'ai reconnu pour être Tâmas, un flûtiste de l'orchestre du Conservatoire, est apparu sur le trottoir et, me bousculant sans vergogne et sans raison – car nous étions seuls avec toute la place pour se croiser sans se frôler –, il m'a, dans ce mouvement même, jeté ces mots, prononcés à mi-voix sur un ton bourru et qu'un témoin, observant la scène de loin, aurait pu prendre pour des paroles d'excuses : « Chamansky arrêté ! » La disparition de mon maître donnait soudain une dimension nouvelle, désespérante, à mon sentiment de solitude : même les départs de ma fidèle domestique Esther et de mon étudiante favorite, même la longue attente qui allait faire suite à la soirée rituelle passée avec ma maîtresse ne m'avaient pas laissé aussi désemparé et brusquement sans repères dans ma propre existence. Je me suis jeté sur le journal, cherchant fébrilement les gros titres qui auraient dû annoncer l'arresta-

tion d'un personnage aussi considérable qu'Aaron Chamansky, mais je ne trouvais rien et je me suis demandé si j'avais bien compris le message laconique du flûtiste Tâmas, lorsqu'il m'avait bousculé pour me glisser deux mots, pas un de plus, sans en avoir l'air. Je suis passé par toutes sortes d'hypothèses et de conjectures, tournant les pages du journal en avant et en arrière, les parcourant de haut en bas puis colonne par colonne, et j'ai fini par penser que la police avait peut-être voulu garder secrète l'arrestation de Chamansky. Après une heure d'agitation stérile, mes yeux sont finalement tombés sur un entrefilet de cinq lignes, au bas de la rubrique des chiens écrasés, puisque les chiens continuaient de périr de leurs morts habituelles, contrairement aux humains qui découvraient une nouvelle mort, un nouveau visage de la mort sans visage, une façon inédite de quitter le monde et de participer à sa fin, et toute cette nouveauté de la mort, avec ses innombrables anecdotes en forme de devinettes, remplissant toutes les pages des quotidiens de la région. Je prenais conscience que sur la scène de ce grand théâtre funèbre, occupée par des héros qui n'apparaissent qu'au moment de leur disparition, une simple arrestation ne pouvait fournir de rôle qu'à un figurant au fond du décor: la notice non signée indiquait qu'un luthier du ghetto, répondant au nom de Chamansky, et soupçonné d'activités séditeuses et de complot contre la patrie, avait été arrêté et transféré dans la capitale pour interrogatoire. Je ne savais si je devais me sentir absolument impuissant, c'est-à-dire confronté à une force écrasante, ou absolument seul, c'est-à-dire face à un monde qui s'est brusquement dépeuplé.

Pendant plusieurs jours, je me suis enfermé chez moi sans me nourrir, sans communiquer avec qui que ce soit ni recevoir aucune nouvelle, sans savoir quoi penser ni même si penser avait encore un sens, livré à un acca-

blement aliénant, ou à une prostration d'aliéné. Non seulement je n'avais pas entendu de musique depuis longtemps mais, pour la première fois depuis longtemps, j'ai passé des journées entières sans la moindre pensée pour la musique, c'est-à-dire sans penser à rien. Sans le moindre regard attendri à mon vieux Bechstein réduit au silence et comme mort – les instruments victimes à leur tour? –, et sans me demander si mon piano avait encore une voix, les sons d'une langue, répondant à la pression des doigts sur le clavier. Je me suis senti livré à cette pente irréversible qui allait faire de moi un être absolument inconsistant et vulnérable, une victime désignée. Quelques journées sont ainsi passées où j'ai négligé tous les soins du corps, et si quelqu'un avait brusquement sonné à ma porte, je lui serais apparu comme un spectre effrayant, un mort-vivant malodorant, devant qui on prend la fuite avec horreur et dégoût. Mais lorsqu'un coup de sonnette a retenti en effet – c'était vers le milieu de la deuxième semaine de juillet, quelques jours avant l'expiration de la période dite d'observation – et que, sans conscience de mon état, sans prendre la précaution de mettre un semblant d'ordre à mes cheveux ni à ma tenue, je me suis précipité violemment vers la porte pour l'ouvrir d'un coup et me livrer à la mort en me donnant une chance de la surprendre et de la rudoyer, je n'ai trouvé devant moi que le palier vide et sombre, mais sur le plancher se détachait le petit carré blanc d'un morceau de papier. Sur le coup, j'ai été déçu de ne pas avoir à affronter quelque Goliath, ou une escouade nombreuse de policiers en armes, et le petit carré de papier blanc était bien peu de chose, une surface bien modeste, pour décharger sur lui toute la violence accumulée en moi comme un lourd orage qui a fini d'obscurcir le ciel et maintenant prêt à éclater: je devais avoir l'air d'un énergumène fiévreux, avec quelque chose d'un don Quichotte sans la grandeur ni la noblesse,

et seulement poussé au-devant d'un ennemi imaginaire par une petite folie sans horizon, sans référence. J'ai d'abord pensé à un piège et, dans le mouvement instinctif de le braver, je me suis emparé du morceau de papier, m'attendant à ce que cette action déclenche enfin l'apparition d'un adversaire formidable, surgissant dans un nuage de poussière. J'ai pensé que le geste de ramasser le petit carré de papier blanc suffirait à provoquer la suite – et sans doute ma fin –, mais il n'en était rien et du temps a encore passé avant que je songe à regarder, et plus précisément à lire: le morceau de papier blanc était une coupure de journal qui informait de la libération de Chamansky, sous condition de sa collaboration désormais totale avec les autorités administratives et policières. La lecture de ces quelques lignes m'a instantanément tiré d'une période de perte de moi-même, de rupture de contact avec le monde, à moins que dans ces moments je n'aie été au contraire au plus près d'une vérité à la fois individuelle et collective. Certes, la nouvelle rapportée dans l'article de presse n'était ni claire ni complète, mais Chamansky était de retour, cela du moins était sûr, et je n'étais plus seul au monde. Cette évidence l'a emporté sur tout, me dispensant même de me demander à quel messenger discret je devais le dépôt du morceau de journal devant ma porte. J'ai apporté un remède sommaire à mon délabrement physique de plusieurs jours, juste ce qu'il fallait pour me jeter dans la rue avec la sensation de n'en avoir plus respiré l'air ni vu la lumière depuis une époque lointaine, et pour aller acheter le journal d'où la coupure avait été extraite: je n'y ai rien trouvé de plus sur l'histoire et sur le sort de Chamansky mais, par contre, deux autres articles se montraient complémentaires sur le même sujet. Le premier, sur une demi-colonne, relevait le succès des récentes opérations de police dans le ghetto, puisque après la descente et la perquisition qui avaient fait cinq

victimes parmi les rangs des agents le violon hors la loi ne s'était plus fait entendre. Ailleurs dans la même page, un article plus important constatait avec une satisfaction non dissimulée que le ghetto, enfin, n'était plus à l'abri du fléau et qu'il était maintenant sorti de sa douteuse immunité: les victimes qui, depuis quelques jours, s'y comptaient par dizaines, rattachaient ce quartier au reste de la ville et des concitoyens, dans une solidarité jugée salubre et bien naturelle, qui n'avait que trop tardé à se manifester, selon le correspondant, qui concluait en affirmant que le tribut payé par le ghetto avec retard n'était que justice, et que si ce quartier n'avait pas été indûment épargné, cela aurait sans doute évité bien des victimes ailleurs, là où leur perte était plus dommageable pour la ville et plus douloureuse d'après lui. Mon impression, tout au long de mes journées d'enfermement et de prostration, d'atteindre l'état d'une victime potentielle, trouvait donc un écho dans le monde réel et collectif, et dans la tournure qu'avaient prise les événements à mon insu, alors que j'avais cru me couper de cette réalité, sans me douter que ma situation personnelle ne faisait que suivre un mouvement général.

Pour cette première journée de retrouvailles avec le monde, hors du caveau qu'avait été mon logement pendant plusieurs jours – je ne sais combien, au juste –, je suis encore resté chez moi, me contentant d'ouvrir les fenêtres et de me nourrir en puisant dans les réserves et les provisions qu'Esther avait prévues avec à-propos et judicieusement entreposées dans le garde-manger. Bien sûr, j'étais impatient de me rendre chez mon maître Chamansky, mais en même temps inquiet de celui que j'allais retrouver dans l'atelier, de retour après plusieurs journées d'interrogatoires éprouvants dans la capitale. J'étais aussi intimidé d'avoir désormais à faire à un personnage public, dont il était question dans le journal,

et désireux de le ménager, de lui laisser retrouver sa vie habituelle: je ne devais pas me présenter trop vite devant lui, ni me montrer affamé d'informations et de révélations auxquelles je n'étais pas sûr de pouvoir légitimement prétendre. J'ai décidé d'attendre le surlendemain pour me rendre du côté de son atelier. Dans la soirée de ce retour en moi-même, le bulletin d'informations à la radio a annoncé, sans luxe de détails, qu'une nouvelle période était envisagée par les pouvoirs publics pour faire face à une situation dont, par un euphémisme qui a provoqué quelques remous – j'en ai entendu les échos chez les voisins, éclats de voix jetés par les fenêtres ouvertes –, il était reconnu qu'elle ne s'était pas sensiblement améliorée. Le nouvel épisode de ce qui n'était pas encore présenté comme une guerre, mais seulement comme la fin du monde, serait appelé officiellement «période de diversion», ou «période de résistance», un doute persistait encore et une hésitation, qui seraient levés en fonction des ultimes circonstances. Certains prétendirent que la meilleure façon de résister au fléau était de se boucher les oreilles, puisque l'ouïe semblait bien son canal d'infiltration chez ses victimes, sans compter que ce stratagème éviterait aussi d'entendre toutes les sottises proférées à longueur de journée, aussi bien par les voies réputées les plus autorisées que par le commérage ou par la prétendue jugeote populaire.

Dès le lendemain, les communiqués officiels ont apporté des précisions nouvelles, et le revirement qu'avait prédit Aaron Chamansky se dessinait en effet, mais avec cependant quelques nuances d'importance. Je me suis d'abord demandé si la libération de Chamansky – alors qu'il était presque tenu pour responsable ou complice de la mort de cinq policiers – n'était pas liée à une évaluation révisée de la situation et si, comme

il l'avait espéré, l'heure n'était pas venue d'une réhabilitation triomphale de la musique et des musiciens. Mais cet espoir et cet optimisme ont été vite tempérés: Après analyse de tous les rapports de police, de tous les comptes rendus et témoignages, de toutes les autopsies et statistiques, les autorités municipales, réunies en comité de crise que renforçait la présence de dignitaires de l'armée et de la province, avaient décidé d'adopter, pour une nouvelle période d'un mois, une ligne de défense et des consignes de salut public pratiquement opposées à celles de la période dite d'observation, qu'il était même question d'écourter: la musique était désormais reconnue officiellement comme un facteur susceptible de s'opposer au fléau, de protéger les citoyens et d'enrayer l'augmentation alarmante du nombre des victimes, mais afin d'éviter toute confusion, et pour que la pratique musicale restât exclusivement consacrée à la défense de la population, ne seraient autorisées et encouragées que les musiques à caractère patriotique, telles que l'hymne national, les marches militaires, les danses et les chants de notre folklore ancestral, liés aux saisons et à certaines dates comme Pâques ou Noël. Étaient en outre tolérées, mais à titre expérimental seulement, les chansons à boire et la musique de cabaret, dans la mesure où elles relevaient d'un répertoire populaire ancien et bien établi. En réalité, les mêmes idées et les mêmes préventions qui avaient inspiré la prohibition totale, pendant la période dite d'observation, constituaient toujours l'argumentaire principal, vigoureux et même virulent, contre la musique dite savante, classique ou contemporaine, qui restait rigoureusement interdite du fait de son caractère international, de ses origines douteuses, de son universalité en somme, et les autorités se disaient convaincues que cette musique-là avait partie liée avec le fléau, avec l'ennemi, selon un système de relations occultes dont la conjuration ne tarderait pas

à être mise au jour et déjouée. Selon les pouvoirs publics de notre ville, il fallait donc distinguer entre la musique nationale et la musique cosmopolite – qui incluait d'ailleurs le jazz, la chanson et la musique de variétés – et, par une tournure singulière de leurs analyses, les édiles avaient déplacé le front en créant une guerre entre la « bonne musique » – c'est-à-dire celle qui devait inspirer la ville et la population dans leur lutte, et qui plongeait ses racines dans notre terroir – et la « mauvaise musique », corrompue par les intellectuels et les artistes étrangers et incapable de contribuer à la défense de nos concitoyens, sans doute en collusion avec l'ennemi pour conduire à notre perte. Les autorités municipales croyaient faire preuve ainsi d'un subtil discernement, et dans leur stratégie pour dénoncer un complot ourdi contre notre population, elles se réclamaient du bon sens et de la sagesse populaire. Ceux de nos grands compositeurs qui avaient souvent puisé leur inspiration dans des thèmes traditionnels comme Mahler, Dvorák, Janáček, Kodaly, Bartók ou Enesco étaient accusés de détournement d'un fonds folklorique qu'ils livraient, après l'avoir frelaté, à de supposés esthètes et mélomanes étrangers, et il convenait de voir en eux des traîtres. C'était oublier Haydn, Mozart, Beethoven, Schubert, Schumann, Brahms, Liszt, Borodine, Smetana, Moussorgski, Rimski-Korsakov et tant d'autres, pour qui la culture musicale et l'inspiration étaient inséparables des origines populaires de la musique. Dans ces conditions, il était clair que la situation de mes amis et de moi-même n'était pas promise à amélioration, car les innombrables fronts que les pouvoirs publics municipaux comptaient ouvrir pour attirer l'ennemi dans autant de pièges, au cours de cette nouvelle période, finalement dite de diversion, ne feraient pas appel au genre de soldats de la musique que nous étions, à moins de nous enrôler de force dans les fanfares militaires, dans les

harmonies municipales ou, pour un pianiste comme moi, d'accompagner un artiste de cabaret dans un répertoire passé au crible par la censure, et approuvé par l'administration. Ces nouvelles mesures ont pourtant fait bonne impression à une grande majorité de la population, aussitôt prête à croire à leur justesse et à leur efficacité puisqu'elles étaient contraires aux dispositions antérieures, dont chacun mesurait l'échec retentissant, et parce qu'elles semblaient refléter un effort de classification rationnelle face au tout-venant de la musique, où il fallait savoir prendre et laisser : le programme musical adopté comme stratégie de défense et de contre-attaque par les élus et l'administration était de nature à réjouir tout le monde, petits et grands. A sa proclamation, les seuls à faire triste figure, et qui donc suscitaient aussitôt les soupçons et la calomnie, étaient le petit peuple des musiciens d'orchestres classiques, ainsi que les solistes de la musique dite cosmopolite, selon les termes qui avaient été employés pour pointer tout ce répertoire et ces interprètes d'un doigt accusateur. Si le salut était maintenant attendu du côté de la musique, paradoxalement c'étaient les meilleurs musiciens qui étaient écartés de cette grande contre-offensive comme traîtres en puissance et comme agents objectifs de l'ennemi, qu'il fallait neutraliser. J'ai alors pensé à mon oncle Karoly, et je me suis dit que son heure était arrivée de rentrer au pays en héros, après l'avoir quitté en traînant derrière lui quelques casseroles, comme on dit, car il avait été un sacré artilleur au piano, et un incomparable sergent-pianiste-recruteur, grâce à son énergie incomparable dans l'exécution de cette musique qui ralliait les cœurs dans les tavernes. Mais sans doute était-il trop tard pour lui, car il avait déjà américanisé son prénom, et celui qui se faisait maintenant appeler Charlie ne pouvait être perçu que comme contaminé par le cosmopolitisme musical de Chicago, encore aggravé

par l'arrivée derrière une trompette ou devant le clavier d'un piano d'anciens esclaves noirs illettrés, et incapables de distinguer une partition musicale d'un horaire des chemins de fer. Cela a été le début d'une étrange époque, avec de l'euphorie dans l'air cependant, car la musique, quelle qu'elle soit, reste toujours une source de bonheur : après les temps sinistrement silencieux de la période dite d'observation – que mon maître Chamansky avait été bien avisé de surnommer la *Symphonie du silence* –, la moindre chorale d'écoliers, ou la moindre sonnerie de cors de chasse, tirait des larmes et semblait aussi bienfaisante qu'un oratorio de Haendel, qu'un concerto de Mozart, qu'une sonate de Beethoven, qu'un lied de Brahms, qu'une valse de Chopin, qu'un quatuor à cordes de Schubert, qu'un opéra de Verdi, qu'une symphonie de Dvorák ou de Mahler. Moi-même, je n'ai pas échappé à la facilité de ces épanchements, découvrant ce mystère : toute musique est un remède au désespoir, toute musique est préférable à l'absence de musique, toute musique est une amélioration que l'homme apporte au monde.

Le jour suivant, comme je me l'étais promis et ne résistant plus à mon impatience, je me suis rendu chez mon maître Aaron Chamansky, plus que jamais curieux de tout ce qu'il aurait à me dire sur son arrestation, son interrogatoire et sa libération, et désireux par-dessus tout d'entendre son appréciation et son commentaire sur la situation nouvelle. Je l'ai trouvé au fond de son atelier, les traits tirés, le visage amaigri sous sa barbe moins soigneusement taillée que d'habitude, fort déprimé et quasiment prostré, dans un ralentissement de son activité que je ne lui avais jamais connu, comme si chacun de ses gestes n'était commandé à ses bras et à ses mains qu'à l'issue d'un long débat intérieur, d'une mise en doute point par point de chaque action, de chaque déci-

sion. J'ai senti de la lassitude dans son regard, et une sorte d'abattement, d'accablement lorsqu'il m'a vu arriver, comme quelqu'un qui n'a que de mauvaises nouvelles à apprendre à son visiteur, et dont la générosité de cœur souffre d'avance d'avoir ce rôle à jouer. Sur les quelques jours de sa détention dans la capitale, Chamansky est resté très discret et, de mon point de vue, non qu'il dût avoir honte de son comportement dans ces circonstances, mais pour éviter toute posture de martyr, de héros, car il ne s'attendait que trop, depuis longtemps, aux soupçons, à la haine, à la calomnie et aux mauvais traitements de la part des autorités. D'après lui, ses interrogateurs l'avaient questionné habilement, avec une douceur feinte, affectant de le considérer comme un simple témoin, et intéressés également à connaître son opinion en tant qu'expert en matière musicale. Mais Chamansky avait bien compris qu'il était désormais entre les griffes de la police et il s'est lamenté que pendant son absence – et du fait de celle-ci, a-t-il avoué –, le violon n'ait pu se faire entendre dans le quartier, pendant la nuit, ce qui en avait livré les habitants au fléau, comme en témoignait le nombre élevé des premières victimes. D'ailleurs, ceux qui l'avaient interrogé s'étaient montrés très intrigués et très ironiques au sujet de la surprenante immunité dont avait bénéficié jusque-là le quartier au centre duquel se trouvait son échoppe de lutherie. Mais la consternation de Chamansky dépassait encore le triste constat de l'immunité perdue. J'ai pu recueillir les paroles suivantes, fort embarrassé qu'il les dispensât à un aussi piètre public et à un auditeur unique – moi, en l'occurrence –, de tels propos méritant assurément d'être entendus et diffusés auprès du plus grand nombre de nos amis et alliés, car tout se passait à la fois comme il l'avait prévu et dans une distorsion perverse des évidences : « Je considère comme une authentique catastrophe historique la division de la

musique en deux catégories opposées l'une à l'autre : d'un côté la bonne musique, c'est-à-dire la musique militaire, patriotique et populaire, et de l'autre la musique internationale, apatride et élitiste. Cet artifice constitue la plus grave manipulation culturelle et esthétique dont les politiques se soient rendus coupables à ce jour. Et il risque de ruiner les espoirs dont, paradoxalement, la situation dramatique que nous connaissons est riche. Il faudra donc attendre encore une autre étape, une autre période, pour que la vérité du Beau sans discrimination finisse par s'imposer contre le malheur. Pour l'heure, les musiques au goût du jour ne sont pas de celles qui font appel à nous et, disant cela, je ne défends évidemment aucun intérêt d'ordre personnel ni corporatiste, même s'il est vrai que les orchestres militaires ne comportent guère d'instruments à cordes et que les bals populaires peuvent se contenter de médiocres crin crins ! La mise à l'index par les pouvoirs publics des grands compositeurs inspirés par les thèmes du folklore musical, c'est-à-dire en somme de tous les musiciens dignes de ce nom, dénote leur ignorance et leur mépris. Mais je vois là une faille de la doctrine officielle, une erreur de raisonnement et une faute de cœur dont il sera possible de tirer avantage. Nous devons désormais placer tous nos espoirs dans ce qui succédera à la période de diversion, comme ils l'appellent, quand il n'y aura plus d'autre choix, selon moi, que de donner les pleins pouvoirs à la musique et aux musiciens dans leur ensemble et sans discrimination, ou de nous condamner à une défaite inéluctable dont on ne sait de qui elle sera la victoire.»

Pour la population de notre ville et des environs, les premiers jours de la période dite de diversion ont été tout à la joie des airs rutilants que faisaient éclater les cuivres, et que ponctuaient tambours, cymbales et

grosses caisses, et partout on s'est époumoné aux mélodies que chacun connaissait par cœur depuis la petite école, ou apprises plus tard, au régiment ou parmi les filles et les garçons d'honneur chargés de mettre de l'entrain dans les noces. L'hymne national était entonné mille fois par jour, non seulement par les orchestres militaires, les fanfares municipales ou les associations d'anciens combattants instrumentistes, mais aussi par des chorales d'écoliers, par des amateurs qui transformaient leur trio, leur quatuor ou leur quintette de salon en escouades de volontaires, et même par de modestes musiciens de rue que chacun gratifiait et encourageait à sa façon et selon ses moyens, mais avec une chaleur, une fraternité et une générosité particulières. L'hymne national a été entendu sur toutes sortes d'instruments et, du fifre et du pipeau jusqu'à la scie musicale et à l'harmonica, il n'y a pas eu un morceau de bois ou de métal capable d'émettre une gamme de sons mélodieux qui n'ait été réquisitionné pour administrer à toutes les oreilles le remède suprême de la nouvelle thérapie musicale. De la même façon, le répertoire de notre patrimoine folklorique a été exploité à satiété, à toutes les heures du jour et de la nuit. Les orchestres tziganes ont retrouvé du service et faisaient merveille : czardas, romances, airs à boire, danses hongroises, slaves, roumaines ou allemandes produisaient un enthousiasme incomparable. La minorité magyare ne se lassait pas de ses refrains les plus rebattus : *Profonde est la forêt, Fleur sauvage, Une jolie femme, La Cabane du pêcheur sur la Tisza, J'aime cette fille, Sers-moi du vin, Quand mes lèvres fiévreuses, J'ai une petite amie, Le Chant du sergent recruteur d'Egervár*... De vieilles femmes se sont enrôlées pour fredonner les airs familiers de leur enfance, berceuses et comptines, à la terrasse des cafés, sous les porches des immeubles, dans les salles d'attente des gares, dans les jardins publics, au milieu

des marchés. De tous les points de la ville, depuis les places et les artères du centre les plus fréquentées par les badauds jusqu'à la dernière ruelle couverte du ghetto, s'élevaient des airs de musique, et pendant les premiers jours cela ressemblait à une explosion de joie spontanément retrouvée, à un bonheur de vivre, à une confiance en l'avenir, exprimés à tue-tête. On peut imaginer une semblable euphorie pendant les premiers temps heureux d'une révolution, dans l'innocence, l'insouciance et la pureté de l'utopie, avant les crimes et le sang. C'était une sorte d'ivresse, et son effet sur le moral des citoyens a été d'autant plus vif que ces premières journées de la période dite de diversion ont coïncidé en effet avec une diminution sensible de la mortalité et des décès caractéristiques. La canicule n'ayant pas décliné, l'évolution très favorable des statistiques ne pouvait pas être attribuée à un adoucissement climatique et, dans l'esprit du public, c'était bien les judicieuses mesures de la municipalité qui produisaient leurs résultats bénéfiques.

A 5 heures de l'après-midi, en ce lundi de la mi-juillet, quelques jours après que les pouvoirs publics eurent promulgué la mise en application des nouvelles règles, marquant l'entrée officielle dans la période dite de diversion, j'ai vu arriver comme à son habitude mon étudiante Esther: nous nous étions quittés une quinzaine de jours plus tôt alors qu'elle s'apprêtait à rejoindre sa mère en Autriche, mais, dans ces moments de la reprise de nos leçons, c'était comme le début d'une nouvelle vie, après le tumulte et les bouleversements d'une période de l'Histoire que j'aurais dite longue de plusieurs années, et j'avais oublié que sa mère était ma sœur Lenke, un peu ma mère aussi, mon aînée de neuf ans, installée depuis quelque temps à Vienne où elle avait signé un contrat avec le Stadtsoper, et je ne me souvenais pas

non plus que cette Esther était mon Esther-de-l'après-midi, qu'avait peut-être rejointe là-bas, à Vienne ou à Salzbourg, mon autre Esther, mon Esther-du-matin, l'autre fille unique de ma sœur Lenke, l'autre jeune nièce, l'autre petite sœur, que cette sœur, que cette mère, m'avait donnée. Avec le début de la nouvelle période dite de diversion, et avec le démarrage, maintenant en vue, d'une nouvelle année scolaire, j'ai retrouvé en Esther mon étudiante favorite, la plus sensible, la plus douée, de retour dans ma vie telle que je l'aurais laissée bien des années plus tôt, le temps s'étant suspendu pour elle et l'ayant épargnée pour qu'elle me soit rendue – et avec elle toute ma vie d'une autre époque –, après des événements qui avaient bouleversé le monde au point d'avoir été perçus comme la menace de sa fin. Nous avions été emportés dans des couloirs du temps différents, sur des tapis roulants qui ne circulaient pas à la même vitesse mais qui, au bout de leurs déroulements, rendaient les uns aux autres leurs passagers respectifs, les déposant dans un même lieu après le passage au-dessus d'une tempête du temps. Esther-de-l'après-midi annonçait une ère nouvelle et, s'étant présentée à ce premier rendez-vous, elle entraînait derrière elle le retour de mes autres élèves: elle précédait Ferenc, qui réapparaissait lui aussi après la suspension de nos leçons particulières pendant la période dite d'observation. Il revenait avec la ferme intention de reprendre ses études et, acceptant avec docilité, et même avec enthousiasme, le programme officiel, il allait me demander d'entreprendre le déchiffrement des transcriptions pour clavier de certaines marches militaires, que les autorités diffusaient largement parmi le public pour que chacun puisse en faire son ordinaire musical en famille. Esther s'était montrée dans un état d'esprit tout différent, réticente avec lucidité à un compromis déshonorant avec ce qu'elle considérait comme une infamie. Avec elle, j'ai

eu le sentiment réconfortant de retrouver une référence : il y avait en elle une clarté de la vision, du jugement, et un courage qui me rappelaient ceux de Chamansky. Une évidence m'éblouissait soudain : Esther aurait pu être sa fille et, dans l'instant, je me suis promis d'y repenser plus tard et de soumettre aux informations dont je disposais la vraisemblance d'une telle hypothèse. Car Esther n'avait jamais connu son père supposé, mort bien avant sa naissance et ayant laissé ma sœur veuve à peine mariée : pourquoi donc fallait-il, pour que de telles idées me viennent à l'esprit, qu'Esther ait disparu de ma vie pendant quelques jours et que son visage me fasse l'effet d'une apparition sans origine connue ?

Comme au cours de la période dite d'observation, Esther et moi nous avons repris et poursuivi en silence l'étude esthétique et technique de la *Sonate opus 106* de Beethoven. Mais un quart d'heure avant la fin de la leçon, et comme n'y tenant plus, Esther m'a fait la proposition inattendue de jouer ensemble deux ou trois *Danses hongroises* composées pour quatre mains et qui figuraient au répertoire des œuvres autorisées sans mention de leur compositeur, Johannes Brahms, considéré en l'occurrence comme un simple copiste ayant transcrit sur une partition des airs folkloriques transmis jusque-là par la tradition. Chez Esther, le besoin se manifestait soudain, plus fort que tout, de faire retentir à nouveau la musique, et j'en avais oublié mon désir identique, ayant fini par me résigner à ce deuil d'un piano silencieux, en attente d'un autre temps, d'un autre monde, après la fin. Inconsciemment, j'attendais de mon maître Chamansky le signal du moment venu de déclencher le mouvement qui verrait le triomphe de la musique, et ma dernière visite chez lui m'avait plutôt incité à me défier de toute participation, de toute coopération avec la politique musicale officielle. Mon vieux Bechstein

était donc resté en attente, comme l'arme d'un réserviste ou plutôt celle que l'on tient cachée, parmi l'arsenal dispersé et secret d'une insurrection qui couve. Mais je n'ai pu résister au souhait d'Esther, et j'ai consenti à soulever le capot du piano : de l'entendre sortir de sa léthargie sous nos doigts, à peine un peu désaccordé, a été un moment de bonheur indicible. La musique était de retour comme dans un miracle de la vie après la mort. Il y avait bien longtemps que la maison n'avait pas vibré ainsi ; tous les murs, tous les meubles et tous les objets me faisaient signe pour me dire qu'en eux aussi la musique était de retour et que, tous ensemble solidaires, ils étaient aussi des instruments de musique, et ne serait-ce que parce qu'ils participaient à l'acoustique de ce lieu où la musique se faisait entendre dans mon logement. J'ai perçu dans l'escalier, se hissant jusqu'à mon étage, le pas pesant de la commère Illona, venue s'assurer du prodige et qui avait elle-même repris avec succès la confection de sa pâte feuilletée pour les strudels, fine comme du papier à cigarettes, et dont la recette comportait, mêlées à la farine, les notes et les paroles d'une chanson de son village de Transylvanie. J'avais l'impression que la musique coulait de partout, de chaque mur, de chaque meuble, de chaque objet, comme l'eau qui est de retour dans les tuyauteries, et qui afflue à nouveau joyeusement à la sortie du robinet après une longue période de sécheresse et de pénurie. Il y avait, étrangement mêlées, de la joie et de la tristesse, dans la légalité douteuse de cette musique : autorisée par les pouvoirs publics, elle semblait appartenir à une catégorie qui la séparait de toute la magnifique musique proscrite. Il y eut un moment de bonheur étrange pendant ces *Danses hongroises* de Brahms, car l'interprétation de ces pièces pour quatre mains, par mon étudiante Esther et par moi, glissait une illégitimité délicate dans nos relations : nos mains se frôlaient parfois,

en même temps complices et rivales sur le clavier, courant ensemble et côte à côte ou se poursuivant, se croisant, sautant l'une par-dessus l'autre, s'amusant, batifolant comme des corps dans un pré, et entraînés ensemble par la même vitesse – s'inversant en lenteur d'une caresse –, sur la même pente, sur le même temps suspendu de la musique. Une ou deux fois, j'ai cru sentir qu'Esther me poussait légèrement du coude et, dans ces moments-là, je l'ai vue sourire en effet: ce geste soulignait-il une connivence, et la conscience que notre entente faisait merveille dans notre duo, ou s'agissait-il d'un dépassement de cette heureuse association de musiciens, par avance d'une autre nature, et qui aurait pris la musique pour loi commune et pour prétexte? De toutes façons, ce genre de familiarité ne lui ressemblait guère, je l'ai sentie entraînée par une joie et par une vitesse qui nous permettaient de rattraper le temps perdu, dans un oubli de nos anciennes règles et, lorsque nous nous sommes quittés, sous le regard étonné de Ferenc, que je n'avais pas attendu ce jour-là, j'ai eu le sentiment vague, mais cependant assez fort pour me nouer la gorge, que quelque chose entre nous avait changé.

La dernière semaine de juillet a marqué un ralentissement dans l'élan d'unanimité autour des musiques imposées par les autorités. La diversité des origines, des langues, des cultures et des religions qui étaient une caractéristique essentielle de notre ville commençait à refaire surface, chaque communauté retrouvant le goût de défendre ses intérêts particuliers, de favoriser son répertoire, son patrimoine musical. Vers la fin du mois s'étaient manifestés une lassitude et comme un essoufflement dans les mouvements d'enthousiasme collectif et de fraternisation spontanée autour des hymnes patriotiques et des marches militaires, l'abus du même alcool

ou du même stupéfiant finissant par ne plus produire la même ivresse: le programme obligatoire commençait à révéler ses limites, son arbitraire, ses contradictions. Tout se passait d'ailleurs comme si l'ennemi, d'abord surpris par le vif sursaut d'énergie positive et de consensus, avait été provisoirement contenu dans son avancée, et avait même reculé d'un pas, cédant un peu de terrain pour guetter un signe de fatigue et un fléchissement du moral de l'adversaire. Mais le fléau avait peut-être mis à profit le temps de cette fausse retraite – tandis que sa proie reprenait une confiance naïve et une assurance prématurée – pour affûter des armes nouvelles, plus subtiles et plus meurtrières afin de repasser bientôt à l'attaque, d'enfoncer et de bousculer nos fragiles lignes de défense car, passé le milieu de la période dite de diversion, la courbe des décès caractéristiques – dont on croyait les circonstances et le processus bien identifiés – a recommencé de croître, marquant une nette accélération. Divers indices prouvaient que le Mal avait trouvé la faille dans le credo stratégique et défensif de nos dirigeants et s'était bien vite adapté aux supposées fortifications que nous lui opposions, pour les percer ou pour les contourner. Après la brève accalmie des premiers temps de la période dite de diversion, les nouvelles victimes se sont comptées indifféremment parmi des individus qui s'étaient trouvés éloignés d'un foyer musical, patriotique ou militaire, et parmi ceux qui, au contraire, avaient tenu leur place au sein d'un orchestre, d'une fanfare ou d'un chœur, ou qui s'étaient trouvés aux premiers rangs des auditeurs et qui participaient donc à une action de défense, active ou passive. Cette tournure inquiétante a d'abord été occultée au public, et chaque nouveau décès a été présenté comme un événement anodin et naturel, sans rapport avec l'épidémie: il fallait bien que l'on continue de mourir, ce n'était pas la mortalité de l'être humain que l'on prétendait vaincre

et suspendre à jamais, et la victoire collective contre l'ennemi sans visage ne signifiait pas pour chaque citoyen une vaccination définitive contre la mort, la délivrance d'un brevet d'immunité à vie, c'est-à-dire d'éternité, ni l'accès à quelque club de la santé perpétuelle et de l'immortalité, ni même un simple petit billet d'entrée au paradis. L'administration municipale et ses organes de communication et d'information se sont bien gardés de révéler les troublantes coïncidences, puis les concordances indéniables qu'enregistraient les statistiques. Mais la population, sensibilisée depuis des semaines et encore échaudée par la dramatique déconvenue de la période dite d'observation, avait vite fait de passer de l'adhésion enthousiaste et irréfléchie aux nouvelles mesures, à leur critique exacerbée et tout aussi irrationnelle: on s'emparait bien vite du moindre indice pour l'exagérer et le propager, le bouche à oreille colportait les mauvaises nouvelles avec une complaisance à les présenter comme de sombres présages, certains revêtant les habits de prophètes de l'apocalypse. De tels comportements n'étaient pas tous sincères, ni honnêtes, ni correctement argumentés, mais ils finissaient par faire naître un mauvais pressentiment et par inspirer à l'intuition collective, c'est-à-dire à ce qu'on appelle l'opinion publique, naturellement instable et fluctuante, la crainte, voire la conviction que les événements tournaient mal à nouveau. Parmi les détracteurs du parti adopté par les autorités, Aaron Chamansky était sans doute le plus sincèrement convaincu, et le plus autorisé, et s'il se lamentait, ce n'était pas pour jouer les oiseaux de mauvais augure et se rendre ainsi intéressant, mais parce qu'il mesurait l'erreur et l'aveuglement qui coûtaient la vie à tant de nos concitoyens. Mais, contrairement aux esprits irresponsables, girouettes qui passaient d'une erreur de jugement à une autre, et d'une sottise bévue à la sottise arrogante de la bévue opposée, Chamansky ne

désespérait pas de voir les autorités municipales ouvrir enfin les yeux face à la réalité et à la cruauté des faits. Bien que toujours tenu à l'écart avec ses amis et mis à l'index, son nom figurant toujours en tête de la liste des suspects de collusion avec l'ennemi, Chamansky et les siens se tenaient prêts à apporter leur contribution à un mouvement de résistance inspiré par un authentique idéal de la musique, ce qui ne pouvait se faire, selon eux, sans une participation de tous les musiciens et sans un recours à tous les chefs-d'œuvre du grand répertoire. Je ne connaissais ces dispositions d'esprit de Chamansky et de son groupe que pour ce que lui-même voulait bien m'en dire, dans la mesure où il me considérait comme un proche et comme un sympathisant acquis à ses idées, et bien que je n'aie jamais été reçu officiellement dans ce que je supposais être une organisation secrète, sans même avoir la preuve de son existence, de sa réalité, ni la moindre idée de son fonctionnement, de ses entreprises.

Durant cette période dite de diversion, j'ai ressenti le sentiment pénible qu'une sorte de porosité s'était créée dans les relations que j'entretenais avec chacune des trois Esther. Il me semblait que la jeune fille de ménage qui encaustiquait le parquet, lavait les carreaux et entretenait mon linge, les mardis, les jeudis et les dimanches, avait des gestes nouveaux pour dépoussiérer mon vieux Bechstein, et comme une sorte de hauteur ou de désinvolture que lui auraient autorisée une connaissance de ce vieil instrument, une familiarité, une intimité avec lui, alors que dans mon esprit cette Esther-du-matin était incapable de situer les do parmi les touches, ou de dire le nombre d'octaves du clavier. Quant à mon étudiante de l'après-midi, cette autre Esther, si comblée par les bonnes fées, et alliant les dons artistiques à la grâce la plus pure, je lui trouvais de ces manières, et parfois

même de ces intonations, qui auraient pu annoncer, par un clin d'œil complice dont je n'appréciais pas le côté aguicheur, la visite d'Esther-de-la-nuit, à la fin du mois. Ce rapprochement entre des personnes dont il me fallait bien reconnaître qu'elles étaient depuis toujours intimement liées entre elles aurait pu avoir le goût et l'avantage d'une réunification légitime et bienvenue – car c'était, bien entendu, leur division et leur séparation qui étaient artificielles et perverses –, et pourtant ce mouvement ne pouvait que s'effectuer contre mon gré et provoquer en moi un certain dégoût, car ce qui se dégagerait d'une telle connivence entre les trois Esther ressemblerait inévitablement à cette trop grande facilité, profondément vulgaire, qu'ont certaines personnes pour se déclarer trop vite et avec empressement proches les unes des autres, et même bientôt intimes, dans la seule perspective de faciliter des relations superficielles et la poursuite d'intérêts communs médiocres : j'ai toujours eu en horreur la constitution de tels clubs, de tels clans ou de telles cliques, et je ne pouvais voir dans une entente entre les trois Esther qu'une association et un acoquinement de cet ordre, avec la reconnaissance, par les individus qui s'associent, d'une ressemblance, de l'appartenance à une même famille, à une même tribu, tout ce que j'ai toujours détesté et à quoi j'étais prêt à résister, même face au trio des Esther. Certes, les trois Esther avaient du sang commun mais, justement, je saluais leur indépendance, l'indifférence de l'une à l'égard de l'autre malgré ce lien du sang, et le fait qu'à aucun moment aucune d'entre elles ne se réclamait de cette parenté qui les unissait secrètement ou, moins encore, de la parenté de chacune, Esther-de-la-nuit en tête, avec moi son oncle, leur oncle, leur demi-frère, frère de Lenke, sa mère, leur mère, ma mère aussi, un peu. Une authenticité, une vérité de chacune des trois personnalités étaient condamnées à perdre leurs contours

et leur dessin original, pleins d'un charme particulier, dans le cas d'une fusion des trois Esther en une seule, d'une confusion de leurs personnalités, de leurs images. Des êtres aussi merveilleux, aussi miraculeusement singuliers n'avaient rien à gagner à se mêler, à se cumuler, à s'additionner, à se superposer, dans une promiscuité douteuse, à s'unir dans une alliance de mauvais aloi, à se dissoudre et à s'effacer l'une dans l'autre. Bien sûr, je me suis interrogé sur mon égoïsme et sur ma préférence, des plus contestables, des plus critiquables, à garder auprès de moi trois Esther distinctes, pour bénéficier dans mes relations avec chacune d'elles d'un privilège particulier et du meilleur d'elles-mêmes dans des registres différents, me trouvant déchargé face à chacune d'elles de la prise en considération de chacune des deux autres, dans une économie dont j'étais le centre et l'unique bénéficiaire. Là où je me parais d'une exigence de rigueur, de morale et de vérité, n'étais-je pas un simple tricheur, un menteur ? Tout se passait comme si, dès qu'elle repartait de chez moi, ou pendant les jours de la semaine où je ne la voyais pas, mon Esther-du-matin allait faire des ménages dans d'autres maisons, au service d'autres maîtres, peut-être employée par des familles aux cuisines, à la garde des enfants ou aux soins d'un vieillard, et alors je n'avais pas à connaître cela : je pouvais imaginer cette vie d'Esther-du-matin inconnue de moi et, dans le même temps, décider de n'en vouloir rien savoir. D'ailleurs, Esther-du-matin ne préférerait-elle pas elle-même rester discrète, et ne rien me dire de l'organisation de sa vie où j'occupais une place d'une importance toute relative, l'essentiel se jouant peut-être ailleurs pour elle ? Quant à mon étudiante Esther, en dehors de nos heures de leçons, les lundis, les mercredis et les jeudis après-midi, je savais qu'elle suivait les classes de l'école de musique en vue d'être reçue au Conservatoire, et je l'imaginai poursuivre seule ses

exercices, inlassablement, étudier des partitions, écouter des interprétations enregistrées sur disque, lire des ouvrages d'harmonie, de solfège, de théorie musicale, d'histoire de la musique, ou encore des vies de compositeurs célèbres comme celle que Stendhal consacra à Rossini, des autobiographies et des journaux intimes comme ceux de Wagner ou de Berlioz, les chroniques musicales de Heinrich Heine, des dictionnaires de musique comme celui de Jean-Jacques Rousseau, des études comme celle de Wagner sur *L'Art du chef d'orchestre*, des approches philosophiques de la musique comme celle de Hegel ou de Schopenhauer, des apologues de l'art musical comme chez Novalis, Hoffmann, Schlegel, George Sand ou Alphonse de Lamartine, des essais comme celui de Krause intitulé *Sur la poésie musicale*, des romans sur le monde musical comme *Massimilla Doni* et *Gambara* de Balzac, toutes lectures et ouvrages dont elle examinait avec le plus vif intérêt les titres sur les rayons de ma bibliothèque. Je supposais aussi qu'Esther-de-l'après-midi participait à quelque jeune formation de musique de chambre, ou qu'elle accompagnait au piano, dans des soirées privées ou des fêtes de bienfaisance, une cantatrice ou un chanteur amateur dans un lied de Mozart, de Zelter, de Beethoven, de Schubert, de Schumann, de Brahms, dans une mélodie de Borodine, de Glinka, de Tchaïkovski ou de Moussorgski, de Franck, de Chabrier, d'Henri Duparc, d'Ernest Chausson ou de Debussy. Enfin, dernière des trois Esther à être entrée dans ma vie, un soir de 31 décembre, Esther-de-la-nuit était pour moi la plus mystérieuse, jeune femme plus mûre que les deux autres et comme plus âgée qu'elles de deux ou trois ans, dont je me représentais la vie installée dans un confort étranger à ses deux sœurs, à la poursuite exclusive des plaisirs de l'existence auxquels ses cadettes n'avaient pas accès: je m'étais construit la conviction que si Esther-de-la-nuit

n'apparaissait chez moi qu'une fois par mois, pour les étreintes enflammées d'une unique nuit d'amour, c'était parce que le reste du temps elle ne pouvait échapper à la surveillance d'un tuteur – puisque son père supposé, l'homme important dont elle portait le nom et qu'elle n'avait jamais connu, avait laissé sa mère, ma sœur Lenke, veuve quelques semaines à peine après leur mariage –, prisonnière d'une institution d'éducation pour jeunes filles de bonne famille, ou se consacrant aux voyages dans les grandes villes d'Europe où elle aurait couru les musées, les salles d'opéra et de concert, les théâtres, où elle aurait fréquenté les grands restaurants, été accueillie dans la bonne société ou dans le milieu des artistes de renom, participé aux réceptions mondaines. Et parfois je me suis qualifié de monstre à prétendre refuser à un être à la fois son unité et toute l'étendue de sa personnalité: n'y avait-il pas de ma part une certaine forme de sadisme, ou d'esclavagisme, qui consistait à maintenir face à moi, pour mon seul agrément et mon seul profit, l'illusion de trois jeunes filles aux *spécialités* particulières, et distribuées dans ma vie avec des rôles spécifiques selon le jour et l'heure? Cette mauvaise conscience m'a, bien souvent, privé de sommeil et, dans la nuit, j'ai pris bien des fois la décision d'affranchir Esther, en quelque sorte. Mais, l'instant d'après, je me représentais Esther elle-même jalouse de ses différents visages: n'était-ce pas elle qui, du moins pendant les premiers temps de notre relation, avait strictement maintenu autour de moi une présence multiple, moins susceptible à ses yeux de s'épuiser? Je me croyais le responsable et le profiteur de la division d'Esther en trois, mais n'étais-je pas moi-même divisé en trois par Esther? Plutôt multipliée que divisée par trois, Esther n'était-elle pas plus à même d'échapper à une totale mainmise sur sa vie, et ne trouvait-elle pas de l'indépendance et de la liberté à me quitter et à me

retrouver dans des rôles différents que nous jouions l'un pour l'autre, car dans une telle organisation de nos relations elle ne cessait de m'échapper et n'avait aucun compte à me rendre sur ce qu'était sa vie pendant tout ce temps que nous ne passions pas ensemble, au fil des jours de la semaine et au fil des nuits, jusqu'à la dernière nuit du mois, et tout cela même si, en recollant les différents morceaux de ce qui nous unissait, on aurait abouti au programme d'une vie commune, affranchie des conventions habituelles et du conformisme, comme cela se voit de plus en plus souvent chez certains couples de la société moderne ? Au matin d'une nuit passée à me faire des reproches, livré au remords de gaspiller nos chances et de gâcher le bonheur d'une relation unique – préférant le culte païen célébrant des divinités diverses à la plénitude du monothéisme et de la monogamie –, le retour de la lumière me ramenait à la certitude que je commettrais un crime, qu'il y aurait une perte irrémédiable, un sacrifice absurde à établir de force – et pour le coup artificiellement – une continuité, une identité, entre Esther, Esther et Esther. Chaque jour de présence d'Esther-du-matin ou d'Esther-de-l'après-midi, les mardis, les jeudis et les dimanches, ou les lundis, les mercredis et les jeudis, je résistais de toutes mes forces au mouvement de confusion entre l'une et l'autre, je fermais mes yeux et bouchais mes oreilles à tout indice d'une complicité, d'une communication entre elles, la duplicité de chacune d'elles bernant ma candeur. J'entendais rester aveugle à ce qu'elles révélaient à leur insu ou s'efforçaient de me rendre perceptible : par exemple, Esther-du-matin avait une coiffure très stricte, les cheveux noués en un chignon serré, tandis que mon étudiante Esther avait parfois une natte, ou les cheveux simplement relevés et retenus par une épingle. Pour la première fois, il est arrivé à la jeune fille de ménage, à Esther-du-matin, de laisser son chignon se détendre en

ma présence : quelques mèches de cheveux s'en détachaient négligemment, et l'ensemble de la chevelure évoquait alors le laisser-aller qu'autorisent une intimité et une cohabitation quotidienne entre deux êtres, ce qui ne correspondait pas à notre relation établie jusque-là. De la même façon, il est arrivé que la tresse de mon étudiante Esther ou que l'épingle retenant ses cheveux vienne à glisser, et se dessinait alors l'esquisse de cette autre coiffure qu'une fois par mois, la nuit du dernier jour, il m'était donné de contempler et même de retoucher avec des gestes libres et familiers autour du visage d'Esther-de-la-nuit : un tel rappel d'un autre genre de relations ou une telle annonce que le moment de retrouver cette relation approchait me mettaient mal à l'aise, m'irritaient et m'étaient même désagréables dans des circonstances aussi éloignées, et aussi séparées dans ma perception, de ce moment unique et nocturne où les cheveux défaits, séparés par une simple raie et retombant sur les épaules nues, appartenaient à un autre être, à une autre Esther, et m'invitaient à user avec elle de privilèges particuliers. Dans ces situations qui se sont renouvelées au fil des jours, des matins et des après-midi de la période dite de diversion, pendant cette fin du monde qui avait commencé sous ma fenêtre, j'ai toujours trouvé le moyen de faire remarquer à Esther-du-matin ou à Esther-de-l'après-midi le petit incident survenu à l'agencement des cheveux et, sans exprimer les choses ainsi, de dénoncer le glissement indu d'une coiffure du matin à une coiffure de l'après-midi, d'une coiffure de l'après-midi à la coiffure d'une autre, venue d'ailleurs, dans la nuit, et j'ai pu ainsi signifier ma préférence en résistant à ces laisser-aller. J'en étais venu à redouter ce que serait la dernière nuit de juillet.

Si des détails aussi anecdotiques, aussi insignifiants, en sont venus à prendre pour moi une importance dispro-

portionnée, c'était parce que la règle, bien que non dite, avait été jusque-là d'une extrême précision. De cette géométrie rigoureuse des relations que j'entretenais avec Esther, Esther et Esther, je voyais avec consternation une ligne fléchir imperceptiblement, ou un angle s'émousser, et ces menus incidents devenaient annonceurs d'une perte angoissante, d'un deuil que je n'aurais su nommer. Mon insomnie est devenue chronique, et je ne pouvais plus l'attribuer à la chaleur persistante des nuits. C'était d'ailleurs dans ces moments que je parvenais à entrevoir un envers des choses : si je tenais tant à ces trois Esther, si distinctes bien que si semblables – des sœurs triplées –, sans doute Esther tenait-elle aussi aux trois êtres différents que j'étais pour elle, sans souhaiter les réunir en un seul. Je me disais qu'Esther-du-matin ne voulait pas que le monsieur dont elle était la domestique trois matinées par semaine, et qui avait à la connaître et à la traiter dans cette condition, puisse user avec elle des privilèges que lui accordait, dans un tout autre rapport de forces, et dans une relation sociale bien différente, Esther-de-la-nuit, quittant ses vêtements de soie et de satin. Esther-de-l'après-midi, quant à elle, ne tenait pas à ce que l'homme qui était son professeur de musique et de piano, et à qui elle pouvait apparaître débarrassée de la blouse grise, du seau et de la serpillière, fût le même que celui dont une autre Esther lavait le linge et repassait les chemises. Cette même Esther-de-l'après-midi, l'étudiante si intuitive, si douée, qui me comblait dans notre relation artistique et intellectuelle, refusait de reconnaître en moi, son maître de musique, l'homme dont elle était la maîtresse dans une autre vie, et à qui elle se livrait une fois par mois pour un échange tout entier consacré aux plaisirs de la chair et à ce que d'aucuns auraient jugé comme un dévergondage scandaleux. A Esther-de-la-nuit, enfin, il m'était facile d'imaginer le désir farouche de ne reconnaître en celui chez qui elle

passait une nuit, une fois par mois, qu'un homme avec qui elle n'avait rien d'autre à partager qu'un lit, presque un inconnu anonyme qu'elle n'aurait pas salué dans la rue, et dont elle n'aimait recevoir, comme un animal mû par l'instinct et par les besoins biologiques, que ce qu'un mâle donne à une femelle. Dans ces spéculations vaseuses de l'insomnie, j'admettais que j'étais pour Esther trois Belà différents, comme elle était pour moi trois femmes qui n'avaient de commun que leur prénom. Dans le ressassement mental d'une relation complexe que je m'efforçais en vain de simplifier, de banaliser et de découper en tranches pour la réduire en autant de situations connues, un aspect de cercle vicieux échappait à ma conscience, ou était consciemment relégué dans l'ombre : c'était ma nièce qui était ma domestique, cette domestique était aussi mon élève, cette élève j'en avais fait ma maîtresse, et cette maîtresse n'était autre que ma nièce incestueuse, fille de ma sœur Lenke, un peu ma mère aussi.

Mes divagations et mon trouble ont pris un tour encore différent lorsque Esther, un mardi matin, m'a demandé de décaler désormais les horaires de son service, car elle avait entrepris des cours de français et rêvait d'émigrer un jour au Canada. J'ai consenti comme distraitement à sa demande, mais dans une indifférence entièrement simulée, car à ma perplexité s'ajoutait maintenant une forme de désespoir. Esther-du-matin avait donc bien une vie distincte de celle d'Esther-de-l'après-midi, et alors que je me plaisais, que je me rassurais à l'imaginer employée de maison dans des foyers bourgeois, elle me révélait des ambitions et un projet qui l'occupaient sans doute tout entière, et sans rapport aucun avec ceux de mon étudiante musicienne. D'autre part, si Esther se préparait à émigrer au Canada, elle avançait avec des mesures réalistes, et en se donnant des moyens concrets, ma rêverie du jour où je me lancerais à m'approcher

d'elle, à arriver dans son dos, à la saisir à la taille par surprise, à la tutoyer soudainement, puis à la retourner pour la prendre dans mes bras, dans l'idée toute simple de l'entraîner loin de là, à l'autre bout du monde. Ce coup de théâtre sentimental dont je me projetais le déroulement dans la tête depuis le matin de son premier retard, après la nuit où la fin du monde avait commencé sous ma fenêtre, ce grand mouvement du cœur était éventé, et j'étais dépossédé du destin à offrir à Esther en cadeau, puisqu'elle-même se préparait déjà à émigrer à l'autre bout du monde, ayant rassemblé sans doute quelque épargne et entreprenant l'étude du français, et ce qui n'avait été chez moi qu'une rêverie de romantique velléitaire avait pris chez elle la tournure d'un plan de bataille bien réfléchi, méthodiquement conduit, déjà entamé, et dans lequel je n'avais aucun rôle à jouer. Cette Esther-du-matin m'échappait en se déroband à mes pulsions secrètes, et dans tous les cas de figure je me voyais frustré : car soit Esther était consciente de s'évader d'une prison qu'elle pressentait, ayant mis mes intentions à jour, et cela me faisait prendre la figure d'un geôlier qui se trompe dans ses vues et s'est imprudemment prévalu de quelques inclinations et de quelques droits, soit elle était à mille lieues de deviner mes intentions, n'imaginant pas une seconde que je pouvais nourrir un sentiment pour elle, et j'étais alors réduit au rôle piteux et ridicule du soupirant maladroit et timide qui voit filer l'objet de ses soupirs, faute d'avoir fait à temps sa déclaration. En tout cas, j'ai découvert ce jour-là chez Esther ses aspirations de jeune fille modeste à changer de monde et de vie par un effort obstiné, par une économie patiente, qui finiraient par la transporter concrètement là où je ne l'entraînais que dans mes romances imaginaires. Avec de tels projets d'avenir, Esther-du-matin laissait peu de place à Esther-de-l'après-midi, et c'était comme si chacune de ces jeunes filles artificiel-

lement séparées par moi, à partir des deux aspects que j'avais pu voir d'une même personne, prenait une indépendance effective, chacune construisant son destin particulier, émancipée de l'autre. Mais, à vrai dire, une lutte les opposait et si l'une l'emportait l'autre serait sacrifiée, c'était du moins mon point de vue, mais une telle perception était peut-être destinée à me rassurer, ou à me venger. Je m'attendais maintenant à ce qu'Esther-de-l'après-midi, mon étudiante favorite, la musicienne si sensible et si parfaitement douée, que j'avais déjà enfermée dans un destin et dans une brillante carrière d'artiste, me révélât bientôt que l'étude de la musique et du piano n'était pour elle qu'un passe-temps décoratif, alors qu'elle se serait destinée au métier plus sérieux de psychiatre, de puéricultrice ou de pharmacienne, à moins qu'elle n'ait été dans l'intention plus banale d'épouser un fils de bourgeois, à qui elle aurait été fiancée depuis quelque temps déjà, avec la perspective de fonder une famille et d'offrir à son époux une progéniture nombreuse et accaparante.

La stratégie de la période dite de diversion avait déjà connu de sérieux revers lorsque je suis retourné voir mon maître Chamansky. Ce jour-là, pour la première fois, il m'a parlé de l'instrument auquel je l'avais vu travailler bien souvent, et dont il m'a avoué à demimot son espoir d'en faire son chef-d'œuvre, un violon qui aurait égalé le Stradivarius dont il était propriétaire, et qui constituait son modèle absolu, un objectif de toute sa carrière de luthier qu'il se sentait maintenant en mesure d'approcher. Il parlait de cet instrument avec une telle passion, où se mêlaient du respect et de la modestie, et l'objet semblait entre ses mains doué d'une telle grâce, d'une telle légèreté, d'une telle harmonie et d'une telle perfection des formes que j'en suis devenu maussade d'avoir consacré mon existence au lourd, au massif et

encombrant piano – même si le vieux Bechstein abandonné à mes soins par mon oncle Karoly n'avait rien de ces monstres que sont les pianos à queue, les pianos carrés, les pianos pyramide ou les pianos girafe... –, et jaloux de l'interprète à qui le violon était destiné, sur l'identité de qui Chamansky restait muet, se contentant de répéter qu'il ne lui restait plus beaucoup de temps pour achever son œuvre, car l'instrument serait appelé à servir sous peu, si son excellence était confirmée. Par ce biais, Aaron Chamansky en est revenu aux considérations sur la situation présente, celle des derniers temps de la période dite de diversion qui n'a trompé et n'a diverti que la population elle-même, des considérations où alternaient étrangement un pessimisme noir et un optimisme tout aussi noir, c'est-à-dire inquiétant, presque diabolique, dans la mesure où l'excès d'un triomphe ne peut se bâtir que sur l'excès d'un désastre. En tout cas, affirmait-il, ses amis et lui se tenaient prêts, et si les autorités politiques n'étaient pas assez lucides ou pas assez honnêtes, ce serait l'Histoire qui, impi-toyablement, rejeterait sur les côtés du chemin les responsables de la catastrophe, et la voie que tracerait alors l'instinct de conservation de l'espèce serait celle où l'humanité reconnaîtrait en l'art sa meilleure défense contre le mal, et en la musique l'art suprême, l'arme absolue.

Pour l'heure, les pouvoirs publics cherchaient à donner le change par les moyens les plus démagogiques, et afin de flatter le goût du grand public en le soulageant de la pompe des hymnes et des lourdeurs lassantes des marches militaires, c'est du côté de la musique de taverne que s'est manifestée la tolérance officielle, et les artistes de cabaret ont été poussés sur le devant de la scène, c'est-à-dire en première ligne, dans un répertoire réputé populaire et qui ne manquait pas de charme, mais

le plus souvent maltraité par des interprètes médiocres. On voyait affluer dans notre ville tous les vieux chevaux de retour, toutes les gloires d'un jour, toutes les célébrités oubliées et tous ceux dont les carrières s'étaient entièrement déroulées dans les bals de banlieue, dans les tournées minables de programmes improbables, d'opérettes où le rôle principal était tenu par la protégée d'un imprésario bientôt en fuite avec la caisse et où, lorsqu'un trompettiste avait laissé inopinément son pupitre vacant, on allait chercher pour le remplacer un garde-chasse dans les domaines d'un château ou un clairon à la caserne. Pour toutes les carrières de troisième ou de quatrième rang, notre ville était devenue la cité miracle, la capitale universelle du repêchage et de la dernière chance, et tous ceux qui se sentaient les victimes des agents artistiques corrompus et des entrepreneurs de spectacles véreux, tous ceux qu'ulcérait avec les pires aigreurs le sentiment d'une injustice ou d'une injure faite à leur talent, comparé au succès des vedettes à la mode, se précipitaient sur les scènes de notre ville, et se juchaient sur toutes les estrades et sur le moindre tabouret. Nous étions devenus le sanctuaire des consécrations consolatrices et tous ceux qui étaient admis à se produire devant notre public se croyaient accueillis dans un olympes : sur nos planches ont retenti des cris stridents, ont été poussées des lamentations pathétiques, des hurlements effrayants, ont été chatouillés des contre-ut et des contre-fa destinés à être entendus jusqu'à Bayreuth, de l'autre côté de la frontière, là où ils pouvaient être appréciés parmi un festival de semblables vociférations. C'est ainsi que s'est présentée un jour chez moi une femme en qui je n'ai reconnu d'abord qu'un incomparable aplomb et une arrogance sans pareil : c'est en évaluant cela, plutôt qu'en identifiant une physionomie et un corps alourdis par les ans et par l'alcool, que j'ai retrouvé celle qui avait été, une dizaine d'années plus

tôt, ma première maîtresse, la femme, déjà mûre à l'époque, dont le caprice s'était porté sur moi lors d'une de ses tournées dans notre ville, celle qui m'avait déniaisé et dont les excentricités vulgaires et les outrances m'avaient souvent fait honte et avaient fini par me lasser, une chanteuse de genre, comme on disait, qui s'était fait connaître sous le nom de Laura Babkoll. Avec le recul, et face aux traits durcis et épaissis de mon initiatrice, devenue une de ces maîtresses femmes du genre hommasse, et proche du travesti, je me suis dit que je m'étais laissé dépuceler par elle parce qu'elle aurait pu être un homme en effet, en tout cas un être intermédiaire qui, par une proximité trouble et complice avec le sexe auquel j'appartenais, avait dû en aider plus d'un à surmonter la timidité et les inhibitions de la première fois, dans la découverte de l'autre sexe. Elle n'avait rien perdu de sa vulgarité et, maintenant loin des charmes puissants de l'apprentissage, j'étais encore mieux à même d'en juger. Laura Babkoll était donc de retour en ville, brusquement montée en grade en fin de carrière, *in extremis* – du moins dans la hiérarchie nouvelle de la musique de salut public –, et elle n'a pas tardé à me faire savoir qu'elle était en mission officielle du gouvernement: en fait, un vague sous-secrétaire d'État, qui aimait se faire fouetter le derrière, et que l'on retrouvait sans pantalon, en bottines, sur le trottoir des maisons closes, était devenu son protecteur et prétendait faire d'elle une grande artiste nationale. Elle nous était envoyée de la capitale parmi des renforts artistiques dont elle représentait l'élite... Se souvenant de moi, elle n'avait pas eu de mal à retrouver ma trace dans le ghetto, et elle venait me réquisitionner comme accompagnateur, en remplacement de celui qui lui avait été attribué pour son premier récital sur le front, la veille au soir, et qui n'avait pas résisté longtemps. En me relatant avec détachement, et sans s'y attarder ni lui donner la moindre importance,

l'incident du pianiste qui était mort après la deuxième chanson – raison anodine qui l'amenait chez moi –, Laura Babkoll pensait me faire trembler de peur, et elle s'efforçait d'employer un ton et des tournures qui signifiaient que je ne disposais d'aucune marge de négociation: sous une pression aussi cynique, je n'avais pas le choix, j'étais bien obligé d'accepter le contrat et la place du mort. J'ai également senti que Laura Babkoll s'était mis en tête, à peine m'avait-elle retrouvé et reconnu, sur le pas de ma porte, de me remettre le grappin dessus, comme on dit, me trouvant à nouveau à son goût et décidée à s'enticher de moi une deuxième fois. La simple perspective d'entrer dans son intimité, de retrouver son odeur et ses parfums violents, à quatre sous, dans la loge de quelque cabaret, me donnait un haut-le-cœur. Plus que tout, j'ai craint les tournées dans les villages alentour, ceux inclus dans le périmètre concerné par le fléau car, outre que de tels déplacements m'auraient livré plus encore à la merci de Laura Babkoll, ils risquaient de compromettre les rendez-vous avec mes élèves pour nos leçons particulières, et peut-être même mes retrouvailles avec Esther, dans la nuit unique, la dernière du mois de juillet, face-à-face et corps à corps auxquels, tout en les redoutant depuis quelques jours, je n'aurais renoncé pour rien au monde.

Pour la première fois depuis cette fin du monde qui avait commencé sous ma fenêtre, j'ai été appelé, en qualité de musicien, à jouer un rôle dans la stratégie de défense de la ville et de nos concitoyens adoptée par les autorités, et je me demandais comment je pourrais un jour présenter cela à mon maître Chamansky, sans qu'il me retirât aussitôt la confiance qu'il m'avait accordée jusque-là. Dès le lendemain soir de l'apparition de Laura Babkoll sur mon palier, qui avait déjà fait jaser tout le ghetto à partir des révélations de mon espionne

intime, ma voisine du premier étage, la commère Ilona, bénéficiant d'informations dont j'ignorais les sources, j'ai rejoint la supposée artiste de premier plan que nous envoyait le pouvoir central dans le café-concert où elle se produisait. Ces retrouvailles imprévues avec une ancienne liaison, la première de toutes, ne me reliaient à aucun passé, à aucun souvenir susceptible de me rappeler un aspect de mon identité, de mon histoire, et une époque de ma vie où j'avais pourtant connu aussi quelques bons moments. Le passé contaminait le présent d'une sorte d'infection, simplement parce qu'il était le passé qui se donne des airs d'avenir. Dès ce premier soir, à l'entracte, Laura Babkoll s'est jetée sur moi dans la loge, pour me soumettre à son désir de rendre nos corps à leurs anciens jeux. Elle me chuchotait des obscénités qu'elle croyait excitantes en me soufflant au visage une haleine déjà gâtée par l'alcool. Je l'ai repoussée avec dégoût et sans ménagement, elle est tombée à la renverse dans un fauteuil branlant qui s'est disloqué sous le poids de sa chute, et cela a provoqué une terrible crise. Laura Babkoll m'a traité de médiocre pianoteur, de brute et de digne héritier de mon oncle Karoly. Pour parvenir à me maîtriser, à rester impassible, et à ne pas lui écraser un coussin sur la figure pour l'étouffer, j'ai dû rechercher en moi l'admirateur inconditionnel que je suis du flegme britannique et, sans aller jusqu'à recourir à l'humour de même origine, j'ai dû résister à la facilité d'une trop cruelle réplique. Gourmandés par le gérant, qui n'était que trop habitué aux esclandres privés de ce genre et aux scènes de ménage dans les couples d'artistes, et qui menaçait de nous dénoncer aux gendarmes comme déserteurs si nous ne remontions pas aussitôt sur scène pour calmer le public inquiet et impatient, nous nous sommes présentés à nouveau devant les admirateurs de Laura Babkoll. Alors, je me suis appliqué de mon mieux à soutenir sa voix, dont la justesse

était défaillante, par un accompagnement aussi habile et aussi flatteur que possible, et cela n'a fait qu'aviver sa rage, cette forme de supériorité de ma part lui devenant insupportable: elle en a commis quelques erreurs grossières, face à un public qui connaissait par cœur chaque note et chaque syllabe de son répertoire, et son interprétation de quelques rengaines à trois sous, que la moindre serveuse fredonnait avec gouaille et avec charme, était exécration. L'auditoire restait indulgent, compréhensif, il y avait ceux qui prenaient cela pour un style, et ceux qui soupçonnaient un choix esthétique délibéré, destiné à satisfaire les recommandations et les goûts officiels. Tout s'est encore dégradé – et j'ai retrouvé ce sentiment des tout premiers moments de la fin du monde qui avait commencé sous ma fenêtre: tout va aller très vite – à la fin de la troisième chanson, depuis la reprise après l'entracte, et alors que je venais de placer un accord qui devait laisser le dernier mot au chant et à la voix de Laura Babkoll. Dans une demi-mesure de silence, j'ai distinctement entendu comme un coup de hache qui aurait atteint la caisse du piano, la pourfendant jusqu'aux cordes et entamant le cadre de bois, et à cet instant Laura Babkoll a titubé vers le bord de la scène, ce qui a été interprété comme une gesticulation dramatique, car en même temps elle a pris sa tête dans ses mains, soit pour évoquer le désespoir, soit – comme je l'ai cru – pour se boucher les oreilles à son propre chant. Mais elle a plongé d'un coup vers le premier rang de spectateurs comme dans une eau noire et, avant même de heurter le sol lourdement de la tête, elle était déjà morte. L'assistance s'est dressée comme un seul homme, effrayée, le souffle coupé, puis c'est dans d'indescriptibles braillements que tout le monde s'est précipité vers la sortie dans la bousculade d'un mouvement de panique où plusieurs ont été piétinés. Je suis resté au piano et, avec sang-froid me semble-t-il – c'est-à-dire en gardant

pour modèle de conduite le *self-control* britannique –, j'ai joué les quelques mesures qui sont des ponctuations convenues entre les différents titres d'un tour de chant. En quelques instants, la salle bondée s'est vidée, ceux qui avaient été piétinés ont trouvé encore assez de force pour se remettre debout et pour se jeter dehors, fuyant le lieu où le fléau avait frappé, mais il restait, affalés sur leurs fauteuils et comme endormis, trois spectateurs que Laura Babkoll avait entraînés dans son sort, non pas en les écrasant sous sa chute, mais en ayant attiré sur eux, par la médiocrité de son art, les flèches fatales de l'ennemi, à qui n'avait pas échappé le défaut exhibé par la cuirasse. Le pompier de service et le gérant de l'établissement ont transporté en toute hâte le corps de Laura Babkoll dans sa loge, comme on cache au voisinage le cadavre d'un pestiféré ou d'une victime du choléra, et ils m'ont interrogé du regard comme si j'avais dû être la personne la plus directement concernée par le drame. Mais j'ai décliné cette sorte d'invitation, j'ai salué en cherchant le geste le plus élégant de la plus impeccable correction et, sans attendre mon solde, je me suis retiré du bouge et du champ de bataille où, à peine enrôlé, mon régiment venait d'essuyer une débâcle. Le lendemain, la nouvelle du décès de Laura Babkoll, la grande artiste que le pouvoir central nous avait envoyée pour la défense de la ville, était à la une des journaux, et j'y étais mêlé. Certains chroniqueurs sont allés jusqu'à évoquer une mésentente funeste, survenue pendant l'entracte, entre la chanteuse et son pianiste, insinuant que j'avais pu la mettre sciemment en difficulté par un piètre accompagnement qui l'aurait rendue vulnérable. Certaines oreilles indiscrettes, qui avaient dû se coller à la porte de la loge pendant la crise de fureur de Laura Babkoll, ont même exhumé les souvenirs de mon oncle Karoly et m'ont présenté comme le rejeton d'une famille de massacreurs de claviers, habi-

tant le ghetto depuis plusieurs générations et donnant une juste image de la musique qu'on y faisait et dont on y était capable. D'autres m'accusaient explicitement de m'être tiré à bon compte d'obligations qui me répugnaient, me présentant comme un de ces esthètes décadents de la prétendue grande musique cosmopolite, et de n'avoir eu aucun scrupule à me débarrasser de Laura Babkoll, notre grande artiste nationale, en la livrant au fléau. J'ai craint de voir arriver chez moi, pour mon arrestation, les sbires de la police secrète envoyés directement de la capitale, par le ministère de l'Intérieur, et par le sous-secrétaire d'État au derrière flagellé, que l'on trouvait déculotté et en bottines sur le trottoir des maisons closes.

Je redoutais par-dessus tout une irruption de la police à mon domicile en la présence de l'un ou l'autre de mes étudiants et, tout l'après-midi, j'ai tressailli aux moindres grincements des marches dans l'escalier. Je ne doutais pas que mon étudiante Esther, ayant pris connaissance de tout ce tapage, y ferait allusion au cours de sa visite que j'attendais comme d'habitude, à 5 heures. Mais il n'en a rien été et, par un miracle qui semblait réduire à un simple cauchemar les événements de la veille au soir, sur la scène du café-concert, jusqu'au plongeon de Laura Babkoll la tête la première, nous avons repris l'étude paisible, silencieuse, seulement théorique et pourtant plus admirablement sonore et musicale que ce que je venais de vivre, de la *Sonate opus 106* de Beethoven et, conformément à ce qui était vite devenu une habitude, nous avons terminé la leçon par le déchiffrage de nouvelles danses hongroises de Brahms pour clavier à quatre mains. Il s'est seulement trouvé que, vers la fin de la leçon et de l'heure passée ensemble, l'épingle retenant la chevelure d'Esther-de-l'après-midi avait perdu toute emprise, et que j'ai laissé la coiffure se défaire de part et d'autre

de la simple raie qui séparait les cheveux : en situation d'infériorité ce jour-là, je n'ai fait aucune remarque. Au moment de nous quitter, sur le palier, et mêlant ce propos aux paroles par lesquelles elle prenait congé, Esther m'a informé presque distraitement, et comme si la chose était de peu d'importance, que pendant quelque temps elle renonçait à notre cours particulier du jeudi car, prétendait-elle, elle devait faire face désormais à une autre obligation ce même jour de la semaine, à la même heure. Comme c'était un mercredi, j'ai donc compris que je ne la reverrai plus avant le lundi de la semaine suivante. La fin du monde se précisait.

Pendant la deuxième moitié de la période dite de diversion, les autorités avaient reconnu à chaque groupe et à chaque minorité le droit de pratiquer sa musique traditionnelle, sous réserve qu'un avantage fût maintenu en faveur de la musique nationale officielle. L'ambiance dans notre vieux ghetto s'en est trouvée joyeusement modifiée, et cela donnait par moments d'incroyables montages musicaux, proches de la cacophonie, qui produisaient d'étranges superpositions – comme lorsque Alban Berg cite Bach –, des contrastes inédits et de fascinantes dissonances : le mélange des chansons yiddish et des airs religieux chantés par nos kantors avec une marche militaire de l'ancienne infanterie austro-hongroise ou avec l'hymne national, interprétés au violon, au violoncelle ou à la mandoline, évoquait certaines recherches de la musique contemporaine et, faute de pouvoir enregistrer de tels télescopages et de tels effets de répartition et de dialogues des musiques dans l'espace, j'en ai reporté à la hâte quelques notations sur des feuilles de papier à partitions. Il s'est avéré que dans le ghetto la résistance à la recrudescence de l'épidémie, au retour en force du fléau, était meilleure que partout ailleurs, et cela n'a pas manqué de susciter des com-

mentaires désobligeants, et même des attaques haineuses : on nous reprochait d'être épargnés par le mal, c'est-à-dire d'avoir secrètement pactisé avec lui. Les plus hostiles, les plus virulents allaient jusqu'à nous confondre et nous amalgamer avec l'ennemi invisible. Mon maître Aaron Chamansky avait son opinion sur tout cela, et notamment sur les raisons qui faisaient du ghetto un quartier meilleur que d'autres dans la résistance : fidèle à ses théories, il considérait que l'agresseur n'était vulnérable qu'à la musique mais, de la même façon qu'un microbe finit par s'habituer aux médicaments qui le combattent – et même à ces substances qui avaient été récemment découvertes par le savant anglais Flemming pour lutter contre les bactéries et les virus des maladies contagieuses –, le mal qui s'attaquait à nous a vite surmonté la médiocre qualité des antidotes musicaux qui lui avaient été opposés, hymnes, chants patriotiques et marches militaires, principalement. Chamansky prétendait même que la valeur de l'interprétation avait un rôle essentiel, et qu'il ne suffisait pas de jouer médiocrement, à la va-vite, n'importe quel air de fanfare, de défilé de parade ou de charge de cavalerie – ni même, lorsqu'on en arriverait là, la *Neuvième Symphonie* de Beethoven, ou la *Neuvième* de Schubert (*La Grande*), ou la *Neuvième* de Dvorák (*du Nouveau Monde*), ou la *Neuvième* de Mahler... –, pour repousser et pour défaire l'ennemi. Si le ghetto résistait mieux, selon Chamansky, c'était parce que la médiocre musique militaire ou les hymnes officiels devenaient des œuvres pleines d'émotion, et d'une profondeur insoupçonnée, lorsqu'on les entendait adaptées et interprétées au violon, à l'alto ou au violoncelle, les instruments de prédilection des habitants de notre quartier, dont bon nombre étaient de discrets virtuoses, artistes bien trop modestes qui auraient pu avec succès se produire dans les salles de concert de Berlin, de Paris, de Londres ou de New York. Le rôle

des interprètes et des instruments eux-mêmes, dans la qualité esthétique de la musique, dans son pouvoir émotionnel, dans sa dimension spirituelle et magique, apparut avec évidence au cours de cette époque de privation et de pénurie musicales, comme lorsqu'une cuisinière habile et généreuse parvient à régaler les siens pendant les périodes où on ne trouve, pour nourrir une famille, que du pain rassis et un œuf. Et c'était autant de petits prodiges, le long des trottoirs ou à chaque coin de rue, que d'entendre un instrument sorti sur le pas de la porte par un musicien amateur pour la défense collective, qui vous tire les larmes avec le souvenir de quelques pauvres airs, entendus jadis au régiment.

Vers la fin du mois de juillet, la différence de la mortalité à l'intérieur du ghetto et dans le reste de la ville s'accroissant, les soupçons les plus odieux ont redoublé à l'encontre des habitants de notre quartier, et les pouvoirs publics ont décrété une mesure des plus infâmes : nos musiciens se voyaient privés du droit de jouer pour la défense des leurs à l'intérieur de nos murs et, interdits de musique dans le ghetto, ils étaient contraints d'aller se produire dans d'autres quartiers ou faubourgs, l'arrière-pensée des autorités étant que l'on verrait bien si leur art était aussi efficace pour défendre d'autres citoyens que leurs parents, leurs alliés et leurs amis. Dans nos rues, désormais désertées par leurs défenseurs légitimes, ont été envoyés à leur place et pour occuper leurs positions stratégiques quelques musiciens de la police, médiocres exécutants dépourvus de toute culture musicale et d'ailleurs peu motivés, seulement inquiets de leur propre salut. C'était une façon à peine déguisée d'abandonner le ghetto, et de le livrer à l'ennemi pour que ce dernier y focalise ses attaques, grâce à cette manœuvre de fixation. Les résultats ne se sont pas fait attendre : en deux ou trois jours, les victimes ont triplé

parmi les nôtres, tandis que dans les quartiers où étaient expédiés nos musiciens le mouvement était inverse et dans les mêmes proportions. Le constat et l'analyse de ce phénomène ont plongé nos dirigeants et l'administration dans l'embarras. Les élus et les porte-parole autorisés de la mairie, d'habitude pleins d'assurance, forts en gueule et indéfectibles donneurs de leçons, se sont montrés moins fanfarons, moins bons orateurs pour répondre en bredouillant aux questions des journalistes. Car une double évidence se manifestait maintenant : d'une part, le ghetto n'était protégé par aucune indulgence, ni par aucune bienveillance de l'ennemi à son égard, mais seulement par la valeur de ses musiciens ; d'autre part, ces mêmes interprètes obtenaient les mêmes résultats dans la défense de nos concitoyens habitant d'autres quartiers. On refusait pourtant de reconnaître aux nôtres l'excellence de leur action patriotique et, quel qu'ait été leur succès, jamais il ne leur était crédité et toujours leur était refusée la médaille en reconnaissance d'une victoire. Selon les espoirs d'Aaron Chamansky, cet épisode devait précipiter l'avènement d'une troisième période, et nous n'étions pas loin du moment où la fin du monde, qui avait commencé sous ma fenêtre, pourrait miraculeusement s'inverser en âge d'or de l'art musical, avec l'arrivée du Beau au pouvoir, et la fusion de la politique avec l'esthétique.

On pourrait croire que dans une telle période le sentiment dominant, celui qui déterminait tous les comportements, était la peur puisque déjà la peur, avant cette fin du monde qui avait commencé sous ma fenêtre, était, selon Chamansky, présente partout dans notre pays, en tous les êtres, sous toutes ses formes, pour toutes sortes de raisons. Et l'on sait que la peur est à l'origine des attitudes les plus imprévisibles, les plus irrésistibles, et bien souvent les plus répugnantes. Chamansky avait

prévu que le fléau mobiliserait toutes les angoisses, concentrerait sur lui toutes les peurs, et si cette prévision s'est réalisée, c'est d'une façon encore différente de ce que Chamansky avait imaginé. Comment dire cela ? La peur nouvelle, inédite, était une peur sans mémoire, c'est-à-dire la peur de quelqu'un qui ne se souvient pas d'une telle peur, aussi loin qu'il remonte dans ses souvenirs, et qui ne se souvient pas non plus de quoi il doit avoir peur, oubliant la cause de la peur dans la peur. Symétriquement, cette peur sans passé devenait aussi une peur sans avenir, comme s'il avait été impossible, et d'ailleurs vain, de craindre pour le lendemain. La peur était bien là, omniprésente, mais c'était une peur instantanée, une peur si intimement liée au moment présent qu'elle s'y engoutissait et s'y perdait elle-même. Les victimes qui tombaient chaque jour n'étaient pas de vrais morts, puisqu'elles mouraient sans raison. La mort doit avoir une cause vérifiable, observable, et être identifiée dans le catalogue des morts possibles. Tant que les victimes continuaient de tomber sous l'effet d'une force immatérielle, surnaturelle, qui entretenait des relations énigmatiques avec la musique, tout cela restait de l'ordre d'une fantaisie, fût-elle macabre, et une telle mort ne pouvait pas être prise au sérieux, c'est-à-dire qu'il n'y avait rien à faire et qu'il valait mieux ne pas perdre son temps à tenter d'élucider ce mystère. Pourtant, la population attendait des pouvoirs publics qu'ils trouvent un système de défense qui s'avère efficace dans la lutte contre le fléau, même si les victimes semblaient appartenir à une fiction. C'était donc une peur bien singulière qui inspirait nos concitoyens : l'espoir que le fléau soit bientôt vaincu ne correspondait pas à la peur d'en être les prochaines victimes, ni au désir légitime que les morts inexplicables trouvent enfin leur explication et deviennent des morts réelles mais, au contraire, pour que l'ennemi enfin vaincu libère les

prisonniers qu'il avait faits, c'est-à-dire pour que les victimes reviennent, et que leurs fausses morts soient effacées. On s'attendait ainsi à ce que les disparus finissent par réapparaître, victimes d'une mort inexplicable, c'est-à-dire tenus pour morts par erreur, une erreur de la mort qui aurait négligé de présenter ses lettres de créance, et sa justification officielle, rationnelle. Cette forme particulière de peur, sans veille et sans lendemain, occupait certes chaque journée de la vie présente, pour chacun de nos concitoyens, mais en y laissant la place pour d'autres réactions, d'autres perceptions, d'autres préoccupations face à la situation : les inconvénients mineurs étaient plus concrets, ils en devenaient plus gênants que la permanente menace abstraite, et c'était aussi une façon de se rassurer que de se plaindre des menus désagréments de la fin du monde, car si de tels désagréments existaient, ils étaient la preuve que des accommodements restaient possibles avec cette fin, moyennant certains sacrifices.

Pour ma part, pendant toutes ces journées, j'ai très peu vu mes compagnons de toujours, Janos, Laszlo et Imre, et ma vie se ressentait de la situation générale d'une façon sournoise. Certains de mes voisins, comme la commère Illona et son gourmand et lubrique époux, le bossu Ecer, ne percevaient dans les événements que sources d'inconfort, de désorganisation, d'obligations pénibles, de bouleversements dans le train-train de la vie quotidienne et des traditions. Pour moi, c'était tout autre chose, bien que je fusse aussi un homme d'habitudes et peut-être même déjà un vieux garçon, avec ses marottes et ses manies balisant une existence routinière. Les événements influaient plus insidieusement sur mon moral, sur ma perception du monde et sur mon sentiment de la destinée. Là où d'autres se plaignaient d'une perturbation agaçante, de l'inconfort et de l'intran-

quillité, je ressentais pour ma part une nausée profonde, un détachement écœurant, un vertige : c'était de moi-même, de mon histoire, de mes pensées, de mon destin que je me sentais dépossédé. Les êtres autour de moi changeaient de visage et tout particulièrement les plus proches, il n'était pas jusqu'aux objets dont la fonction et l'usage ne m'aient semblé décalés, tous ensemble victimes d'une dévalorisation, d'une disqualification, d'un déclassement général. Je n'étais plus sûr d'être réellement le propriétaire de mon vieux piano droit Bechstein, ni de mon fauteuil de lecture, ni de ma montre, ni de ma paire de chaussures, je ne savais plus si je jouissais d'un quelconque droit, d'un quelconque pouvoir sur eux. Mon lien si fort, si rassurant, si nécessaire avec tous ces objets paraissait relâché et même tranché, mais ce n'était pas eux qui partaient à la dérive, se détachant peu à peu de moi, c'était moi qui, ayant perdu ces attaches, commençais à flotter dans une géographie étrange, étrangère, privée de repères familiers. Mon logement lui-même n'était plus ce lieu sûr où j'étais à l'abri, et j'en suis venu à croire les murs et les meubles capables de me trahir, de me dénoncer comme un occupant abusif, comme un passager clandestin. C'était cela, pour moi, le sentiment de la fin du monde, non pas l'interruption pure et simple de ce qui existe, mais son envers, son inversion, son renversement, une perversion interne de sa structure. La fin du monde, me disais-je, n'est pas un coup de hache frappé dans le présent mais, suite à ce coup de hache, la rupture des amarres entre le présent et l'avenir qui le remorque habituellement. La fin du monde est ce lendemain qui s'éloigne hors de portée, et dans lequel on ne pourra plus sauter sans risque de tomber dans le vide, le sentiment que le mardi dérive, détaché du lundi, et que le mercredi lui-même s'est désolidarisé du mardi, conscience que s'il y a autre chose pour faire suite au premier jour de la semaine qui

commence, un autre jour d'un autre calendrier, dans un autre temps, on y sera soi-même un autre, un autre homme entièrement étranger à celui qu'on est dans ce lundi, un inconnu sans mémoire de celui que nous sommes, un autre homme ou autre chose qu'un homme. Un autre être ou autre chose qu'un être.

La fin du mois de juillet était maintenant toute proche, et je ne savais plus si je désirais ou si je redoutais la visite d'Esther-de-la-nuit. J'aurais été incapable de dire si elle viendrait ou si un quelconque empêchement interférerait pour modifier nos habitudes, notre rituel, comme un nouvel emploi du temps avait déjà modifié mes relations avec les deux autres Esther. Si Esther vient, me demandais-je, qui sera cette Esther ? Suis-je certain de la connaître ? Et si je ne connais pas cette Esther-là, ne vaut-il pas mieux faire monter chez moi, à sa place, n'importe quelle autre jeune femme ? Les deux derniers jours de juillet se sont passés dans un climat pré-insurrectionnel : la courbe des décès avait grimpé de façon vertigineuse et, malgré les manipulations et les tricheries des autorités qui divisaient les nombres par trois ou par quatre, ceux-ci restaient dramatiques et, d'un coup, la quantité de morts rendait la mort réelle : nos concitoyens prenaient conscience du désastre et cessaient de croire à sa réversibilité. Même les oreilles les moins exigeantes, les plus complaisantes, ne supportaient plus le ressassement des musiques autorisées au programme. Livré à l'ennemi par les piètres défenseurs qu'étaient les musiciens de la police, le ghetto était devenu le quartier qui subissait les plus lourdes pertes, et nos habitants, interprètes amateurs, ont fini par refuser d'aller jouer ailleurs, car la vie des leurs était en jeu. En ces moments critiques de la période dite de diversion, les autorités politiques avaient à l'évidence perdu le contrôle de la situation, et les policiers envoyés dans nos rues et nos

maisons pour y interpellier ceux qui étaient présentés comme des déserteurs, refusant leurs postes de combat, ont bientôt renoncé à leur mission, désobéissant aux consignes de leurs supérieurs : pire encore, comme ils trouvaient nos musiciens en position devant la porte de leur maison ou patrouillant parmi nos ruelles et sur nos places, la police, sous prétexte de ne pas les perdre de vue et de les tenir à l'œil, restait collée aux violonistes, aux violoncellistes, aux altistes, aux clarinettes, aux flûtistes, aux accordéonistes, aux guitaristes, aux joueurs de mandoline et de schofar, car ainsi ils se savaient protégés. Le 30 juillet, la situation était devenue chaotique : Aaron Chamansky sentait que le moment tant attendu était maintenant tout proche. La pression des événements rendait inutile l'annonce par nos dirigeants, prévue pour le lendemain, de mesures nouvelles. Chacun pressentait que pour tenter de résister à cet ennemi invisible qu'on désignait de plus en plus souvent sous le nom de *La Hache*, notre population n'avait pas d'autre solution désormais que d'entrer pleinement, et glorieusement, dans l'empire de la musique. Pour ma part, j'ai attendu avec angoisse le dernier soir de juillet et, comme je l'ai dit, je ne savais si Esther viendrait, ni quelle Esther pouvait bien apparaître. A vrai dire, je ne savais pas si moi-même, sous quelque forme que ce fût, je serais là, fantôme de moi-même parmi ce décor étranger.

J'en étais arrivé à ce point, dans ma perception du personnage d'Esther que, redoutant par-dessus tout qu'elle ne fût un jour victime de *La Hache*, je restais convaincu qu'il n'y aurait, dans cette perspective la plus terrible de toutes, qu'une morte sur trois, et j'en étais venu à me poser cette question absurde de savoir laquelle des trois Esther il m'aurait été le moins douloureux de perdre. Car selon le moment du jour ou du soir, selon le

jour de la semaine et selon la date dans le mois où un tel malheur pouvait se produire, c'était Esther-du-matin, ou Esther-de-l'après-midi, ou Esther-de-la-nuit qui pouvait être frappée. Ma tête était-elle assez malade pour croire que la division que j'imposais à Esther – ou qu'elle m'imposait – la multipliait au point de lui donner trois vies pour échapper à la mort ? D'un autre côté, si je m'imaginais moi-même brutalement frappé et m'écroulant dans un coin, la tête entre les mains pour me protéger – mais trop tard – d'un sifflement fatal ponctué par un coup sec qui paraphait l'arrêt de mort, je n'arrivais pas à me représenter comment, de ce cadavre qui laissait Esther sans maître, sans professeur et sans amant, deux survivants pourraient cependant s'échapper, grâce à qui Esther ne m'aurait pas entièrement perdu. Car dans ce tableau j'étais à la fois la victime de la mort et ceux qui lui échappent encore, provisoirement ; j'étais celui dont la mort me permettait de ne pas être celui qui meurt, grâce à cette mort d'un autre, toujours possible avant la mienne. J'ignore quel nom peut avoir une telle folie, ni comment Aaron Chamansky aurait interprété de telles aberrations de la perception, de la vision, de l'optique, si tant est qu'une personnalité puisse être tout entière déterminée par ce qu'elle voit, et si un être ne réside qu'au croisement de ses sentiments pour les autres êtres et de sa perception de ceux-ci, eux-mêmes ainsi et réciproquement définis. Je n'ai jamais su si cette maladie dont j'ai été atteint était la défense que mon être, du fond de son histoire, avait préparée contre l'ennemi que l'Histoire lui préparait. Je n'ai jamais su non plus si, de la même façon, tout le peuple du ghetto s'était multiplié par trois.

Le 31 juillet, la situation avait tourné au chaos même si, dans le ghetto, le retour de nos musiciens n'avait pas tardé à produire ses bienfaits. En provenance des

quartiers du centre, on entendait les clameurs de manifestants qui avaient convergé vers la place de l'Hôtel-de-ville, et si on ne distinguait pas les mots des slogans jetés en direction des autorités pour leur réclamer des comptes, on en percevait du moins les intonations et le rythme, c'est-à-dire la musique. Traditionnellement, les habitants de notre quartier se tenaient à l'écart de telles manifestations, peut-être par prudence mais surtout du fait d'un sentiment de n'avoir aucun droit d'expression de cet ordre, ni peut-être d'appartenir tout à fait au même monde. A l'intérieur de nos murs régnait un calme relatif, on entendait les instruments des musiciens placés en sentinelles aux endroits stratégiques, et parfois la relève d'une flûte par une mandoline, ou d'un accordéon par une clarinette. On aurait presque pu croire à un soir d'été comme un autre, la nuit était tombée vers 10 heures, et je ne savais plus si j'attendais Esther ou la confirmation d'une fin du monde qui aurait semblé naturelle, dans cette atmosphère apaisée et douce. Je ne savais pas si les prochaines informations qui me parviendraient – par la radio ou par la rumeur publique – seraient celles, à minuit, de l'annonce par les autorités de mesures nouvelles et dérisoires, ou même de l'instauration anticipée d'une nouvelle période ou encore, ni plus ni moins vraisemblable, celles d'une prise de pouvoir par Aaron Chamansky et son organisation, qui auraient commencé par s'emparer de la radio, non pour y diffuser quelques déclarations séditionnelles de coup d'État, mais pour y faire entendre un quatuor de Mozart, de Beethoven, de Schubert, de Brahms, de Janáček ou de Bartók. Nous allions passer du dernier jour de juillet au premier du mois d'août, le rituel de la visite d'Esther-de-la-nuit était donc lui aussi emporté par le désordre général et, quelques minutes avant minuit, je n'attendais plus que le sifflement d'une hache, dont je n'aurais pu entendre le coup mat puisque ce coup serait celui-là

même qui m'aurait tranché la tête – encore que la question puisse se poser de savoir si l'instant de la mort est perçu par le décapité dans le silence ou dans un ultime fracas. Cet événement m'est apparu comme le seul susceptible de se produire et de me concerner en cet instant et, se dégageant de l'absurdité générale, il m'a semblé d'une juste et simple logique. Quelques secondes avant que les douze coups résonnent à ma pendule, des pas précipités se sont fait entendre dans l'escalier. Je me suis dressé, me tenant prêt, investi d'une sérénité et d'un sentiment inédit de dignité, et lorsque ma sonnette a retenti, produisant un bruit miraculeux dans un espace qui n'était déjà plus celui de mon logement, je me suis empressé d'ouvrir la porte, pour ne pas me faire attendre, convaincu que j'allais voir entrer chez moi la Mort elle-même, et dans la curiosité soudaine, sincère, enfantine, de découvrir enfin quelle tête elle pouvait avoir. J'ai d'abord été surpris par l'étrange ressemblance de cette ultime visiteuse avec Esther-de-la-nuit, l'amante que j'avais connue dans une autre vie, avant une autre mort. En effet, le personnage sur qui ma porte venait de s'ouvrir présentait bien des traits communs avec Esther, mais comme exagérés, une Esther dont le visage aurait été dessiné trois fois, les lignes du dessin surchargé se superposant les unes aux autres, se croisant et se recroisant, une Esther trois fois morte malgré son souffle, ses mouvements et sa voix, morte déjà derrière l'apparence de la vie comme certaines plantes sont mortes sans en avoir l'air, sans avoir quitté les vêtements de la vie pour revêtir ceux de la mort, dans un dernier sursis des apparences : Esther était simplement plus pâle et plus sombre que jamais, plus marquée, les traits plus accusés, et la mèche de ses cheveux tombant plus massivement sur son front et sur son œil gauche. Elle était hors d'haleine et, ne parvenant pas à retrouver sa respiration qui peut-être s'était déjà éteinte, elle avait du mal à articuler une

parole. Elle s'était précipitée à l'intérieur de ce logement que je reconnaissais à peine, déjà dans le sentiment d'y être un étranger, et elle avait violemment refermé la porte en s'y appuyant de tout son dos, comme si elle avait été poursuivie et qu'il y avait encore une menace que son agresseur ne la rattrape, à qui aucun barrage n'aurait résisté. Sans être sûr de l'avoir bien reconnue et identifiée, et d'avoir bien affaire à celle que je n'attendais plus, je lui ai demandé quel importun la poursuivait, dont elle pouvait maintenant se sentir débarrassée mais, dans le fond de ma pensée, la question était de savoir qui était cette jeune femme qui ressemblait à Esther-de-la-nuit, et qui avait réussi à s'introduire chez moi, y entraînant peut-être aussi quelqu'un d'autre. J'ai entrevu l'hypothèse que la mort pourrait être la caricature cruelle de l'être le plus aimé, saisi par le dessinateur non pas dans une anticipation de son extrême vieillesse, juste avant la fin, mais au fond d'un trait inconnu de son caractère, apparition inespérée juste avant la dernière minute pour la découverte et la révélation, quand il est trop tard, de son étrangeté, de son énigme. Dans une telle vision, la mort était encore *de l'être*, sinon *un être*, et l'être le plus intime au-delà de quoi l'extrême intime bascule dans l'inconnu. Dans un désordre de tous ses gestes et dans une confusion qui semblait le résultat des journées troubles que nous venions de vivre, et peut-être le symptôme des temps à venir, Esther a fini par me faire comprendre qu'elle n'avait échappé qu'à elle-même, parvenant au prix des plus grands efforts à monter jusqu'à chez moi pour notre rendez-vous rituel, contre tous les obstacles et tous les remparts qu'avaient dressés en elle d'autres Esther. En cet instant même, prétendait-elle, déjà elle était rattrapée, et déjà elle était prête à repartir, poussée dehors, prête à s'enfuir par ce même escalier qui l'avait conduite jusqu'à chez moi, à s'évader de cette prison

dans laquelle je la tenais enfermée du matin jusqu'au soir, et qu'elle ne quittait qu'en apparence, se cachant par moments, se dissimulant à ma vue, entre ses horaires d'apparition, entre les jours de ses visites, entre le matin et l'après-midi, entre l'après-midi et la nuit, dans quelques recoins de mon logement, dans quelques replis de ma conscience. J'ai entendu de sombres reproches dans ses paroles et dans ses propos si nouveaux à mes oreilles. Elle pensait être devenue folle, dans une folie de moi, c'est-à-dire dans une aliénation où elle serait entrée pour me rejoindre, pour ne plus jamais me quitter. En chemin à travers les ruelles obscures du ghetto et approchant de mon domicile, alors que minuit allait sonner, menace d'interruption du rite, elle avait été sur le point de renoncer, de s'en retourner je ne sais où, laissant la victoire et le dernier mot à celles qui ne voulaient pas qu'elle vienne à ce rendez-vous et se livre à nouveau à moi comme une folle, comme une putain. Depuis quelques minutes déjà, le violon qui au cours de ces dernières nuits avait recommencé de se faire mystérieusement entendre à travers les murs du quartier – notre ange gardien, peut-être – s'était interrompu, et Esther avait le sentiment coupable d'avoir laissé l'archet tomber de sa propre main. Son agitation et ses propos ne faisaient qu'épaissir autour de nous un espace de ténèbres, feuilleté par d'épais rideaux noirs qui tombaient du ciel et nous fouettaient les joues, tandis que nous nous perdions dans ce dédale de tentures comme sur la scène désertée d'un théâtre sans fond. Esther dit que dans la rue elle s'attendait à entendre le sifflement, puis le coup mat d'une hache qui aurait rompu les fils qui la maintenaient debout comme une marionnette, et qu'alors plus rien ne l'aurait retenue de tomber et d'aller se fracasser la tête contre le pavé sous mes fenêtres. Elle avait jeté toutes ses forces dans les derniers pas à faire jusqu'à chez moi, mais ces forces, disait-elle,

n'étaient pas les siennes, ses jambes et ses bras étaient tirés par des fils qu'un coup de hache pouvait d'un instant à l'autre trancher, et je n'ai pas compris ce qu'elle voulait me dire lorsqu'elle a comparé la distance qu'il lui restait à franchir à celle qui sépare un violon d'un piano. De telles explications étaient bien opaques, reconnaissait-elle, mais dans ces moments elle ne savait s'exprimer autrement, et ses paroles étaient aussi proches que possible de la vérité qu'elle ressentait. Son égarement, son affolement même restaient extrêmes, et Esther menaçait à tout moment de repartir, de se jeter dans l'escalier puis de se précipiter dans la rue au-devant de ce qui la menaçait mortellement. La confusion de ses pensées se manifestait aussi par des gestes désordonnés, incohérents, contradictoires: elle ne trouva la chambre qu'en tâtonnant dans mon petit logement comme dans une maison inconnue, et devant le lit, dans une grande fiébrilité, elle arrachait ses vêtements pour se mettre nue alors que, dans le même mouvement, elle semblait les enfiler et les revêtir à nouveau, dénudant son corps et l'exhibant, puis le couvrant et le rhabillant dans une lutte où elle était aux prises avec d'autres Esther invisibles, c'est-à-dire avec elle-même, mais avec en elle des démons aux désirs opposés, l'une voulant se jeter nue sur le lit et réclamant un amant, l'autre se rajustant à la hâte pour prendre la fuite avant même d'avoir consommé la moindre faute. Je ne savais si je devais moi-même me déshabiller pour me jeter sur elle et nous précipiter ensemble dans le pugilat du sexe et de l'amour, saisissant l'instant et la clouant à lui comme à une planche de salut ou si, au contraire, il me fallait garder mes vêtements et mes chaussures et rester prêt à la suivre là où elle irait en bousculant tous les obstacles, et en état de la retenir au bord de l'irréparable, de la sauver. Mais comment reconnaître le pire, et de quel choix face à quelle alternative espérer le salut? La situa-

tion était indescriptible – si je dis cela, c'est parce que le sentiment m'est alors venu qu'une description était à la fois nécessaire et impossible –, comme dans un délire que deux êtres construisent en se l'arrachant l'un à l'autre. Dans le désordre inextricable des mouvements d'Esther, il y a eu un bref répit, une rémission où elle a semblé désemparée, épuisée, vaincue par quelqu'un d'autre en elle ou ayant triomphé, et terrassée par une fatalité de la victoire ou de la défaite. Elle a eu juste le temps de lever vers moi un regard qui appartenait aussi aux autres Esther, celle qui portait ses yeux émerveillés sur une partition nouvelle, posée et déployée sur mon vieux Bechstein, celle aussi qui contemplait avec une modeste satisfaction la paire de chaussures qu'elle faisait briller comme de l'or. Esther s'est laissée tomber sur le matelas, les bras relevés au-dessus de sa tête, et je l'ai entendue – je ne retrouverai jamais ses mots – m'implorer de l'attacher aux barreaux de ce lit si je voulais l'empêcher de repartir et de prendre la fuite pour toujours. La menace a dû me sembler suffisamment sérieuse pour me ramener à une certaine conscience du réel et à une mémoire anecdotique de ma vie: car alors je me suis souvenu que, depuis ma dernière année au Conservatoire et l'épreuve du concours de sortie, j'avais gardé le cadeau que m'avait fait mon condisciple Andras, après avoir composé pour moi un prélude destiné à être joué au piano, les mains liées: c'était une paire de menottes, qui, depuis lors déposée sur un meuble avec la partition, participait à la composition d'une étrange nature morte. Face au risque qu'Esther ne disparaisse en effet, et à tout jamais, si je ne la rendais pas physiquement captive de l'espace et du temps improbables dans lesquels nous nous débattions, je me suis emparé des menottes et, avec une habileté à manipuler cet objet que je ne me connaissais pas, j'ai emprisonné son poignet droit à un des bracelets et j'ai ajusté l'autre

à un barreau du lit. A peine cela fait, et constatant qu'Esther était bien là, désormais prisonnière grâce à un stratagème et à un accessoire inespérés, j'ai été envahi par le sentiment d'avoir accompli un exploit d'ordre magique, et je me suis senti aussi fort et aussi viril qu'un cavalier projeté à terre par son cheval emballé, et qui a réussi à le ressaisir par la bride, à dominer l'impétuosité de la bête et à la ramener jusqu'à un anneau dans le mur. Tout s'est apaisé en apparence, et j'ai pu enfin débou-tonner ma chemise. Dans le corps de femme qui m'était maintenant livré comme celui d'une esclave à la merci d'un capitaine de pirates, avec encore devant moi le privilège délicieux d'avoir à en parfaire la nudité et d'en parachever la honte, un grand combat venait d'avoir lieu, au cours duquel Esther, possédée par les démons des autres jeunes femmes qu'elle était, avait d'abord lutté contre moi, qui étais l'auteur de ces jeunes femmes en elle, mais en m'offrant le spectacle, la gesticulation menaçante de ce pugilat derrière une vitre où j'avais pu tout observer, comme le psychiatre étudie la crise d'hystérie ou de démence qu'il a lui-même provoquée. Une Esther était là, vêtements défaits, déchirés, elle était à ma merci, attachée à mon lit par un poignet, mais je ne savais pas si ce corps si désirable était un cadavre abandonné par ses vainqueurs, ou le vainqueur lui-même, meurtri et affaibli mais survivant, ayant mis en fuite l'ennemi, ayant gagné le duel contre ses rivales, et maintenant prêt à subir les outrages si chèrement mérités. Dans ces pensées dont je n'attendais aucun éclaircissement de mes propres visions, j'avais fini de me déshabiller, situation peu fréquente, à y réfléchir, où c'est l'homme qui est nu comme une lame, cherchant à travers les échancrures et les déchirures des vêtements de sa partenaire, encore vêtue, la plaie à rouvrir sous une blessure nouvelle, à l'endroit du corps d'avance désigné par sa luisance, son éclat humide appelant celui de l'acier. J'ai

trouvé le sexe d'Esther aussi béant que si elle venait d'enfanter, mais tout le reste de son corps était lisse et ferme comme celui d'une pure jeune fille, d'une naïade de marbre blanc, impénétrable. Esther était prisonnière du lit mais son corps restait libre de se tourner et de se retourner comme celui d'un poisson au bout de la ligne, accroché à l'hameçon. Peu avant le lever du jour, revenant d'un assoupissement, j'ai vu Esther allongée sur le ventre et le bras toujours fixé au-dessus de sa tête comme une jeune beauté promise au harem, mise en vente et exhibée sur un marché d'Orient. L'idée ne m'était jamais venue, jusque-là, de jouir d'elle par ce versant du corps où le visage se dérobe, où la femme semble vouloir s'enfermer dans le sommeil et tourner le dos à l'amour. J'ai repensé alors à ce mouvement, si souvent esquissé dans ma tête, de m'avancer dans son dos vers Esther-du-matin, de la saisir à la taille par surprise et de la tutoyer soudainement: ce sont ce dos, ces reins et ces fesses contre lesquels je me serais alors porté, avant de retourner Esther contre moi et de la prendre dans mes bras, dans l'idée toute simple de l'entraîner loin de là, à l'autre bout du monde. Dans mon imagination, je n'avais pas perçu que le premier geste – celui d'avancer lentement, doucement vers Esther, d'arriver dans son dos et de la saisir à la taille – était le plus instinctif, le plus sensuel, le moins sentimental, et qu'il était injustement condamné à l'inachèvement par le mouvement suivant où c'était le cœur qui prenait le relais et finissait par l'emporter, c'est-à-dire par imposer un sens à la figure, au tableau. Lorsque, dans cette heure de la nuit déjà proche du matin, j'ai saisi Esther à la taille pour entrer dans ses reins, c'était sans intention de la retourner puis de la prendre dans mes bras, dans l'idée toute simple de l'entraîner loin de là, à l'autre bout du monde. En cette partie de sa chair si adolescente, si innocente, aux formes si lisses, aux courbes si tendues,

j'ai trouvé le corps d'Esther plus intime, plus étroit qu'en cette béance d'où elle avait pu accoucher des autres êtres, ses doubles – et jusqu'à l'Esther de la Bible, qui s'évanouit devant Assuérus –, pour les chasser enfin hors d'elle. Mais cet accès nouveau par où je m'emparais de son corps lui révélait peut-être – ou lui rappelait – qu'elle était aussi une autre, et j'ai entendu comme plusieurs femmes, captives en elle, mêler leurs rôles de plaisir aux accents inconnus. Celle que j'ai prise ainsi, sans qu'elle ait à me livrer son visage, sans que je puisse reconnaître qui d'elles trois elle était, sans pouvoir y déchiffrer l'expression de son extase, de son amour ou de sa soumission, était peut-être déjà cette Esther-du-matin qu'à 8 heures précises je m'attendais à voir paraître, car ce premier jour d'août était un jeudi.

Dans la chambre dont j'ai laissé les volets clos, Esther a dormi jusque tard dans la matinée, et ce n'est qu'à l'approche de 10 heures qu'elle a demandé à être libérée de ses menottes, s'étonnant de cette entrave et comme ne reconnaissant pas le lieu ni le lit où elle se réveillait. Sa liberté aussitôt recouvrée, elle est allée s'enfermer dans la salle de bains, peut-être afin d'éviter que, pour la première fois depuis le début de notre liaison, je ne voie à la lumière du jour le visage d'Esther-de-la-nuit. Pour la deuxième fois depuis qu'elle était entrée à mon service – selon ma première impression –, Esther-du-matin n'avait pas tiré la sonnette à 8 heures précises, avertissant qu'elle s'apprêtait à faire usage de sa clé avant de s'introduire chez moi. Alors que les huit coups résonnaient à la pendule, je n'ai pas été vraiment surpris de ce retard, car cette Esther avait été chassée hors d'Esther, qui dormait encore quand j'avais quitté le lit quelques instants plus tôt. Et puis les minutes ont continué de s'écouler sans qu'Esther-du-matin paraisse, et bien que dans la chambre où je m'efforçais de ne pas

revenir Esther fût libre de disparaître. Tout est bientôt rentré dans l'ordre lorsque je me suis souvenu qu'Esther-du-matin allait suivre désormais des cours de français, et qu'elle avait sollicité un décalage et un aménagement de ses horaires auxquels j'avais consenti distraitemment, feignant l'indifférence. Désormais, Esther n'arriverait chaque mardi et chaque jeudi qu'à 10 heures du matin, et elle compenserait les heures perdues en venant aussi travailler les vendredis matin. A l'approche de 10 heures, après que j'eus libéré Esther de ses menottes, j'ai donc laissé Esther enfermée dans la salle de bains et, traversant le logement vers la fenêtre d'où j'avais vu la fin du monde commencer, je me suis demandé comment, sans avoir quitté l'appartement, Esther allait pouvoir se présenter sur le palier et sonner à la porte avant d'y pénétrer : allais-je donc être le témoin indiscret, le spectateur indésirable de ces mystères dont j'étais moi-même l'instigateur et le bénéficiaire ? Les dix coups se sont succédé à la pendule comme autant de décharges électriques qui, directement reliées à mon cœur, et lui infligeant de terribles secousses, finiraient par être mortelles, et je me suis étonné de survivre encore au dernier, n'étant pas sûr d'avoir bien compté, car je ne pouvais payer que de ma vie d'avoir mis Esther dans l'obligation de me montrer ensemble deux de ses visages et dans l'humiliation, pour la courtisane luxueuse de la nuit, d'apparaître au matin en modeste fille de ménage. Mais Esther-de-la-nuit n'était toujours pas sortie de la salle de bains et j'entendais ses ablutions derrière la porte. A nouveau, la machine infernale de toute cette dramaturgie s'est désamorcée, me soulageant de l'inévitable coup de théâtre, lorsque dans ma mémoire – fausement distraite, en fait authentiquement manipulée par mon inconscient –, un nouveau petit tiroir s'est ouvert : Esther-du-matin n'avait-elle pas sollicité pour ce jeudi matin 1^{er} août, jour de son premier cours de français, un

congé complet ? A ce point, j'aurais été incapable de déceler si je venais de retrouver dans ma mémoire le souvenir de cette demande et de cette permission accordée, ou si l'une et l'autre étaient une invention de l'instant, que je venais de trouver pour expliquer, simplifier et réduire, la complexité du monde. En fait, l'explication en question m'est vite apparue comme une pure affabulation de ma part, commodité destinée à mon apaisement et à ma tranquillité d'esprit, et puis j'ai commencé à lui trouver une certaine vraisemblance : n'avais-je pas, en effet, entendu de tels propos dans la bouche d'Esther, alors qu'elle s'expliquait face à moi avec sa franchise habituelle, son regard si clair, ses façons si directes, tandis que je continuais à l'imaginer me tournant le dos, et que je me voyais avançant vers elle, arrivant dans son dos, la saisir à la taille par surprise, la tutoyer soudainement, puis la retourner pour la prendre dans mes bras, dans l'idée toute simple de l'entraîner loin de là, à l'autre bout du monde. Sans aucun doute, Esther m'avait demandé cette autorisation d'absence, et elle n'avait pu le faire qu'avec toutes les précautions de sa franchise et de sa loyauté : pourtant, si le souvenir se précisait d'avoir entendu ces mots, toute image de ses lèvres les articulant s'était effacée de ma mémoire, et probablement avait été repoussée par ma conscience, puisque je ne voulais voir Esther que me tournant le dos, occupée à ses besognes, jusqu'au jour dit, à l'heure dite où je me serais décidé à la prendre par la taille et à la retourner vers moi, pour être enfin ainsi l'un en face de l'autre, et nous contemplant l'un l'autre interminablement, comme nos destins respectifs. Tout était donc rentré dans l'ordre : libérée de la paire de menottes qui avait fait d'elle une esclave sexuelle, prisonnière du lit d'un bordel pendant toute une nuit, Esther était toujours dans la salle de bains, et j'ai donc pu descendre dans la rue pour voir si le monde existait

encore ou si nous n'étions plus, pour quelques instants seulement, que des survivants dans une ville dépeuplée.

Je ne suis pas allé à la recherche des journaux, ni des lieux ou des personnes – synagogue, barbier – chez qui l'on trouve l'écho vivant des dernières nouvelles : j'ai pensé que ce qui nous arrivait serait directement lisible sur les murs et sur les trottoirs de la ville, sur les façades des maisons, dans la ramure des arbres, car un paroxysme avait été atteint, ne laissant aucune place à son commentaire, et susceptible seulement d'avoir réduit le monde à un tas de ruines à déchiffrer. Comme aimanté, j'ai tourné mes pas jusque dans la rue où se trouvait l'atelier de mon maître Chamansky et, parvenu devant la porte, je l'ai trouvée close pour la deuxième fois seulement depuis tant d'années, autant que je m'en souviens, mais dans une proximité avec la première fois qui donnait à l'événement le caractère d'une répétition inquiétante. Les rares passants que je rencontrais – toujours des visages plus ou moins connus – piquaient du nez, évitaient de croiser mon regard et jusqu'à mon ombre, pressant le pas pour prendre le large au moment où, d'habitude, nous l'aurions ralenti pour nous rapprocher et pour nous saluer d'un sourire ou de quelques mots. Il flottait une ambiance de désastre sous un ciel serein mais, du désastre, rien n'était visible si ce n'est ce gel du visible que semble produire le silence. Le marchand de journaux aveugle, avec son chien qui tenait la caisse et recevait les pièces de monnaie dans un chapeau, n'était pas à son poste au coin de la rue : peut-être les journaux ne paraîtraient-ils plus jamais ? Le ghetto noirci par les fumées de charbon et par la crasse des siècles donnait à lire autrement l'aspect sombre de ses façades : c'était une ville calcinée, assemblage de cendres restées miraculeusement debout et conservant la forme des maisons anciennes, mais susceptibles de

s'effondrer dès que le moindre souffle d'air se lèverait. Je m'attendais, d'un instant à l'autre, à être arrêté net dans mon errance, figé parmi l'immobilité générale par le bref sifflement – dernier bruit perceptible – que suivrait, au moment même de ma mort, le bruit mat d'une hache invisible. Mais, au lieu de cela, j'ai cru percevoir, d'abord très faiblement et comme derrière plusieurs épaisseurs de murs, une musique jouée au violon. Cela m'a suffi pour prendre conscience que je n'étais pas mort, que la fin du monde n'était pas advenue, que de la vie brûlait encore là où tout semblait avoir brûlé, épuisant le feu lui-même. Pas un instant je n'ai pensé que ce violon pouvait jouer une musique d'accueil pour mon arrivée au paradis, tout simplement parce que je n'ai jamais cru au paradis. L'air joué au violon restait si lointain qu'il décourageait tout désir d'en savoir plus, toute tentative de s'en rapprocher. S'il n'avait été si fortement imprégné par la sonorité même du ghetto, devenu tout entier la table d'harmonie d'un instrument, et si le son n'avait pas suinté de ces vieux murs, on aurait pu dire qu'il s'agissait d'une musique céleste. J'ai rebroussé chemin et, sans avoir rien appris de plus, je suis rentré précipitamment chez moi pour annoncer cette nouvelle – si c'en était une – à Esther. Mais comment avais-je eu la naïveté de croire qu'Esther ne profiterait pas de mon absence pour s'éclipser, et même comment pouvais-je honnêtement me cacher à moi-même que je n'étais descendu dans la rue que pour lui ménager cette sortie-là ? En effet, j'ai trouvé mon logement vide, et sans autre trace du passage d'Esther-de-la-nuit que la paire de menottes restée fixée à un barreau du lit. J'ai ouvert la radio, mais aux longueurs d'onde des stations habituelles ne se faisait entendre que ce fond de poussières sonores que laisse l'interruption accidentelle des émissions. A 5 heures, j'ai attendu en vain la visite de mon étudiante Esther. Et c'est un peu

plus tard seulement que m'est revenu à l'esprit ce qu'elle m'avait rappelé sur le palier en prenant congé la dernière fois, apportant alors des précisions que je n'avais pas voulu entendre, pour reporter à plus tard l'assimilation de cette nouvelle amère : désormais, l'étude du piano devrait laisser un peu de place à une activité musicale plus raisonnable, plus modeste, car Esther doutait de pouvoir jamais vivre du métier de pianiste, faute d'atteindre aux qualités exceptionnelles, à la discipline de fer qu'exige la carrière de soliste, de virtuose, et elle ne pouvait se résoudre à un compromis médiocre avec cet instrument. Esther avait ensuite pris toutes sortes de précautions pour que je ne me sente pas blessé par une attitude critique à l'égard de mon propre *modus vivendi* avec l'identité de pianiste, et elle avait répété plusieurs fois qu'elle n'approcherait jamais le niveau du véritable artiste qu'elle voyait en moi. Je n'avais pas bien compris les raisons de son recul face à l'apprentissage du piano où elle montrait tant d'aisance, et peut-être n'avais-je pas voulu comprendre. Mais l'idée m'avait traversé l'esprit qu'elle avait à faire face à des difficultés financières et que les cours particuliers devenaient un luxe pour elle. Je m'étais promis de trouver une façon pour lui proposer, sans la gêner, la gratuité de mes leçons, et j'avais même esquissé un pas dans cette direction : mais Esther n'avait voulu rien entendre à son tour. J'ai alors songé que je pourrais manifester, quelque temps plus tard, à Esther du matin, le besoin de sa présence un jour de plus par semaine, améliorant ainsi ses gages. Décidément, si ce jeudi n'était pas celui de la fin du monde, cela lui ressemblait, du moins à l'échelle de mon existence : dans la même journée, j'avais perdu ma servante, mon étudiante favorite et ma maîtresse, sans compter tout ce qui semblait s'être absenté autour de moi, à commencer par mon maître Aaron Chamansky, mais aussi mes amis, mes voisins, le marchand de journaux

aveugle et son chien, la poignée d'êtres humains qui auraient été capables de me reconnaître et de dire encore qui j'avais été, si on avait retrouvé mon corps effondré dans l'escalier ou étendu sur le pavé de la rue, sous ma fenêtre. Le reste de la journée a été tout de silence, les musiques dont on avait eu les oreilles rebattues pendant tant de jours s'étaient tues, et la ville elle-même semblait retenir ses bruits, son souffle. J'avais l'impression d'avoir bouché mes oreilles avec des tampons d'ouate, comme font parfois les insomniaques, et peut-être étions-nous tout simplement devenus sourds, car la musique et les bruits, le son de la hache et celui du violon, ont-ils une existence propre, indépendante des oreilles qui les entendent ? La musique et les autres sons, y compris ceux de la parole et de la voix, ont-ils une matérialité perceptible par les mains et par les yeux, ou n'existent-ils que sous une forme qui serait à l'esprit ce que la température de l'air est au corps ? Un aveugle peut tâter, palper, identifier du bout des doigts ce qui reste pour lui sans image parmi la nuit où c'est la vision elle-même qui lui est inconcevable ; il peut ainsi déchiffrer avec précision une forme, un relief, une texture, un volume, seules les couleurs lui échappent, un aveugle peut même lire un texte avec les mains. Mais comment le sourd pourrait-il caresser la musique ou la voix au point de s'en faire une idée, d'en évaluer les ondes ? La surdité pourrait être un mode de résistance au fléau qui nous menace, me suis-je dit, ce qui nous éviterait de perdre la vie en acceptant le sacrifice de la musique. Ce 1^{er} août a été une journée de silence, ou une journée de sourds — qui le sait ? —, une journée de deuil sans aucun mort à pleurer, sans pleureurs ni pleureuses, le deuil et le silence que laisse un feu qui s'est éteint.

Vers 8 heures du soir, avec le premier rafraîchissement de l'air, tout relatif, d'une journée de canicule qui ne se

démentait pas, j'ai eu la surprise, puis l'émotion — la sensibilité, les sentiments existaient donc encore... —, d'entendre au loin, franchissant les portes de notre vieux quartier, les premières mesures de *La Nuit transfigurée* d'Arnold Schoenberg : je n'étais donc pas mort, je n'étais même pas sourd. Quelques instants plus tard, je me suis mis à la fenêtre, car la musique approchait, je la devinais pénétrant dans ma rue, comme au premier soir de cette fin du monde j'avais entendu, empruntant le même trajet, quelques mesures d'une valse de Strauss, *Histoires de la forêt viennoise*, sifflotées par un jeune homme de retour du concert en plein air dans le parc municipal : j'ai constaté que, comme convoqué pour un Jugement dernier, tout le ghetto était là, avec toute la population accourue aux fenêtres, hommes et femmes, jeunes et vieux, au fur et à mesure que *La Nuit transfigurée* avançait depuis le fond de la rue, et tandis que la nuit terrestre l'accompagnait d'un mouvement égal, envahissant le ciel par le même côté. Sur une grande charrette à foin tirée par une rosse et par un bœuf associés en duo, un orchestre jouait la pièce de Schoenberg, et j'ai reconnu chacun des vieux musiciens parmi lesquels le clown Vladimir, le tailleur David, le barbier Joska, le rabbin Moshé, le marchand de journaux aveugle, dont le chien trotteait derrière, fermant la marche et faisant tinter la clochette qui pendait à son collier. Perché sur le siège aux côtés du cocher, se trouvait mon maître Chamansky dans une attitude digne et modeste. Pourtant, il ne faisait aucun doute pour moi que, dans de telles circonstances, il était le réel triomphateur. Les habitants qui s'entassaient aux fenêtres semblaient radieux et agitaient leurs mains avec des signes silencieux, évitant de manifester bruyamment leur joie et leur reconnaissance pour ne pas perturber la musique. Les activités secrètes de Chamansky et des siens étaient donc maintenant reconnues au grand jour, et la clair-

voyance de son entreprise unanimement saluée. L'équipage de musiciens vétérans montés, comme des Tziganes dans une fête de campagne, sur une carriole de fortune conduite par un paysan et par un maître luthier, tout cela avait les allures du char d'un général, à la tête d'une armée glorieuse qui vient de reprendre une ville tombée aux mains de l'ennemi et qui, dans un nuage de poussière dorée, défile parmi le peuple libéré. Dans l'obscurité qui se déployait comme une traîne, à leur suite, et alors qu'ils passaient sous ma fenêtre – là même où la fin du monde avait commencé –, j'ai deviné, se relevant derrière eux pour former cortège et les accompagner pendant quelques pas avant de s'évanouir à nouveau, des ombres parmi l'ombre, celles du jeune couple dont les taches claires, négatives, persistaient sur le trottoir, celle du clarinettiste au bec-de-lièvre, toujours recroquevillé sur son banc, celle de mon étudiant Antonín, ramassant les feuilles éparpillées sur le sol de la partition de Haydn, celles de bien d'autres fantômes du ghetto provisoirement réveillés de leur nuit et retrouvant forme dans leur propre poussière. Ce qui s'était passé dans la ville au cours de la nuit précédente et pendant toute la journée où j'avais trouvé notre quartier mort, les rues désertes et les bâtiments miraculeusement debout, comme des ruines de cendres refroidies, m'avait donc totalement échappé, mais à coup sûr cela avait toute l'allure d'un grand bouleversement. J'avais vécu le tumulte et la fièvre des événements à distance, et dans une ignorance du message qui m'était adressé : l'agitation extrême d'Esther dès son arrivée, ma perception troublée du monde et de nous-mêmes, la tournure qu'avaient pris le duel et les convulsions de nos corps pour se retrouver dans l'amour, tout cela était l'écho parvenu jusque dans mon petit logement et jusqu'à la surface de mon lit des soubresauts de la communauté tout entière, se débattant avec la fin des temps. La nuit avec Esther

était le rêve projeté sur nous par quelques éclaboussures de l'Histoire.

A 10 heures du soir, la nuit étant tombée, et *La Nuit transfigurée* ayant cédé la place au silence, seulement ponctué ici et là par l'instrument solo d'une sentinelle, montant la garde au coin d'une rue et veillant sur les dormeurs avec un air de flûte ou de guitare, la sonnette a retenti – un seul coup, timide, celui d'un visiteur discret –, et c'était comme si cela avait lieu à une autre époque, des décennies plus tard, dans un autre temps que celui de l'appel impérieux et comminatoire de la même sonnette, la veille au soir, quelques secondes avant minuit. Alors que l'événement était plus imprévisible et moins attendu que jamais, tout semblait pourtant anodin, tout appartenait à une réalité quotidienne paisible – ou, plus exactement, apaisée –, à une banalité domestique retrouvée, et la fantasmagorie fiévreuse de la nuit précédente était instantanément effacée par ce coup de sonnette si simple, si doux, si normal, si dépourvu de menace, de violence : c'était Esther, méconnaissable tant la beauté qui caractérisait depuis toujours les traits et l'expression de son visage, tout comme les lignes de sa silhouette, transfigurait encore la jeune femme au-delà de cette appréciation commune, faisant flotter autour d'elle une aura de pure lumière détachée de sa chair. Je me suis d'abord demandé si je n'étais pas victime d'un trouble de la vision, premier indice d'une fatigue visuelle et d'un besoin de lunettes, car Esther, parmi son rayonnement, me semblait floue ou plus précisément multiple, deux images fantômes accompagnant et serrant de près les contours du visage effectivement présent. Ce phénomène a duré aussi longtemps que l'apparition d'Esther sous la lumière du vestibule, et alors je me suis dit que si je la voyais triple, c'était sans doute parce que ce lieu de l'appartement était le seul

commun aux visites de chacune des trois Esther. L'apparition d'Esther-de-la-nuit n'avait rien de naturel, ni d'habituel, elle était même des plus improbables puisque nous n'étions pas le dernier soir du mois mais le premier, et si le monde n'avait pas atteint à sa fin, du moins tout était-il bouleversé, renversé ou peut-être simplement inversé. Esther-de-la-nuit allait-elle se comporter cette nuit-là comme lors de ses visites mensuelles au cours des deux années écoulées, avec peut-être à peine un peu moins d'élégante autorité, ou d'élégance autoritaire ? Elle n'a pas jugé utile de commenter le caractère insolite de cette visite contraire à nos habitudes, et d'ailleurs tout a commencé dans le respect de notre protocole, strict et sans faux-semblant : celui d'une maîtresse, avec des allures de grande courtisane, qui se rend chez son amant pour ce partage d'un lit qui définit toute leur relation et lui suffit. Sous la lumière du vestibule, Esther s'est d'abord offerte pour un interminable baiser de retrouvailles, comme si, une fois de plus, nous avions été privés l'un de l'autre pendant trente jours. Elle a laissé mes mains prendre possession de sa poitrine, sous le corsage, puis descendre jusqu'à sa taille si fine qu'elles parvenaient à l'enserrer. Après ces gestes de maître qui vérifie l'état de son bien, il m'est arrivé parfois de reconnaître ma vénération pour ma maîtresse, sa supériorité sur moi et, m'agenouillant devant l'idole dans le vestibule, d'aller chercher avec mon visage et ma bouche, d'abord par-dessus la robe ou la jupe, puis sous elle, ce lieu de son corps où dans la femme se rejouent indéfiniment l'origine et la fin du monde. Mais Esther-de-la-nuit m'a privé ce soir-là de cette variante dans le rituel de notre premier enlacement et, au lieu de pénétrer dans la chambre puis dans la salle de bains où, de coutume, elle quittait ses vêtements et brossait sa chevelure, je l'ai vue porter ses pas là où elle ne s'aventurait jamais – car Esther-de-la-nuit n'avait voulu

connaître de mon logement que la chambre et la salle de bains, dédaignant les lieux où j'avais à passer sans elle tous les autres moments de la journée de tous les autres jours du mois, et où aussi, j'avais à faire aux deux autres Esther – et, à ma surprise, elle est entrée dans la pièce qui avait été jusque-là le royaume exclusif d'Esther-du-matin : la cuisine et le petit réduit à usage d'office ouvert sur la cour intérieure. Cela m'a rappelé que j'avais jeûné toute la journée, et je me suis fait la remarque que jamais, dans aucune circonstance, à aucune heure, je n'avais partagé aucun repas avec aucune des trois Esther. Je n'aurais fait aucune mention de la faim qui se manifestait, mais maintenant Esther s'affairait dans la cuisine. Je l'ai suivie du regard sans dire un mot et, depuis le seuil de la porte, je l'ai observée comme, tant de fois, j'ai observé à son insu Esther au travail, de dos, me demandant si le moment était arrivé de me porter vers elle, arrivant dans son dos, de la saisir à la taille par surprise, de la tutoyer soudainement, puis de la retourner pour la prendre dans mes bras, dans l'idée toute simple de l'entraîner loin de là, à l'autre bout du monde. C'était maintenant une autre jeune femme, dans d'autres vêtements mais dans le même corps, avec les mêmes gestes, se superposant à ceux que j'avais si souvent observés, intégrant le même moule, interprétant la même chorégraphie, tandis que je me demandais si j'étais moi-même un autre que l'instant d'avant, c'est-à-dire le même que face à Esther-du-matin, mais dans une tenue du soir. Esther de dos me cachait ses actions, et j'ai fini par comprendre qu'elle avait déballé le petit paquet d'un *delicatessen* : je l'ai vu tirer des assiettes du placard, sans hésiter sur leur emplacement, et y disposer du poisson fumé, des pommes de terre en salade, des cornichons, des tranches de pain de seigle. Les mains chargées de ces deux assiettes artistiquement garnies, Esther est sortie de la cuisine et, passant devant moi, toujours appuyé au

chambranle, mi-intrigué mi-admiratif, elle a affiché le regard altier et le sourire mystérieux qui accompagnent d'une fausse solennité une cérémonie intime, concoctée par l'un pour la surprise de l'autre. Dans le salon exigu qui me servait aussi de pièce de travail et de salle d'accueil de mes étudiants, Esther a déposé les assiettes sur le guéridon, elle a rapproché mon fauteuil et a pris pour siège la banquette du piano. Donnant l'exemple – mais avec naturel, et comme si ce genre de fête n'était pas nouveau –, elle a avalé un petit poisson fumé et deux rondelles de pommes de terre : pour la première fois, je voyais les mouvements charmants de sa bouche et de ses lèvres traitant la nourriture, et montrant ses dents dans un autre rôle que la parole, le sourire ou l'appel à un baiser. J'étais ému et même bouleversé de voir Esther manger, cette vision d'elle m'entraînait plus loin que jamais dans son intimité, dans la connaissance de son histoire, dans le partage de tout : j'avais le sentiment qu'Esther me rendait ainsi accessible son enfance – mais maintenant dans l'innocence et toute faute, dont nous nous étions partagé le secret, étant tombée dans l'oubli commun de notre mémoire commune –, qu'elle me restituait un peu de ses années de petite fille, rappelant très loin au fond de moi le souvenir d'en avoir été jadis l'observateur et, par cette façon de mâcher discrètement les aliments – ce qui donnait à ses lèvres fermées des mouvements qui attiraient vers elles l'envie de les embrasser –, elle convoquait en moi son oncle, le frère de sa mère Lenke, ma grande sœur, ma mère aussi, un peu. Esther savait parfaitement ce qu'elle faisait en m'offrant ce spectacle car, depuis toujours, j'ai adoré la regarder manger, lui trouvant dans cet exercice une grâce de l'appétit qui donnait envie de la dévorer elle-même, par un étrange glissement cannibale de la faim, du désir, de l'amour. Et puis Esther a pivoté sur la banquette vers le clavier, elle a soulevé le capot de mon

vieux Bechstein et, sur les touches d'ivoire jaunies par les fumées de tabac fort depuis l'époque de mon oncle Karoly, elle a attaqué une danse hongroise de Brahms, une de celles que nous n'avions pas encore déchiffrées, et à laquelle manquaient encore deux autres mains. Ainsi appelé à ma place auprès d'elle, sur la banquette, j'ai soudain pris conscience que le monde dont j'avais vu la fin m'était rendu en cet instant, en cette nuit : mes mains ont pris au vol la danse hongroise de Brahms et j'étais enfin aux côtés d'Esther, d'Esther et d'Esther.

Décidément, il était dit qu'en cette première soirée du mois d'août d'une période qui restait sans nom – pour la première fois depuis qu'avait commencé la fin du monde sous ma fenêtre –, tout allait être nouveau et différent car, quelques minutes plus tard, la sonnette a retenti une nouvelle fois : même coup bref d'un visiteur timide, à une heure indue. Je me suis dirigé vers la porte, et Esther a continué sans moi, sans se troubler, la danse hongroise de Brahms. D'un jour à l'autre, ce même moment d'aller ouvrir la porte, après que la sonnette eut retenti, provoquait un de ces phénomènes de fausse reconnaissance, et l'illusion d'un déjà vécu. Ce soir, j'étais serein, le cœur léger, et si je devais encore recevoir de la visite, cela ne pouvait être que celle d'un ange. J'ai ouvert, et j'ai dû baisser le regard pour aviser mon visiteur nocturne : c'était un ange en effet, absolument conforme à celui que j'avais pressenti, en fait un petit garçon à la chevelure bouclée que je me souvenais avoir vu quelques fois chez mon maître Chamansky, qui avait fabriqué pour lui un violon miniature. L'enfant prodige, dans un rôle de facteur, de messenger, de jeune Mercure joufflu, m'a tendu un bout de papier avant de prendre la fuite, sans attendre une réponse. J'ai lu, manuscrite d'une écriture précise de savant, la missive suivante : « Cher Belà, veuillez vous présenter demain matin

vendredi sans faute à mon atelier à 7 heures précises. Votre participation est indispensable. Mes prévisions se réalisent enfin et nous ne pouvons manquer l'occasion. Nous devons tous nos efforts à l'authentique triomphe de la musique. Votre dévoué, Aaron Chamansky.» Je suis passé par la cuisine où je me souvenais avoir tenu en réserve quelques bonnes bouteilles pour les fêtes entre amis. J'ai ouvert un excellent millésime de vin de Tokay, le vin des rois, le roi des vins comme proclamaient les Hongrois avant le traité de Trianon, et je suis revenu vers le salon avec deux verres en cristal de Bohême, gagnés dans une tombola et restés jusque-là sans usage. Je n'étais plus un vieux garçon: je dînais chez moi avec ma jeune maîtresse. A n'en juger que par notre sentiment de luxe, nous étions des enfants de princes. Et nous allions boire, manger et faire de la musique jusqu'à ce que l'ivresse se mêlant à la tendresse nous jette dans notre lit.

J'ai appris cette nuit-là que l'ardeur des ébats amoureux peut être préparée et attisée jusqu'à l'extrême par les moments de vie commune où les êtres et les corps ont à échanger sur tous les autres registres de l'existence, et j'ai compris que le sexe, isolé dans la satisfaction de ses seuls besoins, et enclos dans les instants qui lui sont trop expressément dédiés, n'est que dans l'illusion de la plénitude, privé qu'il est d'atteindre la véritable volupté à laquelle les êtres et les corps sont conduits par le prélude de toutes les autres actions, dans tous les autres moments qui rapprochent les amants tout au long d'une journée. Longtemps j'ai cru que la jeune fille – presque une inconnue bien qu'elle fût ma nièce, et appelée à demeurer une étrangère du fait même de cette parenté qui imposait la discrétion, le secret – qui se présentait chez moi une fois par mois, et dont j'ignorais ce qu'avait pu être l'occupation jusqu'à l'heure du rendez-

vous et tous les autres jours du mois, était capable de m'offrir toutes les extases de la chair dans le resserrement d'une chambre à coucher et de quelques fragments de nuit. Longtemps j'ai cru que la chair est idéalement apte au plaisir lorsqu'elle lui est entièrement consacrée, c'est-à-dire lorsqu'elle a été libérée de tout ce dont le corps est quotidiennement l'esclave, et les caresses, les baisers, les étreintes, s'effectuant ainsi comme en apesanteur, dans une sensualité ivre d'elle-même pour conduire à la jouissance. Je me trompais. Ces nuits-là, comme les heures que passe un client auprès d'une fille publique, ne sont qu'une froide expérimentation, un plaisir obtenu en laboratoire, *in vitro*, en respectant les conditions et le déroulement de l'expérience. Pour la première fois, Esther-de-la-nuit, dans la cuisine qui avait été le royaume d'Esther-du-matin, avait improvisé un dîner. Avec elle, j'ai mangé et bu, j'ai partagé ce qui est aussi nécessaire à la vie et puis, avec la jeune musicienne Esther, mon étudiante favorite, nous avons fait de la musique sur mon vieux Bechstein, dans le salon, et c'est de là que, tous ensemble, si l'on peut dire, la servante et le maître, le professeur et l'élève, puis bientôt la maîtresse et l'amant, nous avons d'abord formé un cortège dans le couloir, mais après quelques pas seulement c'est un simple couple qui s'est présenté sur le seuil de la chambre, au fond du logement dont les autres pièces gardaient encore nos odeurs et résonnaient de notre musique, de nos rires, de nos voix. Lorsque Esther a vu la paire de menottes encore fixée au barreau du lit, vestige incongru d'une autre nuit, indéchiffrable, elle a souri devant le jouet qui rappelle des jeux anciens, elle s'amusait de cette curiosité, mais elle a regardé son poignet et y a frotté une petite marque rouge, trace d'une brûlure peut-être encore cuisante. Esther a chuchoté: «Si tu veux me garder cette nuit, c'est à la patte que tu dois m'entraver, comme une jument.» Nous étions dans

cette ivresse de l'alcool qui aiguise l'assurance et la lucidité mais dans un champ unique de la perception, éclairant une ligne droite d'un puissant faisceau lumineux et plongeant le reste du monde dans l'obscurité. Tout devient alors possible, mais dans un seul axe, sur une seule route où la vitesse semble facile, miraculeuse et sans danger. En effet, la cheville d'Esther était aussi fine qu'un poignet et, relevant une jambe au-dessus de sa tête, je lui ai passé le bracelet comme un cadeau préparé à sa mesure. Cela l'exposait dans une posture de contorsionniste de cirque, ou de victime à la merci d'un maniaque, prête au supplice : elle riait et ne riait pas. Il y avait de l'enfance et son trouble dans le jeu qui a duré juste assez longtemps pour nous emporter dans les cales pleines de ruffians d'un galion croisant au large de la Caraïbe, ou dans les oubliettes d'un château médiéval où s'élèvent, parmi l'obscurité, des râles de femmes et des cliquetis de chaînes, au passage de quelque prince sadique, juste assez longtemps pour nous éloigner l'un de l'autre, nous travestir l'un pour l'autre, afin qu'arrive l'urgence de nous retrouver, nus et enlacés l'un à l'autre, juste assez longtemps pour nous ouvrir les chemins du plaisir au travers de méchantes aventures, avant qu'à la petite fille ne viennent les larmes, et au grand garçon la pitié. Nous avons alors défait les attaches de cette première posture, comme des acrobates à l'entraînement qui ont hardiment commencé par la figure la plus périlleuse. La nuit a fait se succéder bien des corps, mêlés les uns aux autres, imbriqués l'un dans l'autre et, au matin, j'avais poursuivi de mes assiduités et bousculé ma jeune servante jusqu'à la culbute, comme on dit. J'avais aussi entrepris avec audace mon étudiante favorite et finalement obtenu ses faveurs sur le lieu même de nos leçons, provoquant sur le clavier quelques notes étrangères à la partition... Quant à ma maîtresse, sans qu'elle m'ait jamais laissé me retirer d'elle, elle avait

continué, tout au long de la nuit, de me donner à boire et à manger.

Ce vendredi 2 août, je me suis levé avec le jour, sans être sûr d'avoir fermé l'œil une minute, sauf quand Esther exigeait de m'embrasser sur les paupières, mais plein d'énergie et de détermination, réconcilié avec mon sort et avec le monde, quelle que fût l'imminence de sa fin et de la mienne, tel un écolier qui, la veille au soir, a soigneusement appris sa leçon et préparé son devoir, et qui n'a rien à craindre de la confrontation avec le maître ni de la journée qu'il va passer en classe, en émulation avec ses camarades : la mort n'était plus un souci puisque j'étais en règle avec la vie, en somme. A 7 heures précises, j'ai pénétré dans l'atelier de mon maître Aaron Chamansky et, m'avançant vers le fond de la deuxième pièce, celle qui, dépourvue de fenêtre, restait toujours sombre, et donc aussi la mieux isolée, la plus secrète, dont les murs aveugles étaient aussi sans oreilles, j'ai deviné les silhouettes d'autres personnes, immobiles et silencieuses : une assemblée allait se tenir là. C'est le petit garçon à la chevelure bouclée, l'enfant prodige qui avait joué au facteur la nuit passée, qui maintenant tenait le rôle de Cerbère, comme si sa faible taille et son allure d'angelot avaient été préférables à une stature et à un aspect de colosse, pour filtrer les arrivants sans attirer l'attention sur la tenue d'une réunion clandestine : c'est lui qui m'a accueilli à la porte et qui m'a accompagné jusque devant Chamansky, me désignant avec un geste gracieux de sa main potelée et un sourire de fierté : ma présence était la preuve qu'il avait bien fait la commission. Chamansky n'a fait aucune présentation, se contentant d'affirmer qu'il nous savait tous animés et unis par la même foi, et dans ses propos il n'y avait aucune ambiguïté sur le sens qu'il donnait à ces mots, car il était bien clair qu'il ne s'agissait pas de religion et

qu'il ne s'adressait pas à nous, rassemblés par ses soins, parce que nous étions tous issus de familles du ghetto: il s'agissait de la musique, et nous étions tous des musiciens en effet, depuis le petit angelot joufflu aux cheveux bouclés et à la main potelée, jusqu'au vieillard au dos cassé qui se tenait dans un coin, ayant calé l'angle de son échine dans l'angle du mur et sur qui, atlante courbé par les ans, tout le plafond voûté semblait porter. Chamansky a pris la parole et a commencé par des informations générales, récapitulatives de la situation et de l'état des choses, qui auraient pu laisser l'assistance indifférente, comme ces nouvelles, toujours les mêmes, qui sont d'avance anciennes, dépassées et périmées: mais Chamansky éclairait l'histoire de notre ville et de notre région au cours des semaines écoulées d'une lumière inédite, orientée de telle sorte qu'elle révélait des aspects de la réalité auxquels nul n'avait songé. L'intelligence et la perspicacité de Chamansky pouvaient sembler au contraire les divagations d'un illuminé, comme on dit, d'un esprit nébuleux. Mais ce qu'il débusquait à l'ombre du mensonge apparaissait avec un irrésistible effet de vérité. Comme j'avais été coupé du monde pendant presque deux jours, j'ai appris que les autorités de la ville avaient décrété ce qu'elles appelaient maintenant une *quinzaine blanche* – les temps que nous vivions avaient à nouveau un nom, et maintenant une couleur –, c'est-à-dire une période de deux semaines pendant laquelle toutes les mesures spéciales de la période dite de diversion étaient suspendues, sans que la population reçoive aucune directive nouvelle, et chacun se trouvant libre d'improviser et d'expérimenter à sa façon sa propre stratégie d'autodéfense. Sous la pression des événements et de la foule, les pouvoirs publics reconnaissaient ainsi leur impuissance et l'inefficacité de leurs mesures pour faire face à ce qui maintenant était communément appelé *La Hache*, car le débat était devenu

stérile et dérisoire sur le fait de savoir s'il s'agissait d'une épidémie biologique comme la peste, d'un phénomène physique d'origine cosmique comme une radiation, ou de l'attaque d'un ennemi invisible équipé d'armes inconnues, questions toujours sans réponse, mais qui constituaient peut-être une des ruses du fléau lui-même pour paralyser ses victimes et prendre de l'avance en propageant la mort parmi ceux qui, avant de pouvoir croire à la mort elle-même, continuaient de chercher une réponse à la question: de quoi meurt-on? Chamansky voyait dans la *quinzaine blanche* le moment tant attendu pour passer à l'action et pour prendre en main notre destin, non seulement celui du ghetto mais celui de notre ville tout entière. Il nous a révélé que, dès les premiers temps de l'attaque – c'est-à-dire dès cette fin du monde qui avait commencé sous ma fenêtre, ai-je pensé –, ses analyses avaient été contraires à celles du pouvoir officiel, convaincu pour sa part que si la musique était impliquée dans cette épidémie, ou dans cette guerre, ou dans cet état de siège, c'était assurément comme un rempart. Il a avoué avoir conduit plusieurs violonistes jusqu'à la chambre secrète où ces musiciens de haut niveau s'étaient relayés pour protéger notre quartier, et que la police avait échoué à localiser au cours d'une mémorable nuit de perquisition qui avait prouvé que les ennemis de la musique étaient la meilleure proie du fléau, puisque cinq policiers proches du lieu où se tenait notre musicien avaient trouvé la mort, quand celui-ci s'était interrompu pour échapper à une arrestation imminente. Chamansky avait conduit les interprètes successifs – qui s'étaient relayés toutes les deux heures pendant des nuits entières, au cours d'étranges récitals de solistes enfermés à l'abri des regards, mais s'adressant aux centaines d'oreilles, toujours en veille, d'un auditoire livré au sommeil – à travers un dédale de souterrains tortueux et se ramifiant sans cesse, de caves à

double fond, de passages étroits entre deux murs hauts comme des falaises, de couloirs infinis, d'escaliers dérobés, de coursives délabrées dont il fallait connaître, pour les enjamber, les planches pourries au-dessus de profondes citernes d'où remontait l'écho de gouttes précipitées dans le vide, de trappes aménagées dans le sol et les plafonds, de portes cachées sous des tentures en lambeaux qui flottaient dans les ténèbres comme des pendus, de passerelles suspendues au-dessus du troupeau des toits, serrés les uns contre les autres comme des moutons dans la nuit d'une bergerie, parcours dans un espace sans fond et remontée dans un temps sans origine dont il avait hérité le secret et reçu l'initiation d'une longue lignée de rabbins, et chaque violoniste avait dû attendre que le maître luthier vienne le rechercher, avec la relève, pour regagner l'air libre après un long chemin de retour en sens inverse, dont les pièges n'étaient pas symétriques à ceux de l'aller. Ces relais de sentinelles cachées, tout un réseau d'excellents artistes du violon, avaient permis de protéger le voisinage, et le pâté de maisons avait sûrement abrité le groupe de population le moins touché. Chamansky démontrait que nos dirigeants ne pouvaient reconnaître leurs bévues, ni admettre que la seule arme efficace contre le fléau était entre les mains de tous les bons musiciens, professionnels ou amateurs, jeunes ou vieux, car cela aurait révélé leur incompetence, et donné le signal que le pouvoir devait passer entre d'autres mains. Seuls les musiciens de toutes sortes – compositeurs, instrumentistes, chefs d'orchestre, chanteurs, professeurs, luthiers, copistes de partitions et jusqu'aux accordeurs – étaient capables d'assumer la défense de la population. Mais d'une telle hypothèse, selon Chamansky, il fallait aussi redouter certaines dérives, certaines aberrations, et leur faire barrage : car notre maître n'excluait pas que des artistes médiocres, se découvrant plus d'intérêt pour le pouvoir

que pour l'art, et trouvant dans la situation l'opportunité d'une revanche à leurs déceptions, à leur amertume, à leurs rancœurs, à leur jalousie, ne parviennent à donner le change sur leur motivation réelle, pour s'emparer des positions de pouvoir d'habitude occupées par les hommes politiques, les hauts fonctionnaires et les chefs militaires. Selon Chamansky, ce risque était le pire de tous, car il aurait irrémédiablement compromis l'avènement du véritable empire de la musique, qui devait rester sans pouvoir et constituer plutôt un état idéal, informel, des relations entre l'homme et le monde et aussi entre les êtres eux-mêmes. L'organisation du maître luthier, ancien ingénieur en optique chez Zeiss, en Allemagne, restait donc invisible, elle n'avait rien à voir avec la constitution d'un groupe de conjurés ni d'un nouveau parti politique, elle n'avait nullement pour objectif des actions de force ni moins encore un quelconque coup d'État, mais au contraire l'avènement pacifique et quasiment naturel, spontané, d'une esthétique du pouvoir où le pouvoir est devenu inutile et, rejetant la critique d'être un incorrigible utopiste, Chamansky se déclarait convaincu que si un ennemi comme *La Hache* nous était envoyé du ciel comme la plus énigmatique des calamités, c'était pour tester notre capacité à nous libérer des calamités ordinaires, celles du pouvoir aberrant des puissants, celles des ânes et des escrocs de la politique qui défigurent le monde et lui infligent une laideur, une horreur à laquelle le monde s'est habitué et s'est soumis comme à la fatalité de la mort elle-même. Le maître n'ignorait pas le contexte plus vaste dans lequel la population de notre petite ville faisait face à une situation sans exemple, et à une épreuve à valeur symbolique, bien que d'une cruauté toute réelle. Tôt ou tard, notre ville et notre région se retrouveraient au centre de nouveaux conflits, de nouvelles convoitises, à nouveau disputées avec une férocité intacte par tous

ceux qui, au fil de l'Histoire, se sont acharnés à tourner vers elles leurs appétits, à satisfaire sur elles leurs visées plus ou moins légitimes : Allemands, Autrichiens, Slovaques, Hongrois, Tchèques, Roumains, Ukrainiens, Polonais étaient prêts à se ruer les uns contre les autres une fois de plus et à se déchirer en nous déchirant comme le bout de papier sur lequel sont signés les grands traités de l'Histoire. Et que fallait-il penser de la protection accordée par les Français et de celle promise par les Russes, conditionnée à la réalité effective de la précédente ? Parmi nous, les uns se sentaient allemands, autrichiens, slovaques ou hongrois, d'autres se disaient tchèques, roumains, ukrainiens ou polonais, mais en tant qu'habitants du ghetto nous étions sûrs de pouvoir compter sur la haine cumulée et unanime des Allemands, des Autrichiens, des Slovaques, des Hongrois, des Tchèques, des Roumains, des Ukrainiens et des Polonais, sans oublier les Russes et les Français... Nous disposions donc des deux semaines de ce qui avait été appelé la *quinzaine blanche* pour faire prévaloir notre idéal et, tout simplement, pour sauver nos peaux grâce à notre art, en tentant de faire basculer avec nous le reste de la ville et le reste du monde dans l'empire de la musique. Il fallait sans doute prendre de telles propositions comme des métaphores, et se libérer d'une compréhension au pied de la lettre : les vues de Chamansky devenaient enthousiasmantes et presque réalistes dans la mesure où rien n'est plus réel que la poésie, sous laquelle le réel perd de sa consistance, de sa réalité, de son sens, mais si ces vues et ces propositions n'avaient pas été exprimées par un homme aussi sérieux et aussi respectable que Chamansky, aussi raisonnable et aussi savant que lui – et en qui certains d'entre nous vénèrent un initié, un Juste parmi les Justes –, elles auraient ressemblé aux billevesées d'un plumitif allégorique. Au contraire, Chamansky proposait des mesures concrètes

et des actions précises pour accomplir le programme sans pour autant que cela mette en avant une quelconque organisation militante, de type politique ou terroriste, ni quoi que ce fût qui aurait ressemblé à un parti ni, moins encore, à un leader, à un chef. Il ne se disait lui-même que déclencheur de consciences, et se voulait celui qui, artisan méticuleux, fournirait sa part d'armes et d'armures pour un combat sans victimes, et sans jamais se porter à la tête d'aucune armée ni brandir aucun étendard. La proposition la plus simple, la plus facile à comprendre et à mettre en pratique, était celle de faire de la musique, aussi belle que possible, aussi sensiblement interprétée, quel que fût le niveau technique et artistique de chaque musicien, l'essentiel restant une vérité du sentiment et de son expression. Faire de la musique, donc, à tout moment, sans relâche, et en puisant à pleines mains dans le trésor infini de tout le grand répertoire, depuis les maîtres les plus anciens, petits ou grands, célèbres ou oubliés, dont les compositions nous sont parvenues, jusqu'aux modernes et jusqu'aux contemporains, grâce à qui la musique reste vivante : partout, à tout instant, faire éclater cette beauté qui nous venge, cette vérité qui nous sauve, cette victoire sur la mort.

Par ces derniers propos, Chamansky venait de donner le signal que la réunion était levée, et il fixait un nouveau rendez-vous quand, se détachant en ombre chinoise dans le rectangle de lumière que découpait au loin la fenêtre de l'échoppe ouvrant sur la rue, j'ai vu s'avancer vers le fond obscur de l'atelier où nous nous tenions une silhouette familière, mais que je n'avais jamais eu l'occasion d'observer d'aussi loin, dans son approche : c'était Esther, mon étudiante favorite, la musicienne si prodigieusement douée, et pourtant si modeste, pleine de doute sur ses capacités – je savais que c'était cette Esther-là et aucune des deux autres –, que Chamansky

a saluée par son prénom, avec de troublantes marques d'affection, et qu'il a pris par le bras pour la conduire aussitôt auprès de moi. J'ai compris qu'il n'était pas informé de notre liaison – ou peut-être qu'il ne connaissait qu'Esther-de-l'après-midi, ignorant l'existence d'Esther-du-matin et d'Esther-de-la-nuit qui, la nuit dernière, s'étaient réunies en une seule et même Esther pour me sauver moi-même d'une division fatale –, ne considérant Esther que comme mon étudiante au piano et ma nièce, fille de ma sœur Lenke, une cantatrice à qui il vouait une grande admiration, veuve d'un personnage considérable, le juge Gobsek, mort depuis longtemps mais envers qui le luthier reconnaissait parfois une dette mystérieuse. Mon maître Chamansky nous a pris chacun par la main, Esther et moi, comme dans le mouvement de nous unir ou, pour le moins, de nous promettre l'un à l'autre: en fait, c'est tout le contraire qu'à la dernière minute ce geste a amorcé, et j'ai ressenti la pénible impression que, dans une de ses intuitions infaillibles, Chamansky venait à l'instant même de subodorer notre relation illicite, démasquant Esther-de-la-nuit sous le visage d'Esther. Son mouvement pour nous rapprocher s'était instantanément transformé en épreuve, et l'épreuve en décision autoritaire de nous éloigner l'un de l'autre, de nous séparer. En tout cas, il m'a déclaré – et, ce faisant, Chamansky déclenchait l'explosion d'une bombe meurtrière – qu'Esther était une violoniste incomparable, et qu'en conséquence il me fallait renoncer à faire de ma nièce une pianiste, et cela quelles qu'aient été ses dispositions naturelles pour cet instrument tout comme ma passion à le lui enseigner. Sous un tel choc, plus facilement que sous un coup de *La Hache*, j'aurais pu m'effondrer sur le sol, anéanti: Esther-de-l'après-midi, la jeune pianiste si prometteuse, poursuivait donc à mon insu une autre relation à la musique et l'apprentissage d'un autre instrument. Esther-de-

l'après-midi était double, et l'un de ses deux visages, qu'elle m'avait toujours caché, m'était révélé par mon maître, qui s'avérait être aussi le sien: il s'est chargé de cette révélation quand le moment leur a semblé venu de m'infliger l'arrivée de cette étrangère, surgissant pour retirer de mon affection et de mon enseignement mon étudiante favorite. Comment Esther pouvait-elle avoir poursuivi, parallèlement et en cachette de moi, des études de violon où elle était jugée plus excellente encore qu'au piano? J'étais assommé et je ne tenais debout que par oubli, en somme, ayant laissé ma défroque dans l'état où le cataclysme l'avait surprise, mais projeté loin de là dans un fond de ténèbres sans repère où je n'existais plus physiquement que comme un cœur douloureusement soumis à un afflux cruel d'adrénaline. Pour me ramener de cette absence, de cet évanouissement, mais surtout pour finir de me soumettre à ses vues et à une autorité supérieure – en cet instant, j'aurais dit: paternelle –, Chamansky a abattu son argument suprême: c'était à Esther, sa filleule ou même sa fille adoptive – c'est ainsi qu'il s'est risqué à l'appeler –, qu'il destinait le violon auquel il travaillait depuis si longtemps avec l'espoir d'en faire son chef-d'œuvre, et en tout cas un des meilleurs instruments fabriqués de nos jours, conjuguant les savoir-faire des vieux luthiers italiens et tyroliens. Dans cet instant, j'ai compris qu'Esther avait fait partie des violonistes sentinelles qui s'étaient relayés pour protéger notre quartier, conduits par Chamansky jusqu'à une chambre secrète, et l'explication m'est apparue soudain, aveuglante, de l'état dans lequel j'avais vu arriver chez moi, quelques secondes avant minuit, le dernier soir de juillet, Esther-de-la-nuit, échappant à ses obligations pour me rejoindre, trahissant Chamansky pour ne pas me trahir, mais confuse et bouleversée par ce mouvement qui la portait vers moi et que d'autres en elle lui refusaient, tentaient de lui

interdire. J'ai déchiffré alors l'expression mystérieuse qu'elle avait employée pour évoquer son déplacement jusqu'à moi, comme la distance à parcourir d'un violon à un piano. Lorsque le violon secret de l'ange gardien qui veillait sur le ghetto s'était tu ce soir-là, c'était en effet de la main d'Esther que l'archet était tombé. Je comprenais aussi la raison pour laquelle, quelques jours plus tôt, Esther m'avait annoncé sa décision de réduire le nombre de nos leçons particulières, pour laisser la place, avait-elle dit, à une relation plus raisonnable, plus modeste, à la musique: comme je continuais de croire Esther incapable d'une tricherie ou d'un mensonge, j'ai pensé que le violon, dont l'art est plus exigeant encore que celui du piano, ouvre pourtant l'instrumentiste à des carrières moins ambitieuses que celles du clavier, forcément comme soliste, et Esther envisageait peut-être un pupitre parmi les rangs des cordes, dans un orchestre. Mais une telle interprétation était contredite par l'admiration que Chamansky venait de déclarer à l'égard d'Esther violoniste. Nous étions toujours face à face elle et moi, mais surtout l'un et l'autre face à notre maître Chamansky, et dans une relation qui faisait de lui le sommet d'un triangle familial: s'il était le père d'Esther, son autorité sur elle était plus grande que la mienne, celle de son oncle, et si c'était de sa fille que j'étais l'amant, ce maître que j'avais librement choisi m'était rendu avec l'ascendant et l'autorité légale d'un beau-père. Dans la pénombre de la pièce du fond où nous étions restés, et qui se vidait de son auditoire, je percevais le regard d'Esther, tantôt timidement baissé sous le poids des paroles de Chamansky, dont je constatais qu'il était bien son maître, en tout cas – et l'idée m'est revenue avec insistance (intuition peut-être aussi juste que les siennes et en réponse à elles), qu'il pouvait être aussi son père, en effet: ma sœur Lenke le reconnaîtrait-elle si je lui posais brutalement une telle ques-

tion? –, non sans une double jalousie, tournée vers elle et tournée vers lui: jaloux qu'Esther ait un maître en Chamansky et jaloux que Chamansky ait une disciple en Esther – un regard d'Esther où je reconnaissais la docilité de mon élève et l'humilité de ma servante, mais par lequel c'était aussi une inconnue qui guettait mes réactions –, et regard tantôt levé sur moi, brûlant et cherchant le mien dans un aparté intense, avec alors une indifférence souveraine à tout ce qui n'était pas notre lien secret parmi la situation présente. D'un tel regard, j'aurais pu mourir, à nouveau plus facilement que sous un coup de *La Hache*, retrouvant ce visage de la mort dans les traits bien-aimés d'Esther-de-la-nuit. Je n'ai pas répondu à l'injonction de Chamansky, mais mon silence valait sans doute pour l'expression de ma soumission. Pour la première fois cependant, j'ai éprouvé un sentiment de rébellion contre mon maître, mais avec la conscience que son autorité était juste et clairvoyante, et ne visait peut-être qu'à prévenir ou à interrompre – s'il la connaissait ou tout du moins la soupçonnait – une liaison incestueuse interdite. Chamansky veillait sur nous non seulement comme un maître mais comme un père, sans doute attendri par l'amour du garçon pour la fille, mais cachant cet attendrissement et n'affichant que le visage implacable de la Loi qui règle les échanges et définit les espaces, les limites de l'amour, pour ouvrir les êtres à l'illimité de la lignée. Les uns après les autres, les habitants du ghetto qui avaient participé à la réunion quittaient l'atelier en évitant d'apparaître en groupes dans la rue, et même lorsqu'ils marchaient par deux ou par trois ils s'abstenaient de s'adresser la parole comme on le fait spontanément dans le prolongement d'une assemblée qui se disperse. Sans nous fréquenter ni appartenir à la même génération ou à la même famille, nous nous connaissions tous depuis toujours, membres d'une même tribu avec en son sein des amis et des ennemis,

des alliances et des rivalités, de l'amour et de la détestation, comme dans toute société humaine, et tout cela s'exprimant d'habitude par un goût immodéré pour les mots, le commentaire, le dialogue, l'argutie, la controverse, la dialectique... Mais dans le silence imposé tout s'effaçait, et la parole qui nous était retirée ne laissait entre nous aucun espace, c'est-à-dire que nous étions alors dans l'union la plus étroite. Le silence imposé était ce vide qui nous soudait les uns aux autres et nous rendait inséparablement solidaires.

M'avançant parmi les autres vers la sortie, et Esther marchant à mes côtés, regard bas, je ne me sentais pas prêt à affronter avec elle l'épreuve de la rue, non pas seulement la rue où se trouvait l'atelier de Chamansky mais une rue quelle qu'elle fût, c'est-à-dire à me trouver avec Esther – celle qu'au regard de la morale je n'avais que trop connue et celle qui, depuis quelques minutes, m'était une inconnue – dans une ville à la vue des passants : non seulement le regard des autres sur nous m'aurait gêné, mais je n'aurais pas su comment me comporter avec Esther là où je n'avais encore avec elle – je devrais dire avec elles – aucune habitude, loin de ces lieux de l'intimité où sa présence m'était familière et où nos relations avaient leurs codes : la cuisine et l'office, le salon avec mon vieux Bechstein au milieu (un instrument en partie désavoué), la chambre et le lit avec, preuve d'un crime à punir et accessoire pour en arrêter le coupable, une paire de menottes fixée à un barreau. J'ai donc voulu partir le premier, prenant un congé vague et général au moment de franchir le seuil mais, dans l'alternance des regards d'Esther – le soumis et le frondeur, le timide et le brûlant –, entre le respect attentif des paroles de Chamansky par la jeune violoniste Esther, et la complicité intransigeante, presque criminelle, d'Esther-de-la-nuit, ma concubine

incestueuse, j'ai attendu cette deuxième attitude et cette expression si intense pour quitter son regard, pour rester avec elle dans ce pacte plus fort que tout et dans la perspective de l'éternel rendez-vous qu'elle me fixait ainsi. C'est alors seulement que j'ai pu la laisser en compagnie de mon maître Aaron Chamansky, que désormais je partageais avec elle, et qui la partageait avec moi, franchissant la porte de son atelier et, dans la rue que divisaient comme d'un coup de hache l'ombre et le soleil, sur le trottoir éblouissant, j'ai été envahi par le sentiment qu'une période extraordinaire venait de commencer.

Parmi les participants à la réunion convoquée par Chamansky, certains s'en retournaient perplexes ou sceptiques, mais comme nous avions tous reçu la consigne d'observer la plus grande réserve à l'extérieur, il était bien difficile de distinguer ceux qui, comme moi, repartaient le cœur confiant, dans l'euphorie d'avoir été enrôlés pour la seule aventure qui méritait d'être vécue, même si nos missions restaient encore assez floues, et ceux qui continuaient de ne croire à rien, ni à un fléau meurtrier ni à une quelconque stratégie pour le vaincre. La *quinzaine blanche* qu'avaient décrétée les autorités – histoire de donner un nom à des événements qui maintenant leur échappaient, et pour créer l'illusion qu'elles en gardaient le contrôle – s'ouvrait devant nous comme une saison tout entière de nos existences, avec au bout – même pour ceux qui n'y croyaient guère – un paradis à gagner. J'ai marché par les rues de notre vieux quartier en restant toujours sur le trottoir ensoleillé et, selon l'orientation que prenaient mes pas parmi le labyrinthe des ruelles, j'étais accompagné, précédé ou suivi par mon ombre, et mon esprit s'amusait à accélérer le duo que l'ombre et moi nous formions parmi le ballet général. Je n'ai pas choisi le chemin le plus court pour m'en

retourner chez moi, ce qui d'ordinaire ne me prenait que quelques minutes, j'ai parcouru le ghetto en tous sens, goûtant le plaisir de sentir sous mes pieds le pavé de chaque rue, chacune méritant bien d'être ainsi caressée, flattée par des semelles de souliers. Et j'ai franchi des distances dignes de celles qu'imposent les grandes villes pour aller d'un lieu à un autre. Sous mes pas, notre vieux quartier était devenu une métropole importante. Sans doute étais-je porté par les visions et les propos de mon maître Chamansky, et d'abord ceux qui concernaient la situation de notre ville et l'état du monde, mais ceux-là déjà assimilés par mon organisme et n'affleurant plus à ma conscience, car pendant toute ma déambulation à travers une ville que mes enjambées d'arpenteur dessinaient aux proportions d'une capitale d'Europe ou d'Amérique, je ne pensais plus, à nouveau, qu'à Esther : à celle que j'avais quittée au matin dans la chambre, à celle que j'avais laissée en conciliabule avec Chamansky, à l'être familier et à l'étrangère, à celle que j'espérais retrouver malgré tout, mais à quelle heure et où, dans quelles circonstances, telle était la question maintenant que nos vies avaient pris un tour nouveau. J'ai compris que l'Esther qui, la veille au soir, en même temps que nous dînions, s'était mise au piano, m'appelant auprès d'elle pour jouer Brahms à quatre mains, n'était pourtant pas mon étudiante favorite, celle qui avait déjà en projet de raréfier ses visites et nos leçons, décidée à se consacrer au violon sur les conseils de son maître Chamansky, qui s'était gardé le soin de m'annoncer une telle nouvelle et de m'imposer une telle décision. Et l'Esther qui aurait dû dès ce matin – c'est-à-dire un vendredi, selon ses nouveaux horaires – se montrer affairée dans la cuisine, n'était pas ma servante des anciens mardis, jeudis et dimanches, que probablement je ne reverrais jamais et de qui je recevrais un jour une carte postale, m'informant de son émigration au Canada. J'ai

pris conscience que je n'aurais plus désormais de relations qu'avec une seule Esther, Esther-de-la-nuit, qui avait seulement emprunté quelques aptitudes et quelques attitudes aux deux autres, à celles que j'avais à jamais perdues. J'ai compris que ce long trajet, inventé à travers le ghetto comme le parcours exhaustif de toutes ces rues et ruelles qui, toutes, méritaient mon attention, mon affection, était une façon de donner le temps à Esther de revenir dans un lieu et à une heure possibles pour son apparition, pour son retour auprès de moi, inaugurant une habitude, un mode de vie inédits. Il y avait encore dans la ville plus de silence que de bruit, plus d'ombre que de lumière, car il était encore tôt, mais le premier son que j'ai entendu m'est apparu à la fois comme un bruit et comme une musique, événement qui occupait la totalité de l'espace sonore : c'était une fugue de Bach jouée à l'harmonica. Annoncé par son ombre et débouchant comme un voleur à la tire, à l'angle d'une des plus vieilles et des plus nobles demeures, qui était un repère parmi le dédale du ghetto, un gamin est apparu, avec sur la tête une casquette en papier journal où l'on pouvait encore lire des titres avec le mot *Hache* imprimé en gras. Le garçon s'est planté devant moi en plein soleil, me barrant le chemin avec effronterie, il levait vers moi un regard très clair, plein d'assurance et brillant d'un défi joyeux : il soufflait dans l'harmonica la fugue de Bach comme un voyou qui siffle quelques notes de connivence à un complice.

De retour à la maison, j'ai senti qu'Esther était rentrée en effet, et je l'ai cherchée d'abord dans la chambre, puis dans le salon. C'est dans la cuisine que je l'ai trouvée : elle était de dos, penchée au-dessus de l'évier où elle lavait des assiettes – celles-là mêmes qu'elle avait trouvées dans le placard, la veille au soir, sans hésiter sur leur emplacement –, un tablier était noué sur ses

reins et ses cheveux étaient retenus en un chignon serré. Lorsqu'elle s'est retournée vers moi et qu'elle m'a salué d'un « Bonjour Monsieur », j'ai d'abord cru à une plaisanterie, mais Esther était sérieuse, c'était Esther-du-matin. Je me suis étonné de sa présence, lui avouant ma crainte qu'elle ait décidé de quitter définitivement mon service. Elle ne comprenait rien à ce malentendu, puisqu'elle ne m'avait demandé qu'un aménagement de ses horaires afin de suivre des cours de français : elle m'a rappelé qu'il avait été convenu entre nous qu'elle n'arriverait désormais qu'à 10 heures du matin les mardis et les jeudis, et qu'elle compenserait les heures perdues en venant chez moi les vendredis. Nous étions le premier de ces nouveaux vendredis... Je ne savais quoi penser mais j'étais prêt à tout accepter, à tout croire et, dans ma surprise, j'étais plus rassuré que désespéré, en dépit des apparences : car si la réalité d'Esther ne cessait de m'échapper, une Esther au moins était de retour, que je croyais avoir perdue. Pourtant, il fallait bien qu'il y ait une perte : n'allais-je retrouver Esther-de-la-nuit, comme par le passé, qu'une fois par mois, le dernier soir, alors que la veille, dans la nuit du premier jour, je croyais l'avoir gagnée pour toutes les nuits ? Son service terminé, Esther m'a salué, jusqu'au dimanche, un jour où ses heures de ménage restaient inchangées.

En cette même journée du vendredi 2 août, commencée de bonne heure dans l'atelier de mon maître Aaron Chamansky, la sonnette a retenti à 5 heures de l'après-midi comme dans une période qui me semblait maintenant lointaine et révolue : c'était mon étudiante Esther et, pour le coup, je lui ai avoué mon étonnement, convaincu qu'elle avait renoncé au piano pour se consacrer exclusivement à son instrument d'excellence, le violon, comme je me l'étais entendu proclamer le matin même,

de la bouche d'une personne que je tenais en grande estime et qui semblait jouir sur elle d'une pleine autorité. Esther-de-l'après-midi s'est montrée embarrassée, et confuse de s'être mal fait comprendre : elle pensait m'avoir dit qu'elle continuerait le piano comme une formation musicale complémentaire, mais au même rythme que par le passé. Elle m'avait simplement demandé de remplacer par le vendredi notre cours particulier du lundi car, en ce seul jour du début de la semaine, un jeune et brillant violoniste de l'Académie de musique de Budapest, Sándor Végh, lui-même l'élève de Nándor Zsolt, d'Imre Waldbauer et de Leó Weiner – elle insistait sur les noms comme dans un effort de réalisme destiné à m'ouvrir les yeux –, viendrait donner dans notre ville des leçons qu'elle souhaitait suivre. Je devais afficher une mine éberluée, n'ayant gardé aucun souvenir de tous ces détails : pour me convaincre par des arguments plus émouvants, Esther-de-l'après-midi a ajouté qu'il n'y avait aucune raison pour elle de renoncer à son instrument et à son enseignement préférés pour l'instrument, le violon, dont il lui semblait plus raisonnable d'espérer un métier, et elle a affirmé qu'elle ne voyait dans la spécialisation intensive qu'une forme d'aliénation. Sa déclaration suivante n'a pas été pour moi la plus convaincante, ni la plus rassurante, puisqu'elle a conclu en m'avouant qu'elle ne s'interdirait pas encore une troisième voie dans la musique, si une telle opportunité se présentait. Pour la première fois, j'ai trouvé qu'Esther-de-l'après-midi, mon étudiante favorite, la plus intuitive et la plus merveilleusement douée, manquait peut-être de modestie, et d'un minimum de doute sur ses capacités. C'est à cet instant aussi que j'ai imaginé d'autres équilibres et d'autres échanges dans la vie d'Esther que ceux grâce auxquels elle finançait ses cours avec moi par sa présence chez moi certains matins. Mais Esther était là, plantée devant moi, et

comme impatiente que nous prenions nos places sur la banquette devant mon vieux Bechstein: son sourire doux et navré me signifiait que j'avais trop vite radicalisé et dramatisé de légères modifications dans ses dispositions, que je m'étais trop vite résolu à l'idée d'avoir perdu Esther-du-matin et Esther-de-l'après-midi. Toutes deux étaient là, de retour dans ma vie et dans ma maison, en cette nouvelle journée de leur présence à l'une et à l'autre, le vendredi, et désormais ce serait Esther-de-la-nuit qui me manquerait en elles, car aussi bien mon étudiante musicienne que la jeune fille de ménage avaient retrouvé avec moi le ton particulier des relations que chacune d'elles entretenait avec son maître. Cette première leçon un vendredi a été spécialement exaltante puisque nous étions désormais affranchis de toute interdiction et que nous pouvions enfin vérifier et mettre à exécution, dans l'interprétation de la *Sonate opus 106* de Beethoven, tout ce que nous avons longuement étudié et préparé face à la partition tant de fois déployée au-dessus du clavier silencieux. Esther s'est mise à jouer et aussitôt cela a été un prodige, un miracle musical: jamais mon vieux Bechstein, qui avait connu les mauvais traitements et les coups de poing de mon oncle Karoly, encore pianiste de taverne avant de découvrir sa vocation de boxeur à Chicago, n'avait retenti à l'interprétation d'un chef-d'œuvre qui atteignait elle-même au chef-d'œuvre. C'était, pour mon vieux compagnon de travail, en ce vendredi unique, la récompense de toute une vie modeste et laborieuse, et pour moi la confirmation qu'une période exceptionnelle, qu'une sorte d'état de grâce avait commencé.

Conformément au vœu et au dispositif conçu par mon maître Aaron Chamansky, notre vieux ghetto s'est mis à résonner nuit et jour, jour et nuit, de musiques qui venaient de partout, aussi bien de la rue que des cours ou

du fond des maisons, aussi bien des liturgies latines de la chrétienté médiévale, que du paganisme enfiévré des steppes russes, aussi bien du vieux folklore yiddish que de la musique savante des grands maîtres classiques, romantiques ou modernes. On aurait dit qu'il y avait des musiciens sur tous les toits, dans toutes les caves, et tout cela sans conflit ni dissonance, sans excès ni surenchère car, malgré l'étroitesse des voies et l'exiguïté des logements dans notre quartier, il y avait au-dessus des toits comme dans les cœurs un espace assez vaste pour que les musiques se répondent sans se heurter, et constituent ensemble un programme harmonieux, une continuité mélodieuse. Dans une telle ambiance, la soirée était légère et l'optimisme l'emportait sur la mélancolie qui arrive avec la fin du jour, répétition quotidienne, sur un mode mineur, de la fin de toute vie. A 9 heures du soir, la sonnette a retenti, trois coups vifs, impatients. Je suis allé ouvrir sans savoir à quoi m'attendre et pensant au petit messenger bouclé et joufflu, avec sa menotte potelée, qui s'enhardissait peut-être après son premier succès. Sur le palier, j'ai trouvé Esther – était-ce bien Esther-de-la-nuit, la seule dont la visite pouvait correspondre à une telle heure? –, les bras chargés de paquets, souriante et la chevelure en désordre, avec une mèche lui tombant sur le front et sur les yeux. Elle se comportait comme une de ces jeunes femmes modernes et actives que l'on voit dans les films américains, de retour à la maison après une journée bien remplie, et qui retrouve avec bonheur son homme et le décor de sa vie privée. Je me sentais comme un personnage de roman et quand, la porte à peine refermée, sous la lumière du vestibule, Esther a déposé par terre ses emplettes, m'entraînant avec elle sur le sol, tirant ma chemise hors de mon pantalon et troussant sous moi sa robe légère, appelant mes mains au contact de sa peau nue si douce, en haut des cuisses, j'ai eu l'impression d'avoir imprudemment

ouvert, à un chapitre auquel je n'étais pas encore arrivé, le livre de mon existence.

Je sentais ma vie prise entre deux mouvements contraires, d'une part celui d'un désordre imprévisible et aléatoire qui déplaçait en tous sens les pièces de mon ordre ancien, comme pour en expérimenter la combinatoire, d'autre part celui de l'arrivée irrésistible d'un ordre nouveau qui dépassait les individus, emportait leurs organisations personnelles dans une gravitation collective plus générale, et qui se présentait comme une promesse souriante, alors que toute configuration de masse contient toujours la menace d'une catastrophe. J'avais renoncé à maîtriser les mouvements de ma vie privée et, à vrai dire, je découvrais en avoir une, entièrement constituée de mes relations avec Esther, ma jeune nièce et ma maîtresse, ma jeune fille de ménage et mon étudiante favorite. Tous mes élèves ont accouru à nouveau, je les retrouvais tous et je n'avais à regretter que le pauvre Antonín, mais la place qu'il laissait libre a été vite occupée et j'ai dû faire face à un afflux de postulants. Faire de la musique était devenu une activité obligatoire et vitale, comme manger, boire ou dormir, et tous les dépositaires d'un quelconque savoir musical ont dû accepter une charge d'enseignement, qui parfois s'ajoutait à une place d'instrumentiste dans l'une ou l'autre formation de défense contre *La Hache*. Les plus perspicaces entrevoyaient bien que c'était toute l'organisation sociale qui peu à peu était appelée à se modifier et, en premier lieu, la hiérarchie des situations et des professions, le petit peuple des musiciens étant promis à une irrésistible ascension. Les responsabilités habituellement assumées par les hommes politiques, les hauts fonctionnaires et les officiers supérieurs de l'armée, ainsi que par les banquiers, les capitaines d'industrie, les héritiers de grandes fortunes et parfois les

anciens aristocrates, c'est-à-dire la conduite des affaires du pays aux postes de commandement, la défense supposée de ses intérêts, la cohésion, la sécurité et le bien-être de la population, étaient maintenant mobilisées par un impératif et une urgence uniques : combattre et vaincre *La Hache*, du moins à l'échelle de notre ville, qui devenait un modèle réduit, une maquette de toute l'organisation politique et sociale. Or, ce combat et cette victoire étaient désormais entre les mains de nos musiciens, reléguant les autres professions et les positions de pouvoir traditionnelles à des rôles de second plan. Des bouleversements se profilaient dans la gestion et l'administration de notre ville, auxquels tout le pays était attentif. On reconnaissait à nos chefs d'orchestre une autorité de chefs d'armée – bientôt peut-être de chefs d'État – et de fait la musique se voyait confier les pleins pouvoirs dans notre cité. Ceux qui ne pratiquaient qu'en amateurs étaient pressés de s'enrôler et de se mettre au service de la défense publique. Mais tous ces changements ne se sont révélés qu'au fil des jours, car ce qui dominait, dans les premiers moments de la période dite *quinzaine blanche*, c'était l'explosion spontanée et anarchique d'un hédonisme musical. Pour jouer de la musique, tout était permis, toutes les heures du jour et de la nuit, tous les espaces publics ou privés, à la ville comme en pleine nature, dans les environs. Il n'était plus nécessaire de réquisitionner les musiciens, car tous se portaient volontaires et la musique s'organisait en formations cohérentes et aguerries, ou disparates et inexpérimentées, sans hiérarchie et avec seulement de la variété et de la diversité dans l'émotion, dans l'expression, dans la beauté. Les missions les plus agréables revenaient aux musiciens jouant des instruments légers et transportables, comme les flûtes, les trompettes, les cors, les hautbois, les trombones, les clarinettes, les violons, les altos, les accordéons, les guitares, les mandolines,

les cithares et les tambours, car ceux-là étaient appelés à former des escouades, des bataillons, à défiler et à circuler. Parfois on voyait une symphonie de Haydn ou de Mozart, de Beethoven ou de Brahms monter la garde sur les berges du Danube, un concerto de Chopin ou de Liszt camper dans une clairière, un poème symphonique de Borodine ou de Rachmaninov, de Sibelius ou de Berlioz, tourner autour de la ville, une ouverture de Verdi ou de von Weber patrouiller à travers champs, un prélude, une fantaisie de Liszt encore ou de Janáček s'aventurer dans une forêt, un quintette de Rimski-Korsakov, un septuor de Saint-Saëns gravir une colline pour occuper une position sur un sommet, une suite, une sérénade ou une romance de Smetana, de Glinka ou d'Albeniz défendre un pont, la *Suite scythe* de Prokofiev déferler irrésistiblement sur un boulevard. On pouvait voir passer dans les rues du centre un gracieux concerto pour mandolines de Vivaldi, ou la *Water Music* de Haendel arpenter une esplanade, la *Moldau* de Smetana descendre vers le ghetto, les *Danses de Bohême* ou une *Rhapsodie slave* de Dvorák prendre d'assaut un tramway pour atteindre plus vite un faubourg, la *Symphonie fantastique* de Berlioz ou la *Symphonie domestique* de Richard Strauss se diriger vers une porte de la ville, pour s'avancer vers un village des environs, au crépuscule. Dans les artères plus étroites, sur les places resserrées, c'était un quatuor de Brahms ou de Schubert, de Janáček ou de Bartók, ou encore des *Lieder* de Schulz, de Wolf ou de Mahler. Les bataillons, les régiments de la musique défilaient en rangs serrés, c'était une armée sans cavalerie ni artillerie, seulement des fantassins, et c'étaient des soldats sans fusils ni baïonnettes, seulement des instruments à corde, à vent ou à percussion, c'était une armée dont seuls les orchestres montaient au front, et dont les mouvements de troupes s'effectuaient toujours le cœur léger, comme à la parade. La bataille

ne laissait dans l'air aucune fumée âcre de poudre noirâtre, mais seulement les traînées transparentes des mélodies, et les impacts invisibles des rythmes. La beauté de la musique faisait irruption à tout moment, dans la vie de tous les jours, de façon si inattendue, si saisissante, elle ravissait tellement l'esprit qu'on en oubliait son côté utilitaire, thérapeutique et préventif, ou sa mission stratégique et militaire: pourtant, les succès de la musique sur le terrain furent éclatants, et dans tous les quartiers ou faubourgs, dans toutes les campagnes avoisinantes, bien défendus par de sincères musiciens et par un répertoire émouvant, *La Hache* fut réduite au silence, on n'entendait plus son sifflement ni le coup mat, lugubre, qui précédait le titubement mortel de quelque victime. Dans une ivresse collective, et toutes classes sociales confondues, la population ne douta plus de la victoire. Par une voie bien différente de celle imaginée par ses dirigeants en déroute, notre ville était effectivement promise à devenir le centre du monde, sur lequel le regard de tous les peuples ne pouvait manquer de se porter, trouvant chez nous l'exemple d'une résistance et d'une victoire contre l'ennemi le plus sournois que le genre humain ait eu à connaître: on viendrait bientôt chez nous pour examiner notre situation, et s'inspirer de notre propre inspiration, pour connaître par anticipation l'avenir promis à chaque nation, et le destin du monde en général.

On aurait pu s'attendre à ce que les grincheux, les réfractaires à la musique, tous ceux qui restent insensibles aux modifications des contours du monde visible ou invisible par les ondes musicales, qui continuent à percevoir en musique la même réalité que l'on éprouve sans elle, inchangée, et chez qui la métamorphose du sensible et du perceptible par la magie de l'art musical ne s'effectue pas, on aurait pu s'attendre à ce que tous

ceux-là finissent par se boucher les oreilles, par réclamer des espaces de silence et par militer pour le droit à la surdité. Car il y a ceux, en effet, qui entendent la musique sans la distinguer de tous les autres sons, sans y trouver une raison particulière de bonheur et d'optimisme, comme on boirait du vin indifféremment de tout autre breuvage désaltérant, et sans y trouver d'ivresse. Le silence n'était pas banni, proscrit et, selon les analyses de Chamansky – qui remontaient à la période dite d'observation, rebaptisée par lui la *Symphonie du silence* –, il était intégré à la musique elle-même, qui ne pouvait surgir que dans un milieu préparé pour elle par l'accalmie des sons, c'est-à-dire par un silence lui-même musical – sorte d'attention de l'espace et de prédisposition aux ondes, à l'événement, qui vont y advenir –, car la musique n'était jamais uniforme ni continue, elle tenait ses positions dans l'espace et prenait ses tours dans le temps, elle n'était ni massive ni étale comme la lumière du soleil dans un ciel d'été, c'était plutôt des feux d'artifice qui éclataient en différents points d'un firmament nocturne. Chaque note était une de ces boules de feu qui brûlent et qui brillent, ne faisant admirer les arabesques colorées de leurs trajectoires, de leurs enlacements, puis leurs explosions en bouquets voluptueux, extatiques, que pour finalement s'éteindre doucement, absorbées par la nuit, et saluer l'empire tout-puissant des ténèbres silencieuses. La musique n'était jamais assourdissante ni lassante, elle nous effleurait comme une caresse, elle nous prenait par la main pour nous entraîner passagèrement dans une couche de temps, pour nous emprisonner dans une durée fragile et transparente et nous en libérer bientôt, elle nous éclairait le visage et la conscience d'une lumière douce et éphémère. Désormais, un paysage trop longtemps privé de musique, et seulement livré à ses bruits naturels, semblait incomplet comme les images du

cinéma muet. La musique était réinventée comme la compagne inséparable du monde visible, parfois sa veuve lorsque le visible s' est absenté. Toute la musique de tous les temps ne semblait avoir été cr e e et accumulée pendant des siècles, dans tous les pays, sur tous les continents, depuis la Mésopotamie, la Palestine, l'Égypte, l'Inde, la Chine et la Gr ce antiques, jusqu'à la Vienne d'hier, en passant par Byzance, les polyphonies du Moyen Age, la Renaissance vénitienne, française, flamande, anglaise ou espagnole, que comme réserves destinées à l'époque que nous vivions, pour nous permettre de répondre à la menace d'une fin de tout, dans le silence ou le bruit.

Pour les musiciens qui, comme moi, étaient assignés à poste fixe par la lourdeur d'un instrument peu mobile – en dehors des pianistes, c'était aussi le cas des clavecinistes, des contrebassistes, des harpistes, des organistes, des percussionnistes... –, des rotations étaient organisées, on aurait pu dire des tours de garde, et nous changions de lieux autant pour notre propre plaisir qu'afin que le répertoire que chacun de nous possédait ne fût pas rejoué et resservi indéfiniment dans la même position à défendre, et ne finisse par perdre de son pouvoir. Dès le surlendemain de la réunion chez Chamansky, un message porté par le petit Mercure bouclé et joufflu, à la menotte potelée, m'a informé que le premier secteur que j'aurais à tenir était aux avant-postes du ghetto, en fait dans le jardin zoologique qui lui était attenant, puisque l'histoire de l'urbanisme dans notre ville avait voulu que notre quartier f t mitoyen de celui des animaux sauvages ou exotiques. Au milieu des décors de ciment évoquant l'Afrique ou l'Asie, où évoluaient les tigres impatients et les lions impassibles, ainsi qu'un couple d'éléphants amnésiques et acari tres, une girafe vieille fille, une bande d'ours turbulents et

chamailleurs, un congrès de perroquets dialecticiens, et quelques singes méditatifs et tristes – une transposition en miroir du ghetto, en somme... –, un petit salon de thé disposait d'une estrade avec un piano. On avait ouvert toutes les baies vitrées afin que la musique se répande aussi sur la terrasse et à l'extérieur, vers les bêtes derrière les barreaux de leurs cages, et vers les hommes derrière les grilles du zoo. La question s'était d'ailleurs posée de déterminer si les animaux étaient menacés par *La Hache*, et notamment les grands primates si proches de nous – certains n'ont pas manqué de prétendre que si le ghetto était vulnérable au fléau, alors le zoo le serait aussi –, mais il y avait en tout cas, parmi la population de cette arche de Noé, un patriarche philosophe qui méditait à longueur de journée, le regard perdu, la tête penchée et posée sur sa main : cette attitude du vieil orang-outang me rappelait celle que j'ai si souvent observée chez Chamansky.

L'exemple donné par le ghetto, inspiré et discrètement coordonné par Chamansky, avait été massivement suivi par le reste de la ville avec deux ou trois jours de retard, lorsqu'il était devenu évident que la musique dite de grand répertoire constituait la prévention la plus efficace contre l'épidémie. Si l'on se représentait l'ennemi comme une armée invisible, alors on pouvait voir dans nos violons, nos violoncelles, nos trompettes, nos flûtes, nos clarinettes et nos grosses caisses autant de fusils et de baïonnettes, de mitraillettes et de mitrailleuses, de grenades et de canons capables de l'intimider, de le contenir, et même de contre-attaquer pour le mettre en déroute et le mettre en pièces. Si *La Hache* restait un ennemi immatériel, qui ne se manifestait au moment de frapper que par un sifflement suivi d'un coup lugubre, c'était la musique qu'il redoutait et c'était elle qui appréhendait ainsi, en creux, ses contours sinon sa consis-

tance : le repoussant victorieusement, la musique recevait du fléau une sorte d'empreinte négative, et c'était comme deux armées qui s'affrontent au corps à corps. Même si l'adversaire restait masqué, nos fantassins-musiciens, qui avaient prise sur lui, éprouvaient le sentiment d'être à son contact et de percevoir quelque chose de sa matérialité physique, qui réduisait le mystère de cette horde barbare sans visage. Ce qui s'avérait insupportable à notre ennemi, ce qui lui infligeait une blessure mortelle, c'était la beauté de la musique, et cela, d'une certaine façon, lui dessinait un visage qui aurait eu des oreilles. D'ailleurs, nos grands-mères s'efforçaient de raconter aux petits-enfants une histoire de l'époque et des événements présents où le Mal qui nous frappait était incarné par des êtres susceptibles de se laisser décrire et représenter, avec leurs physionomies et leurs grimaces hideuses. Les images les moins pittoresques, mais non pas les moins effrayantes, ont montré notre ennemi comme un sombre chevalier du Moyen Age, colosse en armure d'acier noirci, le visage caché derrière un heaume aux ouvertures étroites qui pouvait laisser croire – horreur et frayeur suprêmes – qu'il n'y avait aucune tête, aucun visage derrière le masque de métal, seulement un vide où la musique viendrait résonner et s'amplifier intolérablement et fatalement. Et alors ces chevaliers venus d'un temps lointain n'étaient peut-être que des robots privés de chair et de sang, et appartenant à l'avenir. Toutes ces histoires, toutes ces images, toutes ces incarnations du Mal inventées par les grands-mères pour les petits enfants étaient souvent acceptées et adoptées par les plus grands, qui éprouvaient le besoin de donner une figure à l'ennemi. Mais les musiciens qui nous défendaient, qui étaient les véritables héros du jour, sans cesse sur le champ de bataille puisque la ligne de front, le contact avec les lignes adverses, était la musique elle-même, là où elle était jouée, là où elle

se faisait entendre, ceux-là savaient bien que l'agresseur n'avait ni casque ni armure, ni corps, ni visage, ni cerveau. Et qu'il était seulement un principe de haine de la vérité du Beau : cela, chacun de nos musiciens le sentait du bout de ses doigts sur les cordes de son violon, ou du bord de ses lèvres soufflant dans sa flûte l'air qui se transformait en notes de musique, projectiles infailibles qui ne rataient jamais leur cible.

Au cours de la réunion suivante, convoquée par Chamansky, il avait pris la parole et tenu des propos qui, pour certains d'entre nous, restaient énigmatiques, voire hermétiques. Si je tente de restituer approximativement ses paroles, voici la trace qu'elles ont laissée dans ma mémoire : « Nous avons commis la naïveté de croire que l'offensive dont notre ville et notre population sont la cible et les victimes sont celles d'un ennemi juré, désirant notre perte. Ce sont une analyse et une pensée à courte vue, même si, du fait de ces attaques, certains de nos concitoyens sont bien morts avant leur heure, et dans des conditions inexplicables. Encore que, sur ce point, il soit possible d'imaginer que les victimes comptabilisées, et tristement mises au crédit de *La Hache*, sont des malheureux qu'une autre mort imprévisible et accidentelle attendait de toutes façons, au même moment et dans les mêmes lieux. Dans cette hypothèse, *La Hache* n'aurait fait que substituer une mort à une autre, et ses victoires funèbres seraient autant de morts détournées, falsifiées, usurpées. Car si la mort a des circonstances concrètes, perceptibles et analysables, ses raisons profondes et sa réalité nous restent un mystère insondable. Et d'ailleurs, la mort pourrait bien agir sans liste préétablie, sans plan prédéterminé, sans partition : ne serait-elle pas, de nous tous, la Grande Improvisatrice ? J'avance cette idée sans doute terrible que ceux qui sont morts devaient mourir. Et aujourd'hui je révisé

mon point de vue jusqu'à mettre en doute les intentions, les motivations ultimes du mal qui nous frappe – si tant est que ce mal soit doué de motivations et d'intentions, c'est-à-dire d'une volonté organisée et consciente, logée dans un quelconque organisme –, et je constate que cette offensive meurtrière d'un fléau pour le moment immatériel s'est d'abord manifestée par ses effets, tandis que les causes et les motifs nous restent inconnus. Le premier de ces effets a été de réveiller et de susciter chez nous la défense et la contre-offensive auxquelles nous assistons, qui ont mis un certain temps à se concevoir, à se dessiner, à être admises et adoptées et qui, sous l'apparence d'une grande bataille ou même d'une guerre livrée contre un ennemi dont nous ne savons rien, est peut-être une révolution interne, c'est-à-dire une lutte et un bouleversement entièrement enclos en nous-mêmes, et dont le mouvement irrésistible sera d'imposer, contre tous les malheurs de l'Homme, qui sont principalement esthétiques, un empire du Beau dont les avant-postes, de même que l'état-major et les instances suprêmes, résident dans la sphère de la musique, telle est du moins ma conviction sur ce dernier point. Dans cette hypothèse que j'échafaude, le combat n'est plus entre *La Hache* et nous, défendus par nos musiciens, mais à l'intérieur de la musique elle-même. Car il y a ceux qui jouent la musique pour qu'elle se fasse et ceux qui se jouent d'elle pour se faire eux-mêmes. Je ne peux concevoir une musique qui existerait en soi, sans les musiciens et leurs instruments, car la musique est liée aux êtres et aux objets d'où elle émane, et d'où lui vient sa fin lorsqu'ils se taisent. Je ne peux donc concevoir de musique séparée des hommes, coupée d'eux, indépendante de leurs caractères, de leurs personnalités, de leurs sensibilités, de leurs passions, et donc aussi de leurs travers et de leurs turpitudes. Les œuvres de la peinture peuvent être créées et naître dans un état de grâce de

l'artiste, puis s'éloigner de lui, devenir indépendantes et continuer d'exister en restant intactes, telles qu'au premier jour, sans aucune relation avec le devenir incertain de leur auteur, passé le moment privilégié de la création. Un chef-d'œuvre de la peinture existe en soi et fait oublier la main du créateur qui fut aussi un interprète unique et définitif. Tout autre est le sort de la musique et de ses œuvres, qui continuent de dépendre des musiciens et de leurs instruments, de leurs mécènes publics ou privés, de l'administration des orchestres, de l'architecture et de l'acoustique des salles de concert, du dynamisme des amateurs et de la pratique en famille, de l'enseignement musical et de la transmission des savoirs théoriques et techniques, de la politique artistique et culturelle des gouvernements et du rôle qu'ils entendent faire jouer à cet héritage sacré d'Apollon. Et ainsi, la victoire des chefs-d'œuvre de la musique n'est jamais définitive, ni acquise une fois pour toutes et pour toujours. La question qui se pose aujourd'hui, dans cet avènement de la musique et dans son irruption parmi la sphère du politique, est celle des ambitions les plus élevées, mais aussi celle des entreprises les plus basses, les plus médiocres, les plus criminelles, dont le musicien, qui est avant tout homme, est capable. Allons-nous échapper grâce à la musique aux défauts de nos systèmes de gouvernement, et aussi à nos égoïsmes d'individus et à nos misérables projets personnels ? Allons-nous renoncer, individuellement et collectivement, à tout ce qui n'est pas digne de la musique ? Ou allons-nous livrer la musique aux pires enjeux ? La musique va-t-elle nous sauver, ou allons-nous nous perdre en l'abandonnant à ceux qui sont prêts à la compromettre, à la corrompre, à la souiller ? De cette sphère idéale où le politique serait entièrement soumis à l'esthétique, allons-nous retomber jusque dans cette boue affreuse, pire que tout, où l'esthétique est soumise au politique, pour trahir le Beau

en soutenant le Mensonge ? Pour le moment, je ne peux que vous recommander à tous de jouir pleinement de chacune de ces journées, dont il n'y a sans doute aucun exemple dans l'Histoire, même si l'on remonte aux temps dionysiaques et apolliniens de la Grèce antique, des noces de l'ordre et de la beauté, de la volupté et de l'extase, de l'ivresse et du mythe, qu'accompagnent les cortèges de silènes et de nymphes. Profitons pleinement de nos dithyrambes, de nos hyménées et de nos scolies, ne lâchons plus, nuit et jour, nos lyres, nos luths et nos syrinx. Car, à vrai dire, je doute moi-même de ce que nous vivons, c'est-à-dire de ce que nous entendons dans l'air de notre quartier, dans les rues de notre ville, dans nos campagnes et dans nos villages. »

A nouveau, j'ai eu le sentiment que tout allait très vite et, dès la deuxième semaine de ce que plus personne n'appelait la *quinzaine blanche*, toute la ville et toute notre contrée avaient basculé dans la musique. D'ailleurs plus personne n'attendait les avis ni les secours des autorités politiques et administratives en pleine débâcle, face à ce qui prenait l'allure d'une révolution d'un genre nouveau : prise de pouvoir sans pouvoir convoité et sans violence, prises de fonction sans équivalences entre ceux qui laissent la place libre et ceux qui occupent une place différente, inventée en remplacement de la place laissée vacante... Des règles du jeu se substituaient à la loi sans s'opposer à elle, tout simplement en l'ignorant : ainsi, le chef d'orchestre de l'opéra, le directeur du Conservatoire de musique, tel compositeur de renom, sont devenus du jour au lendemain des personnalités bien plus importantes que le maire, que le gouverneur de la province ou que le chef d'état-major des armées dans la région. D'ailleurs, les rapports hiérarchiques et le protocole s'inversaient spontanément : d'habitude, le chef d'orchestre de l'opéra ou le directeur du Conser-

vatoire de musique auraient répondu avec empressement, voire avec servilité, à la convocation du maire ou du gouverneur, et se seraient présentés au garde-à-vous dans les bureaux d'un général ou du chef de la police. De telles convocations ont bien été lancées par les représentants des pouvoirs publics et des forces militaires en déroute, inquiets de leur disqualification, du risque d'être débordés et renversés, et encore dans l'espoir ridicule de garder un semblant de contrôle sur la situation et sur les événements, mais les personnalités convoquées, trop occupées par les tâches exaltantes du jour, n'ont guère jugé utile de répondre à de telles demandes, ni de se déplacer pour comparaître devant leurs anciens supérieurs, à qui ils ont proposé en revanche – avec une désinvolture inconcevable quelques jours plus tôt – des rendez-vous dans les salles de concert, dans les salons de musique, dans les préaux des écoles, dans les jardins publics, en pleine rue, ou le long des champs de blé, c'est-à-dire là où les orchestres, les chorales, les formations et les musiciens de toutes sortes se produisaient pour le salut public. Les anciens pouvoirs publics locaux ne pouvaient plus compter sur le soutien du pouvoir central, ni sur des renforts qui auraient été dépêchés de la capitale, pour remettre de l'ordre dans une ville de province en pleine sédition. Si notre cité n'avait pas été composée d'une mosaïque de communautés et de minorités, sans majorité nette, l'occasion eût été idéale pour quelques mouvements séparatistes. Inquiet d'une impuissance égale à celle de ses représentants locaux, et d'une possible contagion, l'État prenait soin de se tenir à l'écart, de ne se risquer dans aucune intervention, et la décision avait été prise en haut lieu de nous abandonner au pire. Pour quelque temps, c'était le meilleur qui nous arrivait. La pression du pouvoir central sur les organes d'information était toute-puissante, et l'image que nous recevions de notre situation dans la presse nationale,

comme sur les ondes de la radio, était surprenante, bien que non dénuée de quelques étranges vérités : ce qui se produisait dans notre ville était en somme présenté comme une grande saison musicale, un festival de l'été improvisé dans une joyeuse anarchie par une population dont les têtes subissaient depuis trop longtemps l'échauffement d'une canicule exceptionnelle. Il n'était plus question d'une épidémie, de l'attaque d'un fléau, d'une guerre contre un ennemi invisible, mais d'une sorte de fête pour se distraire des calamités du climat. C'était une guerre pourtant, ou plutôt, comme l'avait bien vu Chamansky, une révolution. Et donc, c'était une fête aussi, du moins, dans un premier temps ! Quand est arrivé le milieu de ce que les anciennes autorités municipales, pour imposer leur marque sur les moments que nous vivions, avaient continué d'appeler la *quinzaine blanche*, il n'y avait déjà plus aucune de ces anciennes autorités encore en mesure de se faire entendre de qui que ce fût, ni de proclamer quelque nouvelle couleur pour les semaines et les mois des temps à venir. Parmi la population l'ambiance était indescriptible, c'était une légèreté inconnue qui s'était emparée des êtres, la musique était une force infiniment douce et gracieuse, mais capable cependant de rivaliser avec la pesanteur et d'atteindre à un rapport d'équilibre avec toutes les autres forces et toutes les lois de la nature, elle réalisait le triomphe de l'art sur les aspects prosaïques de la vie de nos concitoyens.

Les pas dont j'avais aimé imprimer la caresse sur les pavés des rues et des ruelles de notre vieux ghetto ne touchaient plus le sol : seule leur ombre, projetée par la musique – tantôt longue et étirée, tantôt ramassée et compacte, selon la source et l'instrumentation –, parcourait la ville comme les notes sur les portées d'une vaste partition. Même les images étaient devenues des

sons musicaux, et j'ai souvent pensé aux analogies que Chamansky employait comme argument pour rapprocher les instruments d'optique et les instruments de musique. Je me suis souvenu l'avoir entendu évoquer les théories de Kircher, qui le premier appliqua à l'acoustique les lois de l'optique, considérant que le son est le *singe de la lumière* et qui, dès la fin du XVII^e siècle, dans sa *Phonurgia nova*, décrivait le porte-voix et interrogeait le phénomène de l'écho. C'est aussi lui qui, continuant de faire de la musique une branche des mathématiques pour concourir à une harmonie générale et divine des nombres, fut l'inventeur de l'*Arca musarithmica*, une machine à composer. Ce même Kircher, précurseur du soin des maladies par la musique, n'avait-il pas à sa façon prophétisé que la musique est un remède contre ce qui nous menace, et dont la forme extrême est tout simplement la mort ? Chamansky avait été aussi très attentif aux recherches du compositeur russe Scriabine et à sa tentative d'atteindre à une œuvre d'art total conduisant à l'extase collective, associant les images et les sons grâce à l'invention d'un clavier à couleurs, dont les chromatismes couplaient les notes musicales à la lumière, témoignant d'une vision du monde où tout est vibration, grâce à quoi toutes choses peuvent entrer en résonance et en sympathie mutuelle. Chamansky partageait avec Scriabine son goût pour la magie, pour les rituels, pour l'alchimie, et son passé d'ingénieur en optique reversé et investi dans son métier de luthier le rendait particulièrement sensible aux projets du compositeur russe d'élaborer les instruments d'un art global, associant l'ouïe, la vision, l'odorat et le toucher, et de construire un orgue à lumières et à parfums, dispensateur de caresses. Pour l'heure, *La Hache* semblait contournée et elle ne sévissait plus guère que dans quelques recoins oubliés, encore à l'écart de nos patrouilles de musiciens qui sillonnaient la ville et la contrée en tous

sens. Mais des instructions avaient été données, et ces quelques isolés étaient désormais sous la protection des bergers, des gardiens de vaches, de porcs ou de chevaux, généralement habiles au pipeau, à la flûte de Pan ou à l'harmonica qui distrayaient leur solitude. Comme le répertoire musical que l'on opposait maintenant au fléau ne comportait plus aucune restriction, on avait informé quelques paysans perdus dans leur ferme au fond d'une vallée ou dans leur refuge de montagne qu'ils pouvaient, aux différentes heures du jour et de la nuit, entonner quelques chansons paillardes, siffloter quelques vieilles rengaines, ou transposer les airs de carillons pour les jouer avec les cloches de leurs bestiaux.

Lorsque, pour la première fois, je me suis rendu au jardin zoologique – autre ghetto, symétrique et contigu du nôtre, et l'un comme décalqué sur l'autre de part et d'autre d'un pli –, afin d'y prendre mon poste au piano, sur la petite estrade tournée vers le rocher des singes méditatifs et tristes, je me suis souvenu de ces après-midi de mon enfance où ma sœur Lenke, un peu ma mère aussi, m'emmenait là feuilleter ces pages d'un album géant et animé de la faune universelle et, retrouvant le décor du salon de thé, vieille bonbonnière pleine de dorures et de tentures d'un rose fané, je me suis senti dans la peau d'un de ces vieux pianistes dont j'avais plaint le sort, singeant les Kalkbrenner, les Moscheles, les Thalberg, les Rubinstein et autres dieux du clavier de salon, mais réduits à agrémenter d'un peu de décoration supplémentaire – vaguement musicale, mais tellement liée au mobilier Biedermeier et à la vaisselle aux armes de l'empereur François-Joseph – des assemblées de veuves joyeuses, gourmandes, volubiles et comme nubiles à nouveau, à l'heure du thé. J'ai d'abord été soulagé de découvrir que je ne serais pas seul, et que mon rôle ne serait pas de ressusciter une fois de plus

les silhouettes de Liszt ou de Chopin pour des dames un peu presbytes et dures d'oreille, puisqu'une jeune femme était déjà là, occupée à accorder un violon devant une pile de partitions que j'ai aussitôt imaginées être toute la littérature pour piano et violon que nous aurions à déchiffrer ensemble : le *Duo en la majeur* et la *Fantaisie en ut majeur* de Schubert et ses trois sonates pour piano et violon, les trois sonates de Schumann, les trois de Brahms, sans compter Dvorák, Grieg et Smetana... Quel n'a pas été mon trouble, en approchant, de trouver à la jeune violoniste des traits de ressemblance avec Esther, mon étudiante favorite – comme j'avais trouvé cette même ressemblance à la Mort venue frapper à ma porte quelques secondes avant minuit, le 31 juillet –, mais sans d'abord constater que c'était elle, tout simplement, car je ne connaissais mon Esther-de-l'après-midi que dans ses attitudes de pianiste, et de la voir manipuler un violon faisait d'elle une inconnue, dont l'intimité avec cet instrument m'était étrangère, c'est-à-dire que j'étais exclu de cette intimité comme étranger. J'avais déjà marmonné les mots : « Bonjour mademoiselle... », par chance à mi-voix, car elle ne m'avait pas vu arriver et j'avais pris soin de me présenter en douceur, à moins que déjà un doute n'eût retenu au bord de mes lèvres l'énonciation de la formule. La jeune violoniste qui ressemblait à Esther-de-l'après-midi ne s'est pas détournée aussitôt de son travail d'accordage, comme j'aurais pu l'espérer de la courtoisie d'une consœur appelée à devenir ma partenaire quelques instants plus tard et, face à ce manque de curiosité ou d'empressement, je suis encore resté interdit, immobile et silencieux, jusqu'à ce qu'elle lève enfin sur moi un regard et un sourire qui m'étaient familiers, et qui constituaient en même temps un signe pour se démasquer et une sorte d'excuse pour le masque lui-même. Esther se montrait moins surprise que moi et, à

vrai dire, elle était dans l'attente de mon arrivée et avait pris soin de me devancer, ayant été convoquée pour cette mission de former avec moi un duo de violon et de piano que je ne pouvais ressentir que comme une provocation. Je n'ai pas douté qu'il fallait voir en cette situation l'œuvre de Chamansky et sa volonté de nous imposer, à Esther et à moi, une relation désormais différente, rompant avec cette forme d'inceste qu'est le piano à quatre mains. Je ne pouvais croire à un hasard dans la distribution des rôles et des missions organisée par Chamansky et ses affidés, de qui venaient les ordres pour la défense musicale et l'avènement de la musique dans le ghetto, alors que d'autres agents et émissaires, porteurs de ces mêmes idées, avaient déjà convaincu les autres quartiers de la ville. J'étais à la fois mécontent et décontenancé, irrité et intimidé, et Esther, toujours muette, ne tentait rien pour accommoder mon inconfort dans cette relation nouvelle, ce qu'elle aurait pu faire ne serait-ce qu'en abandonnant momentanément son violon pour prononcer quelques paroles de complicité rassurante alors que, piteux et pour me donner une contenance, je réglais le tabouret et soulevais le capot d'un piano comme je l'ai fait tant de fois pour nos leçons sur mon vieux Bechstein. Esther restait distante, très consciencieuse et absorbée par la préparation de son violon, et je n'ai pas tout de suite compris qu'une telle attitude était l'aveu, ou la preuve, de l'entente et de l'intimité qui nous unissaient car, dans les mêmes circonstances, une inconnue se serait comportée tout autrement à mon arrivée et au moment de devoir nous présenter l'un à l'autre : or, il n'y avait eu que son sourire et son regard levés vers moi en silence. C'était un peu comme une femme qui se montre à son amant en compagnie d'un époux qu'elle aurait toujours caché, et qui pourtant ne joue pas la comédie des présentations. Ce que me disaient son comportement, chacun de ses gestes et

chacun de ses regards, c'était qu'il s'agissait bien d'elle, qu'il s'agissait bien de nous et que, dans cette situation qui nous était imposée, et où elle apparaissait avec une identité et un visage différents, il fallait faire comme si de rien n'était. Je m'attendais cependant à ce que nous échangeons quelques mots, consultant les partitions qu'elle avait apportées pour choisir celle où nous nous risquerions à une relation inédite entre nous, où toute notre complicité antérieure devenait nulle et non avenue, chacun d'entre nous maintenant tourné vers un instrument différent, et le regard porté sur une autre ligne de la partition. Mais alors que je faisais quelques gammes pour m'échauffer les doigts, pour tester le clavier et la sonorité d'un Steinweg demi-queue du siècle précédent – qui n'avait peut-être en mémoire et ne savait jouer que les valse et les polkas qui font rêver et s'encanailler les vieilles rombières –, Esther s'attardait à des préparatifs interminables où j'ai fini par voir de la gêne, de l'indécision et un stratagème pour repousser le moment de nous retrouver chacun dans notre relation nouvelle. A cette heure, la salie et la terrasse étaient encore désertes et les promeneurs déambulaient parmi les contrastes de l'ombre et de la lumière, dans les allées où les rayons du soleil filtraient à travers les feuillages des tilleuls, des acacias et des platanes. J'ai entendu passer au loin un orchestre philharmonique qui longeait probablement l'enceinte de la ville et contournait le ghetto, et j'ai reconnu un passage plein d'optimisme et de sensualité de la *Neuvième Symphonie* de Schubert car, depuis quelques jours déjà, les musiques étaient partout dans l'air et leurs échos couvraient ceux des locomotives, des tramways et des chantiers. Quelques instants plus tard, une classe d'écoliers est arrivée devant les cages des tigres de Sibérie et, face aux fauves brusquement interrompus dans leurs incessants va-et-vient d'un mur à l'autre, médusés et attentifs, ils ont chanté un petit chœur de Mozart,

extrait de *Bastien et Bastienne*. Je me trouvais avec Esther dans la situation d'un soupirant qui ne sait comment se déclarer ou qui hésite, tout empêtré dans son inexpérience et sa gaucherie, avant de risquer un premier geste, et je ne savais si Esther se réjouissait de cette distance nouvelle entre nous qui modifiait nos rapports, ou si elle s'attendait à une initiative de ma part qui aurait instantanément rétabli notre relation antérieure. Mais à vrai dire mes liens avec Esther étaient complexes, et fort différents selon qu'il s'agissait de ma jeune fille de ménage, cette Esther-du-matin, sujet d'une rêverie d'avenir, ou de mon étudiante favorite, musicienne d'exception, mon Esther-de-l'après-midi, ou encore de ma maîtresse, cette jeune femme émancipée des conventions et des tabous, capable de tous les excès de la sensualité et qui méritait pleinement son titre d'Esther-de-la-nuit. Quelques jours plus tôt, j'avais pu espérer les réunir toutes ensemble en une seule et même Esther, qui aurait alors occupé toute ma vie, comme lorsqu'un homme et une femme forment un couple, mais je m'étais menti à moi-même en prétendant que j'avais espéré cela, puisque la division et la séparation étaient de mon fait, et au bénéfice d'une commodité qui me répugnait autant que j'y étais habitué. Quelques clients de l'établissement qui nous avaient vus nous préparer et qui sentaient proche le début d'un récital – mais ce n'était plus les vieilles dames de mon enfance, peut-être parce que je n'étais plus moi-même le petit garçon conduit là par sa grande sœur, un peu sa mère aussi – ont commencé à s'installer à des tables où leurs étaient servis des rafraîchissements, et j'ai entendu un monsieur sans doute un peu sourd – un public rassurant, en somme – qui haussait le ton pour s'entendre lui-même demander à un serveur quels étaient les morceaux au programme. J'ai craint alors que l'employé du salon de thé ne se reporte vers moi pour obtenir l'information qui lui était

réclamée. Mais par chance, dans cette période si particulière, la musique jouée en tous lieux était laissée à l'initiative et aux capacités des musiciens. De fait, c'est tout le comportement des auditeurs qui était lui-même modifié, car on ne venait plus au concert pour un programme annoncé à l'avance, et la musique, offerte gratuitement, était aussi dispensée de tout protocole et de toute cérémonie : il n'y avait plus de lieux particuliers pour la musique ni d'horaire pour les concerts ; la musique, toute la musique, était dans l'air, partout, à tout moment. J'aurais dû être plus détendu et plus à l'aise que jamais au moment de devoir me produire en public, en ces instants de ma première participation au grand mouvement musical de défense collective, et pourtant j'ai retrouvé le trac de mes premières auditions et de mes premiers concours, montant sur l'estrade de la grande salle du Conservatoire qui surplombait de ses trois marches le premier rang de chaises dorées où s'alignait le jury des professeurs. Dans cet instant de silence avant la musique, qui n'est pas encore un silence musical mais un silence livré aux bruits, aux chuchotements – la *Neuvième Symphonie* de Schubert et le chœur enfantin de Mozart s'étant éloignés dans des directions opposées –, j'ai perçu au-dessus de nos têtes, dans les frondaisons des arbres, d'autres espaces musicaux, indifférents à ceux des hommes : des oiseaux lançaient leurs appels amoureux ou guerriers, se faisaient la cour ou marquaient leur territoire. Connaissaient-ils eux aussi l'attaque d'un fléau comme *La Hache*, qui leur aurait imposé une activité musicale ? La musique des hommes ne suffisait-elle pas à les défendre et devaient-ils produire leur riposte spécifique ? Je ne savais si, dans ces instants, je devais me sentir dans les plumes d'un volatile mâle qui va s'époumoner et s'égosiller pour attirer à lui sa femelle, ou dans celles du soldat musicien qui définit, balise et défend son territoire en produisant

des sons rythmés et mélodieux. En fait, l'oiseau qui marque son territoire en chantant, comme d'autres animaux le font en urinant, mais avec une précision égale à celle des barrières dans les champs, ou des lignes tracées à la craie par les enfants sur les trottoirs, ne se défend que contre ses congénères, alors que nous tentions de nous protéger contre un ennemi inconnu, dont il aurait été bien surprenant de découvrir qu'il était à notre image, dans un miroir, et jusque dans l'intérieur de nous-mêmes. La *Neuvième Symphonie* de Schubert et le chœur enfantin de Mozart, s'éloignant dans des directions opposées, avaient tiré chacun de son côté les rideaux sur une scène de silence où ne s'entendaient d'abord que les oiseaux, mais tout musicien reconnaît, à l'accélération des palpitations de son cœur, ce moment de silence avant la musique qui est déjà un silence musical où son travail d'exécutant a commencé : j'ai jeté un coup d'œil inquiet en direction d'Esther qui paraissait maintenant prête, et dont je découvrais les attitudes et les expressions inédites, tenant le violon et l'archet avec autant de grâce et d'élégance que lorsqu'elle se mettait au clavier, alors que son corps, sa tête et ses membres étaient tout autrement sollicités, et la différence étant aussi grande qu'entre une cavalière et une patineuse. Les séries de notes qu'elle égrenait sur les cordes semblaient parfaitement justes, plus rien ne s'opposait à ce que nous choissions une partition et que, sous la loi de ce texte, nous nous soumettions à une relation nouvelle, obéissant aux ordres supérieurs de Chamansky. C'est alors que, d'un mouvement précipité et comme se libérant d'une cage qui l'aurait jusque-là retenue captive, parmi les autres prisonniers du zoo, Esther a abandonné le violon et l'archet et, s'échappant de l'autorité qui prétendait établir entre nous des barreaux ou une grille, elle s'est tournée dans ma direction et s'est précipitée vers moi les mains vides : un joli fauve venait de s'évader.

Dans cet instant, j'ai d'abord reconnu Esther-de-la-nuit, impétueuse, indomptable, affichant un rire de triomphe, mais quatre pas ont suffi et quand elle est arrivée près de moi, c'était Esther-de-l'après-midi, mon étudiante favorite, un sourire modeste sur les lèvres, qui illuminait son visage. Spontanément, j'ai compris que je devais lui faire une place sur le tabouret devant le piano, un peu étroit pour deux personnes, et qui l'a obligée à se serrer contre moi : elle était proche à nouveau, plus proche que jamais, et pendant quelques secondes aussi fixe qu'une image. Alors, je me souviens avoir détourné mes yeux des siens pour regarder l'épingle qui retenait ses cheveux, dégageant la nuque : de ce fragment de peau nue se dégageait une odeur que j'aurais reconnue entre toutes comme celle de mon étudiante Esther. Toujours sans qu'un mot ait été échangé, et sans aucune autre forme de concertation, nous avons aussitôt attaqué, dans l'ordre et sans en délaissier aucune, les *Danses hongroises* de Brahms pour piano à quatre mains. J'ai alors rêvé à prolonger indéfiniment la musique pour qu'elle nous protège, nous enveloppe, nous emporte, et que ce moment dure toujours, que nous restions toujours ainsi, assis l'un contre l'autre et intimement unis dans la musique, et prosaïquement, comme on compte les économies dans une tirelire ou les pièces qui restent au fond d'un porte-monnaie, j'évaluais l'étendue du répertoire pour piano à quatre mains ou pour deux claviers – notre trésor commun – qui constituerait toutes les ressources et tout le décor de nos vies : la *Fantaisie en fa mineur*, le *Divertissement à la hongroise*, les *Variations sur huit chansons françaises* et la *Danse allemande* de Schubert, les *Valses* et les *Variations sur un thème de Haydn*, de Brahms, *Dans les forêts de Bohême*, les quatre pièces de Dvorák, le *Capriccio* et la *Suite pour deux pianos* de Rachmaninov, le *Concerto pour deux pianos seuls* de Stravinski, puis toutes les transcriptions

que nous inventerions et qui nous transporterait là où d'autres ne sont jamais allés. A la seconde où Esther m'avait rejoint face au clavier, je m'étais senti sous un regard réprobateur, et j'ai soupçonné la présence de Chamansky, embusqué dans une allée voisine de la terrasse pour vérifier le respect de ses consignes. Mais je me suis aussitôt reproché un soupçon aussi absurde et aussi indigne. Pourtant quelqu'un nous observait en effet, avec un regard courroucé, et j'ai fini par distinguer, dans la pénombre des cages les plus proches, de l'autre côté de l'allée, les yeux fixés sur nous du vieil orang-outang, la tête appuyée à une main, dans une attitude si proche de celle de Chamansky et qui, soulevant lentement son autre bras, a pointé dans notre direction un doigt accusateur. J'ai répondu à Chamansky et à l'orang-outang par un petit signe de la main qui a semblé les satisfaire.

Pour les musiciens réquisitionnés en tant que sentinelles qui montaient la garde sur une place, ou qui patrouillaient le long des rues, il ne s'agissait pas d'avoir du succès ni d'être applaudis, et d'ailleurs l'auditoire n'était ni tenu à une écoute fixe et attentive ni invité à manifester son plaisir : le public bénéficiait de la musique comme de l'aménagement d'un parc qui l'aurait protégé des violences de la nature sauvage, et pourtant sans que cela prenne jamais un aspect décoratif : nous n'étions pas les jardiniers d'un paysagisme musical. La musique n'était pas destinée à être écoutée toutes affaires cessantes, dans une disponibilité des auditeurs exclusive de toute autre activité, et la musique ne constituait pas non plus une simple ambiance sonore, un fond musical, l'accompagnement vague d'une conversation. C'était tout autre chose puisque la musique était présente sans exiger une attention particulière, et si elle était essentielle c'était comme l'oxygène que l'on respire sans conscience

qu'il est vital, le corps seulement sensible aux parfums contenus dans l'air. La situation semblait anodine et l'ambiance plaisante, et pourtant, si nous n'avions pas été là, nous amusant et dansant sur notre tabouret en jouant les *Danses hongroises* de Brahms pour clavier à quatre mains, peut-être y aurait-il eu cet après-midi-là un ou deux morts parmi la clientèle du salon de thé dans l'enceinte du jardin zoologique, et il est bien difficile de se représenter ce que pouvait être l'état d'esprit dans de telles circonstances. Dans une coïncidence bienvenue avec la fin toute proche de notre duo – la vingt et unième danse, la plus brève, *vivace* –, j'ai vu arriver nonchalamment dans une allée du zoo des musiciens qui portaient avec eux leurs instruments : ils étaient trois et cela ressemblait à la relève. Mais ces trois silhouettes ne m'étaient pas inconnues : il s'agissait précisément des trois vieux camarades avec qui, deux ans et demi plus tôt, je devais passer un réveillon de la Saint-Sylvestre dont j'avais été détourné, et qui s'étaient inquiétés de mon absence, montant jusqu'à ma porte en délégation : Janos, Laszlo et Imre. Alors qu'ils traversaient la terrasse avec une nonchalance et une décontraction bien étrangères au comportement habituel des interprètes avant un récital de musique de chambre, je me suis dit : voilà un trio violon, alto et violoncelle ! Ils nous ont trouvés, Esther et moi, assis sur notre tabouret pour deux, face au Steinweg demi-queue, et Janos nous a fait du doigt un petit signe pour exprimer sa désapprobation face à une attitude incorrecte. A l'évidence, mes amis ne s'étonnaient pas de la présence d'Esther à mes côtés, et moi j'ignorais qu'ils la connaissaient. En fait, ils ne connaissaient pas la même Esther que moi, et c'est pourquoi Janos ne jugeait pas normal qu'elle fût venue s'asseoir au piano, tout contre moi. C'était une autre Esther qu'ils retrouvaient, et cette autre Esther était celle qui m'était étrangère, une Esther qui appartenait à leur

bande et qu'ils m'auraient présentée non sans une certaine fierté de compter parmi eux une aussi jolie fille : ce trio manquait en effet d'un bon premier violon pour former un excellent quatuor. Leurs retrouvailles ont été simples et naturelles : comme entre des gens qui se sont vus la veille, des amis, des complices qui travaillent quotidiennement ensemble. En deuxième partie du programme – s'il y avait eu un programme, cela ce serait présenté ainsi –, le quatuor dont Esther était le premier violon a consenti au choix d'une œuvre qui me ménageait une place au piano parmi eux, et nous avons bientôt attaqué avec entrain un quintette avec piano de Dvorák, dont une partition avait été prévue à mon intention. Une nouvelle rêverie s'emparait de moi, moins exclusive que la précédente, mais toujours bonne à prendre dans ces circonstances où je ne savais ni qui était Esther, ni qui j'étais pour elle, ni qui je devais voir en moi, et je me suis demandé quelle était l'étendue du répertoire qui me permettrait d'être accueilli, hébergé durablement parmi ces amis dont l'entente imprévue pouvait se faire à mes dépens, car la littérature pour quatuor à cordes est particulièrement belle et abondante, le piano faisant vite figure d'intrus, de passager clandestin ou de vague connaissance à qui l'on offre une place à table, une fois la semaine, parce qu'on la sait dans le besoin. Tous mes espoirs sont allés vers les quintettes de Schubert, de Brahms, de Franck et de Fauré...

Lorsque nous avons été convoqués pour une nouvelle réunion chez Chamansky, j'ai cru qu'il s'agissait de constater et de fêter les premiers succès de ses dispositions – et, pour ce qui concernait Esther et moi, le respect bénéfique de ses ordres –, mais nous avons trouvé le maître inquiet : le bruit courait d'une démission massive de tous nos dirigeants, non pas en reconnaissance du fait qu'ils n'exerçaient plus aucun pouvoir et n'oc-

cupaient plus efficacement la moindre fonction, mais dans le but de provoquer la tenue d'élections anticipées. Selon Chamansky, il fallait redouter comme le pire désastre que des musiciens aillent se présenter devant les électeurs et briguer des postes politiques, des fonctions administratives, des positions de pouvoir traditionnellement occupées par des politiciens, par des hauts fonctionnaires, par des dignitaires de l'Église ou par des militaires de haut rang. L'empire de la musique ne devait pas se confondre avec ces couches de l'organisation politique et de la vie sociale, il devait se constituer autrement, à un autre niveau, dans un autre espace, et si les habitants de la ville et de la province versaient dans l'erreur d'élire pour maire un chef d'orchestre et pour gouverneur un compositeur, de placer aux commandes de l'administration un directeur de conservatoire de musique ou un chef des chœurs de l'opéra, le ghetto devait résister à une telle dérive, et refuser de se rallier, de joindre ses voix à une telle bévue de l'opinion publique. Le vieil homme au dos cassé, avec l'angle droit de son échine toujours calé dans le même angle formé par le mur du fond et le plafond voûté, a demandé à Chamansky de préciser son point de vue: « Si les musiciens ne doivent pas prendre le pouvoir pour guider un peuple soumis à l'empire de la musique, alors quel pouvoir non musical doit-il être confié à des individus non musiciens, sans revenir par là à la situation antérieure? » Dans sa réponse à cette question, Chamansky a longuement expliqué que la musique et les musiciens ne pouvaient suppléer l'administration et les fonctionnaires, ni s'emparer du pouvoir politique créé par les politiciens et exercé par eux. Chacun devait continuer à faire son métier et à tenir son rôle dans la société, et il fallait que l'empire de la musique balaye la notion même de pouvoir du champ de la politique et de l'administration: le pouvoir sur les citoyens et sur

les administrés devait céder la place au pouvoir de les sauver, c'est-à-dire au pouvoir contre tout ce qui les menace. Pour autant, la politique et l'administration ne disparaîtraient pas, mais devraient se fondre l'une dans l'autre pour prévenir tout risque d'anarchie meurtrière, et d'irréversible régression vers un état archaïque, chaotique et inévitablement violent de la société. Sous l'empire de la musique, l'avenir de la politique et de l'administration était, selon Chamansky, de constituer une section particulière de l'esthétique. Le maître tirait une leçon plus générale des événements survenus depuis la fin du printemps, et il considérait que le fléau avait exploité une faiblesse, voire une capitulation de nos concitoyens face aux forces qui éloignent la société du Beau et du Vrai, et pas seulement dans la sphère des sons. L'offensive mystérieuse et meurtrière dont notre population était victime, et contre laquelle la musique constituait la seule défense efficace, ne faisait que pointer un problème esthétique global, en empruntant le domaine le plus accessible au plus grand nombre, puisqu'on peut apprécier les sons et la musique sans savoir lire ni écrire, et qu'il est plus facile d'être sensible à l'harmonie musicale, aux rythmes, aux timbres, aux mélodies, qu'à une composition picturale ou littéraire. Les propos de Chamansky sont restés complexes et discutables – il a soulevé ce matin-là des rumeurs de doute ou d'incompréhension – et il a dû en simplifier la conclusion afin que chacun puisse repartir avec une consigne claire: continuer à faire de la musique, et repousser toute sollicitation ou tentation d'utiliser la musique à d'autres fins que la manifestation immédiate du Beau contre le malheur. Ce matin-là, Chamansky était conscient de l'ambiguïté, de l'obscurité de ses paroles, et comme des limites de sa pensée pour déchiffrer les événements et la situation présente autrement que comme une promesse de fin du monde. Nous étions

aussi nombreux que d'habitude autour de lui, et animés de la même ferveur, et pourtant le sentiment qu'il nous communiquait de lui-même était celui de sa propre solitude. Pour la première fois d'ailleurs, nous donnant notre congé, il s'est refusé aux apartés habituels avec l'un ou l'autre d'entre nous, et s'est détourné de l'assemblée tout entière, nous invitant tous à sortir. Ce matin-là, Esther n'a pas fait son apparition : Chamansky pensait-il nous avoir définitivement séparés ou, pire encore, l'avoir détruite à mes yeux ?

A l'intérieur même du ghetto, loin s'en fallait que tout le monde ait été d'accord avec Chamansky. Sans compter les ennemis qu'il avait depuis toujours, jaloux du mélange de modestie et de séduction qui faisait le secret de sa force, mon maître s'en découvrait de nouveaux, déterminés et virulents, notamment parmi tous ceux qui n'avaient jamais eu aucune réelle sensibilité pour la musique et qui ne s'étaient déclarés de fervents mélomanes que pour se placer sous sa protection. Chamansky n'était pas dupe, et il allait jusqu'à supposer à *La Hache* assez de discernement pour dénicher et débusquer tous ceux dont la passion musicale n'était que feinte, et qui contrefaisaient jusqu'à la caricature les pâmoisons de connaisseurs, alors qu'ils n'avaient en réalité que des oreilles insensibles et obtuses. Il se pourrait bien, supputait Chamansky, que ceux-là finissent par tomber un jour ou l'autre sous les coups de *La Hache*, même s'ils se tenaient collés nuit et jour à un flûtiste ou à un violoncelliste, car il n'était pas exclu que le fléau, provisoirement tenu à distance, affine la détection de ses victimes potentielles. Il y avait aussi tous ceux qui avaient un goût authentique pour la musique, qui la pratiquaient et pouvaient être considérés comme de passables musiciens, mais qui trouvaient obscures et absconses les spéculations de Chamansky, et jugeaient ses

scrupules sottement vertueux : pourquoi ne pas profiter, pensaient ceux-là, lorsqu'on est désigné du doigt par le sort pour tirer d'appréciables avantages d'une situation ? Il faut savoir saisir sa chance, argumentaient-ils, et ne serait-ce pas une faute envers soi-même et envers les siens que de ne pas le faire, car une telle opportunité n'est pas si fréquente pour nous autres musiciens. Si demain c'est le tour des tailleurs d'être reconnus les sauveurs de l'humanité, cette corporation ne fera pas la fine bouche, ne s'embarrassera pas de principes lorsque la règle, pour échapper à la prochaine calamité et au prochain caprice de Dieu, sera d'avoir des vêtements élégants, bien coupés dans des tissus anglais ! Les tailleurs s'empresseront de s'afficher les maîtres du monde et de tirer de leur position tous les bénéfices et tous les profits possibles – de tels raisonnements méconnaissent le bonheur du tailleur à vivre modestement au fond de son échoppe, une faible ampoule éclairant le coupon de tissu parcouru par le fil et l'aiguille. Ceux-là tenaient pour des idiots les musiciens qui restaient sous l'influence de Chamansky et respectaient ses directives, ils en étaient même à se réjouir que la concurrence s'en trouvât allégée d'autant, bien déterminés quant à eux à ne pas refuser les positions et à ne pas cracher sur les privilèges qui leur seraient offerts. Ces divergences de vues et ces dissensions n'allaient pas manquer d'affaiblir le ghetto qui, jusque-là, avait mieux résisté au fléau que le reste de la ville, grâce à la forte proportion de bons musiciens et d'amateurs de musique éclairés parmi une population où ne s'étaient pas encore manifestés les enjeux et les intérêts non musicaux de la musique. Si Chamansky avait été le premier à comprendre que la musique dans son ensemble et dans toute sa variété, mais avec en première ligne la musique du grand répertoire, comme on l'appelle, était la vraie parade contre *La Hache*, et si c'était bien lui qui avait inspiré une défense du quartier

plus efficace que partout ailleurs en ville, ses intuitions et ses analyses s'étaient maintenant répandues, elles étaient connues de tous, prêtes à être récupérées, détournées et exploitées par de médiocres profiteurs. Parmi ces derniers, on trouvait autant de vulgaires spéculateurs qui rêvaient seulement de faire fortune que de petites gens en qui se réveillait soudain un petit dictateur jusque-là en sommeil, avec un immense appétit d'autorité, de pouvoir et de grandeur, et les projets dont s'échauffaient les têtes des uns et des autres revenaient à traiter la musique comme une quelconque marchandise, dont les uns envisageaient la diffusion de masse, tandis que d'autres préféraient en tirer profit sous la forme d'une denrée plus précieuse, d'une médecine miraculeuse, tous ensemble exerçant ce qu'ils pensaient être leur génie des affaires ou leur sens de la politique. Dans un secret digne des stratégies militaires, ou encore des inventions et des découvertes qui vont faire d'un homme un millionnaire, tous ceux-là concoctaient les innombrables façons de mettre la musique en boîte ou en bouteille, de la vendre au poids, au mètre, par correspondance ou à la tireuse.

Après le récital donné dans le salon de thé du zoo, à la faveur duquel je m'étais d'abord, et pour la première fois, produit en public en duo avec Esther, avant d'être adopté par un quintette où je l'avais découverte intégrée à un groupe d'amis qui faisaient depuis toujours partie de ma vie, j'ai été envoyé dans une taverne des faubourgs industriels où m'attendaient d'autres accointances: mon oncle Karoly y avait laissé des souvenirs et, parmi les plus vieux habitués, certains ont cru voir en moi son revenant, sa réincarnation. J'étais confronté à tout un monde qui semblait en savoir plus long sur moi que moi-même, et à des gens qui ne pouvaient s'empêcher de me considérer comme l'héritier d'un passé que

je partageais avec eux, et ceux qui me reconnaissaient comme un des leurs faisaient de moi un étranger à moi-même, un amnésique qui a oublié une période de sa vie, effacée de sa mémoire, et qu'ils se chargeaient de me rappeler pour nous ramener à nos habitudes et à mes devoirs. La clientèle de cette taverne, dans ce faubourg ouvrier, avait conservé un rapport à la musique antérieur au fléau, et l'on se souciait peu d'y chercher un remède ou une prévention efficace contre *La Hache*, car il fallait d'abord vaincre le désespoir quotidien et la mort ordinaire: la musique était un alcool qui se mélange à l'alcool, et les *Nocturnes* ou les *Impromptus* de Chopin, les *Papillons* ou l'*Arabesque* de Schumann, les *Années de pèlerinage* ou les *Consolations* de Liszt ne consolait guère de la misère, ne réconciliaient pas avec la vie, et faisaient plutôt l'effet d'une eau tiédasse que l'on aurait versée, pour la couper, dans les pintes de bière fraîche. Il a donc fallu que j'improvise un accompagnement au programme qui m'était imposé à plein gosier par quelques grands brailleurs que rien n'aurait détourné de leur virile ritournelle. Jusqu'à ce moment-là, j'avais cru n'avoir hérité de mon oncle Karoly qu'un vieux Bechstein: j'ai découvert le reste de l'héritage, un patrimoine qui comportait aussi un répertoire, un tempérament, un physique. Tout cela m'était rendu par tous ceux qui me le réclamaient, et qui ne comprenaient pas qu'il puisse y avoir une quelconque différence entre moi et celui à qui j'étais aussi ressemblant, et il a bien fallu que je retrouve en moi l'héritage d'un massacreur de claviers et la légitimité d'un meneur d'hommes sous la bannière de la musique, flottant dans la fumée âcre des tabacs noirs. J'ai dû me jeter à l'eau, comme dans les anciens exercices d'improvisation où l'on apprend à nager en nageant, et peut-être ai-je été ce soir-là un peu plus qu'un interprète: celui qui trouve, sous la pression des circonstances et comme par hasard, l'indice,

la petite forme, l'anecdote, qui sont le reflet ou le programme d'un grand projet, celui qui va inspirer toute une vie. La virée dans ce faubourg où je pensais n'avoir jamais mis les pieds m'avait rendu une part inconnue de mon passé, et je me suis demandé s'il existe ainsi une géographie de l'histoire personnelle qui attend de chaque individu qu'il la parcoure pour découvrir moins celui qu'il a été que qui il est, sans le savoir.

Ma mission suivante m'a conduit dans le parc d'un orphelinat de jeunes filles dont une vieille femme de ménage s'est souvenue m'avoir connu bambin, seul enfant de mon sexe dans cette institution où ma sœur Lenke avait été recueillie quelque temps après la mort de nos parents, et où elle avait réussi à me faire admettre avec elle: je ne me souvenais pas avoir connu pareil paradis, dans une si belle demeure aristocratique, à l'ombre d'arbres centenaires, où un petit mâle unique vit entouré d'une ribambelle de petites filles, de demoiselles et de dames, objet de leur curiosité, de leur amusement, de leur émerveillement, de leurs faveurs spéciales. J'avais un peu grandi mais j'étais là à nouveau, et je constituais le même prodige que quelque vingt-cinq ans plus tôt: j'aurais volontiers accepté une mission permanente pour la défense musicale de cet éden. Dans la taverne du faubourg ouvrier, sur les berges du Danube, comme dans le parc de l'orphelinat dont la pente s'élevait vers une forêt de noirs sapins, je me suis produit seul, n'y retrouvant aucun confrère, aucun partenaire avec qui former un de ces duos dont la littérature musicale est riche – un violon, un violoncelle, une clarinette, une flûte –, mais seulement les traces d'une solitude déjà ancienne, et le souvenir déposé chez d'autres d'y avoir été un autre, dans un autre temps.

Comme ces deux missions étaient tombées un vendredi soir et le lendemain, samedi après-midi, il n'y avait eu aucune raison pour qu'elles aient coïncidé avec une visite matinale d'Esther, ma jeune fille de ménage, ni avec celle d'Esther-de-l'après-midi, mon étudiante favorite. Mais il n'y eut aucune visite du soir, ce que j'ai interprété comme un retour à la situation et au rituel établis alors depuis deux ans et demi avec Esther-de-la-nuit, que je ne pouvais donc espérer voir paraître à nouveau, et dans le meilleur des cas, que le soir du 31 août. En fait, une telle perspective de réintégration dans l'organisation antérieure de ma vie me rassurait, j'y voyais une promesse de repos, de sérénité, une clarté dans les dispositions de mon existence que les événements des jours derniers avaient perturbée et brouillée, jusqu'à me pousser au bord de la folie à moins, me suis-je dit, que la véritable folie ne fût le règlement ordinaire de ma vie auquel, dans ce cas, je venais à nouveau d'échouer à échapper. Je me suis demandé si la situation que nous vivions n'était pas en soi une aliénation collective et générale, et, alors, quelles pourraient être les relations et les interférences de cette folie du temps présent avec ce dérèglement singulier qu'était le règlement ordinaire de mon existence? Les points de repère de ma vie quotidienne, je pouvais rapidement en faire le tour: la balise principale, sorte de phare maritime qui se dressait, émergeant dans la nuit et dont le faisceau lumineux surmontait et perçait toutes les tempêtes, toutes les nuées, était mon maître Aaron Chamansky. Esther était l'être grâce à qui ma vie privée et domestique pouvait ressembler à celle d'un homme ordinaire même si, à l'approche de la trentaine, j'avais déjà dépassé l'âge où l'on fonde un foyer et une famille sans courir le risque de donner à ses enfants un père aux allures de grand-père. Bien sûr, il y avait aussi mes élèves, à qui était consacrée la part la plus importante de mon activité pro-

fessionnelle de musicien, et qui me rendaient en retour cette existence dans la musique, même si je me sentais capable d'une carrière de soliste qui aurait impliqué mon déménagement et mon installation dans une grande métropole. Ce niveau d'exigence et d'excellence, je le trouvais pourtant dans mes relations avec Esther, mon étudiante favorite, la plus sensible, la plus douée, et dont je pouvais attendre les plus grands accomplissements dans le domaine pianistique, si je la dissuadais de privilégier la voie du violon où la poussait mon maître Chamansky, qui était aussi le sien. Enfin il y avait, à quelques centaines de kilomètres en amont, sur le Danube, ma sœur Lenke qui m'assurait un contact avec une grande ville et même une capitale et, bien plus loin, mon oncle Karoly, celui à qui me liait – je venais de l'apprendre – une ressemblance physique qui faisait de moi son frère jumeau d'une génération à l'autre, et dont l'existence clignotait, petite lumière d'un refuge improbable, au-delà des terres de l'Europe occidentale et de l'autre côté de l'océan Atlantique, dans le nouveau monde. En quelques secondes, je pouvais faire le tour de mon horizon et de ces quelques points de repère, auxquels s'ajoutait cette poignée de camarades de l'époque de l'adolescence et des études avec qui je ne savais pas combien de temps encore nous croiserions nos destins, peut-être déjà condamnés au régime des retrouvailles épisodiques et des célébrations des moments précieux et désormais perdus de la jeunesse. Au milieu de cet été brûlant et de ces fièvres inconnues qui s'étaient avérées pouvoir être mortelles, je me suis senti ce soir-là dans la douce tiédeur d'une fin de printemps.

Vers 10 heures du soir, alors que dans la rue sous ma fenêtre – là même où avait commencé la fin du monde – allait et venait un quatuor d'excellents Tziganes, escouade de sentinelles aux allures et aux tenues relâ-

chées – des musiciens héritiers de ceux qui ont imposé l'inspiration de leur musique aux grandes figures de Haydn, Schubert, Brahms et Liszt –, des voix et des bruits de pas se sont fait entendre dans l'escalier – j'ai pensé à la flopée de neveux qui venaient une fois par mois, le samedi soir, envahir le petit appartement de leur tante, ma voisine du premier étage, la commère Ilona, et j'ai redouté une soirée bruyante –, mais ils ont précédé de peu le timbre de ma sonnette agité de coups vifs et impatients : sur le palier, quelle n'a pas été ma surprise de trouver, au grand complet, avec son premier violon en tête, le quatuor à cordes qui, deux jours plus tôt, m'avait offert l'hospitalité comme pianiste dans le salon de thé du jardin zoologique. J'ai vite constaté qu'Esther tenait à la main une boîte à violon, tandis que les trois autres, mes vieux camarades Janos, Laszlo et Imre, portaient des valises qui ne ressemblaient pas aux étuis de leurs instruments. Janos a déclaré avec une solennité mi-goguenarde, mi-contrite – j'ai su quelques jours plus tard qu'ils avaient seulement tenté de faire bonne figure, et tout simplement de se tenir droits sur leurs jambes, en bons spécimens d'*homo erectus* tout juste émancipés du zoo, après avoir pris un petit coup dans le nez, comme on dit : « Nous ne donnons pas l'assaut à ta tour d'ivoire... Nous sommes seulement les porteurs de valise d'une demoiselle à la recherche d'une cage, et candidate au rôle de belle captive... Et nous vous saluons ! » Janos, Laszlo et Imre, d'un mouvement aussi parfaitement synchronisé que ceux des garçons de noces sur la scène d'une opérette, ont soulevé leurs chapeaux, mais leur beau mouvement d'ensemble n'a pas résisté à une retraite précipitée et, dans une confusion de film burlesque, ils se sont carapatés dans l'escalier sans attendre leur dû, laissant Esther – c'était Esther-de-la-nuit, à n'en pas douter – sur le palier au milieu de ses bagages. Lors de notre première nuit, deux ans et demi

plus tôt, un 31 décembre, c'est Esther qui avait privé de moi mes amis. Cette nuit, peut-être la dernière, c'était mes amis qui me rendaient Esther. Et je me suis dit : « Mes trois vieux amis me rendent mes trois Esther. » Longtemps, j'avais cru vivre avec Esther-de-la-nuit une liaison discrète, secrète : ce soir, mes camarades des années de Conservatoire me ramenaient en violoniste cette Esther-de-l'après-midi que j'ai longtemps reçue comme étudiante en piano, et la portaient chez moi de force comme on pousse dans les bras l'un de l'autre deux amoureux qui ne se sont pas encore déclarés, et moins conscients de leur attirance réciproque que ceux – les amis, les connaissances – aux yeux de qui elle éclate. Janos, Laszlo et Imre répliquaient par une bonne action au « lapin » que je leur avais posé deux ans et demi plus tôt ! M'emparant des valises pour les porter dans le vestibule, j'ai demandé à Esther : « Qu'arrive-t-il ? » Elle a répondu : « Rien d'autre que moi, c'est moi qui arrive... Je m'installe ! » Pendant les moments qui ont suivi, Esther s'est installée en effet et, de ses valises transportées dans la chambre, elle a tiré divers vêtements et effets personnels qu'elle a logés dans mes tiroirs, sur mes meubles, dans l'armoire, suspendus à mes cintres. L'étui à violon était en évidence sur le lit. Et alors, face à une situation aussi imprévisible, il ne m'est d'abord venu à l'esprit que cette question dans ma perplexité : s'agit-il bien d'Esther-de-la-nuit ? Et puis mes pensées ont remonté le fil de cette interrogation : si c'est l'Esther violoniste, partenaire de mes camarades de jeunesse, est-elle envoyée chez moi par Chamansky et obéit-elle à ses ordres ou, au contraire, brave-t-elle l'interdit ? Cette Esther qui s'installait chez moi et qui circulait maintenant d'une pièce à l'autre dans une grande familiarité avec les coins et recoins de mon logement, allant empiler sur le piano des partitions tirées des valises, ou rangeant sur une étagère de la cuisine une cafetière

plus grande et plus moderne que la mienne, ne pouvait être qu'une somme des trois Esther de mon existence, si j'en jugeais par son aisance dans chacun des lieux qui avaient constitué le territoire spécifique de chacune d'elles : la chambre à coucher, la cuisine avec le réduit à usage d'office, le salon où trônait mon vieux Bechstein. En même temps qu'elle continuait de vider ses bagages et de ranger ses affaires comme quelqu'un qui revient de voyage et qui retrouve avec bonheur l'emplacement de chaque chose en attente de ce retour, Esther m'expliquait que notre vie jusque-là avait été trop compliquée, trop acrobatique et sans doute aussi un peu hypocrite. Elle en avait assez, affirmait-elle, de se faire payer comme fille de ménage alors qu'elle ne lavait et ne repassait mes chemises que par amour. Ses déplacements jusqu'à chez moi, trois fois par semaine, pour l'étude d'un instrument dont elle ne voulait pas faire son métier, lui étaient de moins en moins faciles, alors que la vraie facilité, la commodité la plus simple, était d'avoir un piano et un professeur à demeure, et de recevoir les leçons à domicile. Quant aux nuits que nous passions ensemble au rythme ralenti d'une par mois, comme un vieux couple d'amant et maîtresse après vingt ans de routine, elles ne lui suffisaient plus, et il n'y avait selon elle aucune raison de se priver des vingt-neuf ou trente autres nuits. Tout cela était déclaré avec un naturel qui s'imposait, sans réplique possible. Mais, à vrai dire, c'était les événements eux-mêmes qui m'imposaient le silence, et Esther aurait pu tenir n'importe quels autres propos, et jusqu'aux plus insensés, sans que je cesse de l'observer avec une hébétude muette. Lorsque Esther a eu fini de disposer le contenu de ses bagages parmi ce qui devenait, à l'instant même, l'intérieur et le mobilier d'un jeune couple, là où avait été, la minute d'avant, le logis d'un célibataire, elle a terminé son installation en ouvrant l'étui : j'ai vu alors briller,

diamant rare dans un écrin magnifique, un instrument tout neuf, comme sorti le jour même de l'échoppe d'un luthier où il aurait attendu pendant deux siècles. Chamansky était bien le témoin et l'instigateur de tout ce qui arrivait, le parrain qui accompagnait de sa bénédiction l'union qui se formait, et le geste qu'il avait eu de nous unir en nous rapprochant l'un de l'autre, Esther et moi, suivi par des propos où je n'avais lu au contraire que l'ordre intimé de nous séparer, a repris alors son sens initial : celui de ne pas tricher avec les sentiments et avec la vie, celui de vivre ensemble véritablement. Chamansky, notre maître à l'un et à l'autre, installait officiellement dans ma vie la jeune violoniste pour qui il avait longuement fabriqué son chef-d'œuvre, qui était ma nièce, et peut-être sa fille, une hypothèse qui s'imposait de plus en plus à mon esprit : j'ai pris conscience ce soir-là que depuis le matin où nous nous étions trouvés tous deux face à Chamansky, et où j'avais pu les voir ensemble côte à côte, je n'avais cessé de chercher entre leurs visages et dans leurs expressions des traits de ressemblance, qu'en fait je désirais secrètement en même temps que je les redoutais, car si Esther était la fille de ma sœur Lenke – ma mère un peu, aussi – et de mon maître Chamansky, elle devenait plus que ma nièce, une sœur suprême, fille de mon père spirituel et de ma mère de lait, si l'on peut dire. Mais il m'était insupportable d'entrevoir l'ombre ou le reflet de Chamansky dans celle dont je contemplais et dont j'étreignais le corps nu dans un lit. Dans tout ce qui se produisait depuis quelques minutes, il y avait quelque chose du conte de fées ou du roman d'amour à deux sous, et j'ai alors été envahi d'une angoisse, convaincu que le réveil d'un tel rêve serait terrible. Pour dégager le lit, Esther a refermé l'étui sur le précieux violon, et elle a déposé cet objet si lourd de sens sur le même meuble où s'éta-
lait la nature morte de la partition pour mains liées, avec

la paire de menottes. Les draps étaient maintenant libres pour que j'y pousse Esther mais, hésitant, je me suis dit que je n'avais jamais eu pour maîtresse une violoniste, et que j'ignorais quelles pouvaient être les prédispositions particulières d'une artiste de cet instrument pour le frottement musical des corps l'un contre l'autre, dans l'amour. Car si l'agilité déliée des mains et des doigts d'une pianiste prépare aux caresses les plus subtiles, qu'en était-il des mains et des doigts habitués à être crispés sur l'archet et sur le manche du violon ? Quelques représentations grossières m'ont traversé l'esprit, car si, sur un clavier, l'aptitude et le travail de chacune des deux mains sont de même nature, au point de s'y croiser, de s'y superposer, de s'y montrer interchangeables, il y a au violon au contraire une spécialité particulière à chaque main, l'une et l'autre se complétant par des actions de natures entièrement différentes, et la main qui tient l'archet serait bien en peine de pincer les cordes, ou réciproquement. Dans l'image qui m'est apparue, alors qu'Esther, dégrafant sa robe, revêtait sa nudité d'Esther-de-la-nuit, une main de la violoniste s'emparait de moi tandis que l'autre ne se consacrait qu'à elle-même.

Comme cela couvait depuis plusieurs jours déjà, dans un climat préinsurrectionnel sans violence, sans esprit de revanche, sans désir de vengeance, et seulement sous la poussée joyeuse de la vérité et du beau, les responsables politiques municipaux ont opté pour une démission collective – dernière gesticulation de ces autorités, déjà renversées, pour rappeler qu'elles existaient encore, pantomime dérisoire d'un théâtre où l'on n'entend plus la voix des comédiens, où les décors de carton-pâte ont depuis longtemps été démantelés et emportés au profit de paysages réels, et où le public s'est lui-même volatilisé, désertant les places fixes d'où

se donnaient à contempler les anciennes illusions –, mais cela signifiait pourtant la tenue d'élections anticipées, car il n'y avait dans le mouvement des idées la reconnaissance d'aucun pouvoir nouveau qui se serait imposé par la force, en remplacement de l'autre. Les bases sur lesquelles avait reposé l'ascendant des puissants sur les faibles, des élus sur les électeurs, des fonctionnaires sur les administrés, étaient naturellement tombées en désuétude, mais tout le système caduc, toute l'architecture écroulée restaient en suspens dans l'air, épaisse poussière ayant gardé les formes des constructions disparues, et prête à constituer d'autres formes. Fallait-il qu'il y ait de nouvelles élections sur le modèle de celles qui avaient porté au pouvoir les autorités aujourd'hui disqualifiées ? Telle était la question, tel était le débat. Car les uns pensaient qu'il n'était point besoin de retourner dans les vieilles ornières de la démocratie traditionnelle dont on avait mesuré l'échec, et qu'il valait mieux laisser se produire une révolution du Beau qui inventerait de nouvelles lois, un nouveau système – parmi ceux-là, Chamansky et les siens redoutaient une instrumentalisation et un asservissement de la musique aux lois et aux fonctionnements ordinaires de la politique –, et il y avait ceux, majoritaires, qui étaient incapables de penser la société humaine selon une organisation différente de celle qu'ils avaient connue, et pour eux de nouvelles élections constituaient le moyen de changer de pouvoir sans changer de monde : ce deuxième courant de pensée l'a emporté, parvenant même à faire partager son sentiment d'une urgence dans le contrôle des événements face aux menaces d'anarchie – parmi eux, les représentants de l'ancien pouvoir ne doutaient pas qu'ils étaient les mieux préparés, les plus aguerris aux techniques politiques de la démocratie, et qu'il leur suffirait d'intégrer les idées nouvelles pour apparaître à nouveau comme les meilleurs candidats –,

et des élections ont été fixées trois semaines après la fin de la période dite *quinzaine blanche*. Il n'y avait nul doute que l'essentiel des déclarations, des prises de position et des programmes de chaque parti, ancien ou créé pour la circonstance, et de chaque candidat, vieux routier de la politique ou nouveau prétendant aux allures de parvenu face aux suffrages, concernerait la stratégie de défense contre *La Hache*, et la leçon à tirer des succès obtenus par l'appel à la musique et aux musiciens. C'est alors que les masques sont tombés et, dans le ghetto comme dans le reste de la ville, on a vu tantôt un médiocre violoneux amateur, tantôt le chef d'une chorale paroissiale, et aussi bien un modeste professeur de solfège que le directeur de l'opéra réclamer les voix de nos concitoyens. Il y a eu une éclosion spontanée d'innombrables candidatures, en provenance de prétendus musiciens pour tous les postes politiques et administratifs, et tous, autant qu'ils étaient, juraient avec des trémolos dans la voix que s'ils étaient élus ils nommeraient d'autres prétendus musiciens à la tête de l'armée, de la police, de la gendarmerie, des postes, des hôpitaux, des chemins de fer... Tous promettaient sans nuance et dans une surenchère effrénée que la musique serait partout, et qu'il n'y aurait pas un domaine d'activité qui ne serait placé sous son influence et sous sa protection : cela en donnait un haut-le-cœur et tournait au cauchemar. Pour prouver leur validité et leur légitimité, les vieux chevaux de retour et les nouveaux candidats exhibaient à l'envi toutes sortes de parchemins et de brevets de bravoure musicale : diplômes d'écoles de musique ou de conservatoires municipaux, contrats pour un concert ou une tournée, lettres d'engagement dans une fanfare, un orphéon ou un orchestre, certificats de participation à une chorale, cartes d'adhésion à une association de mélomanes, titres d'abonnés à une série de concerts ou à un programme de saison lyrique – et jusqu'aux billets

de réservation d'un fauteuil de parterre, d'une loge ou d'une place au poulailler –, coupures de journal avec photographie de l'intéressé parmi un groupe de musiciens dans une quelconque fête de village, affiches annonçant un bal ou un quelconque divertissement musical où figurait leur nom. Tous les membres des anciennes formations politiques s'étaient convertis à la religion nouvelle, et s'efforçaient de démontrer le caractère profondément musical de toutes leurs vieilles idées et attitudes. Les aristocrates et les partis conservateurs clamaient haut et fort leur relation privilégiée au grand art musical, se réclamant d'une culture classique et d'une éducation de classe – celle des élites, selon eux – où la musique avait toujours joué un rôle essentiel: depuis la pratique du chant comme enfant de chœur jusqu'aux rutilantes sonneries des chasses à courre dont résonnaient les immenses forêts de leurs domaines, en passant par la pratique du piano de salon. Certains rappelaient que leurs ancêtres avaient été les protecteurs et les mécènes de grands compositeurs et de leurs orchestres. Le parti clérical soulignait la part importante de la musique à l'église, et déclarait son amour pour un répertoire où la psalmodie, les hymnes, le chant grégorien, les cantiques, les arias, le plain-chant, les messes, les oratorios, les motets, les vêpres, les litanies, les cantates, les *te deum*, les requiem... avaient donné certains des plus grands chefs-d'œuvre de leurs auteurs. Les ecclésiastiques s'approprièrent Liszt comme compositeur de musique sacrée, ils citaient son essai *Sur la musique d'Église de l'avenir*, et son rêve d'une musique religieuse capable d'« unir le théâtre et l'église sur une échelle colossale », ils ne manquaient pas de citer sa *Messe hongroise du couronnement*, jouée à Budapest en 1867 pour le sacre de l'empereur François-Joseph I^{er} comme roi de Hongrie, événement dans lequel ils voyaient la conjonction idéale de la religion, du pouvoir

politique et de l'art. Les officiers supérieurs et les dignitaires du parti de l'armée, arborant le monocle et la balafre au sabre, vantaient le rôle essentiel de la musique à tous les moments de la vie militaire, depuis le réveil de la caserne au son du clairon jusqu'aux défilés de parade aux accents tonitruants des harmonies, en passant par les charges de cavalerie. Les partis du centre se disaient éclectiques et ouverts à toutes les musiques sans restriction, sans exclusive, sans parti pris idéologique ni esthétique: ils se disaient les fervents pratiquants d'une musique bourgeoise, en bons pères de famille, et tous étaient présidents honoraires ou membres bienfaiteurs de quelque association musicale. Les partis ouvriers proclamaient que la révolution s'est toujours faite en chantant, comme on le vérifiait dans la Russie soviétique, et que l'on devait à la Révolution française, qui avait allégrement guillotiné au son de la Carmagnole, des hymnes aussi enthousiasmants que *La Marseillaise* et *L'Internationale*. Les partis des différentes minorités nationales, qui se positionnaient diversement sur l'échiquier politique, mettaient tous en avant leur patrimoine musical particulier et leurs musiciens et, à les entendre, chaque groupe ethnique ne se distinguait parmi le concert des nations, et ne sauvegardait son identité, que grâce à ses racines musicales et à son répertoire propre. Il n'y avait aucun exemple d'une campagne électorale où, comme dans celle-là, un seul aspect de l'activité humaine inspirait tous les programmes, fournissait la matière à tous les arguments, animait tous les débats, affûtait toute la propagande: la musique. Dans ce débordement incontrôlable, on en finissait par oublier que la musique n'avait surgi brusquement au premier plan des préoccupations et des idées qui conduisent une nation que pour la défense de notre ville contre un fléau seulement vulnérable aux motets et aux madrigaux de Palestrina, aux *Variations* de William Byrd, aux cantates de

Monteverdi, aux ballets de Lully, aux odes de Purcell, aux *Concerti grossi* de Corelli, aux concertos de Vivaldi, aux opéras bouffes de Pergolèse, aux suites de Couperin, aux préludes et fugues de Bach, aux oratorios de Haendel, aux symphonies de Haydn, de Mozart, de Beethoven, de Brahms, de Schubert, de Dvorák, de Mahler, aux hymnes de Méhul et de Cherubini, aux ouvertures de Mendelssohn ou de Tchaïkovski, aux poèmes symphoniques de Berlioz, de Borodine, de Moussorgski ou de Sibelius, aux concertos de Chopin et de Schumann, aux rhapsodies de Liszt, aux opéras de Rossini ou de Verdi, aux valse des Strauss, aux opérettes d'Offenbach, de von Suppé et de Sullivan, aux quatuors à cordes de Janáček ou de Bartók, et puis aux sonates, aux trios, aux quintettes, aux *Lieder*, et encore aux menuets, aux quadrilles, aux tarentelles, aux giges, aux gaillardes, aux marches, aux rigaudons, aux boléros, aux séguedilles, aux pavanés, aux polonaises, aux mazurkas, aux polkas, aux danses hongroises, slaves, allemandes, roumaines, espagnoles, aux chansons d'amour, aux chansons à boire, aux ritournelles et aux rengaines. Cette période électorale était un épisode qui échappait à l'entendement, produisant aussi bien les aberrations les plus sinistres que des moments de grâce et de poésie. L'agitation était extrême mais étrangement, face à elle, la population médusée était saisie de stupeur, fascination passive, interrogation d'une énigme qui produisait des hallucinations, des mirages. J'étais moi-même entré dans une époque de mes relations avec Esther qui ressemblait à la sage organisation de vie d'un jeune ménage, mais je savais tout cela bâti sur une illusion, voire même sur un malentendu, et je me tenais coi, obéissant à une situation trop douce, trop équilibrée pour être durable. En quelque sorte, je ne bougeais pas, je ne pipais mot, je me fondais sans broncher dans un état du monde, présentant que la fin de ce monde suffirait bien à ponctuer

aussi la fin de ma situation personnelle et de l'équilibre magique de ma vie. Les seules fausses notes, si l'on peut dire, au cours de la campagne électorale, furent dues – paradoxalement et en dépit du rabâchage des discours promusicaux – à un relâchement de l'activité musicale elle-même et de la vigilance: le fléau en profita pour montrer qu'il était toujours là, embusqué aux aguets, prêt à tirer parti de la moindre défaillance. A nouveau, on a compté ici ou là quelques victimes, dont les décès se sont produits dans des circonstances et selon un processus parfaitement repérés. Pourtant, *La Hache* n'avait pas intérêt à se faire craindre durant cette période, comme allait le démontrer Chamansky, mais c'était plus fort qu'elle, la mort attirant toujours irrésistiblement le Mal.

Dans un premier calcul, Chamansky escomptait que *La Hache* profite de ce qui avait, selon lui, profondément perverti l'idéal de la musique, et que le fléau sévisse à nouveau, révélant la fausseté, le mensonge et la tricherie des opportunistes qui briguaient les suffrages de nos concitoyens. C'était se montrer encore un optimiste, un idéaliste et un utopiste car, dans cet espoir, Chamansky finissait par prêter à *La Hache* l'objectif ultime d'établir, en réaction à sa menace, un empire de la musique qui préfigurerait l'empire absolu du Beau et du Vrai. De cette erreur, mon maître n'a pas tardé à revenir, lorsque la campagne électorale a battu son plein, déversant quotidiennement ses tombereaux d'arguments truqués, de faits manipulés, d'escroqueries en tous genres. Si la recrudescence des attaques meurtrières de *La Hache* restait modérée, c'était peut-être du fait d'une intelligence supérieure de l'ennemi, qui aurait laissé se pervertir et se corrompre les seules forces capables de lui résister, jusqu'à ce qu'il soit trop tard: le fléau se réservait peut-être de ne lancer son attaque

décisive qu'à ce moment-là – c'est-à-dire lorsque la musique aurait été pourrie de l'intérieur et serait devenue impuissante à lui faire barrage –, et il avait tout intérêt à ne pas inquiéter la population qui était sa proie, une population en passe de détruire ses propres armes. Dans cette hypothèse, *La Hache* n'aurait pas pour effet final l'avènement de cet empire de la musique dont rêvait Chamansky, mais la contamination de la musique elle-même, désormais gangrenée, bientôt privée de ses prestiges et de son pouvoir magique: on pouvait spéculer à l'infini sur l'orientation qui l'emporterait de ce double déterminisme. Les visées et les menées politiques les plus grossières, le charlatanisme des musiciens opportunistes et des opportunistes musiciens, et leurs programmes d'action, promettaient de faire merveille contre *La Hache*, ce fléau dont on pouvait maintenant retracer l'histoire et décrire les méfaits meurtriers, comme si tout cela appartiendrait bientôt à un passé moyenâgeux: en un premier temps, on avait cru que la musique attirait le Mal et facilitait ses ravages; et puis les pouvoirs publics avaient sélectionné les musiques à caractère national, militaire ou populaire, reconnues comme agents de défense et de salut public, excluant toutes les autres qui étaient considérées au contraire comme douteuses et ayant partie liée avec l'ennemi; enfin, ce point de vue avait été balayé par l'évidence des faits, et la voie avait alors été ouverte à un recours à toutes les musiques, avec à leur tête celles du grand répertoire, comme on l'appelle, servies par nos meilleurs musiciens, pour tenir en respect l'agresseur. On pouvait considérer que c'était *La Hache* elle-même qui avait élevé le niveau d'exigence, appelant pour la combattre, comme seul adversaire digne d'elle, la musique dans son ensemble, avec la totalité de ses genres et de ses effectifs, mais avec en première ligne les chefs-d'œuvre et les génies qui ont fait la grandeur

de cet art depuis des siècles, à vrai dire depuis quelque six millénaires et depuis son origine en Mésopotamie, avec ses premières notes sur les cordes des lyres sumériennes, des luths babyloniens et des harpes assyriennes. Chamansky était revenu de ce qu'il considérait comme sa naïveté, convaincu que la guerre contre *La Hache* ne déboucherait pas sur l'établissement d'un empire idéal de la musique, mais que la finalité de tout cela serait, au contraire, de placer la musique et les musiciens à des postes de commandement et de pouvoir à l'opposé d'un tel idéal: il serait bientôt démontré qu'il suffit de flatter les pires faiblesses chez ceux-là mêmes qui font la musique pour terrasser la musique de l'intérieur, en la précipitant dans la fange du haut de son piédestal. A ce risque s'en ajoutait un autre, sans doute aussi terrible: après que les musiciens auraient profité du pouvoir de la musique face au désastre pour prendre le pouvoir, arriverait une époque où le pouvoir pourrait profiter de la puissance de la musique pour conduire au désastre. Car si la musique peut détourner les musiciens vers la voie du pouvoir, le pouvoir peut aussi détourner la musique au profit du désastre.

A la veille des élections, et face à l'assemblée de ses fidèles, une nouvelle fois réunis dans la pénombre, au fond de son atelier, Chamansky s'est retourné vers le mur et a levé son regard vers cette copie dont il était si fier, faite de sa main dans ses jeunes années, d'un tableau de Rembrandt montrant David jouant de la harpe devant le roi Saül. La figure de David musicien a suscité bien des représentations, se référant à divers épisodes: David en jeune pasteur jouant de la cithare en gardant ses brebis, sorte d'Orphée qui charme les animaux par sa musique; ou, lorsque l'esprit de Dieu ayant abandonné Saül à la mélancolie, David est appelé à la cour pour distraire le roi triste en lui jouant de la

harpe ; ou plus tard, lorsque David est devenu roi d'Israël et qu'il joue de la musique et danse en portant l'Arche de l'Alliance à Jérusalem, où étaient conservées les Tables de la Loi ; ou lorsque, en chef des armées, David joue de la cithare pour donner du courage à ses soldats. Un tableau du Guerchin montre même un David déjà âgé, jouant du violon pour accompagner sa tristesse ou pour distraire sa mauvaise conscience après avoir enlevé Bethsabée, fille du Serment, pour consommer avec elle l'adultère, et avoir organisé le meurtre du mari, Urie le Hittite. Chamansky avait toujours considéré les trente-neuf années passées par David sur son trône à Jérusalem comme le règne d'un monarque musicien, qui avait fait des arts de la guerre, de la politique et de la justice des disciplines soumises à l'énergie, à l'harmonie et à l'équilibre de la musique. Chamansky avait réussi sa copie du tableau de Rembrandt en mettant au point une machine optique et photographique de transfert de la peinture, et il voyait dans cette invention à la fois un instrument de musique et un instrument d'optique, machine au croisement de la vision et de l'ouïe, de l'art pictural et de l'art musical car, disait-il, le tableau de Rembrandt *lui faisait entendre* le roi David jouant de la cithare, plus encore qu'il ne le représentait visuellement dans cette action. Chamansky est resté longtemps ainsi, le regard levé vers la copie du tableau de Rembrandt accrochée au mur, au fond de l'atelier, dans un décor qui semblait lui-même une projection agrandie d'une peinture du maître hollandais, comme s'il avait puisé dans la contemplation intense de cette image l'inspiration de ce qu'il avait à nous dire. Puis il s'est tourné vers nous, a longuement parcouru l'assemblée, s'attardant sur chaque visage et il m'a semblé qu'il s'arrêtait sur moi peut-être un peu plus longtemps – sentiment du dernier regard, du regard de la dernière fois, du regard de l'adieu –, dans une expression qui cherchait à me com-

muniquer de l'espoir au-delà du désespoir, et puis ses yeux se sont portés sur mon voisin et ils se sont arrêtés à nouveau : j'ai compris qu'à cette place, à côté de moi, une seule personne avait pu venir s'asseoir, sans que je m'en sois rendu compte. L'expression de Chamansky s'est encore creusée, mais d'un sourire : Esther était assise là – je l'ai lu sur le visage de Chamansky avant de le vérifier d'un bref coup d'œil –, elle avait été convoquée et placée là, à mes côtés, et moi à côté d'elle, comme pour toujours. Le regard de Chamansky semblait nous parvenir derrière une de ces optiques dont il avait été l'inventeur, nous étions photographiés par lui, saisis dans une fixité finale, à la faveur d'une pose longue où nous bougions encore ; nous respirions, et nos cœurs battant plus vite et plus fort que jamais, mécanisme qui s'affole dans sa dernière course, avant de se figer. Nous étions tous hypnotisés, déjà sous le pouvoir de sa parole, dans le silence qui en était le début et la fin, et Chamansky a prononcé précisément ces mots qui se gravaient l'un après l'autre dans ma mémoire comme la lumière se dépose sur une émulsion photographique : « Mes amis, tout est perdu : *La Hache* est à un coup de gagner la partie, *échec et mat*. Notre défaite est inéluctable, elle sera générale et nul n'en réchappera. Comment ne pas voir que le fléau a déjà le dessus partout, et que tout le monde est déjà mort ? Tous ceux qui sont prêts à se faire élire demain, qui ont sollicité les suffrages de leurs concitoyens avec les arguments les plus pervers, les plus hypocrites, les plus fallacieux, vont s'emparer du pouvoir en nous ayant abusés par leurs slogans qui promettent d'instaurer une suprématie de la musique, de l'adopter comme modèle, de l'adorer comme divinité : tous ceux-là ont fait la preuve que rien ne peut être sauvé, et que dans cette ville comme ailleurs il n'y a pas assez de Justes. Demain, les élections vont se tenir et, sous l'archet des violons, c'est *La Hache*

qui sera élue et portée au pouvoir par ceux qui auront prétendu nous en défendre en se propulsant d'abord eux-mêmes sur le devant de la scène, poussés par leur aveugle convoitise et par leurs médiocres ambitions : tels auront été leurs mensonges et leurs crimes : Du moins, tel est l'enseignement auquel aura conduit cette expérience unique, dont pourtant nous n'attendrons pas le résultat, nous qui sommes dans le laboratoire face à l'évidence de ce que nous avons expérimenté, et qui ne sortira jamais de ces murs. Maintenant, nous savons ce qui peut arriver, nous sommes parvenus jusqu'au bord de ce gouffre et y avons plongé nos regards, nous sommes les initiés de ce savoir et de cette nuit. Car voici ce que j'ai à vous dire, que vous n'allez entendre que pour aussitôt l'oublier et le transmettre à votre insu, dans cet oubli de tout et de vous-même, au-delà de vous-même : la nuit prochaine, il y aura un moment – peut-être seulement une fraction de seconde, une étincelle négative – de sommeil général, sans aucun veilleur, sans aucun insomniaque, sans aucune conscience restée en éveil : ce sera l'exact moment de victoire de la mort et de *La Hache*. La ville tout entière – avec notre ghetto en son cœur – sera profondément endormie pendant ce bref éclat de temps noir et, même dans notre vieux quartier, ceux qui consacrent leurs nuits à l'étude, à la méditation, à la prière, auront un instant de perte de connaissance, de plongée dans les ténèbres du sommeil et de l'oubli, de l'effacement de toute mémoire et de tout texte dans l'encre elle-même, informe et insoluble. Durant cette suspension instantanée des consciences, tout ce qui vient de se passer depuis quelques semaines sera perdu, comme si rien de ce qui nous a réunis et mobilisés jusqu'à ce jour n'avait eu lieu. J'aurai eu beau vous avertir par les présentes paroles, vous ne résisterez pas à la perte de tout souvenir, et tout vous échappera, sans laisser de traces d'avoir été tenu entre vos mains.

Tout se dissoudra pour perdre forme dans les liqueurs sombres de la mémoire. Tout disparaîtra de la surface de l'Histoire, et tout reprendra naturellement comme avant, avant le soir du concert dans le parc municipal, le cours de vos vies vous aura doucement portés d'un soir à un matin, un infime accroc dans le temps universel aura été recousu d'un fil invisible. Nous aurons tout enfoui dans les profondeurs, tout recouvert et tout égalisé à la surface, il ne restera aucune trace, aucun signe, aucun indice, une continuité s'imposera à nos consciences et à la perception du temps de nos vies, à l'arrivée dans le jour nouveau par un matin tout neuf, par-dessus les jours et les nuits que nous venons de vivre. Ce qui constitue encore pour quelques heures la réalité que nous connaissons, que nous vivons en ce moment même et d'où je vous parle, projetant mes paroles au-delà de vous-mêmes vers des espaces sans fond, ne subsistera plus qu'en dépôt, ou plus exactement en réserve, dans l'imagination de quelques artistes et écrivains, et l'un ou l'autre d'entre eux croira un jour inventer tout cela. C'est pour des raisons semblables que l'Histoire trouve sa matière et ses commentaires dans ce qui nous apparaît comme des fictions. Car l'imagination n'est qu'une forme de la mémoire. La projection dans l'avenir, les prévisions, les prophéties ne sont qu'une lecture attentive mais inconsciente du passé. Je vous l'annonce inutilement et je vous préviens en pure perte : tout ce que nous venons d'expérimenter et de vivre jusqu'au seuil de la signification délivrée par l'expérience va s'effacer dans la nuit d'avant le sens et, au matin, tout ce que je dis en ce moment même n'aura jamais été ni pensé ni dit. Tout cela resurgira peut-être un jour sous la forme d'un poème, d'un roman, d'un opéra, d'une œuvre d'imagination, de fiction, pour une édification sans effet, sans objet. Les romans sont la trace, émergeant ici ou là, de ce qui a eu lieu et que tout le monde a oublié, et qui reste

enfoui tant qu'un auteur ne s'avise pas de l'inventer. L'Histoire n'est qu'une histoire, et toutes les histoires sont l'Histoire. Il ne reste, il n'existe que des mots: les mots de la science, les mots de la religion, les mots d'explication du monde, les mots de la littérature, les mots de l'Histoire, les mots d'interrogation de la Parole... Le temps lui-même n'est qu'un mot qui permet d'inventer la fin. Et la fin n'est qu'un mot perdu dans le temps. Les mots se perdent les uns dans les autres, les mots s'inventent et naissent les uns dans les autres, les mots s'annulent les uns dans les autres. Les mots meurent les uns dans les autres.»

II

La fin

Suite, 1944 et après, Histoire

« ... Quand un SS écoute de la musique, surtout une musique qu'il aime particulièrement, curieusement alors, il commence à ressembler à un être humain. »

Simon Laks, *Mémoires d'Auschwitz*

1.

Cauchemar

La fin du monde a commencé sous ma fenêtre. Il fallait bien que cela commençât quelque part : il se trouve simplement que je suis bien placé pour parler de ce début. Je viens d'écrire « bien placé »... : qui suis-je donc, pourrais-je me demander, faute qu'il y ait encore quelqu'un pour s'étonner et pour me poser la question. De quel monde et de quelle fin s'agit-il ? De quel monde et de quelle fin dont je serais l'unique rescapé encore là pour parler, pour témoigner, témoin solitaire sans greffier pour recueillir mon témoignage, et face à un tribunal absent ? A la fois témoin et mon propre auditoire, le dernier homme, car si le monde a eu une fin, à qui donc en parler, et à quoi bon ? Y aurait-il un autre monde, d'où la fin du monde pourrait être racontée et commentée, d'où une leçon pourrait être tirée, et suis-je parvenu dans ce monde-là, un monde où la fin du monde est d'avance présente dans la mémoire des vivants qui ne savent pas qu'ils sont des survivants ? D'où me viennent donc ces souvenirs de la fin, et quelle est l'utilité d'une telle mémoire, après tout ?

C'est une de ces lumineuses matinées de début du printemps où l'on aime, après la claustration et l'engourdissement de l'hiver, laisser la fenêtre ouverte pour partager avec le reste de la ville la douceur de l'air nouveau. Tout est incroyablement calme, peut-être trop.

Un silence d'une nature inconnue. Aurait-il à voir avec la pureté de l'air ? Page blanche. J'y vois s'inscrire, comme en toutes lettres, capitales, des bruits. Au bout de la rue, des véhicules s'avancent lourdement. Leur métal tremble. Il fait trembler les vitres, les murs, le ciel en reflet dans les vitres, la terre sous les murs. Cela approche. Le cœur bat. Je l'entends battre. Quand, au plus fort du tremblement, le bruit s'arrête. C'est juste sous ma fenêtre. Alors une accélération, une précipitation de tout ce qui fait suite à cet arrêt : bruits de portières qui s'ouvrent et qui claquent, semelles cloutées qui ferrailent sur le pavé. Toujours l'intimidation du métal contre l'air innocent. Je vais voir. Sous ma fenêtre, trois fourgons blindés, masses de métal mort, moteurs coupés. Devant et derrière les fourgons, encore des petits paquets de métal, escorte de motos et de side-cars, toute pétarade étouffée. Sous ma fenêtre, un convoi de soldats allemands conduits par des SS : encore des bouts de métal emboutis, casques posés sur des pantins. Sous les casques de métal, de vagues formes humaines, mais l'humanité est ailleurs. Le métal en tas plus ou moins massifs, inertes ou agités, occupe toute la chaussée. C'est juste sous ma fenêtre : je le vois. Mais je le sais à un battement inconnu de mon cœur. Plus vite. Sans métal sur la tête, sans casque : un adolescent blond. Étranger au quartier, mais pas un inconnu. La tête blonde montre le chemin aux casques de métal avec des formes humaines en dessous. Il pointe du doigt l'entrée de l'école de musique. Sous ma fenêtre, de l'autre côté de la rue. Il pointe du doigt l'humanité. Une vingtaine de casques allemands, métal directement embouti sur les cervelles, brandissant encore du métal à cliquetis : mitraillettes, pistolets d'assaut. Quelques aboiements imitent un langage humain. Ordres. Les bouts de métal moulés sur les cervelles se ruent à l'intérieur du bâtiment. Des mots, des formules, accélèrent encore le battement de mon

cœur : *descente de SS, rafle, arrestation*. Je me demande : y a-t-il dans l'école de musique un partisan ? Y a-t-il un résistant musicien ? Un autre mot pour accélérer encore le cœur : *dénonciation*. Des bouts de métal avec une vague forme humaine en dessous ont pris position à chaque extrémité de la rue. Issues condamnées : souricière. Je me dis : « Tout va aller très vite. » Mélange d'angoisse oppressante et d'espoir de délivrance. Car le cœur bat déjà trop vite. Passent trois ou quatre minutes, dans la rue, sous ma fenêtre. La chaussée et le trottoir occupés par du métal, réduit au silence. Et puis : irruption de l'humanité. Poussés par les vagues formes humaines sous les cervelles de métal, tous ceux qui se trouvaient à l'intérieur, maintenant dehors. L'école de musique retournée comme un gant. La directrice et la secrétaire, dehors, le professeur de violon, dehors, le professeur de flûte, dehors, le professeur de piano, dehors, le professeur de solfège, dehors, le professeur de violoncelle, dehors, des enfants, dehors, des adolescents, dehors, des petites filles, dehors, des petits garçons, dehors. Certains avec leurs instruments dans les bras, comme des poupées. Leurs violons serrés contre eux, leurs flûtes, serrées contre eux. Ceux qui n'ont pas voulu se séparer de leurs instruments. Je reconnais plusieurs visages. Des élèves de l'école de musique à qui je donne des cours particuliers. Parmi eux, la plus douée, la plus belle, la jeune Esther. Ma nièce. Depuis quelques mois, elle a choisi le violon. Mais elle n'a pu renoncer au piano : trop de dons, trop d'amour pour la musique. Pour le piano, ma nièce Esther vient me voir deux fois la semaine. Deux fois la semaine, elle quitte l'école de musique et traverse la rue. Deux fois la semaine, traversant la rue, elle lève les yeux vers ma fenêtre, avant de monter chez moi. Aujourd'hui, je l'aurais attendue à 2 heures, comme d'habitude. Maintenant, je vais l'attendre sans heure. Avant d'être engloutie par la ferraille, ses yeux levés

vers ma fenêtre. Son visage parmi d'autres jeunes visages. Un visage unique. Sans doute m'a-t-elle vu, penché vers la rue. Nos regards se sont croisés. Encore des mots, encore une accélération des battements du cœur, les mots: *dernière fois*. Elle tient serrée dans ses bras sa boîte à violon. Arme dérisoire des instruments de musique contre la brutalité, les aboiements du métal. Fermant la marche le plus petit de tous, qui continue de jouer le plus petit violon: bambin joufflu à la chevelure bouclée, main potelée. En quelques instants, l'humanité tout entière embarquée, emportée. Le métal redevient bruyant, arrogant. Intimité, complicité des cervelles de métal avec la ferraille des camions. Claquements des bottes cloutées, claquements des portières, claquements des hayons, claquements des armes, claquements des marchepieds. Parfois les armes de métal tournées vers les façades, vers les gens aux fenêtres, vers moi parmi eux. Au cas où: y a-t-il des amateurs? Il y a aussi des chiens, de vrais chiens: humains. Ceux-là n'aboient pas. Ils reniflent l'humanité au passage. Les cervelles de métal aboient dans leur imitation d'une langue. L'humanité est poussée dans le métal, à l'intérieur, elle finit par disparaître. Plus aucune humanité ne dépasse. Il n'y a plus que les casques moulés sur les cervelles, avec de vagues formes humaines en dessous. Sans autre appareil que l'œil et la mémoire, j'ai essayé de photographier l'humanité, les visages, engouffrés dans la ferraille, enfermés là-dedans. Prêts à être emportés. Naïveté, ou simulation d'un espoir: y a-t-il parmi les visages le fragment d'humanité que la ferraille recherche? Cela libérerait-il le reste de l'humanité? Deux ou trois secondes de silence. Hésitation du destin. Et puis à nouveau des aboiements, imitation d'une langue humaine. Plus forts, plus excités, plus enragés, plus féroces. Cela vient de l'intérieur de l'école. Quatre morceaux de métal directement moulés sur les cervelles, avec de vagues formes

humaines en dessous, poussent devant eux encore un reste d'humanité. Une jeune fille et un jeune homme, dehors. Cachés au fond de l'école de musique, et dénichés. Maintenant dehors, sur le trottoir. Il faut à nouveau faire ferrailer le métal, rabattre un hayon déjà relevé. Le jeune homme et la jeune fille avancent d'un pas vers la masse de métal, résistent à cela. Hésitation. Étincelle d'espoir. Le jeune homme tire la jeune fille par la main. Ils bousculent un pantin posé sur le trottoir, sous un crâne de métal. Ils fuient à toutes jambes. Des aboiements claquent. Puis une trentaine de détonations, expulsant des petits bouts de métal, les petites idées de métal, les petits réflexes de métal, nés sous les crânes de métal. Deux balles auraient suffi, mais contre l'humanité le métal préfère assurer la mort plutôt dix fois qu'une. Honneurs du gibier abattu à se partager à dix ou à quinze. Aboiements de triomphe. Le métal tremble à nouveau. Inutile de s'attarder. Quelques morceaux de métal emboutis directement sur les cervelles regagnent les lourdes masses de métal tremblant. Le métal embarque à bord du métal. Le métal aboie encore et pétarade. Le métal s'éloigne. Fier d'être le plus fort. Les héros de métal. Le métal est à la parade. Sous ma fenêtre, la rue vide à nouveau, comme avant. Nouvelle page blanche. Les battements du cœur ralentissent. Quelque chose en métal tombe au fond de l'estomac. Le moment qui suit, long comme un destin. Les moments qui suivent, longs comme l'Histoire. Et puis, parmi d'autres, dans la rue, au-dessus des corps inertes, sur le trottoir. Interrogation: qu'a-t-il pu arriver? Quel ennemi de l'humanité? Le jeune homme et la jeune fille, l'un tirant l'autre par la main. Couchés sur le côté, ils sautent pour toujours au-dessus d'une flaque, mélange de leurs sangs. Quel secours appeler? Seulement du malheur à annoncer. La fin du monde à prévoir.

Toute la journée, je guette le retour des camions. Prêt à compter ceux et celles qu'ils ramèneront. Prêt à comparer avec la photographie de tous les visages que je garde en mémoire. Prêt à dénombrer les manquants. Toute la journée, j'attends le retour d'Esther. Mais la journée passe. Le soir arrive. La nuit tombe sans qu'un événement symétrique à celui du matin vienne clore l'épisode. Donner un terme à l'écoulement insoutenable du temps. Trop lent d'abord, puis trop rapide. Quand le temps s'épuise. La rue reste silencieuse. Plus silencieuse que jamais. De l'école de musique, ne s'échappent plus, par quelques fenêtres entrouvertes, des notes de flûte, de clarinette ou de violon. Après l'attente jusqu'à la fin du jour, commence l'attente dans la nuit. A cette attente du retour d'Esther, parmi les élèves de l'école de musique, se mêle une autre attente, d'une autre Esther. Ce soir, ma jeune maîtresse doit me rendre visite. Mais ses horaires sont toujours imprévisibles. Longtemps cela a fait le charme et le piquant de nos rendez-vous, de mon attente. Depuis peu, j'ai appris qu'elle est impliquée en tant que comédienne dans une troupe de théâtre yiddish. Les horaires de travail et de répétitions sont variables. Dans la nuit, l'école de musique plus silencieuse que dans aucune autre nuit. Comme morte. Plus aucun espoir d'un retour des élèves avant le lendemain. L'attente mise en suspens, mise en attente. L'autre attente continue. Passé 11 heures, la sonnette enfin. Dans le regard d'Esther, ma jeune maîtresse, de l'exaltation, de la fièvre. Je comprends que je viens de vivre la dernière attente. Quelque chose me dit que cette visite, et la nuit à passer ensemble, sont les dernières. Esther ne parle pas. Elle ne dit rien de ce qu'elle aurait à me dire. Elle attend. Elle m'a fait attendre et elle attend encore. Elle s'efforce de se comporter comme d'habitude. Mais chacun de ses gestes, chacune de ses expressions débordent d'un secret. Débordent d'un projet inavoué qu'ils

ont du mal à contenir, et qui déjà font bouger son corps autrement. Son corps comme animé de l'intérieur par une personne déjà différente. Déjà tournée vers d'autres êtres, d'autres lieux. Un autre monde. Un monde après la fin. Je ne suis pas sûr, quant à moi, d'être tout à fait le même depuis les événements de la matinée. Peut-être suis-je déjà, moi aussi, dans une détermination nouvelle. Déjà parti. Dans le lit, ce sont deux corps prêts à se quitter qui s'unissent. Deux corps qui déjà s'éloignent l'un de l'autre, et qui pourtant se mélangent encore une fois. Dernière union avant la séparation. Là où se mêlent mélancolie de la fin, dernière fois, et goût troublant de l'inédit, première fois. Toute la gamme des caresses déjà parcourue, l'étreinte portée jusqu'à son terme, quand se fondent l'un dans l'autre un corps de femme et un corps d'homme. Nous flottons entre deux eaux. Sans savoir encore si nous allons remonter à la surface ou nous laisser couler vers le fond. Nous abandonner à la demi-conscience, prélude au sommeil. Alors, j'entends Esther me chuchoter, sur le ton d'une anecdote de la journée écoulée, que la troupe de théâtre yiddish dont elle fait partie est aussi un cercle de militants sionistes. Au cours de leur réunion de l'après-midi, décision a été prise de quitter le pays au plus vite. Tenter de traverser les terres en direction de la mer Noire ou de l'Adriatique. Sur la première côte qui se présentera, trouver un quelconque bateau. Embarquer à destination de n'importe quel port du Moyen-Orient: Beyrouth, Haïfa, Port-Saïd... Gagner la Palestine. J'entends ses paroles: vœu de jeunesse? Réalisation lointaine. Forme d'adieu? Je ne sais quoi comprendre. Je ne veux pas. Refus de toute élucidation de cette incertitude. Refus de toute sortie de cette incision. Je m'endors avec la sensation que mes yeux se ferment, et que je viens de voir Esther pour la dernière fois. Volonté de ne pas oublier. Volonté de conserver l'image de son visage, celui qu'elle m'a offert comme

expression de tout son être, sous le poids et la pression du mien. Son corps sous le mien pour toujours. Plus jamais.

Descente dans le sommeil. Descente vers les enfers. Dans la volonté de la garder, de la conserver, j'emporte Esther : je la retrouve dans un rêve. Rendez-vous là. Bientôt le plus abominable cauchemar que mon inconscient ait jamais produit. Là, dans ce lieu issu de moi et qui m'échappe, je mêle son visage et son destin à ceux de ma nièce Esther, mon élève au piano. L'élève de l'école de musique, embarquée parmi les autres dans la ferraille et les aboiements, en début de matinée. Emportée avec tous ceux qui se trouvaient dans l'école de musique à cette heure-là. Sous ma fenêtre. De l'autre côté de la rue. Je vois ma maîtresse et ma nièce, la comédienne et la musicienne, Esther et Esther partir ensemble. Voyage où l'une entraîne l'autre dans la direction opposée à celle de ses projets. Là où elle-même est emportée de force. La brutalité d'un métal sans visage arrache l'une et l'autre Esther à leurs espoirs, à leurs existences. Elles projettent leurs destins l'un contre l'autre, pour que déjà elles commencent à prendre moins de place. Pour que déjà chacune ne compte que pour une moitié. L'une et l'autre classées côte à côte, inséparables. Enregistrées ensemble pour la même destination, sur le même moyen de transport. Le rêve est devenu la projection du pire sur l'écran du vraisemblable. Les deux Esther n'en font plus qu'une. Chacune d'elles est une moitié de chacune de ces deux Esther que j'ai connues, ma nièce musicienne et ma maîtresse bien-aimée.

Descente. Sentiment d'être à nouveau à ma fenêtre. Dans le rêve, l'imagination s'appuie sur de vagues éléments d'un réel plus ou moins récent. De sa perception. De son interprétation. En dépit de tout, rendre plausibles

les visions les plus étrangères au rêveur. L'expérience d'aller vers la fenêtre est pour moi quotidienne. Elle se caractérise par la sensation d'une avancée vers la lumière. Impression de me porter au-devant de moi-même. Risquer mes pas sur la planche d'un plongeur. Ou plutôt, pousser devant moi mon double. Car en fait je reste réfugié au fond de mon logement. Caché là, au fond de moi-même. Désespérément agrippé à mes meubles, à mes quelques objets familiers. La progression vers la fenêtre m'oblige à oublier un peu qui je suis. Qui j'ai été, avant. A me délester de ce qui occupe mon esprit. Accepter momentanément de me distraire. Prendre le temps d'un regard sur le monde et sur les autres. Mille fois, j'ai analysé le déroulement de cette expérience, de cette séquence. Mille fois détaillé le mouvement psychologique déclenché par les quelques pas pour aller vers la fenêtre. Dans mon rêve, j'ai reconnu ce déplacement. Déplacement qui me porte au-devant de moi-même. Vers le spectacle des autres. Arrivée dans la lumière qui vient de l'extérieur. Laisser derrière moi l'obscurité du logis qui garde mon empreinte vide. Sans une conscience explicite de cela, être un autre en effet. Pas n'importe quel autre. L'Autre absolument autre. Absolument différent. Passer à l'ennemi, en quelque sorte. Mais seulement dans sa peau et dans sa tête. Observer ses pensées sans avoir tout à fait perdu les miennes. Ni avoir perdu le point de vue qui rend l'observation possible. Dans mon rêve, cette peau d'un autre est bientôt habillée d'autres vêtements. Les vêtements les plus étrangers que je puisse imaginer. Les vêtements dont aucun bal costumé ni aucun carnaval ne pourraient jamais m'imposer le déguisement. Un uniforme d'officier allemand. Alors qu'il me serait impossible de le percevoir dans une situation réelle, hors du rêve, sauf à croiser mon image dans un miroir, je vois le signe SS. Non pas sur l'uniforme d'un officier allemand. Le signe

SS cousu sur le col de ma vareuse. A vrai dire, je ne le vois pas. Je le sens. Je sais que le signe SS est là, cousu sur le col de l'uniforme que je porte. Je suis un officier de la Waffen SS et je m'avance vers une fenêtre. Dehors, il n'y a plus de rue. La ville a disparu. Seulement quelques baraquements posés dans la boue, comme de médiocres jouets en bois. Et puis je découvre qu'il y a une foule. A vrai dire, je guette ce que je sais être là, mon spectacle quotidien. Multitude de gens munis de pauvres baluchons. Hommes et femmes mêlés, de tous âges. Et aussi des enfants. Foule silencieuse hébétée, accablée. Humanité saisie par la fatalité d'un malheur inexplicable, irrémédiable. Je n'en éprouve aucune compassion. Aucune tristesse. Pas la moindre gêne. Je regarde froidement. Sentiment de supériorité de cette indifférence. Ce que je vois est le résultat de ce que je suis. Il y a entre le spectacle et moi une relation naturelle, neutre. Mon attention est bientôt captée – dans mon rêve je ne suis là que pour ça – par une silhouette que je reconnais entre mille. La silhouette de mon étudiante Esther. Pourtant, je suis un officier SS et je n'ai aucune étudiante. Je ne sais même pas comment je peux connaître son prénom. Je le connais pourtant. C'est Esther. Pour tout bagage, Esther a un étui à violon. Je reconnais cette jeune musicienne et pourtant je ne la connais pas. Je connais son prénom et pourtant je ne l'ai jamais rencontrée. C'est une jeune fille arrivée là parmi tant d'autres. Elle tient d'une main une boîte à violon. Elle donne l'autre à un petit garçon, ange joufflu, tête bouclée, mains potelées. Grave, peut-être fier de tenir la main d'une si belle jeune fille. De mon point de vue, il faudra séparer ces deux-là. Mais laisser à la jeune fille son violon. Là où nous sommes, les instruments de musique ne sont pas rares. Je ne sais pas où nous sommes mais je connais le nom de ce lieu. Terezin. C'est près de chez nous. C'est dans notre pays. J'y suis

même allé il y a longtemps, en excursion, avec l'école. Mais j'y suis un étranger. Je suis un officier allemand. Impossible de consacrer la moindre attention à cette silhouette de jeune fille parmi tant d'autres. Impossible de reconnaître le moindre intérêt pour elle. Aucun trouble, aucune émotion. Je suis un officier SS qui s'est avancé vers une fenêtre. D'une position en surplomb, j'observe un contingent de nouveaux arrivants. Ils sont fraîchement débarqués d'un train. Rigoureusement semblables à ceux du contingent précédent, débarqués d'un train identique. Ils viennent d'être accueillis sur le quai d'une petite gare. Décor de carton-pâte. Les attendait sur le quai un orchestre. Les trains sont accueillis en musique. Je vois tout cela à travers mes yeux d'officier allemand, mais je tiens d'une autre source les informations sur ce que je vois. Mon regard se sert des yeux de l'officier allemand. Ses yeux me seraient comme une paire de lunettes, mais c'est encore autre chose. J'habite un être étranger, que mon rêve abrite en même temps qu'il me condamne à l'habiter. Je ne sais à quelle humanité appartient l'être à travers les yeux de qui je considère de loin la jeune fille au violon. Il est faux de penser qu'il n'y a qu'une seule humanité. J'habite un être humain d'une espèce étrangère à mon humanité. Dans le corps de cet officier allemand, il y a une cervelle d'une consistance où j'ai pu quand même glisser la mienne. Avec le souvenir de ce prénom, appartenant à ce visage : Esther. La jeune fille est perdue parmi une triste multitude. Je lui connais – ou je lui prête, ou je lui reconnais – une certaine sensibilité musicale. J'ai réussi au moins à communiquer cela à l'officier allemand. A lui faire passer ce message. Il faut bien que quelque chose en lui soit commun avec quelque chose en moi. Il faut bien qu'il y ait entre lui et moi quelque chose en partage. Quelque chose qui nous partage de part et d'autre de la musique.

Dans mon rêve, je reviens en arrière. Je veux voir le moment de l'arrivée. La gare est baptisée *Ghetto Theresienstadt*. Je veux constater l'accablement des nouveaux arrivants. Leur stupeur à la descente des wagons à bestiaux. Je veux les voir débarquer sur un semblant de quai. Je veux les observer écoutant l'orchestre qui les accueille comme pour leur dire : « Bienvenue. Vous arrivez dans un lieu où l'on fait de la musique... » Je sais qu'il y a une atroce supercherie. La cervelle à l'intérieur de laquelle la mienne s'est glissée m'a communiqué ce secret. Car je dois tout savoir. Je dois comprendre. Cette cervelle par laquelle j'accède à une perception et une conscience du monde est parfaitement avertie. L'orchestre n'est là que pour signifier que tout espoir est perdu. Puisque la musique elle-même a été annexée, avilie, souillée. Ralliée de force au camp de l'humanité ennemie de l'humanité. Dans la tête qui m'abrite, cette formule me vient, y produisant de la satisfaction en même temps qu'elle me communique du désespoir : le violon soumis à la hache. L'officier allemand en qui je suis en rêve constitue l'exact espace de mon cauchemar. Je sais qu'il éprouve – et j'éprouve en lui – une sorte de jubilation dans la contemplation distante de ce qui arrive. De ceux qui sont là, déversés dans la boue, dans le froid. C'est comme le patron d'un magasin qui observe, satisfait, l'afflux abondant et bien réglé de la clientèle. Jouissance de constater et de contrôler la bonne marche de l'horreur. Regard lointain sur les événements dont il est complice. Tout est parfaitement organisé. Sous contrôle. Je me débats inutilement, conscience étrangère prisonnière d'une autre conscience. Conscience glissée clandestinement dans celle qui anime cet organisme répugnant. Passager clandestin d'un autre être. D'une autre humanité. Vivre parmi l'ennemi, dans lui. Que faire pour me démarquer sans me faire remarquer ? Pour

me sauver de l'ennemi, je suis obligé de partager avec lui son corps, son regard sur ceux auxquels j'appartiens. Sa conscience. Comment sauver ma peau d'un contact trop intime avec la dégoûtante peau de l'autre ? Comment sauver ma conscience d'une contamination immonde ? Mon rêve exerce sur moi son autorité absolue. Établit sur moi son empire. Mais, dans le rêve, je crois encore résister au réel. Je m'accroche au sentiment de cette résistance. J'ignore que je me tiens sur la face obscure de la vie, qui ressemble à la mort, du côté du sommeil. Je suis un résistant dans le corps de l'ennemi. Prisonnier de ce corps, incapable de lui résister. Mêlé à ses pensées, glissé dans son regard. Tel est le cauchemar. Il arrive que la résistance finisse par céder, par s'effacer, par se dissoudre. Je suis l'officier allemand, je ne lui résiste plus, je ne suis plus un autre en lui. Je ne suis plus que lui, je suis comme dans le coma. Je contemple la longue file des nouveaux arrivants, escortés par les soldats en armes et par les chiens, si humains. De loin je supervise le tri. Les femmes d'un côté. Les hommes de l'autre. Les jeunes. Les vieux. La jeune fille au violon et le petit garçon, ange joufflu, tête bouclée, mains potelées, arrachés l'un à l'autre. Séparés de force : un coup de crosse pour disjoindre les mains.

Je suis le chef du camp, je ne peux échapper à cela. C'est ma façon d'être dans le camp, prisonnier parmi les autres, mais séparé d'eux. Un prisonnier spécial. Avec pour geôlier particulier le chef du camp. Quelqu'un – mais qui ? – dit en moi : « Je suis un porc d'Allemand, je suis ce tas de chair emmaillotté dans un uniforme de l'armée allemande, avec une cervelle sous une casquette, pour me mettre à l'abri de la pensée. Je fais partie de cette humanité. » Mon rêve me conduit jusque-là. Jusqu'à cet extrême, au-devant de moi, au-delà de tout. Au-delà du fait d'être un homme. Mon rêve me conduit

jusqu'à la fenêtre d'où des yeux humains peuvent contempler ce spectacle-là. Sans que des larmes leur viennent. Jusqu'à la fierté de cette indifférence. Jusqu'à cet arrogant surplomb : je suis un officier allemand, fièrement perché sur un monticule de fange. La cervelle par laquelle je suis transmis au corps dans lequel je suis sa mauvaise odeur. Je suis intimement glissé dans cette saleté. Combien de temps vais-je résister à l'ordure ? Mais le chef de camp dont je suis le prisonnier intime, l'esclave particulier, est aussi mon pantin. Je parviens à tourner ses yeux vers ce que je veux regarder, sans pourtant le détourner de la satisfaction de ce qu'il voit. Ni lui en faire éprouver du dégoût, de la honte. Il est fier de ce qu'il a sous les yeux. Fier de ce qu'il est. Il n'est que ce qu'il voit. Égalité de l'être et du voir. Il y a la jeune fille qui tient à la main sa boîte à violon. Maintenant seule. Le petit garçon, ange joufflu, tête bouclée, mains potelées, a disparu. Il y a celle à qui j'ai fait semblant de ne prêter aucune attention. Elle s'appelle Esther, je le sais. Un prétexte m'est donné d'attarder mon regard sur elle : un sous-officier la tire d'un groupe où elle avait été classée pour la pousser dans un autre. J'ai aussi, dans mon rêve, le pouvoir d'attirer le regard d'Esther de mon côté. Elle est perdue. Déseparée. Elle regarde en tous sens, à la recherche de signes où déchiffrer son destin. Elle guette celui dont son sort va dépendre. Elle cherche où je suis, moi, le chef du camp. L'autorité suprême. Je peux voir son visage. Constater – découvrir – la finesse, la beauté de ses traits. La forme souple de sa chevelure. Tout cela a survécu à l'horreur du voyage. Je m'attarde sur elle, mais point trop : ne pas attirer l'attention en moi-même, moi le chef du camp, sur cette attention que je porte à la jeune fille. Je ne dis pas qu'elle s'appelle Esther. Mais je le sais. Je ne la nomme pas, je fais semblant de ne pas la connaître. Je m'efforce de ne pas prononcer son nom. Il ne faut pas qu'on l'entende. Mais je

la connais : c'est Esther, ma nièce. Elle-même a emporté avec elle une autre jeune femme. Une autre Esther que je connais, ma maîtresse. L'une est prisonnière de l'autre, sa passagère clandestine. Celle que j'aime et que je désire est prise dans celle que j'aime comme ma propre fille. Rien de tout cela ne parvient à la conscience de celui en qui je suis. Celui qui regarde une jeune fille sans nom, dont l'histoire ne l'intéresse pas. C'est une jeune fille sans passé. Elle a perdu son passé en même temps qu'elle a perdu son avenir. Elle est là, sans nom. Je sais qu'Esther signifie cela : celle qui est cachée, voilée, masquée. Mais elle est aussi deux êtres, deux vies, deux histoires, contenus dans le même corps. Ce corps d'Esther, ma nièce, que je ne connais pas. Je ne connais que le désir pour l'autre, caché en elle. Le désir pour une maîtresse, cachée dans le corps de ma nièce. Dans une langue qui est la mienne, mais dont les mots me viennent dans la cervelle de l'Allemand, je me dis : « Cette jeune femelle juive a une tête à pouvoir jouer du violon encore quelques jours... Peut-être même dans un quatuor à cordes. Ici, à Terezin, on apprécie les musiciens, on les encourage quelque temps... Et puis il faut céder la place. Un jour, on sera obligé de se passer de cette petite violoniste par mesure d'hygiène... »

Je suis le chef du camp. Je suis l'Allemand fièrement perché sur mon monticule de fange. Alors j'ouvre la fenêtre. Je m'avance sur un balcon en bois qui surplombe la cour. Les nouveaux arrivants ont été classés, alignés. On va les enregistrer. Chacun de mes gestes d'officier SS donne la nausée à cet autre qui est en moi, ou moi en lui. Je suis enfermé dans cette chair qui me contamine. Mais je suis aussi son parasite. C'est de cette chair que je tire la seule vie et la seule conscience dont je dispose pour le moment. D'une main, que je découvre gantée, je fais signe à un soldat, planté sous le balcon. Il lève

son regard vers moi et je lui lance un ordre. Mais sans avoir à prononcer un mot ni parler aucune langue. Cet officier allemand, ce chef du camp, doit parler une langue allemande que je ne peux lui faire parler dans mon rêve. Je ne parle pas assez bien l'allemand pour faire parler un chef de camp, un officier supérieur allemand. Même s'il est un repris de justice, de droit commun. Mais c'est la langue allemande qui règne, y compris dans le silence. Partout, même dans ma bouche vide de mots. Même dans la cervelle où j'ai glissé ma conscience, dans une autre langue. J'ai donné l'ordre que la jeune fille qui tient un étui à violon soit tirée du rang. Qu'elle soit présentée séparément des autres à l'enregistrement. Qu'on me communique son matricule. Qu'on lui laisse son instrument. Je ne sais si je viens d'obtenir cela de l'officier allemand ou si je suis seulement le témoin passif de son attitude envers Esther, et de ses ordres à la sentinelle. Je ne sais qui de nous deux écoute l'autre. Obéit à l'autre. Je sais seulement que je vais voir Esther. La voir de près. Lui parler. Entendre sa voix. Je suis un de ces officiers allemands qui se disent sensibles à la musique. Soi-disant, j'ai été nommé à Terezin pour cela. Au début, la musique était interdite. Posséder un instrument ou chanter en groupe, on a puni cela par la mort. On a exécuté un chef de bloc qui avait monté un trio. Mais maintenant, c'est différent. On les laisse jouer. Ici, on ne tue plus personne pour avoir donné un récital. On les tuera plus tard. Pas ici. Il y a d'autres Lager pour cela. Ici on se pend, on se noie, on s'étouffe, on est trop faible pour vivre. Alors la mort est bien naturelle, il n'y a pas d'autre solution. Ici, il n'y a pas d'autres morts que celles-là. Pour ceux qui n'auraient pas dû naître. Ici, nous apprécions la musique. Nous la faisons jouer. Nous organisons des soirées musicales. Nous avons monté *La Fiancée vendue* de Smetana. Et *La Chauve-souris* de Johann Strauss. On a

joué *Carmen* et *Rigoletto*. Nous avons quatre orchestres. On fait même du jazz : nous avons nos Ghetto Swingers. Mais la musique classique est la plus importante. Ici, à Terezin, nous sommes tout près de Prague. La ville où fut créé *Don Giovanni* en 1787. La ville dont l'opéra était encore dirigé, il y a moins de vingt ans, par Alexandre von Zemlinski. Mais nous n'avons rien à envier au programme musical de la capitale du protectorat de Bohême-Moravie. Même les derniers succès de la chanson allemande arrivent ici : « *Es war ein Edelweiss, ein kleines Edelweiss...* » La musique fait tout passer. Nous savons le rôle que peut jouer l'art. Sur la place d'appel, nous diffusons aussi les concerts de la radio allemande. Cette fille pourra rejoindre l'orchestre des femmes. Ou l'un de nos trois quatuors à cordes. Je sais déjà tout cela. Mais c'est l'Allemand qui me le dit. C'est dans sa tête que je l'entends. Il n'y a pas de différence entre ce qui se dit dehors, la propagande, et ce qu'il se dit dedans, la confiance à lui-même. Je l'entends dire cela. Et c'est à moi qu'il le dit. Nous communiquons ainsi, mais il n'y a que lui qui parle. Moi je l'écoute. Je ne parle jamais. Si je peux agir, c'est en silence. Je dois imposer le silence à mes pensées. Car nos cervelles sont si intimement contiguës qu'il pourrait les entendre. Cela pourrait passer dans sa tête et dénoncer ma présence. Le réveiller du somnambulisme dont je profite. C'est moi qui le fais bouger, avancer vers la fenêtre, donner un ordre, alors qu'il dort. Ne pas perdre ce que me livre son sommeil, à moi le dormeur qui est éveillé en lui. Mais il arrive aussi que je ne sois que lui. Qu'il n'y ait pour moi que sa pensée. Prisonnier d'elle et de ce qu'elle commande. Il arrive que je sois l'officier allemand. Le chef du camp. Il arrive qu'il m'ait entièrement attiré à lui. Que j'aie été entièrement chassé hors de moi, en lui. Alors je n'ai pas le choix. Je suis l'officier allemand. Le chef du camp de Terezin, près de chez nous.

Il y a du désordre dans la suite des idées, des perceptions. Le film du rêve est tirailé par divers projectionnistes, qui s'en disputent les séquences. Rien de continu. Rien de fluide. Des arrêts. Des retours en arrière. Des ralentissements. Des accélérations. Mais il y a une scène suivante. Je sais que je vais voir Esther. Je ne connais pas son prénom mais je suis un officier allemand à qui cela a été soufflé dans le creux de l'oreille. Je sais que la jeune violoniste qui va paraître s'appelle Esther. C'est même moi qui ai dû souffler son prénom à l'officier allemand, dont j'ai revêtu le corps et le costume dans mon rêve. Alors je me demande si je n'ai pas trahi Esther, si je ne l'ai pas dénoncée en communiquant son prénom. J'ai hâte qu'elle paraisse pour voir comment elle va me regarder. Je suis dans l'appartement du chef du camp. Je suis chez moi, dans mon décor, au milieu de mes meubles. Au fond de mon fauteuil. Les jambes croisées. Les bottes bien cirées et brillantes. Il y a longtemps déjà que j'ai fait tirer Esther du rang, mais c'est maintenant qu'elle va paraître. Elle a sans doute attendu. Mais pour moi, c'était la minute d'avant. Je suis maître du temps. Elle n'a pas encore été dépouillée de ses vêtements. Elle va apparaître et je sais qu'elle porte encore le manteau vague qu'elle avait à son arrivée. Souvenir de l'étoffe qui enveloppe son corps si gracieux, si fragile. Elle va apparaître avec sa boîte à violon à la main. Elle paraît en effet. Elle comparait. Elle est introduite par la sentinelle à qui je fais signe de se retirer. De la laisser seule devant moi, le chef du camp. A ma disposition. Je la regarde, et l'officier allemand évite de la regarder. Je la regarde par les yeux de l'officier allemand, détournés vers ses bottes. L'officier allemand contemple ses bottes et, par les mêmes yeux, je contemple Esther. Je lui parle. Quelques mots brefs. Je sais que je m'adresse à elle en allemand, mais en silence. Je ne m'entends pas

parler dans cette langue. L'officier allemand lui parle et elle l'entend. Et moi je sais ce que je lui dis et je n'entends rien. Je sais que je suis l'officier allemand et que je m'adresse à elle en allemand. Je lui ordonne d'avancer dans la lumière d'un plafonnier. Et de rester là, à cinq pas de moi. De ne pas approcher plus. Je ne supporterais pas une plus grande proximité avec elle. Une fille de cette race. Je la questionne sur son niveau de connaissance de la musique et du violon. J'émet les plus grands doutes sur les capacités d'une Juive dans un art aussi allemand que la musique. Je connais sa réponse. C'est moi qui la formule. C'est moi qui vais parler et c'est moi qui attends qu'elle parle. Nous jouons des rôles. Nous échangeons des paroles en silence. Nous nous parlons sans parler. Dans un allemand silencieux, idéal. Communiquer en allemand dans un silence de la langue allemande. Nous sommes des mimes muets qui s'expriment en allemand. Je demande quel est cet instrument qu'elle garde avec elle. Elle a déjà répondu qu'elle est une musicienne amateur, une débutante. Je sais qu'elle ment. Je la fais mentir. J'espère ne pas la trahir, ne pas dénoncer son mensonge en pensant trop fort, de l'autre côté de la paroi si fine qui me sépare de la pensée dans laquelle je suis. Elle dit que son violon est un instrument sans valeur, fabriqué par un luthier de son quartier. Je sais qu'elle ment et qu'elle ne ment pas. Satisfaction dérisoire qu'elle soit parvenue à ne mentir qu'à moitié. Agacement. Irritation de l'officier allemand que je suis, car je soupçonne qu'elle se moque de moi. Que je n'ai pas les moyens de la confondre. Je sais qu'elle s'appelle Esther, mais l'officier allemand que je suis préfère la laisser sans nom, sans prénom. Nom et prénom déjà effacés, désormais inutiles. Depuis toujours rayés de la liste des noms. Je demande à la jeune fille d'ouvrir l'étui de l'instrument. Elle hésite à obéir. Je pourrais alors la gifler, emporter sa tête à la volée.

L'arracher de son tronc, la projeter loin de son corps comme la balle frappée par la raquette. Mais il y a le dégoût de sa chair. Heureusement, il y a ce dégoût. Il y a aussi son dégoût pour ma chair d'Allemand. Je l'espère. Elle sent mon impatience. Elle comprend qu'elle doit redouter ma colère. Je pourrais la tuer sans avoir même à la toucher, à m'approcher d'elle. Tous les jours, il y a de tels incidents, de telles exécutions. Tous les jours, l'un ou l'autre prisonnier est puni d'une faute individuelle. Ici il n'y a que ce genre d'exécutions. Parfaitement justifiées. Elle s'exécute enfin. Je le regrette presque : j'aurais pu l'abattre d'une balle de revolver. Si proche de la faute et du châtement. Faire dégager ce joli cadavre par mon ordonnance. Mais elle a commencé à ouvrir la boîte. A contrecœur, mais sans le montrer. Elle se domine. Elle joue bien la comédie. Elle ouvre la boîte comme une femme qu'un homme contraint à ouvrir son vêtement. Je sais ce que je vais voir. Mais pourtant je le découvre. L'instrument est moderne, en effet. A vrai dire je n'en sais rien, je n'y connais rien. Je suis un officier allemand qui fait semblant de s'y connaître. D'aimer la musique. Qui joue les mélomanes, les connaisseurs. Je vois bien, je sais bien, que ce n'est pas un violon ancien d'un célèbre luthier italien. Je constate, je sais d'avance, que c'est une excellente copie. Ce qu'on trouve de mieux aujourd'hui. Cette connaissance des instruments, je la tiens d'un autre. Ou alors, c'est moi qui la souffle à l'officier allemand. Je suis un souffleur de théâtre. Je sais quel trésor la jeune fille protège. Je sais et je ne veux pas savoir. Je sais et je ne veux pas qu'il sache. Mais il sait. Il m'a entendu. Il sait, je sais, qu'elle a menti en déclarant l'instrument sans valeur. Je me réjouis : dans quelques jours, quelques semaines tout au plus, on la privera de ce violon. Juste avant de la priver de tout. Elle laissera son violon à Terezin. Il pourra servir à d'autres. Dans ce camp, où les

instruments de musique sont tolérés. Son corps sera emporté ailleurs. Là où les corps sont traités. Je pense avec satisfaction à ce qui va lui arriver. Je pense qu'il pense ainsi. Elle ne sait rien de l'organisation. Ici la vie est belle. L'art est autorisé. On fait de la musique. La Croix-Rouge le constate et applaudit. Les soldats allemands et leurs officiers sont un excellent auditoire. Exigeant et indulgent à la fois. Je déclare à cette jeune fille à qui je n'ai pas demandé son nom qu'elle est arrivée dans un lieu où l'on apprécie la musique. Elle aura l'occasion de montrer ce qu'elle sait tirer d'un instrument, même médiocre. Je ne m'occupe plus de la suite. Il est temps qu'elle disparaisse, pour cette fois. Mon rêve atteint la fin d'un chapitre. La fin d'une scène comme dans les films de cinéma. Le rêve triche avec le temps, il cherche sans cesse la meilleure pente. Le meilleur montage. Pour aller vite. Pour aller là où le rêveur veut aller.

La suite se déploie dans un temps qui équivaut à quelques jours. Quelques poignées de secondes, dans le rêve. Rythmé par l'alternance de l'éloignement et du rapprochement. De la séparation et de la proximité. De l'intimité, même. Parfois je suis Dieu et j'observe la jeune créature dans la détresse de sa misère quotidienne. Elle ne sait pas que je la regarde. Mon point de vue est celui de Dieu, mais mon pouvoir est nul. Je ne peux rien pour elle. Ni l'aider ni rendre sa vie moins mauvaise. Les pires de tous sont les moments où elle prend part à un orchestre. Parmi d'autres fantômes, pour l'auditoire de leurs propres assassins. Pourtant, l'orchestre joue de la musique. De la belle musique. De la musique bien jouée. Mais de la musique souillée, gâchée par les oreilles où elle entre, y produisant on ne sait quel effet. Le public des concerts est constitué de mes semblables, les officiers, les soldats allemands. Je suis parmi eux. Ils sont en nombre. Et moi je suis seul. Pourtant je suis leur

chef. Mais je me dégoûte d'être leur chef et d'être parmi eux. Quand ils sont en nombre, dans une parodie de concert, j'ai peur d'eux. Peut-être la crainte qu'ils ne démasquent en leur chef quelqu'un d'autre. Un ennemi. Un espion. Un traître: une conscience inespérée, miraculeuse. Peut-être parce qu'ils parviennent alors à ressembler à des hommes, grâce aux hommes qui jouent pour eux. C'est plus facile lorsque je suis seul en tête à tête avec l'officier allemand que je suis. Seul avec le chef de camp, dans son uniforme. Avec le signe SS cousu au col de ma vareuse. Car alors, nous sommes à armes égales. J'ai appris à jouer, même si la règle est truquée. Même si je ne peux jamais gagner. Quand je suis au concert, parmi mes semblables, face à une humanité de musiciens, nous faisons les fines oreilles. Et pourtant je n'entends rien, je ne comprends rien. Aucun d'entre nous n'entend ni ne comprend rien. Nos oreilles sont obstruées par la cire fétide qui dégouline de nos cervelles. Ça dégouline dans nos oreilles de l'intérieur. Moments d'éloignement: Esther est perdue parmi les autres, qui sont les miens. Et moi prisonnier des miens, qui sont les autres. Ces moments de séparation alternent avec des séances d'intimité. Le film de mon rêve est ainsi monté. Montage alterné.

Je ne sais sur quelle unité de temps ces relations se déroulent. Mais, plusieurs fois par semaine, je convoque la jeune fille en pleine nuit. Cela doit donc durer au moins quinze ou vingt jours. Quelques minutes seulement dans mon rêve. En alternance avec les moments où elle est rejetée loin de moi, livrée à son sort misérable, il y a les moments où je la ramène devant moi. Au milieu de la nuit, je la convoque pour mon bon plaisir, avec son violon. Je suis l'officier allemand, chef du camp. Je joue au seigneur de la guerre. La jeune fille au violon est à la merci de mon caprice, pour mon amu-

sement. Elle vient distraire mon insomnie. Car je ne parviens pas à dormir la nuit. Dans mon rêve, je sais que je ne dois pas fermer l'œil. Dans mon rêve, je résiste sans fatigue au sommeil. Dans mon rêve, je ne m'endors jamais, autant de jours et de nuits que dure le rêve. En pleine nuit, j'envoie chercher la jeune fille. Je la fais tirer de son baraquement. Cela la désigne sans doute aux pires soupçons de la part des siens. Cet aspect n'est pas négligeable. Qu'on la croie capable de se vendre. De brader son corps pour sauver sa peau. Qu'on la croie capable d'aimer cela. Mais, face à cela, je me défais légèrement, imperceptiblement, de l'officier allemand en qui je suis. Juste assez pour retrouver mon point de vue. Je sais qu'Esther est incapable de cela. Je l'ai fait tirer de sa pauvre couche, là où elle dort parmi d'autres femmes musiciennes. Conduite par mon ordonnance, je la vois arriver. Elle s'efforce de cacher sa peur. Mais je sais son effroi et je la vois trembler. Son tremblement est important. Je serais déçu qu'elle ne tremble pas. Je serais furieux qu'elle se soit affranchie de la peur. Qu'elle croie qu'il n'y a plus de raison pour elle d'avoir peur. Elle tremble et cela me conforte. Moi je ne tremble pas. Enfoncé dans un fauteuil, en bras de chemise, un verre de brandy à la main, je suis un officier allemand, le chef du camp. Mais moi, en lui, je vois la caricature. Le pauvre type en qui je suis joue au seigneur de la guerre, qui soumet une captive à sa fantaisie. Cette scène est toujours terrible. Et toujours dérisoire, ridicule. Mauvais cliché. Son déroulement est toujours le même. Et elle se répète plusieurs fois. Telle est la pente, tel est le rythme de mon rêve. Toujours dans une langue parlée qui ne produirait aucun son, sans aucune syllabe audible. Toujours dans cet allemand idéal. Je commande à la jeune fille. J'ai toujours refusé de prononcer son nom. Et en moi, il y a l'officier allemand qui refuse par mépris, et moi qui refuse par prudence. Ensemble nous

refusons que le nom d'Esther soit prononcé. Moi je sais qui est Esther. Esther est ma nièce. Une musicienne d'exception. Esther est aussi la nièce de Mardochée. Esther est celle qui s'évanouit devant Assuérus, la jeune fille qui le séduit par la grâce de son corps. Dieu Sauveur s'incarne dans un corps de femme. Elle est celle qui sauve le peuple juif. Dans mon rêve, Esther est toujours au bord de l'évanouissement. Mais elle ne s'évanouit pas. Dans Esther ma nièce, je sais qu'il y a une passagère clandestine : Esther ma maîtresse. Ce corps que je connais si bien, perdu dans un corps que je devine seulement. Désir de retrouver l'un à travers l'autre, au fond de l'autre. Désir de retrouver dans le rêve, dans le cauchemar, le corps qui dort dans le lit du rêveur à côté de lui. J'ordonne à la jeune fille de s'avancer sous la lumière d'un plafonnier. De rester à cinq pas. Surtout de ne pas s'avancer plus. J'insiste. Sous peine du pire châtement. Je ne supporterais pas une telle promiscuité. Le déroulement de la scène est toujours le même. Toujours je lui demande de quitter la chemise sous laquelle elle grelotte. De rester nue. De se tenir là, sous la lumière du plafonnier. Ce n'est pas pour contempler son corps. Ni pour satisfaire un quelconque désir. Un Allemand comme moi ne peut même imaginer le moindre rapprochement charnel avec une Juive. Je me défends de cela. Je me rassure de cela. Je ne la toucherai pas. Il ne la touchera pas. En couchant avec Assuérus, Esther humanise un homme insensible, l'ennemi du peuple d'Israël. Mais ici, il n'y a aucun espoir. L'officier allemand n'est pas Assuérus. Nous ne sommes pas dans la Bible. Nous sommes dans le camp de Terezin. C'est seulement pour l'humilier encore qu'il lui demande de se mettre nue. Pour qu'elle se sente entièrement à sa merci. Je suis aussi – mais lequel de nous deux dans le corps que j'habite, je ne peux le démêler – celui qui désire Esther. Mais entre Esther et moi, entre la jeune fille et lui, il y a

donc ce corps qui n'est pas le mien. Le corps où mon rêve m'emprisonne. Un corps qui me répugne. Un corps dans lequel je ne peux aller vers elle pour lui infliger ce corps-là. Alors je convaincs ce corps d'être celui de l'officier allemand. Je convaincs ce corps de dédaigner le corps de la jeune fille. Le considérer avec indifférence, avec froideur. Face à elle, rester un corps glacé d'officier allemand, déjà mort. Cadavre froid, tout habillé, qui rêve qu'il est encore en vie. Ce corps mort, je l'habite. La vie qui lui reste est la mienne. Mais depuis toujours, il ne m'appartient pas. Il est le corps étranger. Le corps ennemi. Le corps mort de la mort en moi. La jeune fille et moi, nous sommes face à face. Et elle est nue devant moi. Mais moi dans un autre corps que celui dans lequel je pourrais la rejoindre. Un corps plein de son horreur et absolument vide. Vidé. Un corps mort. Le corps de la mort elle-même, un cadavre vivant, hideux et froid. Je ne peux imposer ce corps à Esther. Je ne veux prêter à ce corps un désir qu'il n'a pas. Un corps déjà mort ne désire que sa putréfaction, sa désintégration. Un corps mort ne désire que la mort des autres corps. Mais je ne peux me séparer d'un désir qui me définit. Le désir qui me sépare du corps sans désir où je suis logé. Le désir qui maintient notre différence, notre séparation, le partage de l'humanité. Je suis des deux côtés, mort et vivant. Désirant et sans désir. Amoureux et cadavérique. Je ne sais pas comment me séparer de moi-même. Comment séparer l'indifférence de l'horreur. Comment séparer le désir et la mort. Je ne sais pas que je rêve. Je ne sais pas que je suis à la fois le rêve et le rêveur. Que je pourrais enjamber le corps dans lequel je suis en rêve, qui n'est pas le corps qui rêve. Qui n'est pas mon corps de rêveur. Qui est mon corps rêvé, mort, ranimé en cauchemar. Un cadavre qui n'est pas mon cadavre. Mais le cadavre rêvé par mon corps endormi. Dans le rêve, ce corps pourrait être le corps de ma propre mort, le corps

de l'être opposé, que je ne peux pas être. Le corps de l'ennemi que je dois fuir, ou que je dois tuer, au risque de ma propre mort. Cette scène se répète, en boucle. A chaque passage, comme dans un grand tour de manège, j'aimerais pouvoir faire signe à Esther. Lui faire comprendre qui je suis, caché dans ce corps d'un autre. Travesti dans le corps et dans le costume de cet être qu'elle méprise. Lui dire que sa haine me comble d'amour. J'aimerais qu'elle sache que je suis là, prisonnier comme elle. Mais prisonnier clandestin. Infiltré. Ce serait un mensonge: je n'ai aucun pouvoir de me séparer de celui que j'habite. De me désolidariser de lui pour la sauver. Je m'abuse si je pense pouvoir tuer celui en qui je suis. Je suis soumis à la loi du rêve qui m'a attribué ce rôle et ce costume. Je suis l'officier allemand. Le chef du camp. Et je suis là, face à elle. Je suis l'officier allemand qui la regarde, et à travers les yeux de qui je la regarde aussi. Avec des yeux qui ne sont pas les miens, mais d'un regard qui est mon regard. Il m'arrive de redouter d'elle un regard indulgent, compréhensif. Je frémis d'horreur à la seule idée d'un regard de faiblesse, de soumission. Un regard qui serait indulgent ou soumis à l'égard de l'officier allemand. De toutes mes forces, j'espère qu'elle continue de me regarder avec indifférence, avec froideur. Je guette dans son regard cette haine qui réveillerait mon amour. Son mépris me ravit. Ce mépris, cette haine, je parviens à en imprimer le message, de l'intérieur, à l'officier allemand. Ce mépris, cette haine qui le désignent pour ce qu'il est: un être abject, de l'ordure dans un uniforme qu'on pourrait faire porter à un mannequin comme ceux des vitrines, à une figurine humaine. Je suis maître du temps mais assujetti à lui. Je n'en connais pas la mesure. Ses unités m'échappent, mais leur valeur ne vaut rien pour moi. Je suis prisonnier des boucles du temps. Prisonnier d'un corps qui refuse de mourir de sa propre pourriture.

Pourtant, j'arrive à me libérer de cette scène tant de fois répétée. Je finis par être projeté, expulsé hors d'elle par son tournoiement, sa répétition. Par sa force centrifuge. Arrive le moment où j'ordonne à la jeune fille d'exécuter au violon un morceau de musique allemande. J'affecte une préférence pour Jean Sébastien Bach. Je trouve que cela me va bien, comme l'uniforme des SS. Elle commence toujours par massacrer la musique. Elle joue mal, mais les oreilles par où je l'entends l'écotent plus mal encore. Sa maladresse feinte est sa façon de résister encore, quand elle est obligée de céder. Alors, dans un allemand silencieux, idéal, j'élève la voix et je fais gronder ma colère. C'est le moment où je tire mon revolver de son étui. Je pose l'arme en évidence sur la table. Il y a le bruit de l'acier lourd sur le bois. Menace du métallique sur l'organique. A cet instant, la jeune fille nue cesse toujours de trembler. Elle se ressaisit. Sans doute croit-elle qu'elle devient raisonnable. Elle ne sait pas que cela ne lui sert à rien. Que son sort est réglé, quoi qu'elle fasse. Mais elle joue mieux, et presque passablement. Je l'entends. Je sais qu'elle est une musicienne d'exception. Mais mes oreilles sont celles de l'officier allemand. Je n'en ai pas d'autres, dans la circonstance. Des oreilles, une écoute qui gâchent la musique. Les oreilles sont l'instrument de l'auditeur. Un bon violon ne suffit pas. Je sais qu'Esther joue admirablement la chaconne, ou une partita, ou une passacaille. L'écoute est gâchée, mais je lis la musique sur son visage. La musique finit par effacer la peur. Avant même le sentiment, il y a dans la musique le sang-froid. Le répertoire de la jeune violoniste n'est pas aussi limité qu'elle l'a d'abord prétendu. Cela, je le sais depuis toujours. Mais je n'ai rien dit. J'attends de voir comment elle va jouer de son art. Je sais qu'elle n'agit pas sous l'effet de l'intimidation. Ni de la peur. Si elle cesse de

trembler, c'est parce que la menace du revolver est pour elle un espoir. De cette issue trop facile, je dois la priver. Le premier soir, la première fois dans mon rêve, je l'imagine convaincue que je vais la jeter dans mon lit, après l'avoir écoutée. Je suis l'officier allemand, assez sot, assez suffisant. Assez abject pour l'imaginer déçue de m'entendre la renvoyer. Lui demander de se rhabiller. Appeler la sentinelle qui va la reconduire jusqu'à son baraquement. Là où les autres femmes, d'autres musiciennes, d'autres violonistes, moins jeunes, moins belles, vont lui poser des questions. La soupçonner. Je suis bien l'officier allemand, le chef du camp. Et pourtant, lorsque Esther est nue devant moi, elle est ma nièce et je suis son oncle. Et cachée en elle, confondue avec elle, il y a l'autre Esther. Celle dont je suis l'amant. J'ai donné à ma petite nièce cette compagne d'infortune, son aînée. Il y a Esther derrière Esther. Et il y a moi derrière l'officier allemand. Il y a ce faisceau du désir, de l'indifférence et de l'interdit. Il y a l'amour caché derrière la mort. Et la mort derrière l'amour. Il y a la haine et l'amour. Il y a l'amour et l'amour. Il y a l'amour d'Esther, ma nièce. Et il y a le désir d'Esther, ma maîtresse, tourné vers le corps de cette Esther nue. Le corps de l'officier allemand est l'espace de mon cauchemar. Son temps est celui de mon sommeil.

Chaque nuit, dans cette nuit unique, je me fais donner un récital. Je suis l'officier allemand, le chef du camp de Terezin, où l'on fait de la musique. On lit ça dans les journaux. C'est un lieu que l'on peut même visiter. A certaines conditions, bien sûr. Pour certaines occasions. Dans certaines circonstances. Certains jours. Peut-être ai-je pénétré là au cours d'une semblable visite. Terezin est un lieu où l'on ne meurt qu'individuellement, par accident. Je suis de passage dans ce camp de passage. Je suis là, en officier allemand, chef du camp. Mais je

ne sais où je vais. Je ne sais quelle est ma destination. Je ne sais comment je pourrais suivre Esther. Là où elle ira après Terezin. Je suis aussi un homme. Un homme face à une femme. Caché sous l'aspect d'un homme. Je suis l'être humain qui fait ce cauchemar. J'ai ma conscience de dormeur. Tutelle de la conscience de l'homme du cauchemar. Le dormeur, inconsciemment, reverse un peu de conscience à celui où il se voit en rêve. Reverse un peu d'humanité au surhomme en manque d'être tout a fait un homme. Un homme dont je suis le corps à mon corps défendant. Je suis le maître du temps. Mais un autre temps m'emporte. Il y a toujours un temps plus général où se déploie un temps relatif. La nuit qui contient toutes ces nuits progresse vers un matin. Elle précipite le rêve. Et le rêve précipite les nuits rêvées. Mais aussi, et inversement, le rêve précipite une nuit vers la nuit. Le rêve obéit à une progression. Il y a une dramaturgie. Le rêve suit le déroulement d'un scénario. Il le met en scène. En dirige les personnages, les actions. Et le scénario est conçu pour conduire à une fin. Le dormeur sent venir la fin de la nuit. La fraîcheur de l'aube. Le dormeur avertit celui qui le représente, dans son rêve. Je suis l'officier allemand, chef du camp de Terezin. Je reçois de ma perception du monde une volonté. Je crois que j'ai décidé de mettre fin à un épisode de mon bon caprice. J'ai pris la décision de mettre fin à la protection dont a bénéficié jusque-là, de ma part, la jeune fille au violon. Je n'attends plus rien de ses récitals. La musique ne m'intéresse pas. Elle n'est pas si importante. J'ai vérifié que j'étais le plus fort. Plus fort qu'une jeune fille qui joue du violon nue devant moi, dans mon logement. Plus fort que la musique. Je décide que ma curiosité est épuisée. Cette curiosité qui était ma patience. Épuisée. Épuisé l'intérêt de cette musique au violon, dans la nuit. Décidé que je peux rendre la petite violoniste à son sort. L'abandonner à ce à quoi elle est

promise depuis son arrivée dans le camp. Décidé qu'elle a assez profité du paradis de Terezin. Décidé que je ne veux plus la voir. Décidé qu'il est temps de mettre un terme à mon attention. A mon indulgence. La laisser partir. La chasser. Lui ouvrir les portes. Celles d'un autre camp. Là où sa trace se perdra. Là où s'effacera le souvenir qu'elle emporte de mon visage. Et jusqu'au souvenir de sa propre existence. J'ai pu me faire une idée suffisante. Vérifier ce qu'une petite Juive plutôt douée peut sortir d'un violon. Les bienfaits qu'elle peut tirer de la grande musique allemande. J'élabore toutes ces pensées. Elles naissent de moi, dans la tête de l'officier allemand. Je lui dicte tout cela et pourtant c'est lui qui m'apprend comment il pense. J'apprends à penser comme lui. Mais pour qu'il pense, je lui prête de la pensée. De tels êtres ne sont humains que dans les cauchemars. Les cauchemars les montrent abominables. Hors des cauchemars, ils sont pires encore. Au milieu de la nuit continue de mon rêve, divisé en autant de nuits que mon rêve le commande, je décide de la dernière nuit. Le dormeur d'où je viens m'a soufflé cette indication du temps et de l'heure. L'heure qu'il est dans la nuit où je dors. L'arrivée de la dernière nuit dans la nuit de mon rêve. J'envoie chercher encore une fois la jeune fille avec son violon, au fond de son baraquement. Encore une fois je la vois traverser, grelottante, la place d'appel glacée. Encore une fois je sais qu'elle va comparaître devant moi. Je l'imagine rassurée par ce nouveau signe d'intérêt pour elle. La pauvre sotte doit voir là une marque d'attention, de fidélité ! Une fois encore, je la vois pénétrer dans mon logement. Le logement du chef de camp. Le logement qui surplombe le camp. Visible de partout. Je sais qu'on la voit monter chez moi. Elle est escortée par une sentinelle en arme à qui j'ordonne d'attendre dehors. Une fois encore je commande à la jeune fille de se mettre nue sous le plafonnier.

De se tenir là à cinq pas. Sans approcher plus. De jouer encore une fois Jean Sébastien Bach. Je sais qu'elle sait. Qu'elle a senti. Comme un animal traqué, son instinct lui dit que ce sursis est le dernier. Je me raconte tout cela. Dans une langue allemande silencieuse, idéale, le chef de camp me murmure tout cela. Se le dit à lui-même. C'est par lui que je sais ce qui va arriver. Mais il m'implique, il me met en avant. Je ne peux pas me défilier. Je suis un saboteur désarmé, impuissant. Je suis l'officier allemand, chef du camp. Le moment est arrivé pour la jeune fille de comprendre ce qui l'attend. De regretter les nuits où on l'a conduite devant moi. Où elle a montré son corps nu dans la lumière du plafonnier. Douche de lumière laide, inefficace à l'enlaidir. Douche inoffensive. Regretter les moments où elle s'est exécutée à contrecœur. Où elle m'a d'abord écorché les oreilles. J'aime cette posture de l'officier à l'oreille délicate, l'officier que je suis. Sans doute sait-elle déjà qu'elle ne reviendra jamais. Qu'elle va quitter le paradis de Terezin. Que là où elle ira, ce sera sans son violon. Pas de musique, là où je l'envoie. Pour la première fois, je la vois quitter sa tenue de prisonnière avec un souci de grâce. Je veux considérer dans son attitude une vraie pudeur de jeune fille face à un homme. Je la vois d'abord abandonner la veste. Je vois apparaître ses seins. Je ne juge pas les qualités esthétiques de sa poitrine. Mais je la regarde. Je suis prisonnier du regard de l'officier allemand. C'est comme si les seins d'Esther, ma nièce, étaient ceux d'un mannequin de cire. Je ne parviens plus à voir derrière elle l'autre Esther, celle dont je connais si bien la poitrine, plus opulente, d'une peau plus brune. Et puis quelque chose m'éblouit, en fait une absence. Le signe, la marque, de la petite fille Esther, ma nièce : elle ne porte plus autour du cou la chaînette en or et la petite médaille en forme d'étoile. Lui ont-elles été prises par mes soldats chargés du dépouillement ? A-t-elle pu les

sauver par quelque ruse ? Sans la chaînette en or avec la petite médaille en forme d'étoile, Esther, ma nièce, n'est plus une petite fille. Devant moi, elle est une jeune femme nue. Je m'efforce d'enregistrer cela, dans la mémoire de mon rêve. Pour lui poser plus tard la question : qu'est-il arrivé à la chaînette en or et à la petite médaille en forme d'étoile ? Mais déjà Esther quitte son pantalon. Apparaissent son ventre, la touffe de son pubis, ses cuisses, ses jambes. Je n'ai jamais vu ma nièce Esther nue. Maintenant je la vois, je me la donne à voir. Il y a là tout un corps qui permet de manœuvrer un violon. Un corps que je regarde nu, froidement, quand il travaille à faire de la musique. Car je suis dans le corps de l'officier allemand. Dans les salles de concert ne regarde-t-on pas les visages des musiciens, leurs mains, leurs bras, leurs pieds ? Par une étrange figure de montage, c'est alors que m'apparaît, image très brève, le visage du petit ange joufflu, tête bouclée, mains potelées. J'ai dû le voir dans un concert, parmi l'orchestre. Il avait retrouvé Esther. A ses côtés dans la musique. L'image est emportée. Je suis à nouveau devant le corps d'Esther nue. Le corps d'une violoniste. Je suis prisonnier de cette vision. La discrète touffe de poils blonds désigne le sexe de la jeune fille. Le sexe d'Esther, ma nièce, que je n'ai jamais vu. Que j'invente. Tache de lumière dorée. Mais je ne vois qu'un mannequin d'anatomie. Derrière cette peau si lisse, transparente, il n'y a plus l'autre corps. Le corps de l'autre Esther, celui que je connais si bien. Qui tant de fois m'a accueilli. Pubis aux poils si noirs, déjà la nuit à l'entrée de la nuit. Derrière la peau d'Esther ma nièce, peau transparente, il y a des muscles, des viscères, des os. Comme dans un mannequin d'anatomie que l'on déshabille, que l'on dépouille de ses tissus, de ses organes, jusqu'au squelette. Ce corps n'est déjà plus un corps que l'on peut désirer. Il est un corps qui va se dépouiller de

lui-même. Se désintégrer. Un corps qui va mourir. De la matière organique qui sera bientôt détruite. Réduite en cendres. Poussières dispersées dans la terre. Je ne sais qui pense cela. J'ai eu un moment d'inattention envers celui que j'incarne ou qui m'incarne, selon la version de mon cauchemar. Si je reviens à lui, je constate que la jeune Juive qui se tient nue devant moi est aussi bien faite qu'une jeune Aryenne de la meilleure race. Je redoute la conclusion de ce constat. L'officier allemand conclut que l'anéantissement d'un tel corps n'en est que plus souhaitable, plus urgent. Pour la première fois, la jeune fille tire le violon de son étui sans en attendre l'ordre. Aussitôt elle se met à l'accorder avec plus de soin que d'habitude. Et je lui surprends un sourire. Peut-être se croit-elle charmante, irrésistible, affranchie de l'angoisse ? Tout cela est insupportable. Je suis un officier allemand, chef du camp. Et je n'aime pas qu'on me nargue. Qu'on se prévale de ma sympathie. Qu'on abuse de mon indifférence, alors que je peux aboyer et mordre. Mais moi aussi je parviens à sourire : je me réjouis qu'il ne supporte pas cela, celui en qui je suis. Il se dégage de la jeune fille une tranquille assurance, un détachement. Je lis dans son attitude un sentiment de supériorité dont elle aura bientôt à rabattre. Son interprétation d'un prélude de Bach est instantanément parfaite. Incomparable. Je refuse le mot « irrésistible » qui s'impose. Je comprends – je le sais depuis toujours – qu'elle s'est moquée de moi jusque-là. Qu'elle m'a menti en se prétendant une musicienne amateur, une débutante. Qu'elle a eu l'audace de m'infliger des exécutions volontairement maladroites, je pourrais dire exécrables. C'en est trop. Dans un allemand parfaitement silencieux, idéal, je lui hurle l'ordre d'abandonner à l'instant son violon sur le sol. De se rhabiller au plus vite, de cacher son indécence. Il sera bien temps pour elle d'entrer nue dans une autre nuit. Je lui fais signe de s'écarter. Je suis un

officier allemand en fureur. Il est facile d'imaginer cela d'après un officier allemand dans un état normal, au repos. Je n'ai pas de mal à me trouver un modèle. Je viens d'interrompre la jeune violoniste au milieu d'un chef-d'œuvre de notre grand génie de la musique allemande. Car la petite Juive était trop à l'aise avec cette musique, trop intime. Elle en tirait un bénéfice, un avantage insupportables. Elle a obéi à l'ordre d'abandonner le violon sur le plancher. L'instrument semble vibrer encore de la musique admirable. Il semble vivant. Il ne demande qu'à être repris par ces mains, dans ces bras d'une musicienne qui sait tirer tout cela de lui. Faire ainsi l'amour avec lui. L'amour de la musique. Le violon semble vivant, mais abandonné, blessé. Fixée au mur, près de moi, il y a la hache qui parfois me sert à fendre des bûches pour la cheminée. Je suis un officier allemand qui aime tailler lui-même son bois. Qui aime les soirées devant un feu dans l'âtre, avec de belles bûches coupées dans la forêt. Je m'empare de la hache d'un mouvement théâtral. Dans l'ombre où elle se tient, j'entrevois le regard de la jeune fille. Elle n'esquisse pas le moindre mouvement. Ne laisse pas échapper le moindre soupir. Tout cela est insupportable. Mais je suis content d'elle. Fier d'elle. Je l'aime ainsi. Alors je lève la hache très haut au-dessus de ma tête et je l'abats d'un coup sur le violon. J'achève une bête blessée, gémissante. La lame d'acier fracasse le bois frêle. Elle a mêlé sa note unique à celles d'un accord dissonant. Cela ne dure que le temps d'un éclair, mais je suis maître du temps. Je revois encore mon geste. Je répète ce mouvement violent qui ne peut se répéter. Autant de fois que mon dégoût, que ma révolte me l'inspirent. Je dois me convaincre qu'un tel geste a été pensé, exécuté. D'un coup, mais comme lentement, pour plus de cruauté, la lame a traversé le fragile instrument. Là où il était encore vivant, déposé sur le sol par une petite fille

comme un joli chat roux. La lame n'a trouvé d'autre obstacle à sa course que le plancher de sapin où elle se fiche. Je me détourne aussitôt comme un matador qui vient de planter l'épée. Je suis l'officier allemand, l'artiste de cette composition, de cette nature morte. Je me détourne de tout cela. Je me désintéresse de cette anecdote. Je suis déjà loin. Dans la suite de ma posture. Je pose pour l'Histoire. Je ne veux plus rien voir. Ni surtout elle. J'espère l'avoir détruite. J'appelle l'ordonnance. Je donne l'ordre de reconduire la jeune fille jusqu'à son baraquement. Je suis calme à nouveau. Maître de moi. Fier de mon sang-froid. Ma voix est ferme et je parle un allemand silencieux, idéal. J'ai donné l'ordre qu'elle soit reconduite. J'ai décidé qu'elle ne traversera cette dernière nuit que vers la nuit. Demain, elle fera partie du convoi de ceux qui partent là où la musique se fait plus rare. Loin de chez nous, en Pologne. Escortée par le soldat, Esther disparaît. Elle repart sans avoir dit son nom. Mais je le connais. Elle s'appelle Esther. Elle est ma nièce. Elle emporte avec elle cette image d'une autre Esther que je peux désirer sans interdit. Elle a disparu sans avoir dit un mot ni fait entendre un souffle, une plainte. Je m'étais d'abord tourné vers la fenêtre, me détournant de la jeune fille. Maintenant je me détourne de la fenêtre et du spectacle de la cour sous la lumière des projecteurs où elle va apparaître. Je ne veux accompagner d'aucun dernier regard cette dernière fois. Cette dernière traversée de la place d'appel, dans la nuit. Demain matin, là même, son nom figurera parmi ceux de l'appel. Mais je ne connais pas son nom. Elle sera une appelée anonyme. La suite de son destin est sans importance, sans intérêt. Cela ne me concerne pas. Les sous-officiers s'occupent de ce genre de choses. Pourtant, je sais que je vois Esther pour la dernière fois. Ma nièce Esther, qui va disparaître. Et à qui j'ai confié l'autre Esther de mon existence. Celle

dont le corps m'est si familier. Je sais que leurs destins ont pris des routes différentes. Mais elles s'éloignent de moi dans la même séparation, la même disparition. Je me suis détourné de la fenêtre mais je la vois encore. Je la revois. Je me la représente. Je suis maître du temps et maître aussi de l'espace au-delà du regard. Au-delà du cadre de la représentation. Elle est hors de portée de mes yeux. Elle est hors champ, invisible, mais mon regard l'accompagne. Il l'accompagnera sans fin. Mais je n'en ai pas fini.

Quittant le spectacle au pied de la fenêtre, détourné de celle qui s'éloigne à travers la place d'appel, dans les faisceaux des projecteurs, je reviens à celui qui me tient prisonnier. Je ne le lâcherai plus. Je le tiens. Pour la première fois, je me sens plus fort que lui. J'ai atteint le moment d'avoir sur lui le dessus. Quand la résistance sent à sa portée la victoire contre l'occupant. Car c'est lui qui m'occupe maintenant. Il est minoritaire en moi. Il a surestimé ses forces. Tout est prêt à basculer. J'avise l'arme de poing que j'ai moi-même dégainée. Qu'il a posée ostensiblement sur la table, pour effrayer Esther. Je n'ai plus peur de prononcer le prénom de la jeune violoniste, ma nièce. Encore une fois, je suis l'officier allemand. Je sais que c'est la dernière fois. Je regarde le revolver avec le vague regret de ne pas m'en être servi. De n'avoir pas, de mes propres mains, accompli cette justice de supprimer la violoniste plutôt que le violon. Mais peut-être, me dis-je, rassemblant encore ce qui traîne au fond de ma cervelle d'officier allemand, que cela aurait été lui faire trop de cas. Aucune raison d'accorder à cette petite personne une mort particulière. Une de ces morts accidentelles, si honorables, comme il s'en produit ici chaque jour. Une mort sur mesure pour un corps qui ne mérite pas un tel vêtement. Nous n'avons pas ici le traitement qui lui convient. Aucune raison de

soustraire cette musicienne à peine passable au sort que nous réservons aux siens. C'est-à-dire une mort coupée à taille unique, la même pour tout le monde. L'officier allemand peut encore avoir de telles pensées, qui suintent de sa chair, que son corps secrète comme de la bave. Je sens que la maîtrise du temps va m'échapper. Le moment arrive où je commence à me retirer de mon cauchemar et du corps dans lequel j'y ai été convoqué. Le temps m'échappe, mais il va me rendre la liberté. Je me sépare de celui que j'ai incarné. Je l'abandonne mais j'y laisse encore assez de présence pour qu'il se tienne debout. Peu à peu, je récupère la part de conscience, la part d'humanité que j'ai pu glisser dans sa cervelle, pour qu'elle ne soit qu'un mauvais rêve de la mienne. Je dois quitter mon cauchemar. Le temps me presse. Je dois lâcher celui qui m'a été donné comme compagnon d'horreur. Mais il résiste. Il s'accroche à moi maintenant. Il réclame de l'indulgence. Un peu d'hospitalité réciproque. Un sursis. Les circonstances atténuantes. Il a peur de celui qu'il a été. C'est un lâche. Il a peur de son ombre. Il voudrait bien à son tour se glisser en moi, au moment où le temps s'inverse. Où la conscience bascule. Où l'espace se retourne. Où l'Histoire n'est pas encore écrite. Je dois me débarrasser de lui, j'arrive au bord du rêve, sur l'autre rive. La frontière entre la nuit et le matin est proche. Alors je guide encore la main de celui qui m'a tenu prisonnier. Mais c'est maintenant de l'extérieur, car je me suis déjà dépouillé de lui. Je guide sa main comme on tire les fils d'une marionnette. De tels êtres sont-ils autre chose que cela ? Mais au bout de quels fils ? Au bord de respirer à nouveau à la surface de ma conscience, et de retrouver l'air libre de la vie, je lui imprime ce geste, le seul geste humain dont je puisse encore lui faire cadeau : la marionnette s'empare du revolver et le tourne contre sa tempe. Avant même que je puisse voir, séparé de lui de justesse, ce pantin de bois

et de chiffon rejoindre sur le plancher, inerte et désarticulé, la hache et le violon, je suis réveillé par une violente détonation.

Je me dresse d'un coup. Je me retrouve seul, assis, au bord du lit. Prêt à tomber dans le vide. Rejeté dans un espace où la pesanteur exerce à nouveau sa loi. Je m'étonne d'être seul. Mais je ne sais quelle compagnie me manque, quel être est absent, produisant cette solitude. Et puis revient le souvenir d'Esther. Celle qui devrait être à côté de moi, dans le lit, et que j'ai imaginée accompagnant l'autre, emportée avec elle, par elle, vers une destination inconnue. L'une et l'autre mêlées. Par ma tristesse, par mon désir. L'une me faisant étendre à l'autre l'absence, la séparation. L'autre, celle qui manque à mes côtés, ouvrant ma conscience à mon désir pour la première. Esther, ma maîtresse, s'est retirée sur la pointe des pieds, à l'aube, comme d'habitude. Sans doute plus tôt encore. Peut-être est-elle déjà en route pour un voyage aventureux, destination incertaine, parmi une bande de jeunes gens et de jeunes filles qui se sentent des âmes de pionniers. Je reste assis dans le lit, mais comme debout au-dessus de sa surface vide. Je me souviens alors du jour déjà lointain où ce voyage d'Esther a commencé. Je devrais dire plutôt ces voyages, qui sont deux suites possibles au même début. Le voyage de ma nièce Esther, la musicienne d'exception, là où mon cauchemar est allé la suivre, ou la projeter. Et le voyage d'Esther, ma jeune maîtresse, là où son rêve la porte. Le voyage d'Esther, ma nièce, vers une destination inconnue, a commencé hier, avec la rafle des Allemands dans l'école de musique, sous ma fenêtre. En fait, il a commencé six ans plus tôt, à une époque où je ne connaissais qu'une seule Esther : celle-là, ma petite nièce. Elle avait alors dix ans : c'était à l'opéra de Budapest, un soir de 1938. Sa mère, ma sœur Lenke,

faisait ses débuts dans *Les Noces de Figaro*, sous la direction de Georg Solti, lui-même au pupitre pour la première fois. Ce soir-là, à l'opéra de Budapest, la représentation avait été interrompue au milieu du second acte. Un porte-parole de la troupe d'artistes s'était avancé sur le devant de la scène. Le public, saisi de stupeur, retenait son souffle. Le porte-parole avait annoncé que Hitler venait d'envahir l'Autriche. Quelques mois plus tôt, Georg Solti avait assisté Toscanini à Salzbourg. Un monde venait de se fissurer. Nous étions dans une loge, ma nièce Esther et moi. Elle avait dix ans et nous étions venus écouter sa mère, ma sœur Lenke. Esther avait tourné vers moi un visage vidé de tout, pour laisser place à cette seule question : quel est donc cet événement si important pour avoir justifié une telle interruption du spectacle ? Une sorte de fin du monde. L'annonce avait été suivie d'un bruyant brouhaha du public : assemblée de rêveurs brutalement réveillée. Mais de cette rumeur ne nous parvenait rien d'intelligible. Esther restait muette, prêtant l'oreille à la rumeur comme au grondement d'un orage. Attentive à ce fracas de sombre tempête, et aussi à l'expression de mon visage silencieux. Elle tentait d'évaluer cette tension entre la clameur de tous et mon silence solitaire. Un silence entièrement tourné vers elle. Quelque chose que je lui cachais. Dont on ne parle pas devant les petites filles, devait-elle penser. Les gens commentaient l'événement entre eux, bruyamment. Moi, je le gardais pour moi, en silence. Je ne partageais pas cela avec la petite fille. A quelques kilomètres de nous, le rideau s'était levé sur une scène où les héros du jour se drapaient dans l'étoffe de l'Histoire, pour la conchier. A Budapest, dans la grande salle de l'opéra, la représentation des *Noces de Figaro* allait rendre sa place à l'art, à la musique, pour quelques poignées de minutes. La lumière des lustres a baissé à nouveau. Pendant quelques instants encore, la

musique plus forte que les éructations des canons. Plus forte que le fracas d'un monde qui s'écroule. Que la clameur de ceux qu'il engloutit. Alors, les yeux toujours levés sur moi en silence – je revois leur brillance singulière parmi l'obscurité qui se faisait –, Esther avait légèrement froncé les sourcils. Son visage si lumineux s'était marqué d'une ombre, d'un accent. Son expression si lisse, si transparente, s'était crispée, obscurcie, pour dire une exigence: elle réclamait d'avance une réponse qui ne fût pas une tricherie. Et elle m'avait demandé: «Si nous devons partir, tu viendras avec nous?» C'est à cette minute qu'avait commencé le voyage d'Esther, ma nièce, vers une destination inconnue.

Je finis d'interroger ces souvenirs sans parvenir à tirer d'eux autre chose que de nouvelles questions. C'est alors que la sonnette retentit dans le vestibule. J'étais encore à l'opéra, six ans plus tôt, et c'était la sonnerie qui rappelle le public après l'entracte. C'est Esther, encore une autre Esther, ma jeune fille de ménage, la troisième Esther de mon existence par une insistance de ce prénom autour de moi. Il y a ainsi des personnages qui reviennent sous la forme de leur prénom, pour hanter pendant quelque temps la conscience collective. Alors, une même génération de parents – pour des raisons qu'on aurait tort de réduire à une simple mode – s'efforce d'offrir à un même prénom d'innombrables incarnations. Des enfants naissent et on leur donne ce prénom. On les place sous ce parrainage. On donne au personnage disparu des visages vivants. On lui prête ces nouvelles vies. On célèbre sa lointaine figure. On invite en tout lieu son fantôme. Il ne faut pas croire que les prénoms apparaissent puis tombent en désuétude par hasard. Ou du fait d'une relation seulement esthétique, prosodique, à leur sonorité. Certes, il y a de la consonance, mais qui va bien au-delà... Cela a commencé

avec les saints et les saintes. Et puis il y a eu les héros de la patrie. Et même les poètes, les comédiennes. Tour à tour, ils projettent leurs ombres sur des générations de petits enfants qui portent leur prénom comme un habit. Les parents costumant les enfants d'un prénom, à leur naissance. Comme ils les déguisent ensuite pour un bal masqué ou pour un carnaval. Au fil des années, j'ai vu paraître trois Esther dans mon existence. Trois Esther de la même génération, à quelques années près. Mais je pourrais présenter les choses autrement. Je pourrais dire que l'insistance d'une époque à prénommer les filles Esther a fini par donner aux filles le rôle unique d'Esther, qu'elles se sont partagé. Une Esther à trois visages serait devenue le personnage le plus familier de ma vie quotidienne. Sans doute faut-il une telle densité, et le sacrifice d'autant de filles, pour faire revivre Esther, celle qui sauva son peuple. Ces trois Esther de ma vie, si différentes, pouvaient sembler n'en faire qu'une. Elles se relayaient, au fil de mes journées, comme si une seule Esther avait fini par s'installer chez moi du matin au soir. Jusqu'à ce matin, j'ai retrouvé une Esther quotidiennement, à différentes heures, dans différentes activités, sous différents visages. Et jusque dans la nuit. Alors, j'ai retrouvé aussi un corps. Le corps que toutes trois réunies, au bout de la journée, auraient porté dans mes draps pour la nuit. Et pourtant le corps de la seule Esther dont j'ai connu le corps. J'ai fini par m'habituer à cette triple présence, à ces relais de l'une à l'autre, comme à l'existence d'un être unique avec qui j'aurais vécu. Pourtant, les trois Esther n'ont rien de commun physiquement, aucun trait de ressemblance: leurs caractères, leurs aptitudes, leurs dons aussi sont différents. Je me demande si l'illusion de continuité de l'une à l'autre aurait pu se produire si elles n'avaient pas porté le même prénom. Il n'est guère raisonnable de réduire un être aux syllabes qui permettent de le nommer, de le

caresser avec la langue dans la bouche. D'avoir cette mémoire, cette connaissance de lui en soi. Ce privilège de pouvoir convoquer sa musique à tout moment. Sans compter que cette même image sonore, cette même musique peuvent désigner une multitude d'êtres fort différents les uns des autres, sans rien d'autre en commun, sans rien d'autre en partage. Ne suis-je pas secrètement responsable de cette constellation d'Esther autour de moi ? De cette concentration, de cette confusion ? Ne me suis-je pas entouré de ces trois jeunes femmes prénommées Esther pour donner à Esther plus de chances de survivre ? Pour mieux m'entourer d'elles et en protéger une, en me protégeant du risque de sa disparition ? Il se pourrait aussi que de discrètes aimantations entre des êtres – pourquoi exclure cette hypothèse ? – obéissent à l'alliage alchimique entre une personnalité singulière et le mot, le nom par lequel ils s'inscrivent dans la société ? Un roman, un tableau de peinture ou un opéra sont-ils entièrement indépendants du titre qui les résume et les programme, même sous la forme travestie d'une énigme ? Peut-être n'y a-t-il ni innocence ni hasard dans le port d'un prénom. Dans ce cas, Esther, l'héroïne de la Bible, détermine de loin, du fond de l'Histoire, chacune de mes trois Esther.

Il y a mon amante, dans la sensualité, l'énergie et l'enthousiasme de ses vingt ans : sa toison noire dit le feu, et la passion, et la nuit, et le deuil. Elle est la seule dont je connaisse le corps, jusque dans cette noirceur si épaisse, si profonde, entre ses cuisses. Elle vient de s'éloigner de moi pour toujours – je le sens, je le sais –, elle a trouvé dans sa passion du théâtre des héroïnes exemplaires à faire revivre hors de la scène, dans la vraie vie. Tout au long des deux années écoulées, jusqu'à ce matin de son départ, Esther m'a rejoint chez moi chaque soir, bien après le départ de mes derniers étudiants. Elle

s'est toujours éclipsée de bon matin, m'ayant donné sa nuit et réservant ses jours à ses autres passions. Elle s'est toujours faufilée d'assez bonne heure dans l'escalier pour ne croiser personne. Non pas qu'elle ait craint une rencontre, mais parce qu'elle sait par expérience qu'une rencontre laisse une trace, et qu'elle veut choisir de qui la recevoir et chez qui la déposer. Ce matin, elle est repartie encore plus tôt que d'habitude, et sans me réveiller d'un baiser sur les lèvres.

Il y a ma nièce, seize ans, la plus jeune des trois Esther, comme la cadette des trois sœurs, la fille de ma sœur Lenke. Elle est une musicienne d'exception, depuis toujours aussi douée au piano qu'au violon. Jusqu'à hier matin, j'ai reçu sa visite deux ou trois après-midi par semaine, après ses cours à l'école de musique, lorsqu'elle vient me demander un conseil pour s'améliorer encore, ou me présenter une difficulté particulière sur le clavier de mon vieux Bechstein. Sa peau est si pâle, sur les joues, sur les lèvres, qu'on la croirait faite d'un verre assez fin pour être souple : la regardant, on redoute d'être indiscret et de voir trop loin en elle, à travers son corps transparent. Ses cheveux sont si blonds qu'on croit à de la seule lumière, un éclat doré, tombé du ciel. Cette Esther-là est depuis longtemps repartie pour retrouver son père chez qui elle habite, un célèbre facteur d'instruments de musique, lorsque arrive celle qui prend son relais pour la nuit. Ni l'une ni l'autre de ces deux Esther ne croise jamais la jeune fille, elle aussi prénommée Esther, qui pour financer ses études de langues étrangères tient mon intérieur et fait mon ménage, trois matins par semaine. Celle-là est l'aînée, à quelques mois près. Beau brin de fille, comme on dit, moitié tchèque moitié hongroise, mais orpheline, elle parle tchèque avec un charmant accent hongrois et hongrois avec un charmant accent tchèque. C'est une

Cendrillon, qui aurait pu déjà trouver chaussure à son pied. Trois jeunes femmes, trois Esther, ont fini par établir dans ma vie une présence continue et quotidienne. Elles se manifestent l'une après l'autre dans mon existence domestique, dans mon activité artistique et professionnelle, dans ma vie amoureuse. Jusqu'à ce matin, je me suis plu à cette organisation légère. Et j'ai surmonté le dégoût que pourrait m'inspirer une sorte de polygame incestueux, ou d'imprésario distributeur de rôles à des jeunes filles pleines de dons et de charmes. Pour me soulager du risque de cette culpabilité, je me dis parfois que chacune des trois Esther que je crois asservir, les enfermant dans la perception d'un être unique, parvient par cette disposition à ne prendre de moi et de mes journées que ce qui intéresse chacune d'elles. L'une libère l'autre. Et dans l'indépendance ainsi acquise, chacune d'elles m'échappe tout le reste du temps, dans tous les autres lieux et toutes les autres circonstances de sa propre vie. Telle est l'interprétation la plus équilibrée, la plus insouciante, de mes relations avec ces trois jeunes femmes qui répondent au prénom d'Esther.

C'est la dernière des trois Esther, l'aînée, mais la première dans le déroulement des journées, celle du matin, qui vient de faire retentir la sonnette à ma porte. Elle me rappelle d'un entracte de ma mémoire. Par cette précaution de sa discrétion, elle m'annonce son arrivée, avant de faire usage de la clé dont elle dispose. C'est elle, la troisième Esther, la dernière venue dans ma vie et la première apparue dans chaque journée, qui prend maintenant le relais de celle qui m'a laissé seul, dans le lit. Après que m'a échappé, dans un temps parallèle, celle que j'ai poursuivie, par les sombres stratagèmes du cauchemar, là où je la vois emportée après la rafle d'hier, dans l'école de musique, quand la fin du monde

a commencé, sous ma fenêtre. Cette dernière Esther, la première de la journée, la dernière encore présente, distrait ce matin-là mes pensées d'une dépression fatale. D'une force qui pourrait m'arracher à mon logis, à mes meubles et à ma vie, par l'appel du vide, de la fenêtre et de la rue trop silencieuse. En l'espace de vingt-quatre heures, il ne me reste que cette Esther-là. La dernière, la première, celle du matin. Mais pour combien de temps ? Une Esther modeste et raisonnable, avec ses projets bien réfléchis d'apprendre le français et l'anglais pour émigrer un jour au Canada. Il y a deux ans, alors qu'elle venait d'arrêter sa décision de quitter le pays, elle m'a consulté. Sa première idée n'avait pas été de partir aussi loin, outre-Atlantique. Elle doutait de pouvoir jamais rassembler les économies nécessaires à un tel voyage. Elle rêvait naïvement à la France ou à l'Angleterre. Elle m'avait demandé ce que j'en pensais. Et laquelle des deux langues me semblait la plus utile, sachant qu'il s'agirait pour elle comme pour la plupart d'entre nous d'une troisième ou d'une quatrième langue. En effet, nous parlons tous l'allemand, une langue qui – nous le comprenons – ne nous donnera accès qu'aux insultes, aux injures, aux insanités, aux ordres aboyés pour nous précipiter vers notre perte. Je lui avais répondu que la France s'était condamnée elle-même au déclin, à la défaite, à la déchéance, le jour où elle avait ignoré sa parole. Quand elle était restée passive, peureuse, interdite, face à l'agression de la petite république tchécoslovaque par l'armée hitlérienne, reniant son pacte d'alliance. Pire encore, la France avait été mise en déroute par l'Allemagne nazie, et le régime fantoche du maréchal Pétain collaborait maintenant avec ses vainqueurs, leur cirait les bottes. Le vieux héros de la Grande Guerre en était réduit au triste rôle de pantin qui gesticule pour donner l'illusion qu'il existe, qu'il gouverne et que ses mouvements sont libres. Je vois la France, ce pays en lequel

nous avons tant espéré, irrémédiablement condamné par cette faute originelle à une pantomime impuissante sur la scène de l'Histoire. Comme elle est déjà réduite à un rôle de figurant dans le théâtre de la guerre, ayant déçu tous ceux – Tchèques, Roumains, Serbes... (les Hongrois, eux, déjà traumatisés par le traité de Trianon et aigris, mais avec malgré tout quelques irréductibles admirateurs et amis de la patrie de Victor Hugo...) – qui, dans notre partie de l'Europe, ont cru en elle, ont compté sur elle pour leur salut. Quant à l'Angleterre, je lui conserve une admiration intacte. Mais il est vrai que nous avons moins attendu d'elle, et que nous serions moins blessés qu'elle nous déçoive, nous abandonne. L'Angleterre n'a jamais manifesté le même intérêt pour l'Europe, la même générosité que la France. Sa grandeur est distante, elle est placée ailleurs, dans d'autres investissements. Son drapeau ne nous dit rien, il ne soulève aucun espoir, il ne flotte sur aucune barricade, sur aucun champ de bataille de la liberté. L'Angleterre est toujours restée un peu lointaine. De l'autre côté de la Manche et de la mer du Nord, elle est presque sur un autre continent. Et d'ailleurs, elle me semble encore moins facile à rejoindre que l'Amérique. Esther avait écouté mes raisonnements sans peut-être bien saisir ce qui les inspirait. Mais elle en avait déduit que le plus simple serait pour elle d'apprendre les deux langues, le français et l'anglais – projetant peut-être l'accent de l'une sur l'autre, et réciproquement... – ce qui, si la France et l'Angleterre lui étaient interdites, lui permettrait d'envisager le Canada.

Celle qui a fait de mes nuits les nuits d'un homme accompli m'a laissé seul dans le lit où un cauchemar m'a déposé au petit matin, comme un naufragé sur un rivage désert. Elle s'est éloignée de moi tandis que s'éloignait simultanément, dans mon mauvais rêve, la

jeune Esther, ma nièce, la musicienne d'exception. L'une s'était imprégnée de l'autre, car un même cauchemar me séparait des deux. Dans ce songe empoisonné du réel, et dans deux matins successifs, elles s'éloignaient l'une de l'autre, dans les directions les plus opposées, celle de l'espoir le plus fou, et celle du désespoir le plus vraisemblable. Dans le sommeil agité de ma nuit, entre les deux matins, je les perdais toutes deux, elles s'éloignaient de moi, mais je les gardais ensemble, pour les accompagner d'un même regard, pour ne perdre de vue ni l'une ni l'autre. Pendant les jours qui s'écoulaient à partir de ce réveil, je passe mon temps près de la fenêtre, à guetter le retour des élèves dans l'école de musique : mais pourquoi seraient-ils ramenés là ? Pour recoudre et réparer quel accroc, finalement jugé malheureux ? Pour raccorder quel temps brutalement, injustement interrompu ? Si les élèves reviennent un jour à l'école de musique, ils auront d'abord été rendus ailleurs : à leurs familles, à leurs maisons, à leur vie quotidienne, au bonheur du printemps qui s'annonce. Par-dessus tout, j'attends le retour d'Esther, celle qui, entraînant l'autre que je lui ai donnée pour compagne, a déjà été projetée dans l'horreur par les visions de mon inconscient. De ce cauchemar, qui n'est peut-être pas seulement le mien, j'attends qu'elle revienne, qu'elle réapparaisse dans cette lumière du jour dont elle est faite. Le bâtiment de l'école de musique et la rue tout entière, sous ma fenêtre, restent écrasés sous un silence toxique. La rumeur se répand que, de toutes les personnes emportées par la rafle des Allemands, un seul a été relâché. C'est le concierge. Il a pu faire la preuve qu'il n'est pas juif. Ordre lui a été donné de fermer le bâtiment, d'en remettre les clés à la police. Ce qu'il a fait un matin de très bonne heure, escorté par deux miliciens, armés de mitraillettes. Nul ne sait ce que sont devenues les personnes – en grande majorité

des enfants et des adolescents, apprentis musiciens – arrêtées sans motif, emportées arbitrairement, sur simple dénonciation. Nous restons terrassés par une absence qui se prolonge. Les familles elles-mêmes n'osent réclamer des nouvelles et des explications. Ceux qui s'aventurent à de telles démarches disparaissent à leur tour. Je n'échappe moi-même à ce sort qu'en me précipitant hors d'une *Kommandantur* où le sous-officier de garde, ayant enregistré ma question – « Où se trouve Esther ? » – m'a invité à m'asseoir dans une salle d'attente. Deux ou trois semaines passent. Le silence toxique est devenu un silence de mort. Plusieurs fois, m'approchant du piano et soulevant le capot, je suis pris de nausées et de vomissements. Incapable de faire sonner une note. La pression du silence est devenue insoutenable. Dans le quartier, le silence est maintenant un gaz mortel. L'absence de musique laisse le terrain libre à l'imminence d'une nouvelle brutalité meurtrière du bruit. Le silence et le bruit ont désormais partie liée pour ne laisser aucune place à la musique, à la vie. Dans le silence, c'est l'air respirable qui manque. Dans le bruit, ce sera la possibilité de respirer, les poumons écrasés sous la pression de la ferraille.

Un matin, je vais et je viens dans la pièce où se trouve mon piano, le vieux Bechstein que m'a laissé mon oncle Karoly, avant d'émigrer à Chicago. Et je m'approche de la fenêtre, moins pour jeter un regard à la rue que pour prêter l'oreille. Silence. Ce matin-là Esther, la troisième, l'aînée, Cendrillon, la dernière arrivée des trois dans ma vie, est la dernière qui me reste. La première arrivée chaque matin. Une de ces Esther qu'une génération de parents a offerte en réincarnation à l'héroïne biblique. Elle s'affaire discrètement dans la cuisine, comme elle le fait trois fois par semaine. Je me détourne du silence de la rue et d'une lumière traîtreusement vide. Je reviens

vers cette partie sombre, au fond de mon logement, où m'attend mon empreinte comme une vieille robe de chambre. Le vrai sanctuaire de mon intimité, au sein même du décor de ma vie privée. C'est de ce lieu plein des objets les plus usuels que me proviennent quelques sons familiers. Presque de la musique. Dernières traces sonores de travaux domestiques. Derniers refuges de vie parmi le silence de mort, à l'abri de la lumière traîtreusement vide de la rue. Comme je l'ai fait tant de fois, à la dérobée et sans qu'elle puisse en être consciente – mais certaines fois en laissant mon regard se prendre et s'attarder à quelque rêverie –, j'observe la silhouette d'Esther de dos. Comme tant d'autres fois je contemple son tablier noué à la taille et son chignon étroitement serré qui garde prisonnière la couleur de ses cheveux – je me rends compte que je ne l'ai jamais vue, que je ne la connais pas – et qui dégage sa nuque. J'observe cette modestie, cette discrétion. Mais je sais Esther à la fois résignée et déterminée. Faux paradoxe : une face est tournée vers la fatalité du destin, l'autre vers la nécessité de l'action, pour faire payer aussi cher que possible à la fatalité son dernier mot. Esther est si peu bruyante. Elle ne fait rendre aux objets qu'elle manipule par obligation que leur son le plus inévitable, le plus doux, le plus amical. Et d'ailleurs le plus nécessaire pour que l'objet délivre son message, son petit signe de vie, de complicité rassurante. Pour que le monde des choses conserve une voix, une musique. Face au silence de mort et à la lumière traîtreusement vide de la rue, auxquels je tourne le dos, l'appel de cette présence dans l'ombre et de cette petite musique des objets usuels a quelque chose de bouleversant. Alors arrive le moment où, sous la pression d'un pressentiment tragique, ou du trouble provoqué par les circonstances, jaillit un éclair de conscience entre ces deux pôles : celui du silence de mort et de la lumière traîtreusement vide dans la rue, et celui de la

cuisine et de l'ombre habitée par un être, et où des objets font signe pour dire qu'ils sont bien là, fidèles à leur mission. Cet éclair de conscience fait suite à celui qui m'a fait prendre la fuite de la *Kommandantur*, sans attendre la réponse à ma question « Où est Esther ? », comme si j'avais demandé à être conduit jusqu'à elle, là-bas. Ce troisième visage d'Esther, ce troisième corps si modestement pris dans les vêtements du ménage, sont les seuls encore là, au bord d'un piège mortel. Sans autre destination que le fond de ce piège.

L'avenir dira si ma nièce Esther, la musicienne d'exception, pourra échapper au pire, dont un rêve lugubre m'a donné une impression. Cauchemar de l'avoir vue là, dans ce lieu abominable, si proche de chez nous. Cauchemar d'avoir démasqué, dans ce cauchemar, mon désir. Cauchemar de l'avoir entraînée là pour me la représenter nue, en rêve, corps transparent. Cauchemar d'avoir construit cela pour la sauver, sans m'en donner le pouvoir.

L'avenir dira si Esther la nocturne, celle dont le corps m'a tant de fois conduit à la nuit par la noirceur de sa chevelure, de sa toison, corps de mes nuits sans sommeil, sans autre rêve que lui-même, atteindra le bout de son voyage, et se réveillera un matin dans la lumière d'un pays auquel elle a rêvé sous les lumières d'un théâtre.

Mais c'est dans le présent que je m'empare de celle des trois Esther qui me reste, et ce sont les trois visages réunis que je décide de soustraire à la menace du silence et du bruit. Maintenant, ma décision est prise. Ce matin-là, comme d'habitude, Esther s'affaire à ses tâches dans la cuisine, je l'observe de loin, elle est concentrée sur les gestes et les actions de son travail. Alors j'avance lentement, doucement, vers Esther, la seule Esther qui

me reste. La première dans la journée, la dernière des trois dans ma vie. J'avance lentement, doucement, vers elle. J'arrive dans son dos. Je la saisis à la taille par surprise. Je la tutoie soudainement. Puis je la retourne pour la prendre dans mes bras, dans l'idée toute simple de l'entraîner loin de là, à l'autre bout du monde. Est-il encore temps pour mettre fin à la fin des temps ?

Nouveau Monde après la fin

Nous sommes en janvier 1944 et, en compagnie d'une jeune fille prénommée Esther, la dernière apparue dans ma vie et la dernière qui me reste, la première arrivée dans les journées d'un temps et d'un monde proches de leur fin – une fin du monde qui avait commencé sous ma fenêtre –, que j'entraîne avec moi, nous parvenons à gagner l'Amérique où j'ai un parent, mon oncle Karoly, émigré à Chicago bien des années plus tôt et pour des raisons indépendantes de la fin du monde, seulement liées à son caractère et à son destin d'aventurier. Ancien pianiste lui-même, mais dans le genre boxeur de clavier, mon oncle Karoly s'est reconverti à la boxe pure, le noble art, chaque main dans un gant – plus aucun problème de doigté, seulement la frappe, tous les doigts bien repliés –, il a créé dans le South Side, c'est-à-dire dans le ghetto noir, un club rival du Woodlawn Boys Club et une école qui forme des champions, d'élégantes machines à marteler et à assommer tout ce qu'on présente devant elles. Mon oncle Karoly nous accueille, Esther et moi, facilitant notre installation en Amérique, et il me propose un job dans son Black & White Club, tout en sachant que je ne peux marteler rien d'autre que des cordes de métal, à l'aide d'un clavier. « Justement, martèle-t-il en réponse à mes doutes : le nom du club est un souvenir, évidemment ! Les touches blanches et les touches noires, qu'est-ce que j'ai tapé dessus dans ma

jeunesse ! Je ne faisais pas le détail !... » Mais le nom du Black & White Club a surtout laissé entendre que tous les jeunes boxeurs y sont les bienvenus, noirs ou blancs, à une époque où le mélange n'est pas monnaie courante. Le club a été créé pendant la deuxième moitié de la période de la prohibition, alors que Chicago est devenue une capitale mondiale du crime, et le Black & White, qui évoque aussi une marque de whisky, est une enseigne provocante, bien vite repérée par la police comme celle d'un lieu pouvant cacher toutes sortes de trafics. La dégaine d'oncle Karoly, devenu Charlie dans le milieu de la boxe, n'aurait d'ailleurs pas dépareillé parmi les tronches de gangsters des *Nuits de Chicago* de Josef von Sternberg ou de *Scarface* de Howard Hawks. Pour faire bonne figure, et pour procurer à mon Esther une vie décente, j'accepte la proposition et j'abats ma main droite – plutôt délicate, et que mes professeurs, pour m'encourager, avaient parfois comparée à la main de Liszt lui-même... –, dans le grand battoir que me tend, largement ouvert, en forme de défi, oncle Karoly, qui devient à l'instant Charlie, mon employeur, le *boss*. Alors, j'invente une méthode d'entraînement des boxeurs rythmée par le piano, et je deviens l'accompagnateur distingué de quelques belles brutes, dans toutes les catégories. Cela me change de l'accompagnement, sur le vieux Bechstein hérité du même oncle et resté dans l'ancien monde, des cantatrices dans leurs exercices quotidiens ou en récital, mais, pour garder le moral, je me dis qu'il ne s'agit pas d'un métier si différent. Le piano droit dont j'hérite, pour la pratique de ma méthode, est une vieille casserole au cadre en bois, capricieux et bien difficile à accorder, mais la justesse des notes est moins importante que l'ajustement des coups qu'elles déclenchent : voilà de quel détournement de la musique je me rends coupable. Charlie a récupéré l'instrument parmi le mobilier d'une boîte de nuit fermée par la

police, où il a eu des parts. Je dois m'en contenter pendant quelque vingt ans, et je ne m'en sépare que pour le céder à un sculpteur célèbre, bûcheron forcené, qui me rend le service de le mettre en pièces à la hache, au beau milieu d'un musée, devant un parterre très distingué. Bien sûr, mon répertoire et ma technique varient selon qu'il s'agit d'un poids plume ou d'un poids lourd, d'un Noir ou d'un Blanc. Ce sont d'ailleurs les Noirs qui adoptent le plus spontanément et avec la plus grande réussite ma méthode de *musical training*, ce sont eux qui en tirent le plus grand profit pour maintenir un swing d'enfer – un terme utilisé aussi bien dans le vocabulaire de la boxe que dans celui de la musique négro-américaine –, et je forme ainsi quelques générations de boxeurs-danseurs, dont le jeu de jambes est directement soumis au clavier, car j'adopte et j'exploite les riffs du jazz et leur dynamique. A cette époque, à Chicago, je contribue peut-être à incarner ce lien étroit entre le jazz et la boxe qu'illustre aussi, à sa façon, Champion Jack Dupree – de son vrai nom William Thomas Dupree –, élevé dans le même orphelinat que Louis Armstrong à La Nouvelle-Orléans, où il a appris le piano et en a joué dans les bordels du quartier français, avant de partir pour Chicago où il se produit au *Continental Cafe* et trafique de l'alcool. Il continue de gagner sa vie comme musicien tout en apprenant la boxe et quand, dans les années quarante, sur les bords du lac Michigan, il enregistre pour le producteur Lester Melrose, il a été champion des poids légers en Indiana.

Pour ce qui est des uppercuts, des crochets et autres coups, c'est, selon le poing qui doit les administrer, de ma main droite ou de ma main gauche que je les commande, mais j'ai toute une série d'accords à deux mains pour déclencher les paroxysmes ravageurs, les frappes en rafale, les enchaînements gauche-droite décisifs,

avec au bout du compte un compte bon pour l'adversaire. J'ai fait de la musique une arme, à une époque où l'on parle de force de frappe, et cela me rappelle un roman que j'ai lu il y a longtemps: j'essaie en tout cas de trouver à mon activité quelques références honorables, et ne serait-ce que vis-à-vis d'Esther, qui s'inquiète de ma carrière de musicien. Mais l'art n'est pas absent de ma pratique: j'ai récupéré dans mon écurie le célèbre Panama Al Brown, qui a été champion du monde des légers, et à qui Jean Cocteau s'est intéressé en France; en fait, il est aussi bon danseur que boxeur. Avec lui, ma méthode fait merveille, autant pour le préparer à un combat que pour le lancer dans un de ces extraordinaires solos de danse acrobatique où il fait un tabac. Je n'ai jamais obtenu que mon piano soit admis au bord du ring pendant les rencontres – cela serait perçu comme une tricherie et comme un handicap pour l'adversaire – et mes poulains doivent avoir toute la partition dans leur tête. Mais j'ai lancé la mode des groupies du Black & White: ce sont des jeunes femmes qui s'agitent et chantent parmi le public des arènes, conduites par deux sacrées meneuses. L'une d'elles est Esther, devenue mon épouse, que j'associe ainsi à mon activité professionnelle, sans parvenir à désamorcer ses réserves, à la distraire de sa déception. L'autre, sœur d'un de mes protégés, est une charmante Noire, cadette d'une famille nombreuse dont tous les enfants portent des prénoms bibliques: Sarah, Rebecca, Jessica, pour les filles, David, Abraham et Moïse pour les garçons. Elle s'appelle Esther bien entendu et, avec mon Esther, nous avons créé le duo des Esther Sisters, la Blanche et la Noire, mascottes idéales du Black & White Club. Pendant les rencontres, elles se dressent au premier rang dans les moments décisifs, et par une chorégraphie appropriée, renforcée par des imprécations à caractère sexuel – le mot *jazz* lui-même aurait une étymologie obscène... –,

elles remplacent avantageusement les touches noires et blanches de mon piano. Il m'arrive, au cours d'une des beuveries qui font suite à un combat gagné, de confondre les deux Esther, et de ne consentir à me séparer ni de l'une ni de l'autre, chacune ayant pris une part égale à la victoire. Alors je ramène mes deux Esther à la maison, car dans ces moments-là elles n'en font plus qu'une à mes yeux. Mon Esther légitime manifeste de la compréhension pour que la fête continue comme elle a commencé. Mais au lit elle retrouve sa timidité et la modestie de ses attitudes: discrètement assise en retrait, comme une gouvernante qui garde un œil sur les jeux d'un bambin, elle me laisserait jouer toute la nuit avec les seules touches noires. Alors, mêlant le hongrois, le tchèque et l'anglais, je persifle une pudeur aussi malvenue et trouble-fête, je vante le charme et les agréments d'un passage du duo au trio, et je parviens à faire rougir cette Esther-là, ce qui fait bien rire l'autre, à l'abri d'une telle faiblesse. Pour la convaincre, pendant de longues minutes, je ne joue ma partition que sur les touches blanches, mais un simple coup d'œil suffit à rappeler les noires sous mes doigts, et nous connaissons alors quelques beaux finals endiablés, *allegro con brio*, sur le clavier complet.

Quelque vingt-cinq ans plus tard, au début des années 70, les méthodes d'entraînement de la boxe ont bien changé – la musique aussi... –, je songe à prendre ma retraite – mauvaise idée –, Esther vient de me laisser veuf, elle s'est retirée sur la pointe des pieds, comme elle était entrée dans ma vie, sans me déranger lorsqu'elle pénétrait chez moi à 8 heures tapantes dans les matins d'un ancien temps, dans l'Ancien Monde. Oncle Charlie a passé la main, il s'est réfugié dans une villa en Floride et occupe ses journées à méditer au bord de sa piscine, d'un bleu en Technicolor. Lors d'une visite

que je lui fais, je trouve ce colosse si peu sentimental plongé dans une rêverie où je ne le reconnais pas. Il commence par me demander de ne plus l'appeler Charlie mais «Uncle Karoly», prononçant *Karoly* à la hongroise, avec l'accent américain, et *Uncle* à l'américaine, avec l'accent hongrois. Pour la première fois, face aux flots bleutés de la piscine, je découvre que son regard sombre et farouche m'a caché ses yeux clairs. Quand je lui demande: «A quoi penses-tu?» mon vieil oncle Karoly, sans lever la tête et sans rien changer à la contemplation de sa piscine en Technicolor, me répond: «Au beau Danube bleu.» Mon oncle Karoly me ramène trente ans en arrière, dans le monde que j'ai laissé avant de le rejoindre, là où j'ai été un oncle moi aussi. Bien des vies ont ressemblé à la mienne, et peuvent se résumer comme je viens de le faire, arrivé à un moment où le temps est parti pour l'emporter aux points, comme on le dit d'un match où il n'y aura pas de K.-O., alors qu'on sent arriver les deux dernières reprises.

3.

Nouveau départ

Mais j'ai trente ans à nouveau, et mes années dans la boxe et le *musical training* ne sont plus qu'un épisode pittoresque, le premier petit boulot dégotté par un émigrant débarquant en Amérique. Après ce détour qui a seulement un peu traîné, et qui mettra du piquant et une note voyou dans ma biographie, je me sens prêt à revenir aux choses sérieuses, c'est-à-dire à retrouver la musique classique, ma seule vraie raison d'être. Mon unique regret est dans la pensée que si je ne l'avais pas abandonnée pendant un temps aussi long, dans la perception normale de la durée d'une vie – mais cette perception du temps est chez moi aberrante –, cela aurait peut-être sauvé Esther d'une mélancolie dont elle ne s'est jamais guérie depuis notre départ d'Europe, et que ma déchéance musicale, à la suite de celle d'oncle Charlie, a sans doute entretenue et aggravée. Le traumatisme des événements de la guerre et de la perte de tout ce que nous avons laissé derrière nous dans l'Ancien Monde – y compris cette autre Esther, ma nièce, dont je n'ai que trop parlé à celle qui a survécu à mes côtés – est à l'origine de cette mélancolie d'Esther que je viens d'évoquer, de cette discrétion dans sa façon de m'accompagner – moi l'accompagnateur si peu discret –, et aussi de son inaptitude à procréer: ma pauvre Esther n'a pas sauvé notre peuple, elle ne m'a pas donné d'enfant – sans doute a-t-elle éprouvé assez de difficulté à aller jusqu'au bout

de sa propre vie, pour éviter de se prolonger encore dans une autre existence, elle qui s'était pénétrée du sentiment qu'elle n'aurait pas dû être là –, et c'est pour quoi je suis bien obligé d'assurer moi-même le rôle de la génération suivante, dont je devrais être le père et, dans ma soixantaine, de devenir mon propre fils, d'avoir trente ans à nouveau.

Mon compatriote, le chef d'orchestre Eugene Ormandy – de son vrai nom Jenö Blau, qui avait étudié le violon avec Jenö Hubay, maître de l'École hongroise et lui-même l'élève de Joseph Joachim –, me propose un poste d'assistant et de répétiteur à Philadelphie, où il a succédé au génial cabotin de Stokowski, revenu de son turbulent passé hollywoodien chez Walt Disney et de sa tumultueuse idylle avec Greta Garbo, dont les hôteliers de la côte amalfitaine, au sud de Naples, ont longtemps gardé le souvenir, plein de *tutti* et de *fortissimi*. Un de ces hasards de l'existence, comme on les appelle, a amené au pupitre de premier violon un petit ange joufflu, tête bouclée, mains potelées, merveilleux musicien au bord de la quarantaine, qui a conservé son physique d'enfant prodige. C'est de lui que je tiens la confirmation que ma petite nièce Esther a bien connu le pire, où l'avait projetée, dans une nuit de l'Ancien Monde, un cauchemar très en deçà de celui qu'elle vécut les yeux grands ouverts : expédié avec elle à Terezin, après la rafle dans l'école de musique, le petit ange joufflu, tête bouclée, lui avait donné sa main potelée aussi longtemps que possible. Et puis on les avait séparés. Mais ils s'étaient retrouvés côte à côte parmi les rangs de l'orchestre, lors des concerts qu'ils donnaient pour le parterre des soldats allemands. C'est alors qu'elle avait réussi à lui confier une chaînette en or avec une petite médaille en forme d'étoile qu'elle avait pu cacher et sauver jusque-là. Le lendemain, elle faisait partie d'un des convois

pour la Pologne, et l'on a su que ceux qui quittaient Terezin étaient envoyés à Auschwitz-Birkenau. J'ai reconnu en même temps le petit ange joufflu, tête bouclée, mains potelées, et la chaînette en or avec une petite médaille en forme d'étoile qu'il porte maintenant autour du cou. Mais je n'en ai pas encore fini avec les hasards de l'existence : à l'occasion d'un des cinq tours du monde dans lesquels Ormandy a entraîné sa phalange, et pendant une série de concerts en Israël, je rencontre une violoniste prénommée Esther. Je la présente professionnellement à Ormandy qui me répond par un sourire de compréhension extra-professionnel : je réussis à la faire engager parmi les musiciens de rang de l'orchestre, et à la placer sous la protection bienveillante de mon ami le petit ange joufflu, tête bouclée, mains potelées, premier violon. Ce que je viens d'appeler les hasards de l'existence ne concerne pas seulement le fait que cette nouvelle compagne se prénomme Esther elle aussi, comme celle qui a partagé ma vie d'émigrant en Amérique. Ce que je viens d'appeler les hasards de l'existence ne concerne pas non plus le fait que cette Esther soit violoniste, comme ma nièce Esther, la musicienne d'exception dont je n'ai plus eu de nouvelles – comme de ma sœur Lenke, sa mère – et que, depuis un rêve terrible et prémonitoire, je sais avoir aimée et désirée alors que je la perdais à jamais. Ce que je viens d'appeler les hasards de l'existence concerne le fait que cette jeune Esther violoniste est la fille de cette autre Esther de ma jeunesse, celle qui arrivait avec le soir, et qui m'avait quitté au petit matin d'une dernière nuit d'amour pour se lancer, avec un groupe d'amis dont elle partageait la passion pour le théâtre yiddish et l'engagement dans le sionisme, dans un voyage aventureux à l'issue improbable, avec pour objectif un pays qui n'existait pas encore. C'est ainsi qu'en nous racontant l'un à l'autre les histoires plus ou moins romancées de nos vies, de

nos parents et de nos origines, je me retrouve mon propre fils en effet, dans une aventure sentimentale avec la fille du grand amour que j'ai eu à un autre moment de mon existence, ou de l'existence de mon père, dans une autre version du scénario. J'ai bien trente ans à nouveau puisqu'il faut faire vivre la descendance que je n'ai pas eue. Esther entre dans sa vingtième année au moment de notre rencontre à Jérusalem, en 1977, et il y a donc entre nous une différence d'âge et d'expérience qui produit quelques beaux moments de passion amoureuse, mais aussi une impossibilité radicale, dès le début, à lier profondément nos destins. Esther est à peine âgée de vingt ans et je me dis en avoir trente, mais la balance de nos mémoires accuse un écart bien plus grand. Pourtant, Esther appartient à cette lignée issue de l'héroïne salvatrice des siens qui avait porté ce prénom dans la Perse du roi Assuérus, arrivé sur le trône en l'an 3392 de la Création du Monde, et qu'elle avait épousé dans un royaume qui s'étendait sur cent vingt-sept provinces depuis l'Inde jusqu'à l'Éthiopie, comme l'enseigne le *Rouleau d'Esther*, où sont relatés les soixante-dix ans d'exil et de persécution du peuple d'Israël en Babylonie. Esther a sur moi la supériorité d'une légitimité biblique: lointaine descendante de la nièce de Mardochée, elle est la fille de la seule des trois Esther à avoir pu contribuer à nous sauver de l'anéantissement, elle est la preuve vivante, intouchable, invulnérable, de cet exploit, de ce prodige. De sa naissance en terre promise, enfin reconquise, elle a puisé, retrouvant des racines très anciennes qui l'ont attendue, une beauté des temps antiques, mais aussi une trempe à l'avenant, un caractère, un tempérament inépuisables et épuisants, et deux jeunes hommes de trente ans – qu'il faut voir dans celui qui en a soixante – ne sont pas trop pour la satisfaire. Esther ne tient pas en place et la vie de l'orchestre, avec sa discipline et sa routine, n'est pas faite pour elle. Nous

vivons des années sans automne, ni hiver, ni printemps: seulement des étés torrides avec d'effroyables orages et des déluges de fin du monde. A sa mère, celle qui a été la passion de ma jeunesse – la jeunesse de mon père, dans une autre version du scénario –, elle raconte qu'elle vit une grande aventure avec le fils de celui qu'elle a connu. Moi-même, j'oublie sa mère en elle, car la jeune Esther remonte à une histoire plus ancienne: son physique la place à l'origine d'une lignée, et sa mère, l'Esther des nuits de ma jeunesse, devient la lointaine descendante de sa fille, cette Esther biblique issue de croisements et de la longue histoire qui a porté ses ancêtres jusqu'en Europe centrale. Cette jeune Esther est la plus antique, la terre de sa naissance lui a donné cela. D'ailleurs, je ne lui imagine pas de père: elle ne peut être que la première, l'ancêtre de tous les autres, la fondatrice, directement née de la terre. Nue, elle est à la fois la jeune fille éternelle, vierge farouche, et la femme absolue, mère de tous, l'ancêtre si ancienne que sa vieillesse se perd et tombe en poussière comme des vêtements en loques, la laissant nue avec son corps et son visage de jeune fille, de jeune vierge. Sa mère, la maîtresse des nuits de ma jeunesse – la jeunesse de mon père, dans une autre version du scénario – avait une chevelure et une toison d'un noir profond, et c'était là, dans cette teinte, dans cette nuit, que s'était conservée, que s'était maintenue, la lignée, au fil des générations. Sa fille, la jeune ancêtre absolue, fondatrice retrouvée, est une réserve de noir, de nuit, toujours intacte, du charbon à brûler pour cinq mille ans, et la touffe de poils de son pubis est gardienne du lieu où la tribu a déposé son secret immémorial, son trésor. Je pénètre là, en elle, en plongeant aussi mon regard dans le sien, et pour guetter au fond de cette autre nuit l'éclat du secret invisible auquel mon corps n'a accès qu'à tâtons, plus bas, entre ses cuisses. Je n'ai jamais éprouvé jusque-là, dans

ce que l'on nomme trivialement l'amour physique – comme s'il y avait des catégories dans l'amour –, une telle sensualité du Temps, une telle volupté de l'Histoire, non seulement la promesse d'un instant de jouissance extrême, venue du fond d'un corps, mais d'une ivresse et d'une extase retrouvées, venues du fond des âges. Pourtant, elle est aussi une jeune femme moderne qui, pour faire l'amour, quitte un blue-jean et un vague pull-over, mais dans la nudité Esther est la femme qui a traversé les voiles du temps. Il m'est impossible de l'imaginer fille de celle que j'ai connue quelque quarante ans plus tôt, et qui me semble au contraire sa lointaine descendante, d'une race mélangée, dans une inversion des siècles.

4.

Retour à la fin

Chaque crise grave en Israël ramène Esther dans son pays, où je ne peux la suivre qu'une seule fois : la dernière. C'est en 2002, l'année de ses quarante-cinq ans : j'ai été invité à présider le jury de fin d'études d'une école de musique à Jérusalem, où Esther enseigne le violon épisodiquement. Par une ironie du sort, nous avons été logés dans un hôtel où l'ambiance musicale est générale et continue. De la musique, il y en a partout, tout le temps. La musique est venue à bout du bruit, mais aussi du silence, au point qu'elle est à l'ouïe ce que l'obscurité épaisse est à la vue : là où le visible s'engloutit et s'épuise. Mais la chambre qui nous a été allouée, parmi les plus confortables, offre ce luxe que l'ambiance musicale peut y être coupée, le silence devenant une option coûteuse. C'est un après-midi, la veille du concours, et Esther m'a laissé seul à l'hôtel pour rendre visite à des élèves. L'heure n'est pas arrivée de nous retrouver et pourtant, derrière la fenêtre de la chambre, aux doubles vitres épaisses, isolantes, qui ne s'ouvrent pas, j'observe la rue dont je ne peux rien entendre et qui, dans ce silence, semble attendre quelque événement, quelque bruit, plus fort que les parois de verre. Ce silence dans lequel le spectacle de la rue est artificiellement plongé, du lieu où je l'observe, est une menace, comme dans un film de terreur. De l'autre côté du double vitrage, la rue est dans un autre monde, un décor indistinct et sans

contours, mais où pourtant la fin du monde peut encore arriver. De ce monde, je ne vois que de vagues images, des taches de couleur en mouvement, une agitation muette, incompréhensible. Du regard, j'accompagne deux silhouettes qui traversent la rue vers la terrasse d'un café et que j'imagine être celles d'un jeune couple. C'est au moment où je les perds de vue que l'univers des sons m'est brutalement rendu par une irruption violente, qui force toutes les parois en les secouant comme des feuilles. C'est une terrible explosion, puis une boule de feu et des nuages de fumée à l'endroit même où je viens de voir les deux taches colorées s'avancer parmi les tables de la terrasse. Instantanément, l'agitation des êtres et des objets aux contours flous s'est accélérée mais, après la forte déflagration, les bruits qui font suite cessent de me parvenir : suis-je devenu sourd ? De l'autre côté du bruit, il y a le silence à nouveau, un silence semblable à celui d'avant, le luxe maintenant douloureux d'une option coûteuse, non pas le silence de la musique interrompue, mais le silence d'une censure, ou d'une anesthésie. Je me précipite dans le hall de l'hôtel aux baies vitrées, explosées : des millions d'éclats projetés au sol y forment une couche de givre. Mais, avec d'autres clients, nous sommes refoulés par le personnel qui interdit toute sortie et nous demande de regagner nos chambres. Lorsque je retourne à la fenêtre, le spectacle a légèrement changé, et des sons parviennent à franchir, comme péniblement, les doubles parois de verre supposées rendre le monde silencieux, serein et indolore : ce sont des sirènes de police et d'ambulances qui mêlent aussi les éclats bleutés ou rougeoyants de leurs gyrophares. Alors, je repense au jeune couple et à la tragique coïncidence de leur arrivée sur la terrasse du café avec l'explosion : je ne sais pourquoi j'imagine que ce jeune homme et cette jeune fille, qui figurent inévitablement parmi les victimes, sont deux musiciens, can-

didats du concours de l'école de musique que j'aurais dû auditionner le lendemain, et je me fais cette observation absurde : cette année, il n'y aura plus que des Chinois au concours de l'école de musique de Jérusalem. Je ne peux détacher mon regard, derrière le double vitrage épais, de l'activité des sauveteurs qui s'affairent parmi les corps ensanglantés et mutilés, du va-et-vient des brancards, du départ en trombe des ambulances puis, lorsque les corps entiers, blessés ou morts, sont dégagés, je vois les religieux arriver pour ramasser les débris déchiquetés et dispersés : les mains, les pieds, les têtes, les bras, les épaules, les genoux, les oreilles, les fragments de cuirs chevelus, de peau, qu'ils enveloppent minutieusement dans des sacs en plastique. Toutes ces opérations prennent du temps et l'heure du retour d'Esther approche, mais je suppose que le quartier a été bouclé, qu'elle aura du mal à me rejoindre, que je dois être patient et, face à la fin du monde, rester confiant, optimiste et bienheureux. Je commence à attendre un coup de fil et puis, le silence intérieur de la chambre se maintenant dans cette bulle artificielle où je suis coupé de tout, j'observe différemment le spectacle de la rue, la terrasse de café dévastée, ensanglantée, calcinée, où les religieux fébriles ressemblent à des enfants qui s'activent à une cueillette avant l'orage, comme si la foudre n'était pas déjà tombée. Le silence de la chambre devient insupportable dans l'attente d'une sonnerie du téléphone. Je songe alors à ouvrir la télévision : derrière la vitre épaisse de l'écran, je vois, de plus près maintenant, les images de ce qui s'est produit sous ma fenêtre, de cette fin du monde qui a commencé là, ou plutôt qui a recommencé là, qui s'est continuée là, après un début qui remonte peut-être au commencement de tout : la fin a commencé avec le reste, la fin a commencé avec le début. Ce sont des images comme on n'en voit jamais à la télévision, où je comprends qu'elles sont soigneuse-

ment expurgées pour ne pas choquer les âmes sensibles, pour ne pas envenimer les choses et ne pas mettre de l'huile sur le feu, comme on dit. En d'autres temps et d'autres circonstances, on a reconnu la force et la valeur des images pour témoigner d'une horreur restée impensable, puis réputée irreprésentable, et l'on a fini par admettre que, sans les images, le mensonge et la dissimulation l'auraient emporté, afin que personne ne puisse croire à la fin du monde. Mais la fin du monde n'est pas un événement si abstrait, si inédit, si impensable, qu'il ne puisse produire des images. La fin du monde n'est pas d'une nature physique si étrangère à la perception humaine qu'elle ne puisse être regardée. La fin du monde n'est pas une invention si extraordinaire qu'elle échappe à la description, à la représentation. Cela peut sembler paradoxal, car à quoi bon décrire et représenter s'il n'y a plus personne pour entendre ni pour voir ? Ce paradoxe est une illusion : il y a toujours ceux qui croient échapper pour toujours à la fin du monde, et ceux-là ne veulent ni voir ni entendre ce qu'ils continuent d'entendre et de voir, contaminé par la fin. Si la fin du monde est pensée par des imaginations aveugles, ses images sont visibles, à moins de leur opposer une conscience frappée de la même cécité. Il y a une complicité dans l'aveuglement, celui de la pensée et celui du regard.

Je n'ai jamais revu Esther. Son visage et son corps, d'une perfection antique, n'auront pas connu le vieillissement, ils étaient d'avance ceux de la tragédie. Je n'ai jamais revu Esther, désintégré, comme je n'avais jamais revu, en tant qu'héritier de ma propre mémoire, léguée par cet autre moi-même où je peux voir le père de celui que je suis devenu, une autre Esther embarquée un matin de 1944 par une rafle de SS dans une école de musique d'une ville d'Europe centrale, une fin du monde qui

avait commencé sous ma fenêtre. Et je ne peux m'empêcher de voir dans l'événement à la terrasse du café de Jérusalem le prolongement de l'autre, la suite de la fin du monde, sous ma fenêtre, sa continuation logique, destinée à réaliser le même projet. Je n'ai pas revu Esther et le lendemain matin, me présentant à l'école de musique pour y présider le concours, je constate en effet, comme je l'ai pressenti, le grand nombre de jeunes musiciens chinois. L'administration de l'école m'informe qu'il y aura deux candidats de moins qui ont été rayés des listes, victimes la veille, avec Esther, de l'attentat dans le café où ils avaient rendez-vous avec elle pour recevoir ses dernières recommandations avant les épreuves. Esther, celle qu'avait connue dans sa jeunesse cet autre que j'ai été, la mère de celle que je viens de perdre, alors à la retraite dans le kibboutz de Galilée dont elle est la fondatrice, a peut-être eu, apprenant la nouvelle, le sentiment d'avoir échoué ce jour-là à offrir à son peuple un peu de sa survie, car celle qui a été assassinée était sa fille unique, et le mode de vie qui a été le nôtre, fait de turbulences, de voyages et de séparations, nous a tenus éloignés de l'idée de procréer et des conditions mêmes de fondation d'une famille.

Je suis donc seul à nouveau, dernier rejeton de ma lignée, mon propre fils unique, orphelin de moi-même condamné à m'avancer une fois encore vers la trentaine et vers une nouvelle maturité – moi l'éternel immature qui a déjà raté deux fois ce rendez-vous de l'existence –, bon pour aller à la rencontre d'une nouvelle génération et d'une nouvelle Esther. A vrai dire, je suis bon tout d'abord pour prendre ma retraite, à quatre-vingt-dix ans sonnés, malgré les apparences.

Je n'ai plus rien à espérer du Nouveau Monde. L'Amérique tout entière est un territoire incertain entre

géographie physique et jeu vidéo. A vrai dire, l'Amérique est bien lasse, épuisée par ses inventions, par ses simulacres et par ses propres doubles, déçue de n'avoir eu raison que pour y perdre ses forces, sans le gain d'aucune reconnaissance universelle. Les paupières de l'Amérique sont bien lourdes et rouges, et son sommeil est agité, à moins que ce ne soit une continuelle insomnie, dans une nuit dont l'aube enchaînerait directement avec le crépuscule suivant. L'Amérique puritaine, soucieuse d'équité lorsque l'équité est socialement et économiquement rentable, a fini par établir et par faire respecter les quotas et les sous-quotas, les catégories et les sous-catégories, comme un taux de change officiel. Elle est devenue le pays de tous et d'aucun, elle n'est plus un pays, elle est un monde effondré sous ses images. L'Amérique s'est lassée de ses actions lointaines, de ses alliances, de ses calculs, de ses stratégies. Tout est maintenant trop loin d'elle, envahie qu'elle est par ce qui s'est détaché du lointain, aggravant en même temps la séparation et l'invasion, accusant en même temps la différence et l'indistinction. L'Amérique est un fantôme sans contour, un spectre gris, sans la belle pâleur des spectres, un fantôme diffus, un empire fantôme. Il y a déjà quelque temps que New York n'existe plus et pourtant c'est à New York que la fin du monde a recommencé, comme si cette fin pouvait encore avoir un début.

Un retour en Europe n'aurait aucun sens et j'y deviendrais instantanément un vieillard près du tombeau, y retrouvant non seulement les lieux mais aussi les vraies dates de ma naissance et, inévitablement, de ma mort. L'Europe, prétendument en train de se construire, mais si profondément détruite, je l'ai retrouvée épisodiquement, à la faveur des tournées de l'orchestre. En réalité, de l'Europe que j'ai quittée quelque cinquante ans plus

tôt, je n'ai rien retrouvé d'autre qu'une sorte de mascarade, dans un décor de théâtre. Pendant des siècles, l'Europe a pensé le monde, jusqu'à sa fin. Désormais, l'Europe s'est absentée de la pensée du monde. Elle n'est plus ni la conscience du monde ni dans la conscience de sa propre fin. L'Europe a perdu la joie et sa peur est singulière, puisqu'elle a perdu aussi le temps dont la peur est la mesure. L'Europe n'a plus de moyens ni de raison de savoir qu'elle est prise entre la mort et la mort, entre le début de la fin et la fin sans début ni fin. Dans son agitation, dans sa gesticulation pour renaître, sa folie est singulière, puisqu'elle a perdu le siège même de la folie : ses pattes s'agitent, propulsant son corps en avant, et elle bat des ailes comme pour s'envoler. Mais elle a perdu le projet de voler et jusqu'à l'idée même du vol : son mouvement mécanique est celui d'un corps poussé droit devant lui par ce qui lui reste d'élan – vestige d'une vitesse anciennement souveraine –, volaille encore en équilibre, dans un affolement dérisoire de l'organisme, alors que sa tête a été tranchée et reste sur le sol, derrière elle, inerte, n'exhibant plus qu'un profil fuyant où s'ouvre un œil rond.

Le seul pays qui peut me sembler nouveau est aussi le plus ancien, c'est le seul vrai pays d'Esther : là même où je l'ai perdue.

III

La fin

Nouvelle époque, vers 2042, divagation

« La falsification du mythe atteste une affinité élective avec le vrai mythe. Peut-être cet art seul serait-il authentique, qui se serait libéré de l'idée d'authenticité même, de l'être-ainsi-et-pas-autrement. »

Theodor Adorno,
Philosophie de la nouvelle musique

La fin du monde a commencé sous ma fenêtre. Il fallait bien que cela commençât quelque part : il se trouve simplement que je suis bien placé pour parler de ce début. A vrai dire, on peut se demander si cette fin du monde aura jamais une fin, ou si nous sommes condamnés à une fin interminable, à une catastrophe suffisante pour nous détruire inexorablement, c'est-à-dire pour nous ôter tout espoir de nous sauver, mais insuffisante pour se détruire elle-même jusqu'à finalement s'éteindre. Une épidémie meurtrière et définitive, mais qui s'étend sans fin dans la poursuite de sa proie. Cette année 2042, si tout ne va pas plus mal que d'habitude, je fêterai mes cent trente ans. Cela peut sembler un bel âge, mais il faut y voir une revanche sur la mort si souvent rencontrée dans la défaite, et cent trente années – plus quelques autres, je l'espère – ne sont pas trop pour avoir vécu avec trois Esther. Je vais avoir cent trente ans, mais je cache bien mon âge et, de l'avis général, j'en parais cent de moins. D'ailleurs, je me sens dans les dispositions d'esprit d'un homme au début de sa maturité, en pleine possession de toutes ses forces et capacités. Je pourrais présenter les choses autrement, avec moins de vantardise, avouer un âge moins vénérable, renoncer à un effet sensationnel et reconnaître que je suis bien né de la dernière pluie, c'est-à-dire que je ne suis qu'un petit jeunot qui atteint tout juste la trentaine, bien que, du fait de

mon excellente mémoire de tout ce que j'ai vécu – et aussi de ce que je n'ai pas vécu –, je peux me prévaloir d'une centaine d'années de plus. Cela dit, je n'éprouve aucune gêne ni aucun inconvénient à rester dans l'indécision, dans l'indistinction, dans l'indétermination, et à passer du sentiment d'avoir cent trente ans et d'en paraître cent de moins, à celui d'avoir trente ans et d'en ressentir cent de plus sur mes épaules. Tout cela pour faire comprendre que la fin du monde me concerne de toutes sortes de façons depuis bien des années, que je suis dans la fin du monde depuis toujours, et que je ne m'en sortirai qu'avec la fin de ma propre vie, qui sera à la fois la vraie fin du monde à mes yeux et la fin de cette fin du monde que j'aurai vécue jour après jour.

C'était une époque où bien des Israéliens avaient déjà quitté le pays, sous la pression de ceux qui voyaient dans ce territoire exigu la population d'un ghetto déjà rassemblée pour être enfermée dans un camp de concentration, bientôt un camp d'extermination, afin que soit parachevée la besogne massivement entreprise par l'Allemagne nazie et ses complices. C'était aussi l'époque où l'arrivée d'émigrants asiatiques, principalement des Chinois, s'était encore accélérée, apportant une main-d'œuvre qui remplaçait aussi bien les Israéliens fuyant la terreur quotidienne que les Arabes dont on se méfiait. Je me suis présenté aux services d'émigration parmi un contingent d'émigrants asiatiques, et mes premières relations en Israël ont été avec la communauté chinoise. D'ailleurs, je ne connaissais plus personne, je n'avais dans le pays ni famille ni ami, depuis que la mère d'Esther – telle était devenue, au bout du compte, celle qui avait d'abord été l'Esther de ma jeunesse, la jeunesse de mon père, ou de mon grand-père, dans une autre version du scénario – était morte paisiblement au milieu de l'œuvre qu'elle avait fondée.

C'est parmi la communauté chinoise de Jérusalem, dans Chinatown, que j'ai rencontré une jeune fille originaire de Shanghai, installée avec sa famille en Israël depuis quelque temps déjà – tous convertis au judaïsme et respectueux de l'orthodoxie la plus stricte –, et qui avait renoncé à son prénom chinois signifiant «Fleur de lotus» pour adopter celui d'Esther. Dès le premier regard échangé avec Esther Tchan, j'ai compris que j'avais trente ans à nouveau, et que cette jeune Juive d'origine chinoise serait la dernière Esther de mon existence. Pendant les premiers temps de mon arrivée dans le pays, alors que nul n'était sûr d'être encore en vie cinq minutes plus tard, il m'arrivait d'avoir besoin d'une preuve que je n'étais pas déjà mort. Esther Tchan m'avait apporté cette preuve quand, dans les moments qui avaient suivi le premier regard, je m'étais trouvé seul avec elle dans un ascenseur : mon cœur battait si fort, et mon sexe s'était tellement tendu sous l'effet de pensées obscènes dont elle était le centre – je devrais dire : la victime – qu'il ne pouvait y avoir aucun doute : j'étais bien vivant, et plutôt promis à l'enfer qu'au paradis. S'il y avait eu quelques étages de plus, j'aurais peut-être eu le temps de commettre un attentat à la pudeur et aux bonnes mœurs, mais nous étions dans un immeuble qui restait à mi-chemin entre la terre et le ciel. Le septième étage n'était qu'un septième demi-étage, encore à mi-chemin du septième ciel.

A force de raconter ma vie et chacun de ses nouveaux départs, je perds le goût de l'anecdote et des détails, comme si, en dépit de mes décollages successifs, et de l'illusion de jeunesse ou d'éternel retour qu'ils peuvent produire, mon véritable premier envol, déjà lointain – à l'époque des premiers meetings d'aviation et des premiers combats aériens de la Grande Guerre, dans le ciel

d'Europe... –, avait fini par me propulser à une altitude d'où la vision s'épure, incitant plutôt à la contemplation silencieuse qu'à la description bavarde. La vie que j'ai menée pendant une trentaine d'années jusqu'à ce jour, auprès d'Esther Tchan, est entièrement fondue dans l'histoire de cette première moitié du XXI^e siècle où l'on va oublier de célébrer le centième anniversaire de la fin de la Deuxième Guerre mondiale: non seulement tout cela s'est effacé des mémoires, mais la célébration elle-même n'aurait aucun sens, puisque la guerre a continué encore longtemps après sa fin, la fin du monde encore longtemps après son début. Depuis bien des années, peut-être des décennies, j'ai perdu le sentiment d'une quelconque singularité de mon destin, en dépit de son extravagance, et cette nouvelle tentative d'entrer dans la maturité aura été la bonne, puisque je suis enfin devenu un homme comme tout le monde, avec femme et enfants, cette charmante progéniture d'Eurasiens dont je suis à la fois, non sans quelque fierté, le père, le grand-père et l'arrière-grand-père. A l'abomination de l'Histoire qui sabote l'histoire des vies, qui en salope le roman, il arrive que le roman des vies, dans la survie, ne puisse faire suite que par la divagation.

Depuis le moment de ma rencontre à Jérusalem avec Esther Tchan, jusqu'au jour présent, au cœur de la Chine, près de quarante ans plus tard, alors que je m'appête à fêter mon cent trentième anniversaire, ma vie, assouplie et affinée par les années comme la pâte des strudels d'une voisine d'immeuble dans ma jeunesse, une vie longuement étirée par une enfance dans l'Ancien Monde, une croissance dans le Nouveau, et une maturité dans un monde improbable, m'a permis de me couler dans les événements et dans l'Histoire jusqu'à m'y fondre, y disparaître, n'y offrir aucun relief, aucune résistance. Je suis un être *historico-dynamique*, mon coefficient de

pénétration dans l'Histoire est idéal. Je peux affirmer sans vantardise ni fausse modestie que je suis à moi seul l'histoire de la première moitié du XXI^e siècle, non pas que mon destin ait été si grand qu'il ait acquis une dimension historique, mais parce que l'Histoire elle-même a été petite, assez petite pour être toute vivable et vécue par un individu ordinaire, pour peu qu'il ait été placé au bon moment à l'endroit où le courant se forme. En ce début du XXI^e siècle, le courant s'était formé là, très précisément dans cette petite communauté de Chinois naturalisés Israéliens et convertis au judaïsme, où j'avais atterri par hasard, un courant qui, comme on le sait, a porté les hommes et l'Histoire bien loin de là. A ma façon, j'ai été un prophète lorsque j'ai choisi pour compagne, en vue de refaire ma vie, comme on dit, une jeune Esther chinoise, si l'on considère la tournure prise par les événements au cours de ces trente dernières années. Qui aurait dit alors qu'Israël n'échapperait à la destruction totale qu'au prix de son invasion, de sa colonisation douce par la Chine? Car, malgré tout, les nouveaux Juifs chinois restaient perçus comme des Chinois, ce qui était moins insupportable pour les voisins et pour quelques autres, même si, comme l'a récemment déclaré le grand rabbin Moshe Xao Xing: «L'espoir n'est pas interdit de convertir la Chine toute entière, et que le monde doit compter un jour avec un bon milliard de Juifs.» Comme on le voit, les Chinois se sont vite adaptés à l'humour juif, comme ils s'adaptent aux conditions de vie les plus ingrates. Dans ma propre famille, je fais figure de monstre pré-historique. Parmi mes enfants et petits-enfants, à la peau dorée et aux yeux finement bridés, je suis une statue, témoin des temps anciens, plutôt qu'un être vivant qui se met à table, avec un solide appétit, deux fois par jour, parmi les siens, mais à une place à part, car j'ai toujours refusé la cuisine casher et ne consentirai jamais à me

priver des saucisses grillées ou du salami : on peut avoir le cœur casher sans y obliger l'estomac. La couleur de ma peau, tannée par les ans, n'est plus ce blanc dans lequel les Asiatiques voient du rose, mais la couleur des parchemins anciens, ceux des *Séfarim* et des vieux manuscrits en hébreu, même si ma mécréance et mon goût immodéré pour les nourritures interdites me font plutôt percevoir comme une idole païenne que comme quelque personnage biblique postdiluvien. D'ailleurs, ma légitimité a été longtemps contestée, et je n'ai d'abord été l'objet d'aucun culte, d'aucune vénération, d'aucun respect particulier : cela me désolait ! Avoir survécu tant de fois à la fin du monde, avoir lutté contre l'extermination en alignant trois vies plutôt qu'une, être ce héros anonyme, ce soldat inconnu miraculeusement mort-vivant, et ne même pas bénéficier d'une place assise dans la salle où se projette le film sur la fin ! Impie ou agnostique, j'étais jugé peu convenable par ceux qui avaient adopté une foi à laquelle je ne me suis jamais senti réduit, et l'aberration de la Loi religieuse a sans doute permis à des millions de Chinois de sauver le judaïsme en rejetant parmi les *goyim* les vieux Ashkénazes comme moi, incroyants et oublieux de la tradition. Il n'y a guère eu que la musique pour me donner ma place parmi la communauté. L'Extrême-Orient a compris l'importance de la musique occidentale et du grand répertoire, aujourd'hui abandonnés par les pays où ils sont nés et ont eu leurs meilleurs interprètes, et principalement par cette Europe dont on connaît le sort. Et, de nos jours, les meilleurs étudiants en musique sont asiatiques : chinois, japonais, coréens, vietnamiens. La Chine est revenue en arrière dans l'histoire de la musique pour retrouver la fourche où l'Orient et l'Occident avaient bifurqué, il y a bien des siècles, après le tronc commun où les deux versants de la terre s'étaient d'abord partagé la trompette guerrière, le tambour et la trompe de

chasse : les Asiatiques, de leur côté, allaient développer leur musique sur les instruments à percussion tandis que, d'un autre côté, les Grecs s'apprêtaient à cultiver la lyre, les Romains le buccin, les Scandinaves la harpe, les Hébreux et les Égyptiens leurs longues trompettes. Les Chinois sont revenus en arrière jusqu'à la bifurcation, et puis ils ont refait tout le chemin, ont parcouru la route explorée par d'autres et qu'ils avaient négligée, et les voilà maintenant devenus les meilleurs pour constituer et diriger des orchestres philharmoniques !

Je ne suis plus jamais retourné en Amérique, j'ai abandonné le Nouveau Monde comme j'avais fui l'Ancien, et ma vie s'écoule désormais dans l'Empire du Milieu, telle est la pente, telle est la géographie qu'a trouvée le cours de mon existence en sa partie finale, près de l'embouchure, là où les eaux vont se perdre dans les eaux. D'une certaine façon, je peux dire que je vis toujours à Jérusalem, c'est-à-dire dans une ville qui porte ce nom, en souvenir, comme Esther Tchan porte son prénom. A vrai dire, cela s'appelle plutôt *Yelousaleng*, une petite ville qui s'est trouvée située dans une grande forêt du Hounan, au milieu de la Chine, et construite en imitation de la Jérusalem antique. Tous les jours, des dizaines d'orthodoxes très pieux – Chinois portant papillotes, chapeaux à large bord et longs kaftans noirs – viennent embrasser une fidèle reconstitution du mur des Lamentations, réalisée selon la même technique qui permet, il y a plusieurs décennies, de reproduire la grotte de Lascaux, lorsque les visites de touristes avaient mis le site original en péril, et qu'il fut définitivement fermé au public et rendu à son obscurité immémoriale. Des techniques sophistiquées ont permis non seulement de relever le relief exact des pierres millénaires, avant que ce relevé ne devienne impossible, mais d'en reconstituer l'aspect visuel et même le toucher, à l'aide de poussières

minérales de même origine que les pierres anciennes, compactées et déposées en couches sur un support de résine. Une végétation méditerranéenne a été implantée et acclimatée par les jardiniers chinois dans une région à mi-chemin entre le climat continental et le climat tropical, avec une terre rouge régulièrement gorgée de pluie. Les Juifs chinois les plus pieux prétendent que cette Jérusalem est plus authentique que ce qui reste aujourd'hui de la cité biblique, si cruellement disputée. L'aspect des rues et des habitants fait penser au décor gigantesque d'un film sur l'Antiquité judéo-chrétienne – j'en fus jadis grand amateur quand, à mon arrivée en Amérique, j'apprenais l'anglais en allant voir des péplums dans les *movie theatres* : *Les Dix Commandements*, *Le Roi des rois*, *Cléopâtre* ou *Samson et Dalila* de Cecil B. De Mille, le grand spécialiste du genre, *Les Hébreux en Égypte* d'Edward Poynter, *Sodome et Gomorrhe* de Robert Aldrich, *Spartacus* de Stanley Kubrick, *Salomon et la Reine de Saba* de King Vidor, *L'Arche de Noé* de Michael Curtiz, *Les Derniers Jours de Pompéi* de Mario Bonnard, *Quo vadis?* de Mervyn LeRoy, *La Chute de l'Empire romain* d'Anthony Mann, *La Bible* de John Huston, *Ben-Hur* de William Wyler... –, tourné dans un ancien studio de Hollywood que parcourent en visiteurs les figurants d'un plateau voisin et d'un film sur la Chine des empereurs Ming : il y a dans Yelousaleng un mélange de Ville sainte et de Cité interdite, et c'est là que m'a porté l'Histoire sans que je puisse être sûr que cette histoire est bien la mienne.

Ce n'est plus détenir un secret d'État que de savoir comment le territoire géographique d'Israël s'est reporté, par un décalque agrandi et inversé, sur toute la partie orientale du territoire de la Chine – et du nord au sud, depuis Harbin jusqu'à Canton, c'est-à-dire depuis Haïfa

jusqu'à Eilat, avec au centre, dans la province du Hounan, la ville de Yelousaleng, dans une forêt près de Kaifeng –, auquel il se superpose discrètement, sans aucune gêne ni inconvéniencés causés par ce passager clandestin chez son hôte consentant et accommodant. Ainsi, les positions relatives des principales villes d'Israël, les unes par rapport aux autres, et aussi par rapport aux rives de la Méditerranée ou de la mer Rouge, sont-elles reproduites, mais à une échelle bien supérieure à celle de un pour un, qui augmente les distances entre elles, puisque le petit mouchoir de poche qu'était la Terre promise et reconquise est maintenant projeté dans l'espace de la Chine tout entière, et de la mer de Chine au sud jusqu'à la mer Jaune au nord. Une sorte de pointillé invisible surimpressionne l'ancien plan d'Israël à la géographie humaine et physique de la Chine. Tout s'est inversé est-ouest, comme par report d'une page sur l'autre dans un cahier que l'on referme, alors que l'encre n'est pas encore sèche. Car en Israël la mer bordait la terre à l'ouest, tandis qu'en Chine, c'est à l'est. Pendant longtemps, le travail minutieux des Juifs chinois, revenus d'Israël, a été discret et méthodique – évitons le parallèle, trop convenu, avec celui des fourmis... –, mais la Chine est assez vaste et sa population assez nombreuse pour que tout cela soit passé inaperçu : étrange diaspora que celle de gens qui à la fois s'éloignent de leur terre ancestrale et reviennent s'installer dans leur terre natale. Car ces Juifs chinois étaient partis de Chine et ont d'abord constitué, en Israël, une infime partie de la diaspora chinoise répartie à la surface du globe. Revenant en Chine en tant que Juifs, ils devenaient une nouvelle diaspora juive dans un pays qui les accueillait en même temps qu'ils y étaient de retour. Ceux qui avaient constitué une Chinatown à Jérusalem ont alors bâti cette Yelousaleng au milieu d'une forêt, près de Kaifeng, dans le Hounan, une province au centre de la Chine, car

le report, l'agrandissement et l'inversion du plan avaient désigné cet emplacement-là. Ailleurs, mais dans un déploiement spatial fidèle à la disposition d'origine, sorte d'homothétie obtenue à l'aide d'un pantographe, il y avait une Tel-Aviv, une Haïfa, une Nazareth, une Beer-sheba, une Eilat, fondées et habitées par ceux-là mêmes qui avaient constitué les Chinatowns de Eilat, Beersheba, Nazareth, Haïfa et Tel-Aviv. Un plan sur calque transparent se projetait sur les cartes de la Chine. Un pays fantôme s'est superposé, s'est discrètement glissé dans une cartographie réelle, mais il est constitué d'une population indécélable par une quelconque différence physique: ce sont toujours des Chinois parmi les Chinois. Et j'en viendrai bientôt à dire le rôle que je suis amené à jouer parmi cette population, et pour sa propagation, entraîné à cela par mon épouse Esther.

En fait, l'installation de communautés juives en Chine ne date pas du retour chez eux des Chinois venus travailler en Israël au début du XXI^e siècle, convertis au judaïsme et qui, pendant quelque temps, furent un rempart entre Arabes et Juifs, jusqu'à ce qu'ils aient fini par être perçus au moins autant comme Juifs que comme Chinois, sauf par ceux qui se disaient: les Chinois sont encore pires que les Juifs, et on aura beaucoup plus de mal à venir à bout de leur nombre! Certains documents dateraient l'origine des Juifs en Chine de l'époque de la dynastie Han, entre le II^e siècle avant l'ère chrétienne et le III^e siècle après. Certains historiens prétendent que la religion hébraïque fut apportée en Chine par les naufragés d'un bateau de Juifs fuyant la persécution romaine en Palestine. D'autres relèvent l'arrivée de Juifs par voie de terre, en provenance de Perse et de Babylonie, en suivant la route de la soie, ou encore par la mer, à partir de Basra, dans le sillage des envahisseurs musulmans et des pirates, et aboutissant à Canton ou à Zaitoun dès le

VII^e siècle. On tient pour sûr, en tout cas, que des Juifs de Bagdad et d'autres pays du Proche-Orient se sont installés en Chine dès les époques Tang et Song, comme en témoigne une lettre en judéo-persan, datée de 717, trouvée en 1901 par un explorateur anglais à Khotan, dans le Turkestan chinois, aujourd'hui province occidentale du Sin-Kiang, et dans laquelle un Juif chinois sollicite l'aide d'un coreligionnaire pour écouler un troupeau de moutons. De la même époque, dans la région de Gansu, on a trouvé une page de prière hébraïque – *selihot* – pour la célébration du mois de Tischri et de la fête de Kippour. Au IX^e siècle, un savant arabe, auteur de traités de géographie, mentionne des marchands juifs arrivant en Chine depuis la France et l'Espagne et connus sous le nom de Radanites. Un chroniqueur musulman du X^e siècle relate l'insurrection de Canton en 877, qui se termina par le massacre de quelque cent vingt mille étrangers, principalement arabes et juifs. Vers la fin du XIII^e siècle, une importante communauté juive exerçait son influence sur le souverain mongol, comme en témoignent les écrits de Marco Polo, qui rencontra aussi des Juifs à Pékin. Jacob d'Ancône rapporte l'existence de communautés juives aussi bien dans la Chine intérieure que dans les ports côtiers. Le célèbre missionnaire jésuite italien Matteo Ricci retrace l'histoire détaillée de la communauté juive de Kaifeng, dans le Hounan, qu'il fréquenta pendant quelque trente années, au début du XVII^e siècle: selon cet observateur, les Juifs de Kaifeng étaient les descendants de Chinois convertis au judaïsme longtemps auparavant, car s'ils continuaient à respecter strictement certaines règles religieuses comme la circoncision, les fêtes mosaïques, les bar-mitsva, l'étude de la Thora, l'interdiction du porc, le shabbat hebdomadaire où l'on allume des chandelles, la lecture de manuscrits en hébreu, l'aspect physique et la morphologie de ces Chinois étaient semblables à ceux des autres

Chinois de la région. Une première synagogue avait été construite à Kaifeng en 1163, par un certain Lie Wei (Lévy ?) et fut dirigée par un certain An Tula (Hamtullah ?). Une salle d'étude, un bain, une cuisine communautaire et un abattoir rituel entourèrent bientôt la synagogue, tandis que des motifs hébraïques décoraient les portes et les stèles. Des scribes transmirent les manuscrits du Talmud, tandis que se créèrent des lignées de rabbins. De façon sûre, on sait qu'à Kaifeng, capitale du Hounan, un des derniers empereurs de la dynastie Sung invita au IX^e siècle un millier de Juifs perses à s'installer près de lui pour développer le tissage de la soie et la teinture du coton. Diverses stèles des XV^e, XVI^e et XVII^e siècles comportent des inscriptions où se mêlent le chinois et l'hébreu. Trois décrets chinois du XIV^e siècle établissaient la taxation de ceux qui pratiquaient une religion monothéiste, et appelaient Juifs et Musulmans vers la capitale, afin qu'ils s'y enrôlent dans l'armée impériale. En 1644, sous la dynastie des Ming, la communauté juive de Kaifeng comportait quelque cinq mille individus, et un empereur attribua aux Juifs sept prénoms permettant de les identifier : Ai, Gao, Jin (l'or), Li, Shi (la pierre), Zhang, Zhao. Les croyances des Juifs chinois étaient identiques à celles des autres Juifs à travers le monde. Il n'y avait aucun prosélytisme, mais les femmes chinoises qui voulaient épouser un Chinois juif devaient se convertir, et les enfants recevaient un nom hébraïque en même temps que leur nom chinois. Par contre, le port d'un nom chinois étant interdit aux étrangers, ce fut un privilège spécial accordé aux Juifs en 1420 : ces noms chinois sont aujourd'hui portés par des citoyens chinois descendants de ces Juifs, et qui se réclament du judaïsme. La compilation des correspondances entre missionnaires jésuites d'Extrême-Orient, intitulée *Les Lettres édifiantes et curieuses*, fait état de mandarins juifs et d'officiers de haut rang dans l'armée

chinoise. De nombreux Juifs réussirent brillamment les examens de l'administration impériale, ils accédèrent au titre de mandarin et se voyaient nommés fonctionnaires dans des régions très éloignées de leur ville natale. Un Juif ainsi isolé, séparé des siens, se trouvait parfois contraint à une pure et simple assimilation, ou du moins à celle de ses enfants. L'adoption de noms chinois, la soumission à l'obligation de porter la natte ou à des coutumes comme le bandage des pieds des fillettes, ont contribué à fondre le Juif chinois dans la communauté nationale. C'est le confucianisme qui a permis l'assimilation de la pensée et de la vie juives en Chine. D'ailleurs, la connaissance des textes de Confucius nécessitait des études fort longues, qui convenaient aux esprits familiers des études juives, et elle était nécessaire à la réussite des examens pour l'accès aux hautes fonctions administratives. L'inscription de 1449 sur les murs de la synagogue de Kaifeng affirme les fondements communs du judaïsme et du confucianisme. De nombreuses tablettes en hébreu, datant de la même époque, attribuaient à Adam, à Abraham et à Moïse leurs rôles respectifs tout en fondant les uns dans les autres certains aspects du judaïsme et du confucianisme. Cinq siècles après son édification – alors que s'était établie la dynastie Shang –, la grande synagogue de Kaifeng fut détruite par une inondation et les écoles furent fermées. La synagogue fut reconstruite, mais la communauté ne parvint pas à maintenir l'hébreu comme langue vivante. Il y eut encore un dernier grand rabbin chinois qui mourut en 1800, mais l'esprit du judaïsme s'était perdu au point que des missionnaires chrétiens purent acquérir à bon prix des rouleaux de la Thora et des manuscrits anciens en hébreu, qui allèrent enrichir les bibliothèques savantes d'Europe. En 1850, une mission de Juifs anglais se rendit à Kaifeng et y trouva encore la synagogue, mais en partie désaffectée, et en rapporta encore quelques

séfarim et autres manuscrits. Quinze ans plus tard, la synagogue avait disparu, vendue pierre par pierre par la communauté, réduite à la misère, à des musulmans qui projetaient la construction d'une mosquée. Au milieu du XIX^e siècle, deux Juifs chinois, fortunés et lettrés, demandèrent à M. Lagréné, ambassadeur de France à Pékin, de se rendre avec lui à Paris afin d'y connaître la situation religieuse et sociale de leurs coreligionnaires, et la visite de fidèles du Céleste Empire fit sensation parmi la communauté juive française. On se battit pour acheter des places à prix d'or le jour de leur présentation. Mais on ne sait pas comment les Juifs de France purent interpréter l'inquiétude de leurs coreligionnaires de Shanghai au sujet de leur situation. Vers 1844-1845, des Juifs non chinois – Irakiens et Indiens – s'installèrent à Shanghai. Au début du XX^e siècle, des Juifs russes sont arrivés dans le nord-est de la Chine pour la construction de voies ferrées et leurs descendants sont allés accroître la communauté juive de Harbin où ils sont devenus commerçants, banquiers et gérants de cinémas. Au début des années 20, plus de vingt mille Juifs vivaient à Harbin, à l'extrémité nord-est du pays, à quelque cinq cents kilomètres de Vladivostok, comme en témoigne un grand album de quelque quatre cents photographies publié à Pékin au début du XXI^e siècle. Dans cette ville comme ailleurs en Chine, les autorités se sont toujours efforcées de protéger les vestiges culturels des Juifs : les anciennes écoles et les quartiers juifs sont restés intacts. Pendant la Seconde Guerre mondiale, la Chine avait accordé l'asile à un grand nombre de Juifs fuyant l'extermination nazie. Au début du XXI^e siècle, outre la main-d'œuvre chinoise qui afflua en Israël, arrivèrent également des Juifs chinois pour étudier le judaïsme et l'hébreu à l'université Ilan de Ramat Gan, et les autorités chinoises autorisaient leurs ressortissants à faire figurer la mention « *Yahoudai* » (juif) sur leurs pas-

seports : étrange demande de la part des intéressés, et étrange consentement de la part de l'administration chinoise, si l'on considère ce qu'a pu être, à une autre époque, dans d'autres lieux, l'apposition obligatoire de la mention « Juif » ou « *Jude* » sur les papiers d'identité... On s'est longtemps demandé si les Juifs aux noms chinois – derrière lesquels se sont effacés tous les noms hébraïques – sont des Chinois de race chinoise, plus ou moins anciennement convertis au judaïsme, ou les descendants de Juifs venus du Moyen-Orient ou d'Europe, installés en Chine, y ayant fait souche et ayant ouvert la lignée aux croisements avec d'authentiques Chinois : en tous cas, les Juifs de Chine sont à la fois bien juifs et bien chinois. Quant à moi, je peux me vanter d'être l'auteur d'une génération originale de Juifs chinois, chinois par le sang et juifs par le sang, à commencer par mes sept enfants légitimes, qui sont aussi ceux d'Esther Tchan, et qui réalisent la véritable fusion de deux peuples, de deux mondes, après la fin. C'est la prise de conscience de cela par la communauté qui a fini par faire de moi une sorte de patriarche biblique, avec bientôt mes cent trente années, mais paraissant quelque deux mille ans de plus, ce qui n'est pas sans avantage pour compenser le manque de religion. Les Juifs chinois ont obtenu une entière dispense quant à la règle de l'enfant unique, base de la politique officielle de limitation des naissances et de maîtrise de la démographie. Je dirai plus loin de quelle manière je suis sollicité, un peu comme Loth le fut par ses filles, depuis que la communauté à laquelle j'ai donné sept jeunes Juifs chinois a fini par voir en moi une souche, un père fondateur.

Le résumé de leur histoire est appris par cœur dans les familles chinoises revenues d'Israël dans les années 2010, converties au judaïsme et réparties dans les différentes villes de ce *Très Grand Israël*, qui se sont bâties

à l'ombre de Harbin, de Pékin, de Shanghai, de Canton, parfois glissées dans leurs immenses banlieues, et c'est le cas de ceux qui vivent à Yelousaleng, la Ville sainte édiflée au milieu d'une forêt proche de Kaifeng, et qui s'est donné pour devise «La hache et le violon», faisant figurer ces deux objets dans son blason, à la place de la faucille et du marteau. Il y a longtemps que la Chine s'est émancipée de la doctrine marxiste, mais la Chine sait superposer les différentes couches de sa longue histoire sans effacer aucune d'elles au profit d'une autre, et des vestiges de l'ancienne et grande organisation communiste servent encore de points d'appui, ici ou là, à un pays qui est devenu celui de tous les possibles, celui qui donne un lieu à ce qui n'a pas de lieu, c'est-à-dire à l'utopie, comme il est par exemple, et entre autres, parmi le feuilletage épais de sa réalité, le dernier chapitre écrit à ce jour de l'histoire des Hébreux. A peine à quelques pages de distance de là, dans l'histoire de la Chine, on trouve aussi recueilli le système des valeurs morales et esthétiques élaboré par l'Occident au fil des siècles, et que celui-ci a fini par abandonner par veulerie, vulgarité, lâcheté. La petite cité de Yelousaleng, avec sa fidèle reconstitution du mur des Lamentations qui lui vaut son titre de Ville sainte, a été fondée dans une forêt du Hounan, à l'emplacement que lui désignait, dans l'agrandissement et la projection géographiques, la place occupée par Jérusalem dans la géographie si exiguë de la Terre promise, par un vieux talmudiste appelé Shamangsiji, dont on disait que le nom était une adaptation à la chinoise de Chamansky, mais nul ne savait à quand remontait le passage d'une langue à une autre. En choisissant pour emblème de la ville la hache et le violon, le vénérable Shamangsiji s'était, paraît-il, référé à l'histoire d'un peuple qui n'avait pu se défendre qu'avec des violons contre l'agression d'un ennemi armé de haches. Mais peut-être ne s'agissait-il que des

métaphores d'un conte ou d'une légende, qu'on avait prises ensuite au pied de la lettre. En tout cas, selon Shamangsiji, les violons avaient été victorieux, agissant sur l'adversaire par hypnotisme, comme la flûte du charmeur de serpents. Cette victoire avait débouché sur la réconciliation entre l'art le plus aérien et le plus lumineux – car les images de la musique sont transparentes et volatiles – avec les forces les plus obscures, les plus brutales, mais aussi les plus vitales de la terre. Le vénérable Shamangsiji, fondateur de la ville de Yelousaleng, avait donc substitué à la faucille et au marteau, symboles de l'ancienne alliance entre l'industrie et l'agriculture, entre l'ouvrier et le paysan, ceux des noces entre la terre et l'air, entre le corps et l'esprit: la hache et le violon. La communauté de nos concitoyens n'était composée que de Juifs, mais tous chinois, et j'étais parmi eux le seul Blanc, et aussi le seul non-Juif au regard de la foi et de la Loi religieuse. Pour vivre selon mes propres règles, et pour manger selon ma gourmandise, j'envisage en secret, à l'occasion de mes cent trente ans, de me convertir au bouddhisme, car je me sens déjà dans le corps dodu d'une statue de Bouddha, enjoué, malicieux, plein d'un appétit et d'une sensualité sans interdit, refusant les frustrations et les mortifications. Je sais qu'un tel projet risque de faire scandale, mais je peux espérer que sa réalisation me soit accordée, comme on consent aux caprices fantaisistes et sans conséquence d'un vieillard qui perd la tête. Cela n'empêchera pas la communauté qui m'entoure, encore imprégnée d'un matérialisme qui parvient à infléchir et à rendre plus raisonnable une spiritualité plutôt jusqu'au-boutiste, de continuer à faire appel à moi comme souche, comme inséminateur, tant que mon corps m'en donnera les forces et aussi le désir – car la sexualité n'est pas une simple gymnastique – pour féconder de sang ashkénaze, authentiquement biblique à leurs yeux, des kyrielles de

jeunes prétendantes au titre exorbitant de mère juive. Je dirai plus loin – encore un peu de patience, car je garde le meilleur pour la fin... – en quoi consiste concrètement cette charmante activité de mes vieux jours, un nouvel art d'être grand-père, tout en continuant de jouer d'abord au papa et à la maman.

Avant d'être perçu comme une souche, sorte de terroir à exploiter jusqu'à son épuisement, c'est d'abord en tant que musicien que j'ai trouvé ma place parmi notre petite société, et que j'ai été reconnu comme le détenteur d'un art et d'un savoir précieux. Notre communauté justifie sa devise et son emblème par une union très étroite entre bûcherons et musiciens car, si nous tirons nos ressources de l'abattage des arbres – et d'essences comme le mélèze dahourien, le cèdre de Corée, le chêne tremble ou le chêne mongol, le frêne, le sapin argenté, l'épicéa de l'Amour... –, de la vente et du flottage du bois, et des travaux de la scierie, notre objectif dans la vie, notre passion unique est la musique. C'est par elle que nous atteignons quotidiennement à l'idéal de l'existence et à la fusion magique des mystères de l'homme avec les mystères de la nature. Les équipes de bûcherons ne quittent Yelousaleng à l'aube, vers les profondeurs de la forêt, qu'accompagnées d'un orchestre composé d'un nombre égal d'individus – autant de violons qu'il y a de haches... –, et les deux groupes sont étroitement mêlés, bûcherons et musiciens, jeunes et vieux, hommes et femmes. Le travail s'effectue en musique : c'est à la fois une règle sérieuse et un rituel joyeux. Chaque matin, le départ vers la forêt s'effectue dans un optimisme qui rappelle celui des sept nains de Blanche-Neige, dans le film de Walt Disney. La musique est réputée protéger les travailleurs, et chaque musicien devient le membre d'une escorte, puis une sentinelle, le garde du corps attitré d'un bûcheron, son ange gardien personnel. Dès lors,

rien ne peut arriver aux travailleurs de la forêt. Réciproquement, les violonistes ou les flûtistes sont sous la protection des coupeurs de bois et des scieurs de long. Le violon protège la hache et la hache défend le violon. Mais la musique a aussi pour fonction d'accompagner, d'encourager et de programmer, selon ses rythmes et ses mélodies, le travail parmi les grands arbres de la forêt, et les notes délivrées par les lames d'acier s'intègrent à la musique jouée par les orchestres. Je crois qu'il me serait impossible aujourd'hui d'entendre un concerto pour mandolines de Vivaldi, un *Brandebourgeois* de Bach ou une symphonie de Mozart sans le son cadencé des haches, et la musique me semblerait privée de son lien à la terre, seulement aérienne, et à ce titre trop immatérielle, trop inaccessible et sans effet physique sur les êtres rampants que nous sommes. La participation de la hache n'est pas moins nécessaire et profitable dans le répertoire plus récent : le *Boléro* de Ravel, la *Passacaille* de Webern, *Le Sacre du printemps* de Stravinski, *Le Prince de bois* de Bartók ou *Le Livre pour cordes* de Lutoslawski accueillent idéalement ces notes étrangères à leur partition, et en tirent les plus beaux effets, le plus grand avantage musical. La musique est comme amplifiée, et portée jusque dans les profondeurs les plus reculées, les plus obscures de la forêt, là où la lumière n'atteint pas, là où l'air semble manquer. Il m'est devenu impossible d'imaginer tout le grand et sublime répertoire de la musique occidentale joué dans une salle de concert comme celles que j'ai connues, artificiellement coupées du monde et de la nature, étouffées sous le couvercle de plafonds peints, dans ces décors de pâtisseries-confiseries où manquent les arbres sur lesquels frapper la mesure et graver le temps de l'harmonie.

Parfois, je renonce à ma mémoire et, parmi cette société où je désire me fondre, comme les Chinois se

sont fondus dans nos coutumes et dans notre culture sans renoncer aux leurs, je ne prétends plus aux avantages d'un âge aussi vénérable que les cent trente ans revendiqués par mes vieux papiers d'identité (ceux de mon père ou de mon grand-père, dans une autre version du scénario) : la moitié me suffit, et même la moitié de la moitié, la trentaine me va très bien, et d'ailleurs comment ferais-je sinon pour entraîner encore Esther sur la paille d'une grange, ou pour la coincer contre un tas de fagots, ou pour la lutiner sur un douillet tapis de mousse, parmi les champignons, sans passer pour un vieux satyre lubrique ? Le climat de la forêt est vivifiant pour la santé, les essences qu'on y respire régénèrent le sang, nettoient les poumons, conservent aux organismes leur jeunesse, au désir son énergie, à l'imagination ses fantasmes : se réveille souvent en moi le souvenir des forêts de Bohême, dont je ne sais plus si je m'y suis perdu enfant, ou si c'était déjà mon père ou mon grand-père qui les avait perdues en quittant l'Europe. Dois-je renoncer au privilège d'être l'époux d'Esther Tchan, admettre que je suis le fils qu'elle a eu avec un pianiste d'origine hongroise émigré à Chicago, et que je suis donc né après la fin du monde ? La perspective de cette descente dans l'échelle des âges et des générations, sorte de retour en enfance, me remet à ma place dans la hiérarchie de notre communauté, sous l'autorité suprême du vénérable Shamangsiji, cet ancien lunettier-opticien de Shanghai, converti au judaïsme et au métier d'artisan chez un maître luthier de Jérusalem, fondateur et chef de notre petite ville à son retour d'Israël, poussé par les événements. Shamangsiji aime raconter cette fable : « Si, au lieu de retrouver la Terre promise et de s'établir en Palestine, réalisant le projet du sionisme, les Juifs rescapés de la Shoah avaient créé un État dans les montagnes boisées de l'Ouganda, jusque-là peuplées par les grands gorilles, comme cela fut envisagé, le monde

occidental, insatisfait d'une telle solution qui n'aurait pas été finale, aurait vu se constituer, ici et là, des comités de soutien au peuple des forêts ougandaises. Si, comme cela fut envisagé aussi, le peuple d'Israël s'était vu allouer un territoire perdu au climat ingrat, seulement hanté par des fantômes, au sud de l'Argentine, en Patagonie, le monde occidental toujours insatisfait de cette solution qui n'aurait pas été finale aurait vu apparaître, ici et là, des comités de soutien au peuple patagon. Et si les rescapés des camps de la mort avaient hérité pour leur survie d'une île déserte au milieu de l'océan Indien, seulement peuplée de papillons *Argema mittrei* – un des plus beaux, il est vrai, et un des plus rares du globe –, le monde occidental, toujours insatisfait de cette solution qui n'aurait pas été finale, aurait vu apparaître, ici et là, des comités de soutien au peuple des papillons *Argema mittrei*... » Le vénérable Shamangsiji conclut traditionnellement sa parabole en affirmant, avec un fin sourire, qu'ici, en Chine, nul ne viendra se porter comme le défenseur des Chinois contre eux-mêmes. Et c'est pourquoi, selon Shamangsiji, la Chine est la vraie Terre promise du judaïsme. Mais, à vrai dire, j'ai bon espoir que la composante religieuse de notre communauté finira par s'estomper au fil des ans, au profit de son caractère musical, et que l'on pourra bientôt dire que notre religion est la musique. Pour ce qui est de la pérennité de la race juive, dans la limite de mes forces, je m'en occupe : je donne, comme on dit. Je suis même un « donneur ».

A Yelousaleng, au cœur d'une forêt du Hounan, proche de la ville de Kaifeng, nous habitons une vieille maison méditerranéenne : en fait, une maison qui n'est ni méditerranéenne ni vieille, et qui est encore tout autre chose qu'une imitation, ou qu'un décor de cinéma. C'est une habitation construite il y a vingt ans à peine, au cœur de la Chine, par des architectes et par des maçons

chinois, dont la science et les savoir-faire ont remonté le temps et déplacé l'espace, de telle sorte qu'elle est une vieille maison méditerranéenne, je ne peux expliquer cela autrement, telle est la capacité, l'intelligence de la Chine non seulement pour s'adapter au présent des autres mais pour adopter leur passé. De l'autre côté de la rue, dans un bâtiment de la même époque et du même aspect, mais de proportions plus vastes, est installée l'école de musique dont, pendant mes premières années ici, j'ai reçu les élèves les plus avancés pour des *master classes*, comme on les appelait jadis en Amérique. Ces séances étaient très prisées de nos concitoyens qui, à la recherche du meilleur parti à tirer de ma présence parmi eux, en étaient venus à voir en moi moins un Juif authentique qu'un authentique représentant de la musique occidentale. J'avais bien tenté de m'en sortir et de les provoquer en prétendant que j'étais surtout un musicien rock, et que cette musique me semblait la seule, dans la tradition occidentale, qui ait gardé une légitimité vis-à-vis de ses contemporains. Mes interlocuteurs souriaient avec indulgence lorsque je défendais la thèse que le rock'n'roll de *Heartbreak Hotel*, de *Hound Dog* ou de *It's now or never* était ce qui, dans l'histoire de la musique, faisait suite aux *Valses* de Chopin, aux *Valses-caprices* de Liszt et aux *Valses viennoises* des Strauss. Mais je n'ai pas tardé à constater que ces idées avaient fait leur chemin dans l'esprit de mes auditeurs, et qu'elles avaient été intégrées à leur conception de l'histoire de la musique en Occident. J'ai découvert que, si la Chine n'a pas vu naître une musique comparable à celle du grand répertoire européen, elle en est devenue le sanatorium pour son maintien en vie et sa convalescence. La Chine a la vocation d'être à l'humanité sa majorité en nombre, d'être présente aux premiers temps de la civilisation humaine et, logiquement, d'être encore là aux derniers temps. Pourtant, la Chine se comporte

comme une minorité, ce qu'elle était effectivement, dans tous les pays et dans toutes les villes de la diaspora chinoise. Mais les Chinatowns à travers le monde ont été moins des ghettos, des lieux de repli ou de refuge, que des positions avancées, des conquêtes sans conquérants ni conquis, des comptoirs, des établissements coloniaux sans colonisateurs ni colonisés. Ainsi la Chine a elle-même superposé à la terre entière un agrandissement de son plan, de ses cartes, de sa géographie. La Chine est une version douce de la différence radicale ; insensiblement, elle est partout en nous. Au contraire, partout où ils se sont dispersés, les Juifs sont devenus une minorité faible, vulnérable, méprisée, maltraitée, toujours à la merci de la majorité locale. La diaspora juive est la version insupportable de la ressemblance. Et si la Chine est une menace douce, le monde juif est une victime douce. Dès qu'on la considère sur ses terres et dans ses territoires, la Chine retrouve sa vocation majoritaire affirmée. Les Juifs, quant à eux, sont restés une minorité faible là même où ils s'étaient regroupés, dans la région et sur la terre de leurs ancêtres : à eux la vocation d'être la minorité éliminable, non pas le peuple élu mais le peuple en trop. Le peuple qui n'existe précisément que pour cela : être en trop. Le peuple qui n'est maintenu en survie que pour offrir, au fil des siècles, une réserve de victimes qu'il ne faut jamais totalement épuiser, au risque de manquer de ce qui est en trop, si opportunément. Entre les deux, entre la Chine à vocation majoritaire et le peuple d'Israël à vocation exterminable, il y a les autres, tous ceux de l'entre-deux qui se sont effondrés dans l'espace de la ressemblance et de la différence. La Chine et Israël ont partie liée : il n'y a plus que l'une pour sauver l'autre.

Je ne retrouve l'état d'esprit de ces considérations lugubres que par un effort de ma mémoire, car nous

avons atteint ici un espace et un temps sans tristesse, sans pessimisme, sans mélancolie, sans nostalgie, sans amertume ni esprit de revanche : l'espace et le temps bienheureux où un vieillard de cent trente ans peut en paraître cent de moins, ou deux mille de plus, et avoir effacé de son esprit cent ans de trop dans l'histoire des hommes. Avec ma femme Esther et mes sept enfants, nous avons contribué à l'établissement de ce pays virtuel, discrètement projeté sur un autre et protégé par lui, un pays qui le reçoit comme une lumière légère, comme une musique douce et agréable. Dans les premiers temps, mêlé de force à cette aventure par mon mariage avec une Chinoise d'Israël, convertie au judaïsme et de retour en Chine parmi quelques pionniers fondateurs d'un nouveau sionisme, j'ai trouvé tout cela loufoque, fantasque, absurde. Et d'ailleurs, d'interminables arguties m'ont toujours opposé au vénérable Shamangsiji sur la question de savoir qui est le vrai Juif, du Chinois converti au judaïsme ou de l'Ashkénaze mécréant que je suis. Et pendant bien des années j'ai été tenu à l'écart, comme un Juif douteux, pratiquement un traître. Comme je l'ai dit, ma reconnaissance par la communauté est passée par la musique, à laquelle j'appartiens plus qu'à toute autre chose. Mais après bien des années de palabres, de débats, de controverses, de commentaires talmudiques, et tandis que j'avançais vers un âge réellement biblique, un éclair a illuminé la conscience de mes concitoyens, en même temps qu'il a allumé le remords de n'avoir pas vu plus tôt en moi le porteur d'une semence, et d'avoir laissé se perdre pendant des années un patrimoine héréditaire susceptible, au fil des générations, et selon le jeu des lois de l'hérédité, de constituer une nouvelle famille dans la race juive, ni ashkénaze ni séfarade : de vrais Juifs chinois, des Chinois de sang juif.

De telles considérations peuvent sembler bien solennelles : ma vie quotidienne l'est beaucoup moins ! Car me voici devenu, ayant atteint cette verte jeunesse du patriarche, un Priape vénéré comme l'était dans l'Antiquité ce vilain petit dieu des jardins, un sexe mâle de proportions indécentes, car il a poussé pendant cent trente ans, ce qui donne un bel arbre qui, nuit et jour, se dresse tout droit vers le ciel, en majesté, pour le contentement quotidien de ribambelles de jeunes Chinoises à féconder. Les réservations se font plusieurs mois à l'avance, la liste d'attente est longue et mon sperme est aussi prisé que celui d'un pur-sang de course, un étalon vainqueur de grands prix (je n'ai pourtant été qu'un canasson ordinaire, laborieux sauteur d'obstacles, bien obligé de franchir la barre, mais toujours de justesse...). Je suis devenu la souche, en même temps que l'arbre toujours debout, le reproducteur, le géniteur de toute une génération de demi-frères et de demi-sœurs et, à ce jour, le recensement de ma progéniture atteint le nombre de sept mille, avec une légère majorité au bénéfice des filles, auxquelles s'ajoutent les quatre grandes sœurs et les trois grands frères, mes héritiers légitimes, fruits de mon mariage avec Esther Tchan. Je suis le repeupleur, je peuple la Chine de Juifs chinois, et mon prosélytisme n'a rien de religieux, il est seulement génétique et ethnique. Il ne faut pas penser que les jeunes filles sont portées au-devant de moi comme des vierges sur l'autel de leur sacrifice : j'ai catégoriquement refusé ce cérémonial trop officiel, trop emprunt de références religieuses, et qui peut-être m'aurait privé de mes moyens. La simplicité m'est nécessaire pour pratiquer la procréation intensive : c'est en me divertissant et dans la bonne humeur que j'honore les rendez-vous quotidiens avec les postulantes au titre de maman juive, et que je rends service à la communauté sans ressentir cela comme une corvée professionnelle ou patriotique fastidieuse, c'est-à-dire

sans y laisser mon moral ni ma santé. Je vis dans un libertinage forcené avec, pour principale complice, ma délicieuse épouse Esther, qui connaît toutes les ruses pour m'appâter et qui, sans les motivations de cupidité et de scandaleux profit de ce genre de personnages, joue admirablement les mères maquerelles. Nous nous amusons beaucoup et je prends bien du plaisir à forniquer quotidiennement avec trois ou quatre charmantes enfants, si je considère les cent dix ou cent quinze ans qui nous séparent – officiellement, et religieusement, beaucoup plus... Tout cela se passe sous la surveillance aussi discrète que possible – car on finirait bien par m'inhiber – du rabbin David Tsé-tong qui veille à ce que je ne compromette pas le coït citoyen et militant par la consommation simultanée de quelques nourritures interdites dont je suis friand. Quant à mon épouse Esther, elle est attentive à ce que ne se glissent pas, parmi les candidates, quelques vieilles vicieuses ayant dépassé l'âge d'être engrossées, et attirées par les voluptés promises dans les ébats avec un monstre ithyphallique. Comme tout cela dépasse un peu l'entendement et la compréhension de l'administration et de l'état civil, les futures filles-mères obtiennent de rabbi David Tsé-tong un certificat de moralité et le titre de mère porteuse, avec une mention qui laisse entendre qu'elles ont été inséminées pour raison d'État, et par Dieu lui-même.

Certes, toutes les journées ne sont pas égales, mais dans mes moments de grande forme – si le Priape païen que je suis peut utiliser une telle expression sans obscénité ni blasphème –, les petites vierges auraient bien du mal à m'accueillir en elles, et elles doivent alors céder leur tour à des femmes plus mûres, qui n'en sont pas à leur premier rapport sexuel, et dont le corps a déjà connu l'homme, car la constitution des Chinoises est délicate, alors que la mienne, au contraire, a dépassé

toutes les mesures. Cela se passe très naturellement et chaque jour, avec chacune des postulantes, dans des circonstances, dans des positions et dans des lieux différents, car il faut bien cette variété pour renouveler le désir et la curiosité qui maintiennent le corps et la tête en état, et même ceux d'un patriarche qui semble avoir atteint une extase et un priapisme définitifs. L'érection permanente qui me permet de faire face à mes obligations, et de combler l'attente dont je suis l'objet, pourrait bien rester stérile, et faire rater l'objectif, si elle ne consistait qu'à maintenir massivement dressée et exposée la verge de quelque idole de bois ou de bronze. J'ai beau avoir le cuir tanné, je ne suis pas une statue insensible, mais un être de chair, et pour m'attirer entre les cuisses d'une donzelle, aussi appétissante soit-elle, il me faut des prémisses excitantes et un semblant de mise en scène. Nul homme n'est tenu d'avoir envie d'engrosser quatre ou cinq filles par jour, les yeux fermés, toutes clouées les unes après les autres sur le même divan chinois. Mes rendez-vous sont donc variés. Parfois Esther introduit chez nous la postulante en me la présentant comme une musicienne venue prendre conseil, et elle m'enferme seul avec elle dans mon bureau : je sais à quoi m'en tenir lorsque j'entends derrière nous le verrou tiré à double tour. La jeune fille, qui a bien préparé la séance, porte par exemple une jupe si courte que l'invitation la plus évidente à lui faire, plutôt que de prendre un siège, est de venir s'asseoir directement sur mes genoux. Généralement, les jeunes postulantes sont de bonnes écolières, et elles ont bien répété la leçon ; celles qui sont passées avant elles leur racontent leur expérience et leur donnent leurs conseils en gloussant et en rougissant. Lorsque la mignonne est montée sur moi, quelques mouvements des reins bien ajustés et la progression de petits cris aigus deviennent vite irrésistibles, et suffisent à me soutirer ce qu'on est venu chercher.

Il s'agit là de mon scénario le plus paresseux. Mais d'autres, au contraire, m'épargnent moins, et ne sont pas sans présenter quelques risques de fatigue pour un faune de mon âge : il m'arrive de devoir courser la jeune biche à travers bois, lorsque le rendez-vous a été fixé dans une clairière ou dans une cabane et que, me voyant arriver en brandissant mon instrument, la jeune téméraire prend conscience de ce qui l'attend et s'enfuit, oubliant tous ses devoirs, ou fait mine de s'enfuir avec l'espoir qu'on les lui rappelle. C'est dans ces situations que je vois surgir derrière un buisson rabbi David Tsé-tong, qui se jette opportunément au-devant de la fuyarde pour lui barrer la route, car on ne badine pas avec les engagements civiques, et l'on ne se défile pas à la dernière seconde d'un rendez-vous pour la saillie sacrée. Cela se termine le plus souvent en sacrée saillie, dans les orties ou les fougères ou, précipitation avant même d'avoir atteint le sol, contre le tronc d'un arbre, soit dans un face-à-face où ma pénitente, tandis que je la besogne, tente de déchiffrer à travers les traits bien raturés de mon visage de démon la physionomie d'un petit ange à venir, aussi fripé que moi, soit qu'elle préfère me tourner le dos et fermer les yeux, et alors c'est l'arbre qu'elle étreint, tandis que ma souche monte en elle. Dans cette position, les jeunes innocentes révèlent qu'elles ne sont pas aussi innocentes que cela, car si je fais mine de m'égarer vers une autre voie que celle qu'on appelle naturelle, un mouvement de rébellion menace de me dénoncer comme violeur laïc, comme blasphémateur impie ou, pour les plus lettrées, celles qui ont lu le marquis de Sade, comme suppôt de Mahomet ! Et aucune de ces jeunes Juives chinoises n'a jamais consenti à croire que chez les Juifs comme moi les enfants peuvent se faire des deux côtés.

Les rencontres en forêt sont les plus courantes, car le grand air et l'oxygène de la végétation fouettent le sang,

ouvrent l'appétit, stimulent l'organisme et l'orgasme, sans compter que tous ces arbres, érigés tout droit vers le ciel, au garde-à-vous comme de braves soldats, donnent à la fois l'exemple de la discipline et celui de la virilité. Il m'est arrivé de sauter par inadvertance sur une jeune bouddhiste perdue dans les bois à la recherche d'un sanctuaire de son Dieu, et de la contraindre à l'accouplement comme si j'avais eu à faire à une de ces minaudeuses qui fait des manières quand il n'est plus l'heure. C'est alors un autre sanctuaire que je l'amène à révéler, mais par chance les jeunes bouddhistes boudent rarement leur plaisir. Et rabbi David Tsé-tong n'est pas mécontent d'enregistrer une convertie par surprise, même si c'est par erreur. Il arrive aussi que des filles viennent de loin, habitantes d'une autre ville du *Très Grand Israël*, un peu perdues à la recherche du lieu de notre rendez-vous, et que j'effraye en surgissant d'un fourré, la souche entre les mains. En général, les petits cris d'épouvante et les gestes pour se défendre ne font que m'exciter, et alors ce sont les vêtements et les sous-vêtements qui font les frais de mon impatience, de mon volontariat déterminé, et de mon désir sincère de propager au loin la bonne semence, qui, comme on le sait, est une métaphore de la bonne parole. Parfois, dans une de ces parties les plus reculées de la futaie où un rendez-vous a été fixé par une postulante plus timide et plus pudique que d'autres, je vois au contraire apparaître, évanescence et suggestive, une silhouette d'une féminité outrée : aussi profond dans la forêt que cela se passe, je ne tarde pas alors à voir surgir rabbi David Tsé-tong, qui agit énergiquement ses bras dans un langage sémaphorique m'intimant l'ordre de freiner sur place, car il sait que ma vue baisse, que les rendez-vous mystérieux dans les lieux sombres me mettent en appétit, et que la curiosité peut finir de m'aveugler. Il ne tarde pas à m'ouvrir les yeux, confondant et démasquant la jeune fille en

question, qui n'est pas tout à fait une fille – comme la preuve incontestable m'en est exhibée pour que je revienne de ma bévue et que je renonce enfin, au bord de l'erreur, alors que déjà lancé comme un taureau sur un leurre – mais qui, fille à peu de chose près, a quand même tenté sa chance, car si dans une autre religion une femme peut devenir mère sans qu'il y ait eu de père, pourquoi ne pas essayer la procréation entre pères, sans qu'il y ait de mère ? Rabbi David Tsé-tong intervient toujours à temps, c'est-à-dire avant qu'il ne soit trop tard, car on n'interrompt pas une cérémonie où je suis engagé : de telles frustrations peuvent laisser des séquelles, et introduire le doute là où il faut une conviction sans faille. Il doit donc avoir un œil sur tout, y compris quand mon affaire ne fait pas de doute en apparence. Il m'est arrivé d'être confronté à d'autres menues tricheries, comme lorsque deux sœurs se présentent ensemble, et espèrent se partager à deux ce qui n'était prévu que pour une seule. Si elles sont jumelles et se ressemblent à s'y méprendre, il m'est impossible de me mobiliser deux fois de suite pour la même cause. Si, au contraire, elles sont différentes, et n'ont pas le même âge, je peux consentir à une réplique immédiate, une sorte de duplicata. Les mères n'accompagnent pas toujours leurs filles pour des raisons honnêtes, et quand il s'agit des pères les motivations sont pires encore. Les petites bénéficiaires de mes bourses me comblent de cadeaux que, le plus souvent, j'abandonne au pied de l'autel d'où je me retire sans cérémonie pour courir ailleurs, ou pour rentrer à la maison, ma journée finie. Il s'est créé une association de tous les demi-frères et de toutes les demi-sœurs dont je suis le papa, et je reçois régulièrement les visites des mamans portant dans les bras leur bébé, ou alors on m'envoie des photos qui arrivent dans mon courrier, et la plupart du temps le jeu consiste à trouver la ressemblance. Il se produit parfois

que l'insémination ne prenne pas du premier coup mais comme il n'y a pas de remboursement certaines patientes reviennent, et nous finissons souvent par y prendre goût. Il se créerait bien vite des habitudes, mais rabbi David Tsé-tong veille à la moralité. Pour rationaliser mon activité, on m'a proposé de me produire dans un lieu unique, et en public : j'ai refusé. Il s'est trouvé deux ou trois jeunes étalons, des sabras parvenus plein d'espoir jusqu'en Chine à travers l'Iran et l'Inde, confiants dans leur projet de créer une société dynamique de prestations de service, à partir d'un catalogue plus moderne et varié : leur concurrence est restée sans succès, car les petites Chinoises préfèrent les patriarches millésimés. Il m'arrive bien souvent d'effectuer mon office ou, pour rester dans le vocabulaire profane, de faire mon affaire avec une petite cliente en musique, notamment lorsque cela se passe dans la forêt, à proximité d'un des sites d'abattage, puisque des musiciens accompagnent toujours les bûcherons. Combien de fois me suis-je trouvé la souche à la main, surgissant toute droite hors de mon pantalon et pointant le ciel, tandis qu'autour de nous s'abattaient des géants du même âge que moi, avec la plainte poignante, puis le fracas qui font suite au coup de hache fatal ! Certains désynchronismes peuvent être perturbants, et un arbre qui tombe trop tôt, trop près, décourage parfois la montée de la sève chez le voisin. Par contre, les synchronisations chanceuses me donnent bien du bonheur, et une jouissance singulière, dont ma petite bénéficiaire doit bien ressentir quelque effet, elle aussi. Dans les premiers temps de mon activité sexuelle, la musique me gênait, me perturbait : il me fallait la vaincre et l'oublier pour retrouver ma concentration sur l'objet de la rencontre, et pour rassembler les moyens nécessaires à la satisfaction du contrat, car je n'ai jamais batifolé d'une main et fait des gammes ou joué une mélodie de l'autre. Je n'ai jamais forniqué en écoutant

un disque. Et puis je me suis souvenu de quelques séances avec Esther, la violoniste israélienne qui parfois s'était servie de moi et de mon instrument sans cesser de jouer du sien. Ces piquants souvenirs m'ont aidé à surmonter l'obstacle psychologique, mais les premières fois, quand j'ai été amené à m'exécuter en musique, la petite Chinoise que je tenais sous moi cédait la place, dans mon imagination, au souvenir de la jeune Israélienne qui me tenait sous elle. Maintenant je me suis habitué, et je trouve toujours le moyen de calquer mon rythme sur celui de la musique, lui-même souligné par les coups de hache et par le va-et-vient des scies. Il arrive même, comme à l'époque où mon jeu sur le clavier déclenchait d'irrépressibles volées de gauche-droite chez un de mes jeunes boxeurs, à Chicago, que les coups de hache réveillent une érection et que le va-et-vient des scies déclenche un va-et-vient incongru, hors de propos, et le désir de limer hors rendez-vous : je me tourne alors vers Esther Tchan, qui est bien en droit d'exiger un coït conjugal, laïc, privé et stérile, en récompense de sa placidité et de sa tolérance. Voilà donc à quoi ressemblent mes journées de patriarche à l'approche de mes cent trente ans, plantant chaque jour mon arbre en chair chinoise, autant de fois qu'il s'abat d'arbres quotidiennement dans la forêt du Hounan, autour de la Cité sainte de Yelousaleng, non loin de Kaifeng.

Pendant la journée de shabbat, c'est-à-dire depuis le coucher du soleil chaque vendredi soir, et pendant tout le lendemain, je suis de repos, toute forme de travail étant interdite alors, et même si le travail est un plaisir, et même si je me moque des règles religieuses. Ces journées de désœuvrement m'inquiètent, m'angoissent : fallait-il s'interrompre ? Saurai-je retrouver mes forces et ma cadence après cette inactivité et cet engourdissement forcés ? Le priapisme peut-il survivre à une journée sans

quatre ou cinq petites morts ? Il y a des ampoules électriques qui restent allumées pendant des mois, des années, mais il suffit de les éteindre une fois pour qu'au moment de les rallumer elles claquent. Telle est ma crainte, tout au long des nuits de vendredi et jusqu'au samedi soir. Je songe à solliciter une dispense et l'autorisation d'être actif sept jours sur sept, ce qui d'ailleurs améliorerait mes performances et mon rendement, sans compter que je ne vivrai peut-être pas deux cents ans, et qu'il vaut mieux en profiter tant que je suis encore jeune et en bonne santé. Si je me convertis officiellement au bouddhisme, nul ne pourra m'imposer le respect des obligations de la religion juive, mais alors voudra-t-on encore de moi, serai-je encore une bonne souche, un bon coup, comme on dit vulgairement, et toutes les jeunes filles de Yelousaleng, et des autres villes du *Très Grand Israël*, rêveront-elles encore d'être prises dans la forêt, ou au fond d'une cabane, ou de s'emmancher sur moi assis dans mon fauteuil pour être engrossées et pour attendre, dans la béatitude, un authentique petit Jésus d'Europe centrale, au centre de la Chine ?

C'est au cours de ces journées de dépression que j'oublie ma vie de patachon, mon libertinage effréné pour la bonne cause, ma dépravation dans la bonne conscience, et que tout cela ne m'apparaît plus que comme divagations libidineuses d'un esprit sénile. Je réalise soudain que la fin du monde a sans doute déjà eu lieu, que l'humanité ne survit que par ses doubles, ses copies, ses moulages, ses simulacres, ses clones, ses fantômes, ses hallucinations. Les Chinois sont cette partie de l'espèce humaine capable de prolonger le monde au-delà de sa fin, par l'inertie de la tradition, par l'imitation et par la reproduction de ce qui fut, mais aussi par leur force de réinvention et d'invention pure. Les Chinois sont cette part de l'humanité capable de faire

passer l'humanité au-delà de la catastrophe qui l'a détruite, de lui faire sauter le pas, de lui faire enjambrer son propre cadavre. Si tout va bien, j'aurai cette année cent trente ans, et pour arriver jusqu'à aujourd'hui j'ai fait un saut par-dessus un trou : un trou noir de l'Histoire, un trou de mémoire, un trou du temps, un saut jusque dans ce monde qui n'existe plus que dans son souvenir, que dans sa parodie. Je me sens dans la peau d'un survivant unique et improbable, le dernier homme, le dernier témoin du Monde ancien, un monde encore biblique, le monde d'Esther. De ce monde, il reste la musique : les notes sont bien les mêmes, elles rendent le même son sur les mêmes instruments. En apparence tout est conforme ; grâce à la Chine la tradition s'est transmise, on sait toujours jouer Vivaldi, Bach, Haydn, Mozart, Beethoven, Schubert, Brahms, Liszt, Chopin, Dvorák, Debussy, Stravinski, Bartók... On ne cherche plus la réponse à la question de savoir pourquoi c'est en Occident que la musique s'est détachée de la matérialité du monde, et pourquoi celle-là est aux autres musiques ce qu'est à la chenille la mue du papillon. Grâce aux interprètes chinois, le grand répertoire de la musique occidentale est toujours joué et sauvé. La seule question qui reste est de savoir si cette musique, abandonnée par ceux qui l'ont créée, et sauvée par d'autres, peut encore nous sauver tous ensemble. Telles sont mes méditations, quand c'est ma tête, et non mon sexe, que je tiens entre mes mains.

D'une de mes fenêtres qui donnent sur la rue, en face de l'école de musique, j'attends sereinement l'événement qui effacera un souvenir ancien, persistant, douloureux, une image et des sons qui occupent ma mémoire depuis au moins trois générations. A vrai dire, je ne sais si ce souvenir est celui d'une histoire qu'on m'a racontée, ou d'un rêve que j'aurais fait, ou d'un événement

que j'ai vécu il y a bien longtemps, dans un autre monde : parfois, la mémoire et l'imagination se mêlent, l'une se projetant dans l'autre et réciproquement. Parfois, je n'ai plus de repère que la fenêtre elle-même, son ouverture sur un monde en contrebas, comme la scène d'un théâtre vue d'une loge : il y a cette ouverture, viseur d'un appareil photographique, mais je ne sais plus de quel endroit je regarde un monde photographiable. Il y a le cadre de la fenêtre, mais d'une fenêtre dont je ne sais de quel logement elle est l'ouverture sur quelle ville, dans quel pays, à quelle époque. Il n'y a que la fenêtre, dont je peux m'approcher ou m'éloigner : si je m'en approche, je ne sais à quel monde appartient ce que j'y vois ; si je m'en éloigne, je ne sais dans quel repli de quelle intimité, dans quel refuge de quelle conscience je m'enfonce. Il n'y a que la fenêtre, je ne me situe que par rapport à elle, toujours du côté de l'intérieur, d'un intérieur où quelqu'un survit, par rapport à l'extérieur, de l'autre côté de la fenêtre, là où la fin du monde a déjà, et depuis longtemps, eu lieu. De cette fenêtre devrait parvenir une lumière du jour, mais soit cette lumière n'a aucun espace à éclairer, du côté de la fenêtre où je me tiens, soit il n'y a dehors que nuit sans lumière. Il n'y a de visible en somme que la fenêtre elle-même, cadre juste assez lumineux pour se distinguer de l'obscurité qu'il enserme et de l'obscurité dans laquelle il est inséré. Il n'y a plus rien à voir, il n'y a plus d'image, il n'y a plus comme image que le cadre lui-même, enfermant un espace vide. A quoi donc tient le sentiment de ma présence, d'un côté de la fenêtre, en quelle matérialité réside cette existence qui m'abrite ? Peut-être ce sentiment de présence sans lieu, et d'existence sans corps, consiste-t-il simplement en une attente, une attente dont je ne sais avec précision qui est celui qui attend, ni qui est attendu. Mais pourtant, c'est l'attente qui lie l'un à l'autre et qui, dans le temps, fait exister l'un et l'autre.

Chaque être attend un autre être et, au-delà de cette attente, chaque être n'attend que sa fin. Chaque être, dans l'attente, forme le visage de ce qui va advenir. Chaque être, pour exister, a besoin de cette attente. L'attente est le mode même de l'existence, et ce qui met fin à l'attente met aussi fin à l'être. L'attente n'est jamais déçue et l'attente a toujours une fin.

Parfois, j'attends Esther. J'attends Esther depuis toujours : j'attends à la fois son arrivée, la première fois, et son retour. J'attends son arrivée le matin et son retour le soir et, dans cette attente, arrivée et retour, matin et soir se confondent. Je ne suis que cette attente, ce point fixe, au milieu. Je suis cette attente au milieu d'une histoire, ce point fixe de la perception entre deux espaces de l'imaginaire. Je sais que mon attente est vaine, et pourtant elle ne sera pas déçue. Car l'attente me livrera à autre chose que ce que j'attends. Je suis de retour à quelques pas derrière la fenêtre. Il n'y a rien à voir et tout est silencieux. Si le silence venait à être rompu, je sais que ce ne sera par rien de visible. Il n'y aura rien à voir, il n'y aura jamais rien à retrouver dans le champ du regard. Si le silence venait à être rompu, cela ne pourra venir que de très loin, toute image depuis longtemps perdue, cela ne pourra venir que de ce fond de l'univers que certains ont la faiblesse d'appeler Dieu, et d'où nous arrivera une rumeur, plutôt l'écho d'une très lointaine et très ancienne déflagration, un appel, un ordre, un rappel à l'ordre, un coup de tonnerre du début et de la fin, qui aura mis tout ce temps à nous parvenir – lenteur tranquille du son, plus sûre que la vitesse dangereuse des images –, une rumeur, une clameur, qui viendra vers nous alors que nous sommes issus d'elle, et que nous avons été projetés, à la vitesse de la lumière, depuis l'événement dont elle est le bruit jusque dans la vie qui a été la nôtre, une rumeur, une clameur qui, dans

leur mouvement, nous rattrapent inexorablement, nous absorbent et nous emportent à nouveau vers le silence, un bruit qui se rétracte et nous ramène dans son filet, vers le silence d'avant le silence, mais un silence d'où s'échappe, plus fine encore, plus subtile que les mailles de la mort d'avant la vie, cette essence immatérielle et enivrante d'avant la matière : cela flotte dans l'espace comme l'écho de ce qui n'a jamais eu lieu, musique.

Table

I. La fin. <i>Première époque, vers 1933, roman</i>	9
II. La fin. <i>Suite, 1944 et après, Histoire</i>	259
1. Cauchemar	263
2. Nouveau Monde après la fin	315
3. Nouveau départ	321
4. Retour à la fin	327
III. La fin. <i>Nouvelle époque, vers 2042, divagation</i>	335